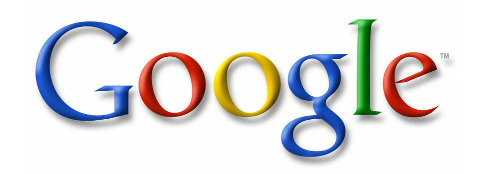
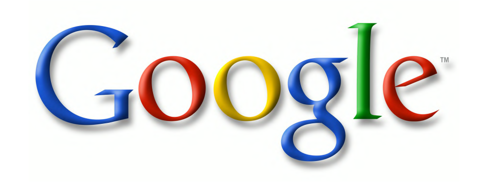
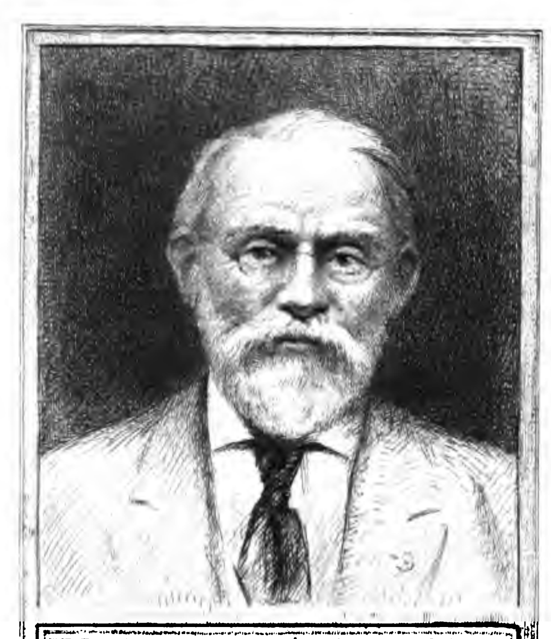




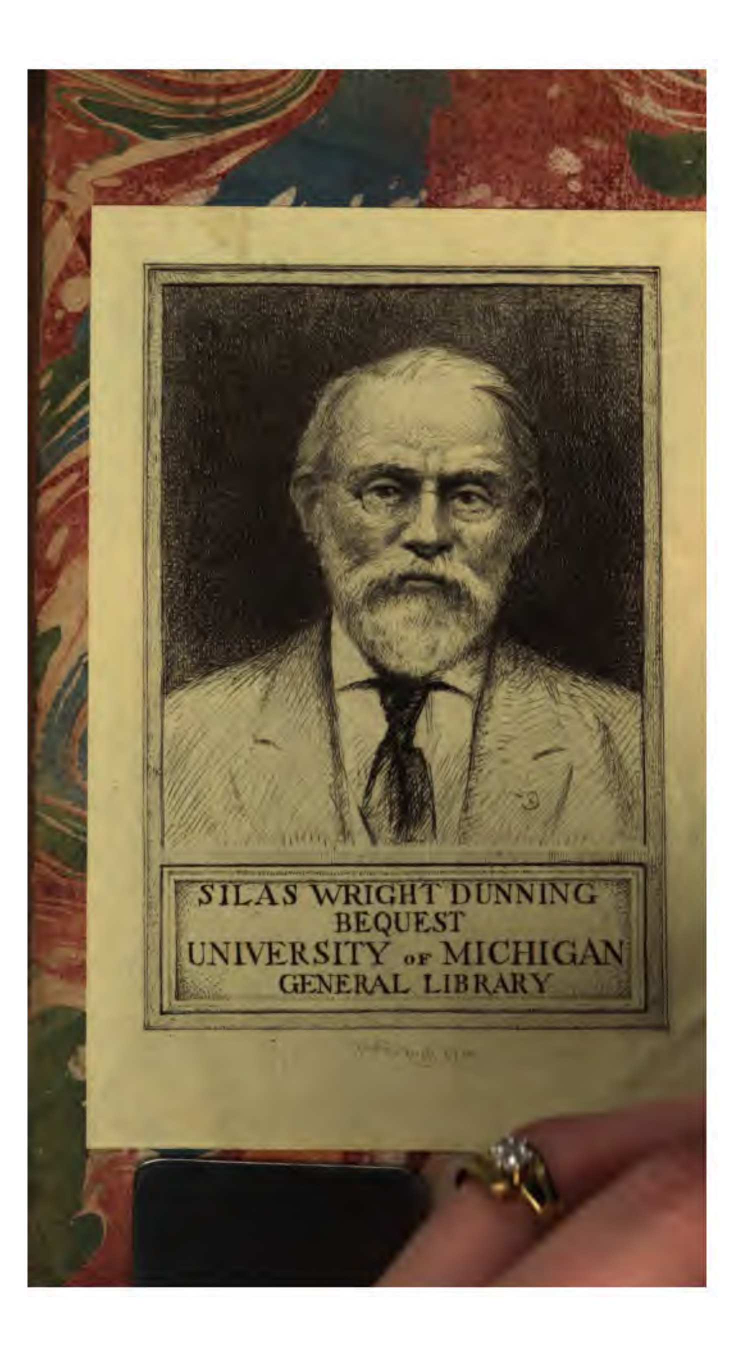


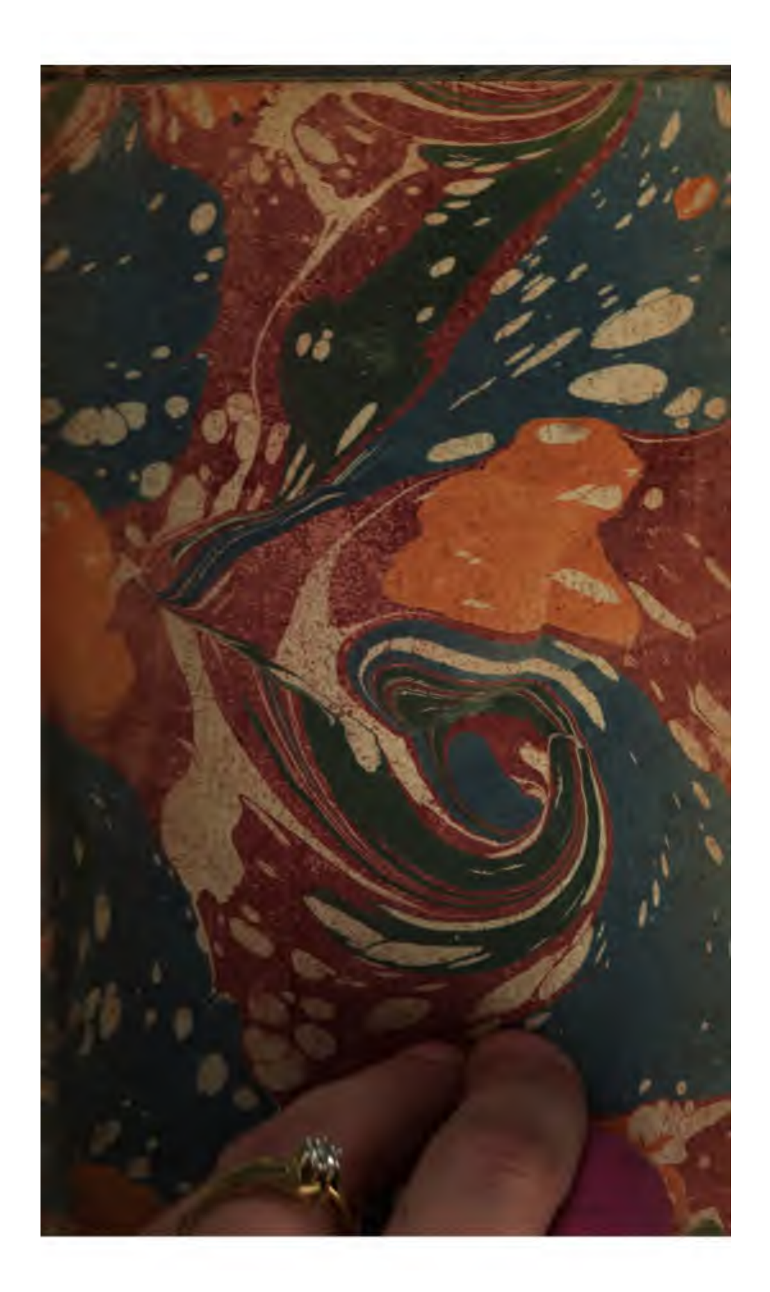









SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY





...... vidit quantâ Sub nocte jaceret
...stra dies. Lucan.

HISTOIRE
DES
PHILOSOPHES
MODERNES,

Par M. alexandre *SAVÉRIEN*,

Avec leurs Portraits gravés par FRANÇOIS;

TOME SECOND.

Histoire des Moralistes & des Législateurs.

MONTAGNE.
CHARRON.
GROTIUS.
LAROCHEFOUCAULT.
PUFENDORFF.
CUMBERLAND.
LA BRUYERE.
DUGUET.
WOLLASTON.
SHAFTESBURY.

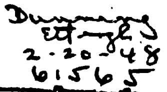


A PARIS,

Chez BLEUET, Libraire, sur le Pont-St-Michel,
GUILLAUME fils, Libraire, Place du Pont-Saint-Michel.

M. DCC. LXXIII.

AVEC PRIVILÉGE DU ROI.





DISCOURS
PRÉLIMINAIRE
SUR
SUR LA RENAISSANCE
DE LA PHILOSOPHIE.

IL ne faut pas eſpérer que la Philoſophie faſſe de grands progrès, & que les hommes deviennent par conſéquent plus ſavans & plus ſages, tant qu'on ſoutiendra la vanité par des diſtinctions arbitraires, ou des prérogatives frivoles. L'eſprit humain n'eſt pas ſeulement amoureux de lui-même : il eſt auſſi naturellement jaloux, envieux & malin à l'égard des autres. Son but eſt preſque toujours

de dominer; & dès qu'il trouve une voie aiſée d'y parvenir, il néglige les moyens qui donnent par le mérite une diſtinction réelle. Lui porter alors une nouvelle lumière, c'eſt s'attirer ſa haine; parce que c'eſt un avantage que de ſe montrer plus éclairé qu'autrui, en quelque matiere que ce ſoit. Auſſi l'amour-propre a mis bon ordre contre cette eſpèce d'humiliation. Il a inventé une manœuvre, qui en affermiſſant l'erreur, maintient avec une ſorte de gloire l'imperfection & l'ignorance: c'eſt d'établir d'abord pour axiome & pour principe, qu'on a raiſon; & de regarder enſuite comme une vérité conſtante, que l'intérêt particulier doit l'emporter ſur toute autre conſidération. Avec ces armes on ſe rend invulnérable. On n'écoute plus les meilleurs raiſonnemens. On mépriſe la vérité avec

hauteur. On s'applaudit impunément de ses sottises. On dédaigne & on écarte les gens éclairés, & on étouffe sans pudeur le goût & le savoir. Si cette opinion se répand, la barbarie leve la tête, accompagnée des maux innombrables qui viennent toujours à sa suite. Et c'est ce qui arriva dans les temps qui précéderent la renaissance de la Philosophie.

Lorsque les Gots s'emparerent de l'Italie, après la chute de l'Empire Romain, non-seulement ils proscrivirent l'étude : ils chercherent encore à effacer la mémoire de l'ancienne Philosophie, en détruisant ses annales. Ils n'estimerent que le luxe, dépraverent les mœurs, opprimerent la vertu, détruisirent les chefs-d'œuvres des Romains, allumerent le flambeau d'une sanglante guerre, & répandirent par-

tout la désolation & le dégât.

L'ignorance revêtue de l'autorité & de la force, éteignit les facultés naturelles de l'entendement. On ne pensa plus : on ne fit que végéter. Ce désastre alla si loin, qu'une partie des temps suivans fut appelée l'âge de plomb, qui ne le céda en rien à l'âge de fer des Poëtes. Quelques génies privilégiés essayerent bien de secouer le joug de cette dure servitude, mais ils furent peu écoutés.

Plusieurs siécles s'écoulerent sans qu'on s'apperçût d'un changement sensible. Le Clergé, qui prétendoit avoir quelques lumieres, étoit encore si ignorant dans le VIIIe siécle, qu'il n'entendoit pas même le latin des Offices divins. Sa plus haute ambition étoit de savoir bien chanter au lutrin. Les Ecclésiastiques se défioient les uns les autres, sans

être curieux de ſavoir ce qu'ils diſoient. Cette émulation alla elle-même ſi loin, que *Charlemagne* ſe trouvant à Rome dans le feu de cette querelle, crut devoir uſer de ſon autorité pour la faire ceſſer (*a*). L'éducation de ce Prince avoit cependant été tellement négligée, qu'il ne ſavoit pas même lire; mais il avoit aſſez de jugement pour connoître le prix des Sciences, & il forma le deſſein d'en être le Promoteur & le Protecteur. Il demanda au Pape *Adrien* de lui procurer quelques perſonnes qui fuſſent en état d'enſeigner les premiers élémens de la Grammaire & de l'Arithmétique à ſes Sujets; car ces Arts étoient abſolument ignorés dans ſes Etats. Il établit dans ſon propre Palais une école publique ſous la direction du fameux *Alcuin*. Mais l'ignorance

(*a*) *Joannis Launoii Opera*, Tome IV.

étoit si profonde, que ses sollicitudes & les soins de ce Savant n'eurent aucun succès. *Charlemagne* gémissoit de voir qu'on eût si peu d'ardeur à s'instruire. Il étoit sur-tout touché de la stupidité du Clergé. On lui écrivoit des lettres de différens Monasteres, pour lui apprendre qu'on offroit pour lui au Seigneur de fréquentes prieres; & la plupart de ces lettres, quoique pleines de bons sentimens, étoient si mal composées, qu'il ne pouvoit les lire sans une espèce d'indignation. Son zèle pour le bien des hommes, égal à son affliction sur leur état actuel, le porta à mettre une barriere insurmontable aux progrès de l'ignorance. Il assembla à cet effet plusieurs Conciles, où l'on fit de beaux réglemens pour obliger les Ecclésiastiques & les Moines à étudier. Dans celui qu'on tint à Châ-

lons dans le IXe siécle, les Peres de ce Concile firent un canon pour les exhorter à écrire exactement leurs manuels, crainte qu'en priant Dieu pour une grace, on lui demandât précisément tout le contraire.

Ce n'étoit pourtant pas du côté de l'écriture & de la diction que l'ignorance du Clergé étoit déplorable. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'il donnoit de fort mauvaises instructions aux Fidelles confiés à ses soins. Au lieu de les guider par les préceptes de l'Evangile, il les amusoit par de faux miracles, ou les épouvantoit par des contes controuvés sur les démons & les spectres. Du reste, il ne leur parloit ni des vices, ni de la vertu; & il confondoit souvent les uns avec les autres. La dépravation des mœurs que cette confusion avoit produite étoit si grande, qu'on fut

obligé de convoquer des Conciles pour défendre l'adultere, l'inceste, & la pratique des superstitions païennes; pour empêcher qu'on ne reconnût plus de trois Anges; pour enjoindre aux Evêques de ne plus convertir leurs Palais en auberges publiques, & de ne plus vendre les excommunications; & pour séparer les Moines des Religieuses, avec lesquelles ils habitoient pêle-mêle dans le même Couvent.

Toutes ces défenses produisirent encore peu d'effet. Dans le XI[e] siécle les Ecclésiastiques étoient si bornés, qu'ils ne connoissoient pas même leur état. Ils exerçoient la fonction de Clercs sans en porter l'habit. Ils prenoient les armes, & alloient à la guerre. Les Moines quittoient librement leurs Monasteres, & passoient dans d'autres où l'on vivoit sans règles. Ils faisoient l'usure

ſans ſcrupule. Les Confeſſeurs donnoient pour de l'argent l'abſolution des plus grands péchés. La ſimonie & le concubinage des Clercs étoient publics. On avoit rendu les bénéfices héréditaires dans les familles. On vendoit les Evêchés du vivant même des Evêques. Ceux qui étoient riches diſoient hautement, qu'ils ſe paſſeroient bien de bons Eccléſiaſtiques & des canons, parce qu'ils avoient tout cela dans leur bourſe.

La ſuperſtition, fille de l'ignorance, jouoit auſſi ſon rôle. On s'imaginoit que la validité du ſerment dépendoit des reliques ſur leſquelles on le faiſoit; de ſorte que le Roi *Robert*, pour prévenir les faux ſermens ſi communs alors, prit la précaution de faire faire un reliquaire de criſtal orné d'or, mais ſans reliques; & un autre d'argent,

où l'on mit un œuf de grifon. Sur le premier il faisoit jurer les Seigneurs, & sur l'autre les gens du commun. Enfin l'aveuglement étoit tel, que les Evêques s'attribuoient le pouvoir de faire venir des lettres du Ciel ; & on les en croyoit (*a*).

Il y avoit pourtant encore dans un coin de la terre des hommes qui savoient penser. C'étoient les Sarrasins. Ces Peuples cultivoient la Philosophie, & conservoient avec soin les ouvrages des anciens Philosophes. Ils en faisoient un cas infini : ils n'oublioient rien pour les recueillir. Dans leurs traités avec les Empereurs Grecs, ils en demandoient toujours des copies par des articles particuliers. Le Calife *Almaimon* ayant défait *Michel le Begue*, Empereur de Constantinople,

(*a*) *Histoire Littéraire de la France*, Tom. IV, pag. 2.

mit dans une des conditions de la paix qu'il fit avec lui, qu'il lui enverroit une certaine quantité de livres des Philosophes Grecs. Ce Calife faisoit traduire ces livres, & excitoit tous ses Sujets à s'en rendre la lecture familiere. Toutes les Sciences lui étoient précieuses ; mais l'Astronomie avoit des droits particuliers sur lui. Aussi s'attacha-t-il à la perfectionner. Il fit élever dans ses Etats un grand nombre d'Observatoires qu'il pourvut d'instrumens d'une grandeur prodigieuse. Il calcula lui-même des Tables astronomiques, & fit mesurer pour la premiere fois un degré du cercle de la terre. Les autres Califes, ceux de Syrie, d'Egypte & de Perse, suivirent cet exemple, & passerent eux-mêmes pour de grands Astronomes, ou en eurent toujours avec eux.

Ces Peuples embrasserent dans

la suite un plus grand nombre de Sciences, & prirent *Aristote* pour guide. Ils étudierent avec attention les Ouvrages de ce Philosophe, & ce fut avec des transports d'admiration. Un de leurs Savans, nommé *Alfarade*, se vantoit d'avoir lu quarante fois ses livres de Physique. Un autre (*Avicenne*) avoit appris par cœur sa Métaphysique. *Averroës* trouvoit tout excellent dans cet Auteur. Il soutenoit même que la nature n'avoit été perfectionnée qu'après sa naissance. Malgré cette haute estime, cet Arabe osa établir des principes de Physique différens des siens : l'un, que toutes les parties de l'univers correspondent les unes aux autres, & qu'elles participent à la même ame : l'autre, que cette ame subsiste toujours, mais divisée en un nombre infini de parties attribuées à chaque être, lesquelles ren-

trent dans la maſſe générale lorſqu'elle ſe décompoſe.

A l'étude de la Métaphyſique & de la Phyſique, les Arabes joignirent celle de la Médecine & de la Chymie. *Hyppocrate* fut l'Auteur qu'ils ſuivirent pour l'étude de la premiere de ces Sciences. Ils y firent auſſi des découvertes eux-mêmes, & nous leur devons la connoiſſance de la Caſſe, de la Rhubarbe & des Tamarins. Quant à la Chymie, ils la créerent en quelque ſorte. Le principe d'après lequel ils travailloient, étoit que dans tous les corps ſimples ou compoſés, il y a toujours un phlogiſtique, c'eſt-à-dire, quelque choſe de ſulphureux & d'inflammable, qui unit & conſtitue en quelque ſorte la nature de ces corps. Enfin ces Peuples cultivoient preſque toutes les Sciences, dans le temps que les autres Nations crou-

pissoient dans l'ignorance la plus profonde. Deux hommes seuls suivoient leurs travaux, & entretenoient un commerce avec eux : c'étoient *Raimond Lulle*, de l'Isle de Maïorque, & *Arnaud de Villeneuve*. Ces bons Citoyens, instruits sur-tout de leurs connoissances en Chymie, dont ils avoient fait une étude particuliere, les répandirent dans la France, dans l'Italie & dans l'Allemagne. Le premier ne se borna pas là. Il sollicita *Philippe le Bel*, Roi de France, à introduire dans son Royaume l'étude des Langues Hébraïques, Arabes & Chaldéennes : mais il ne fut pas écouté. On étoit trop ignorant alors à la Cour de ce Roi, pour se rendre à des raisons. L'autorité seule faisoit agir les hommes ; & celle d'un Savant n'étoit d'aucune considération.

Ce projet transpira. Le Clergé

s'en occupa particulierement ; de forte que *Clément V* ayant convoqué un Concile à Vienne en 1311, auquel il présida, il fut examiné & adopté. Le Concile ordonna donc qu'à Rome & dans les Universités de Paris, d'Oxford, de Boulogne & Salamanque, on établiroit des Maîtres pour enseigner l'Hébreu, l'Arabe & le Chaldéen, qui seroient entretenus à Rome par le Pape, à Paris par le Roi, & dans les autres Villes par les Prélats, les Monasteres & les Chapitres. Quelque sage & respectable que fût cette Ordonnance, elle n'eut point d'exécution. Toute l'Europe étoit enveloppée dans des ténébres si épaisses, que ses habitans ne voyoient absolument rien. Ils existoient presque sans mouvement. Une langueur & un affaissement inconcévables engourdissoient toutes leurs facultés. En vain

les Univerſités firent les plus grands efforts pour réveiller en eux l'amour de la vie, laquelle ne conſiſte que dans la penſée ou dans l'action de l'eſprit ; elles ne purent détruire cette ſorte de léthargie. Il falloit encore du temps & de plus grandes ſecouſſes pour produire cet effet.

Au quatorziéme ſiécle, quelques perſonnes d'eſprit eſſayerent d'adoucir les mœurs, & d'inſpirer le goût des Lettres par les charmes de la Poëſie. Ce furent *Dante*, *Pétrarque* & *Bocace*. Leurs écrits plurent, & on chercha à les imiter. Dans ce temps-là plusieurs Savans Grecs s'étant expatriés volontairement, se répandirent dans l'Italie, & déclamerent par-tout hautement contre l'ignorance. On les entendoit crier dans les rues, *Science à vendre*. *Emmanuel Chryſoloras*, le plus diſtingué de

de ces Grecs, enseigna la Langue Grecque à Venise, à Rome & à Pavie, & forma beaucoup de disciples. Bientôt après il en arriva un plus grand nombre. En 1453, *Mahomet II* s'étant emparé de Constantinople, plusieurs Savans de cette Nation vinrent en Italie & en France. Cette multitude causa une fermentation dans ces Etats, qui produisit enfin une révolution salutaire. C'est sur-tout au Cardinal *Bessarion*, à *Gémiste Pléton* & à *George de Trébizonde* qu'on en fut redevable. *Gémiste Pléton* ouvrit la carriere par un petit Ecrit Grec qu'il publia à Florence, dans lequel, après avoir comparé la Philosophie de *Platon* à celle d'*Aristote*, il donnoit la préférence à la premiere. *George de Trébizonde* prit la défense d'*Aristote*. Le Cardinal *Bessarion* entra dans cette dispute. Comme il craignoit que les

Disciples de *Plèton* ne décréditassent la doctrine de *Platon*, dont il faisoit un cas infini, il mit au jour un Ouvrage en faveur de cette doctrine. Ce qui le déterminoit à se déclarer pour ce Philosophe, c'est que sa Philosophie paroissoit plus conforme au Christianisme. Les Ecclésiastiques croyoient y trouver le Verbe ou la parole divine, parce que *Platon* a dit » que Dieu est un » Entendement qui est Pere & Au- » teur de cet Univers; que son idée » est la connoissance qu'il a de soi- » même, & le modèle du monde ». Ils vouloient aussi qu'il eût connoissance de la doctrine des Hébreux. On ne trouvoit pas tout cela dans les Ecrits d'*Aristote*, & on savoit que dans le Concile qui fut tenu à Paris vers l'an 1209, ils avoient été censurés comme des sources exécrables de toutes sortes d'erreurs &

d'héréſies. C'en étoit bien aſſez pour qu'on l'eſtimât moins que *Platon*. Afin de ne pas tout perdre de ſa doctrine, on crut devoir la rectifier. On ajouta de nouvelles opinions aux ſiennes ; & on forma par ce mélange une Science ſi monſtrueuſe, que la Logique, d'une obſcurité inintelligible, n'étoit fondée que ſur des idées purement abſtraites, & ſur des queſtions abſolument frivoles & ridicules. La Phyſique n'étoit ni plus claire, ni plus inſtructive. On expliquoit les cauſes des effets de la nature par des qualités occultes.

Ceux qui défigurerent ainſi la Philoſophie d'*Ariſtote*, ſont connus ſous le nom de Scholaſtiques. Ils ont eu pour chef *Lanfranc*, Archevêque de Cantorbery. Comme ils ne s'entendoient ni les uns ni les autres, ils ſe diviſerent bientôt dans

leurs disputes. Cette division form
deux partis, l'un qu'on nomma *N*
minaux, dont *Rucelin* fut le père
& *Occham*, Cordelier Anglois, an
tagoniste de *Schot*, le défenseur (*a*
Les Savans qui composoient l'au
tre parti, furent appellés *Réaliste*
Schot les soutenoit avec beaucou
d'ardeur. La rivalité de ces deu
partis devint si grande, qu'elle dé
généra en querelle. On se traita re
ciproquement d'hérétiques en Lo
gique, & on terminoit ordinaire
ment la dispute à coups de poing
Le combat étoit quelquefois si san
glant, que plusieurs portoient pen
dant le reste de leurs jours les ma
ques des blessures qu'ils avoient re
çues, & que d'autres y perdoient l
vie.

Le sujet principal de leur que
relle rouloit sur les cinq *Universaux*

(*a*) *Morosii Polyhistor.* Tom. II.

qui ſont le *Genre*, l'*Eſpece*, la *Diffé-rence*, le *Propre* & l'*Accident*, ſorte de diviſion des idées dont on ne fait aujourd'hui plus uſage. Les Réaliſtes ſoutenoient que ces cinq Univerſaux étoient quelque choſe de *réellement exiſtant*. Les Nominaux, qu'on appelloit auſſi *Terminiſtes*, prétendoient que ce n'étoient que des *noms*, des *termes* qui ne ſignifioient que les diverſes manieres dont la Logique pouvoit envisager les objets de la premiere opération de l'eſprit. Cela étoit plus ſenſé que ce que diſoient les Réaliſtes. Cependant ceux-ci obtinrent contre les Nominaux un Edit de *Louis XI*, auſſi ſanglant que s'il eût été queſtion du renverſement de l'Etat & de la Religion.

Malgré cet Edit, les nouveautés introduites par l'un & l'autre parti, firent beaucoup plus de progrès qu'on ne l'avoit cru. On continua à

ajouter à la doctrine d'*Aristote* tan
d'absurdités, qu'il n'étoit plus possi
ble d'y rien comprendre. On ne par
loit que d'*Entités modales*, de *Distinc
tions du lieu interne & externe*, d'*In
tentions réflexes*, de *Parties entitatives*
d'*Eduction de formes matérielles*, *&c*
Cela paroissoit si beau, que les chef
de chaque parti étoient honoré
par leurs sectateurs de titres, égale
ment pompeux & ridicules ; comm
le *Docteur profond*, le *Subtil*, le *Mer
veilleux*, le *Séraphique*, la *Lumier
du Monde*, le *Très-Résolu*, l'*Irréfra
gable*, l'*Illuminé*, le *Famigératissim*
ou le *Très-Renommé*, *&c*. C'étoi
l'Université de Paris qui étoit la dis
tributrice de tous ces titres d'hon
neur. Elle en accordoit même plu
sieurs à la même personne suivant l
mérite. Pour reconnoître celui d
Richard Midleton, elle lui en donn
quatre ; savoir, le *Docteur solide*, l

Docteur abondant & recherché, le *Docteur très-fondé*, & le *Docteur mis à l'enchere & au plus haut prix*, sans qu'on sache les raisons qui ont donné lieu à toutes ces qualités (*a*).

Tout cela entretenoit l'ignorance des Scholastiques, & fortifioit leurs préjugés & leurs travers. Plusieurs d'entr'eux croyoient que *Schot*, qui avoit si fort combattu pour le parti des Nominaux, étoit une espéce de divinité. Ils trouvoient tant de profondeur & de subtilités dans ses écrits, qu'ils soutenoient que neuf années ne suffisoient pas pour entendre ce que ce Docteur avoit écrit seulement sur la Préface de *Pierre Lombard*. D'autres vouloient que tous les Savans sussent par cœur sa Métaphysi-

(*a*) *Jugement des Savans*, par M. *Baillet*, Tom. I, pag. 183.

que (*a*). On pense bien que les Réalistes n'étoient pas absolument de cet avis. Mais une question importante qui les occupoit alors, ne leur permit pas de rompre là-dessus leurs antagonistes en visiere.

Il s'agissoit de savoir si les futurs contingens sont vrais ou faux. Un certain Docteur nommé *Pierre Thomas*, avoit avancé sans doute témérairement qu'ils n'étoient ni vrais ni faux. Cette proposition causa une contestation très-vive. On s'attendoit à voir les Scholastiques aux prises comme dans leur derniere dispute. Mais une des premieres attentions de *Sixte IV*, après son exaltation au souverain Pontificat, fut de décider cette question, afin de prévenir les voies de fait. Il convo-

(a) *Jac. Brukeri Historia critica Philosophiæ*, Tom. III.

qua

qua à cette fin tous les Prélats & tous les Théologiens qui étoient à Rome; & le sentiment de *Pierre Thomas* fut condamné (*a*).

Ces disputes produisirent cependant un avantage : ce fut d'exciter une louable émulation dans les études. On ne connoissoit point de cours de Philosophie aussi complet que celui d'*Aristote*, & on fit les plus grands efforts de tête pour l'entendre parfaitement. C'étoit assurément une très-forte entreprise; car la plupart des traités de ce Philosophe sont incompréhensibles. Mais ce qu'on ne put comprendre, on l'adopta sur la foi de son Auteur. Par ce qu'on entendoit, on conçut une si grande idée de lui, qu'on le croyoit infaillible. Son nom seul décidoit les plus grandes difficultés; & dès qu'*Aristote* l'avoit dit, il falloit que

(*a*) *Rainaldus*, 1473, *N*. 25.

les propoſitions les plus fauſſes en apparence & en réalité, fuſſent des vérités démontrées. La prévention & l'aveuglement furent portés au point de mettre les livres de ce Philoſophe en parallele avec les divines Ecritures. Son opinion étoit regardée comme la raiſon même, & les Ecoliers dans leurs exercices académiques, étoient obligés de faire voir que leurs concluſions n'étoient pas moins conformes à ſa doctrine qu'à la vérité. Enfin aucun Philoſophe n'avoit jamais été dans une eſtime ſi haute & ſi univerſelle.

On croyoit donc fermement d'après lui, que la matiere, la forme & la privation étoient les principes de toutes choſes, quoique ces principes ne fuſſent d'aucun uſage pour expliquer les effets ou les phénomènes de la nature. Auſſi la raiſon

qu'*Ariſtote* donne de ces effets eſt tout-à-fait ridicule. Cherchez, par exemple, dans ſa Phyſique, ce que c'eſt que la lumiere, & vous trouverez, c'eſt *l'acte du tranſparent en tant que tranſparent*. Demandez lui enſuite ce que c'eſt que la couleur; & vous aurez cette réponſe: *La couleur eſt ce qui meut le corps, qui eſt actuellement tranſparent*. La chaleur eſt, ſelon lui, *ce qui aſſemble les choſes homogènes ou de même nature, & qui diſſipe les choſes hétérogènes ou de diverſe nature*. Et la froideur eſt *ce qui aſſemble indifféremment les choſes homogènes & les choſes hétérogènes*. Le ſon n'eſt, dit-il, autre choſe que *le mouvement local de certains corps, & du milieu qui s'applique à nos oreilles*. La peſanteur des corps eſt un *appétit particulier que les corps ont d'arriver au centre de la terre*; & les corps ne ſont légers, que parce

qu'ils ont *un appétit tout contraire; qui est de s'éloigner du centre de la terre, &c.*

Voilà comment avec des mots vuides de sens, *Aristote* rend raison de tout; & voilà quelle étoit la maniere de philosopher au commencement du seiziéme siécle. Les personnes éclairées en étoient scandalisées; mais aucune d'entr'elles n'étoit ni assez hardie, ni assez habile, pour pouvoir la réformer. Elles se contentoient d'en gémir lorsque la Providence produisit un homme ardent, doué d'une grande sagacité, qui osa contredire hautement les Scholastiques, & qui voulut les ramener à la raison & à l'expérience. Ce fut *Pierre Ramus*. Son entreprise passa pour téméraire. On le bafoua; il tint ferme, & la glace fut rompue. Il eut un grand nombre de disciples qui abandonnerent *Aristote*. Le

Chancelier *Bacon* confirma par de nouvelles raiſons le ſentiment de *Ramus*. *Gaſſendi* les fortifia, & compoſa une nouvelle Philoſophie. Les Ariſtotéliciens ou Péripatéticiens ſe roidirent contre ces attaques, parce qu'ils ne voyoient point qu'en détruiſant les erreurs de leur Maître, on donnât un cours de Philoſophie aſſez étendu pour ſuppléer à celui qu'ils ſuivoient. *Ariſtote* étoit ſans contredit un grand génie, & ſes connoiſſances étoient infinies. Aucun de ceux qui le décrioient, ne paroiſſoit point comparable à lui, & cela formoit un fort préjugé en ſa faveur. Il falloit qu'il parût encore un homme plus grand qu'*Ariſtote*, pour qu'on l'écoutât. C'eſt ce que la France a la gloire d'avoir produit à la fin du XVIe ſiécle. *Deſcartes* (c'eſt le nom de ce grand homme) ne s'amuſa pas à

décrier *Ariſtote;* mais il commença à apprendre aux hommes l'art de penſer, & de faire uſage de ſa raiſon. Il établît un doute méthodique ; ramena la connoiſſance de la vérité à l'évidence; forma un plan d'étude; créa une nouvelle Phyſique, & appliqua les Mathématiques à la Philoſophie Naturelle. Il répandit ainſi une lumiere vive ſur tous les objets, & deſſilla preſque tous les yeux.

Tous les Ariſtotéliciens ne ſe convertirent pourtant point. Les plus puiſſans qui étoient à la tête de l'Univerſité de Paris, fûrent les plus entêtés. Au défaut de raiſons contre la doctrine de *Deſcartes*, ils employerent la force. Ils préſenterent une Requête au Parlement de Paris, pour défendre qu'on enſeignât cette doctrine. Quoique *Paſcal*, qui eſt le cinquiéme Reſtaurateur des Scien-

ces, eût fait plusieurs découvertes qui la confirmoient, & qui ruinoient la Philosophie d'*Aristote*; quoique plusieurs Savans du premier ordre l'eussent adoptée, & qu'on découvrît tous les jours des erreurs dans l'autre; cependant le crédit de l'Université étoit si grand, que cette Cour étoit prête à donner un Arrêt comme elle le souhaitoit, lorsqu'un Poëte Satirique (M. *Boileau Despréaux* (composa une Requête & un Arrêt burlesques qui couvrirent les Péripatéticiens de honte, & qui empêcherent que le Parlement ne rendît un Arrêt véritable. Ce sont deux pièces très-piquantes, & qui doivent figurer dans l'Histoire de la Renaissance de la Philosophie. La Requête est adressée à *Nosseigneurs du Mont-Parnasse*, & conçue en ces termes:

» Supplient humblement les Maî-

» tres-ès-Arts, Professeurs-Régens
» de l'Université de Paris; Disant
» qu'il est de notoriété publique que
» c'est le sublime & incomparable
» *Aristote* qui est sans conteste le
» premier fondateur des quatre pre-
» miers élémens, le Feu, l'Air,
» l'Eau & la Terre; qu'il leur a ac-
» cordé par grace spéciale la simpli-
» cité qui ne leur appartenoit pas
» de droit naturel; qu'il a donné aux
» uns la pesanteur, & aux autres la
» légéreté, afin de se pouvoir main-
» tenir dans les lieux & places qu'il
» leur avoit assignés pour y être en
» repos; qu'il a ajouté à la nature
» de chaque corps particulier une
» horreur si considérable de leur en-
» nemi commun le vuide, qu'il n'y
» en a pas un qui ne souffre plus vo-
» lontiers sa propre destruction, que
» de permettre qu'il occupe la moin-
» dre place dans le monde, étant

» tous fort bien inſtruits, par ce qu'il
» en a écrit, que ſi cet affreux
» vuide ſe pouvoit inſinuer en quel-
» que part, il empêcheroit les in-
» fluences des Aſtres d'y deſcendre,
» & cauſeroit par ce moyen la deſ-
» truction de toute la nature; qu'il
» a de plus réglé par les loix non
» invariables tous les mouvemens
» des Cieux & des Aſtres; & de peur
» qu'ils ne ſe perdiſſent & s'égaraſ-
» ſent dans les routes ſi contraires
» qu'ils ſont obligés, pour ſuivre ſes
» ordres, de tenir en même temps,
» il leur a, par une prévoyance ad-
» mirable, deſtiné autant de créa-
» tures ſpirituelles, c'eſt-à-dire, au-
» tant d'Anges qui les guident & les
» conduiſent avec tant de juſteſſe,
» qu'ils ne tournent jamais ni plus
» vîte, ni plus lentement; qu'il a
» enfin établi une ſi belle ſubordi-
» nation entre toutes les choſes na-

» turelles, qu'il a mérité tout seul
» d'être reconnu pour le Génie de la
» Nature, le Prince des Philosophes,
» l'Oracle de l'Université; & quoi-
» que pendant plusieurs siécles il ait
» été maintenu d'un commun con-
» sentement dans une paisible pos-
» session de tous ses droits, & qu'il
» y ait lieu de prescription contre
» tous les prétendans au contraire,
» néanmoins depuis quelques an-
» nées en-çà, deux Particulieres,
» nommées la Raison & l'Expérien-
» ce, se sont liguées ensemble pour
» lui disputer le rang qui lui appar-
» tient avec tant de justice, & ont
» tâché de s'ériger un trône sur les
» ruines de son autorité; & pour
» parvenir plus adroitement à leurs
» fins, ont excité certains esprits
» factieux, qui sous les noms de *Car-
» tistes* & de *Gassendistes*, ont com-
» mencé à secouer le joug du Sei-

» gneur *Ariſtote*; & mépriſant ſon » autorité avec une témérité ſans » exemple, lui ont voulu diſputer » le droit qu'il s'étoit acquis, de » pouvoir faire paſſer la vérité pour » fauſſe, & la fauſſeté pour vérita- » ble; ..... & parce que l'autorité » d'*Ariſtote* s'eſt acquiſe un droit de » preſcription contre ladite Raiſon » & l'Expérience, & qu'il n'y a » point de meilleur moyen pour les » combattre que de ne les point en- » tendre, & de les renvoyer aux fins » de non-recevoir.... *Ce conſidéré*, » Noſſeigneurs, il vous plaiſe or- » donner... Que le Soleil ſe débar- » bouillera bien le viſage, & ne pa- » roîtra plus en public avec ſes vi- » laines taches, qui ſont des ſignes » de corruption, & qui vont à la » deſtruction de la quinteſſence cé- » leſte d'*Ariſtote*.... Que Monſieur » *Denis* (ſavant Cartéſien) ſera tenu

» & obligé de faire réparer incessam-
» ment à ses frais & dépens toutes
» les brèches & crevasses qu'il a fai-
» tes à la voûte des Cieux, pour y
» donner passage aux dernieres Co-
» mètes qui parurent en 1664 &
» 1665; & que les sieurs *Petit*, *Au-*
» *zout*, *Cassini*, qui les virent alors
» de leurs guérites se promener nui-
» tamment au-dessus de la Lune &
» du Soleil, sans y former opposi-
» tion quelconque, seront déclarés
» complices de l'attentat qui a été
» fait en ce cas à l'autorité du vénéra-
» ble *Aristote*, qui les avoit placées
» au-dessous de la Lune, avec très-
» expresses défenses de passer outre.
» Que le Feu élémentaire ne sera
» plus imaginaire, & qu'il sera hono-
» rablement rétabli en son lieu &
» place dans le concave de la Lune.
» Que l'Air sera reconnu de nouveau
» plus léger qu'une plume, & qu'on

» rompra tous les tuyaux de Mef-
» fieurs *Pafcal* & *Roberval*, & au-
» tres qui le rendent pefant, & qui
» attentent aux intérêts du plein
» partie adverfe du vuide . . . Que
» les accidens feront de nouveau re-
» connus, non pas en qualité d'êtres
» abfolus & impérieux, mais pour
» jolies petites entités. Qu'on rap-
» pellera au plutôt tous les êtres de
» raifon qui s'étoient refugiés en Hi-
» bernie, & qu'ils feront rétablis
» dans tous leurs biens dans notre
» bonne Univerfité de Paris... Que
» *Gaffendi*, *Defcartes*, *Rohault*, *&c.*
» & leurs adhérans, feront conduits
» à Athènes, & condamnés d'y faire
» amende honorable devant toute
» la Grece, pour avoir compofé
» des Livres diffamatoires & inju-
» rieux à la mémoire du défunt Sei-
» gneur *Ariftote*, jadis Précepteur
» d'*Alexandre* le Grand, Roi de Ma-

» cédoine, & en dix mille livres d'a-
» mende applicable moitié au Re-
» ceveur, & l'autre moitié aux ré-
» parations des Colléges ruinés de
» notre Université. Que *Gassendi*
» sera lui seul condamné en pareille
» somme de dix mille livres, pour
» avoir osé afficher ces placards sé-
» ditieux.

» *Quod immeritò Aristotelici liberta-*
» *tem philosophandi sibi ademerint.*

» *Quod rationes nullæ sint quibus*
» *secta Aristotelis videatur præferenda.*

» *Quod se, &c.*

» . . . . qu'on a voulu ci-devant
» faire passer pour de grands & longs
» Chapitres très-doctes & très-ju-
dicieux. Cette amende applicable
» auxdits Professeurs-Régens de la-
» dite Université pour la moitié, &
» l'autre aux Répétiteurs Hibernois,
» pour tenir la main à l'exécution
» des Présentes.

» Enfin, pour ôter tout ſujet de » conteſtation entre les Parties, qu'il » ſoit ordonné qu'on continuera tou- » jours de raiſonner aveuglément » en matieres philoſophiques. Que » la ſeule autorité d'*Ariſtote*, fondée » ſur un titre de preſcription qu'il » s'eſt acquis depuis tant d'années, » prévaudra à la Raiſon & à l'Expé- » rience, & qu'à l'avenir on ne pré- » tendra plus ſottement & imperti- » nemment, comme l'on fait, (ſauf » la révérence due à la Cour) à de » nouvelles découvertes qui ne » ſoient point dans *Ariſtote*, à peine » de punition exemplaire, de mille » livres d'amende, & de tous dé- » pens, dommages & intérêts ».

Voici l'Arrêt ſuppoſé rendu ſur ladite Requête.

» *Extrait des Regiſtres de la Cour* » *Souveraine du Mont-Parnaſſe.*

» Vu par la Cour la requête pré-

» sentée par les Maîtres-ès-Arts,
» Régens & Professeurs de l'Univer-
» sité de Paris, tant en leurs noms,
» que comme Tuteurs & Défen-
» seurs de la doctrine de Très-Haut,
» Très-Admirable & Très-peu En-
» tendu Philosophe, Messire *Aris-*
» *tote*, ci-devant Professeur Royal en
» Langue Grecque à Athènes, &
» Précepteur du feu Roi de triom-
» phante mémoire, *Alexandre* le
» Grand, acquéreur de l'Asie, Eu-
» rope & autres lieux, contenant
» que depuis quelques années en-çà,
» une inconnue, nommée la *Raison*,
» auroit entrepris d'entrer par force
» dans les Ecoles de Philosophie de
» ladite Université; & pour cet ef-
» fet, à l'aide de certains Quidams
» factieux prenant les surnoms de
» *Cartésiens* & *Gassendistes*, gens sans
» aveu, se seroit mise en état d'en
» expulser ledit *Aristote*, ancien &
» paisible

» paisible possesseur desdites Ecoles,
» contre lequel elle & ses consorts
» avoient déja publié plusieurs Li-
» vres & raisonnemens diffamatoi-
» res, voulant assujétir ledit *Aristote*
» à subir devant elle l'examen de sa
» doctrine : ce qui est directement
» opposé aux Loix, Us, Coutumes
» & Statuts de ladite Université, où
» ledit *Aristote* a été reconnu pour
» Juge sans appel & non comptable
» de ses argumens : Que même sans
» l'aveu d'icelui *Aristote*, elle auroit
» changé, mué & innové plusieurs
» choses au-dedans & au-dehors de
» la nature .... & non contente de
» ce, auroit entrepris de bannir
» desdites Ecoles les Formalités,
» Matérialités, Entités, Identités,
» Virtualités, Véléités, Pétréités,
» Evéités, Policarpéités, & autres
» enfans & ayant cause de défunt
» Maître *Jean Schot*, leur pere &

» premier Auteur; ce qui porteroit
» un préjudice notable, & causeroit
» la totale ruine & subversion de la-
» dite Philosophie Scholastique,
» qui tire d'elle toute sa substance.
» Auroit aussi attenté par une entre-
» prise inouie d'ôter le feu de la plus
» haute région de l'air, nonobstant
» les visites & descentes faites sur
» les lieux. Vu aussi les Libelles in-
» titulés, *Physique de Rohault, &c....*
» Oui le rapport.... *Tout considéré.* La
» Cour, ayant égard à ladite Re-
» quête, a maintenu & gardé, garde
» & maintient ledit *Aristote* en la
» pleine & paisible possession &
» jouissance desdites Ecoles. Fait
» défenses à ladite Raison de l'y
» troubler, ni l'inquiéter, à peine
» d'être déclarée hérétique & per-
» turbatrice des disputes publiques.
» Ordonne que ledit *Aristote* sera
» toujours suivi & enseigné par lesd.

» Professeurs & Régens de lad. Uni-
» versité, sans que pour ce ils soient
» obligés de lire ni savoir son senti-
» ment; & sur le fond de sa doctrine,
» les renvoie à leurs cahiers. En-
» joint au Cœur de continuer à être
» le principe des Nerfs, & à toutes
» personnes, de quelque condition
» ou profession qu'elles soient, de le
» croire tel, nonobstant & malgré
» toutes expériences à ce contraires.
» Ordonne pareillement au Chyle
» d'aller droit au Foie, sans plus
» passer par le Cœur, & au Foie de
» le recevoir. Fait très-expresses in-
» hibitions & défenses au Sang d'ê-
» tre plus vagabond, errer, ni cir-
» culer dans le Corps... Remet les
» Entités, Identités, Pétréités, Po-
» licarpéités, & autres Formules
» Schotistes, en leur bonne fame &
» renommée. A réintégré le Feu
» dans la plus haute région de l'Air,

» ſuivant & conformément aux deſ-
» centes. A relégué les Comètes au
» concave de la Lune, avec défen-
» ſes d'en jamais ſortir pour aller
» eſpionner ce qui ſe fait dans les
» Cieux ..... Enjoint à tous Profeſ-
» ſeurs de tenir la main à l'exécution
» du préſent Arrêt, &c. ».

Cette plaiſanterie fit plus d'effet que les meilleurs raiſonnemens & les plus belles expériences. Tout le monde la lut, & put juger ſi la Philoſophie de l'Ecole méritoit d'être protégée. Les Cartéſiens triomphèrent. La doctrine de leur Maître ſe répandit dans toute l'Europe, & fut preſque par-tout adoptée.

Cependant la nature ne s'étoit point épuiſée en mettant *Deſcartes* au monde. Comme ſi elle avoit voulu ſe dédommager de ce long repos, où elle n'avoit produit que des hommes ordinaires, elle forma

presque dans le même temps deux Génies sublimes, qui étendirent infiniment la sphère des connoissances humaines. Le premier étoit Anglois : c'est le grand *Newton*. Le second naquit en Allemagne : c'est l'illustre *Leibnitz*. Après avoir lu avec attention les ouvrages de *Descartes*, *Newton* trouva qu'il n'avoit pas tout dit sur la Métaphysique ; que sa Géométrie pouvoit être perfectionnée ; que son Optique n'étoit pas assez développée, & que sa Théorie du mouvement des corps célestes étoit absolument défectueuse. Dans cette Théorie, le Philosophe François suppose que les Astres sont emportés par des tourbillons soumis à des loix qu'il établit. Ces loix sont déduites de la formation même du monde. *Descartes*, pour les établir, s'étoit transporté en idée dans le premier temps où la matiere étoit

informe, ſans ordre, ſans arrangement, & là il s'étoit donné le ſpectacle de la création. Il ſe plaçoit ainſi à la ſource de tout, & tâchoit de ſe rendre maître des premiers principes par quelques idées claires & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à deſcendre aux Phénomènes de la nature par des conſéquences néceſſaires. *Newton* jugea au contraire qu'il falloit commencer ſa marche par s'appuyer ſur les Phénomenes, pour remonter aux principes inconnus, réſolu de les admettre quels que les pût donner l'enchaînement des conſéquences (*a*).

C'étoit ſans doute une idée bien judicieuſe, que celle de vouloir d'une cauſe établie, déduire les ef-

(*a*) Voyez le parallèle de *Deſcartes* & de *Newton*, qu'a fait M. *de Fontenelle* dans l'éloge de ce dernier. *Suite des Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences*, pag. 198 & 199.

fets connus. Mais ces effets font fi compliqués, que, quelqu'habile que fût *Defcartes*, il étoit bien difficile qu'il pût les ramener, au premier coup d'œil, à un feul point. Pour une entreprife auffi hardie, les découvertes aftronomiques n'étoient point en affez grand nombre, & il n'étoit pas poffible que ce Philofophe pût les prévoir. L'efprit le plus vafte n'a qu'une force déterminée. Dès que les objets à dévoiler font trop multipliés, le temps qu'il a pour les développer eft trop court; & la fagacité la meilleure plie fous les vues les plus belles & les plus heureufes. Il ne peut donc produire alors que des idées informes, dont fes neveux, munis de plus grandes connoiffances, que la continuité du travail procure néceffairement, doivent tirer de précieux avantages.

Newton fut par conféquent en état de porter plus loin fon entreprife que *Defcartes*. Pour y parvenir avec fuccès, il ne crut point devoir s'occuper de la création du monde. Il ne chercha pas comment il avoit pu fe former ; mais il voulut favoir de quelle maniere il étoit formé. Les aftres fe meuvent fuivant certaines régles. Quelles font ces régles ? C'eft la pure queftion à laquelle ce docte Anglois fe propofe de répondre. Rien n'eft plus grand ni plus heureux que la folution qu'il a donnée de cette queftion. Il établit deux forces, en fait voir les loix, les combine, & démontre les effets de cette combinaifon. Or il arrive que ces effets tout-à-fait mécaniques, foumis à la plus rigoureufe Géométrie, font les mêmes que ceux que manifeftent les obfervations aftronomiques.

nomiques. Donc, conclud *Newton*, les Aſtres ſont en proie à ces deux forces.

Cette conſéquence admiſe, ce grand homme démontre toutes les loix du mouvement général des corps céleſtes. L'Univers eſt dans ſes mains une grande machine, dont il calcule les mouvemens avec autant de juſteſſe, que ſi le reſſort qui l'anime, & l'action propre de ce reſſort, lui étoient connus. *Newton* convient cependant qu'il ne le conçoit point ce reſſort. Il ſuppoſe que les corps céleſtes ſont en proie à deux forces qui ſatisfont aux régles de leur mouvement : mais il ignore ſi ces régles ne pourroient pas ſe conſerver dans toute autre ſuppoſition.

Une cauſe que je connois, dit ce Reſtaurateur des Sciences, produit tels effets. Je ne connois point

la cauſe que je cherche dans le ſyſtême du monde. Les effets ſeuls ſont ſoumis à mes lumieres ; & ces effets s'accordent parfaitement avec ceux que donne la cauſe que je ſuppoſe. Concluez : puiſque les effets ſont les mêmes, la cauſe doit être la même.

Les forces dont il s'agit, ſont la *force centripéte*, qui tend ſans ceſſe à faire tomber les Aſtres ſur le Soleil, laquelle eſt produite par l'*attraction* du Soleil même. L'autre eſt *la force centrifuge*, qui les retient dans leur orbite, en contrebalançant la force centripéte ou la force attractive. Et ces deux forces combinées, ſuivant les principes de la Mécanique, font mouvoir les Aſtres autour du Soleil avec les mêmes variations qu'on obſerve dans leurs mouvemens.

Quand on conſidere cet accord

merveilleux, on eſt ſaiſi de l'admiration la plus profonde. *Newton* paroît là un confident du Créateur. Tant de connoiſſances miſes en œuvre ſi heureuſement, ſemblent franchir les bornes de l'intelligence humaine. Auſſi lorſque M. le Marquis *de Lhôpital* vit ce travail de *Newton*, il en fut ſi étonné, qu'il demandoit à tous les Anglois qu'il rencontroit en France: *Newton* boit-il, mange-t-il, dort-il de même que les autres hommes? Je me le repréſente, ajoutoit-il, comme un être d'une eſpéce différente de la nature humaine, & qui n'eſt point aſſujetti à ces beſoins humilians.

Cependant, malgré cette harmonie ſi admirable, qui fait le mérite de l'ouvrage de *Newton*, les ſuppoſitions d'une attraction & d'une force centrifuge reviennent toujours. On demande, qu'eſt-ce que cette attrac-

tion? une qualité occulte que nous ne connoissons pas? *Newton*, le grand *Newton* répond à cela avec une simplicité bien conforme à la beauté de son génie: je n'en sais rien. Ce que j'appelle attraction, appellez-le impulsion, si vous voulez: mon système ne s'en soutiendra pas moins. Je n'ai jamais prétendu, continue ce grand homme, connoître absolument la cause du mouvement des corps célestes, mais soumettre à des loix des effets bien connus. Tant que les effets ne démentiront point mon explication, mes suppositions ont tous les caracteres de la vérité.

Il faut avouer qu'il n'y a pas de réplique à faire à cette réponse. *Newton* conviendra encore, si l'on veut, que quiconque pourra assujettir le mouvement des corps célestes à des loix, sans supposer une

gravitation, aura découvert la véritable théorie du monde. Ainsi on sera bien reçu à faire évanouir les suppositions qui sont la base du systême de *Newton*. S'il s'agissoit de juger ici à la rigueur le fond de ce systême, on pourroit ajouter qu'on ne rend point encore raison de tous les mouvemens des corps célestes.

En effet, pourquoi les Planètes se meuvent-elles d'Occident en Orient? Après bien des efforts pour résoudre ce problême, *Newton* convient qu'il est insoluble. Il regarde ce mouvement régulier des Planètes comme un miracle (*a*).

En second lieu, pourquoi les Planètes décrivent-elles une ellipse plutôt que toute autre courbe? C'est qu'elles sont projetées, dit-on, sui-

(a) *Hi motus regulares Planetarum* (dit-il) *originem non habent ex causis mecanicis. Philosophiæ naturalis Principia Mathematica*, pag. 527. Ed. 3e.

vant deux forces, une qui est uniforme, & l'autre qui varie en raison inverse du quarré des distances des Planètes au Soleil. Mais cette réponse ne signifie autre chose, si ce n'est qu'elles décrivent une ellipse, parce qu'elles décrivent une ellipse. Car elles décrivent une ellipse, parce que les deux forces auxquelles elles sont en proie se combinent, comme l'on vient de voir; & elles sont en proie à ces deux forces, parce qu'elles décrivent une ellipse. La réponse se réduit là précisément; & comme l'on dit en Logique, n'est autre chose qu'un cercle vicieux.

On tâche encore inutilement dans le systême de *Newton*, d'expliquer la rotation des Planètes sur leur axe (*a*), & l'inclinaison des plans de

(*a*) Il faut voir là-dessus un beau Mémoire de M. de *Mairan*, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de* 1720.

leur orbite par rapport à l'équateur.

Ces dernieres difficultés portent directement contre ce systême. Les autres ne touchent que sa généralité. Et tout ce qu'on pourroit en conclure, c'est que *Newton* n'a point donné une Théorie complette du mouvement absolu des corps célestes, mais qu'il a rendu seulement raison de leurs mouvemens principaux, en supposant la matiere douée de la propriété d'attraction.

En se bornant là, ce grand homme a cru remplir la tâche qu'il étoit permis à un mortel de se prescrire. Voilà pourquoi il n'a point cherché, ainsi que *Descartes*, à être spectateur de la création de l'Univers. Il a peut-être regardé cette entreprise comme étrangere au fond de la question. La chute de *Descartes* l'en a sans doute dégoûté. Il lui a paru qu'il y avoit trop de vanité à vouloir

faire un monde; parlons plus exactement, à rechercher l'origine des mouvemens des corps céleſtes. Mais *Newton* a bien pu ſe tromper. Que ſait-on ſi, en ſuivant l'exemple du Philoſophe François, il n'eût point ſauvé de ſon ſyſtême la ſuppoſition d'une attraction ou gravitation univerſelle, & s'il n'eût pas trouvé par ce moyen la cauſe même de la gravitation?

Ceci pourroit ſe juſtifier par la conduite toute oppoſée qu'a tenue *Newton* dans un cas preſque ſemblable à celui-ci. Les anciens Géomètres, pour connoître les courbes, les ſuppoſoient compoſées d'une infinité de petites lignes droites (*a*). Cette ſuppoſition fit de fâ-

(*a*) Voyez *l'Hiſtoire critique du Calcul des infiniment petits, contenant la Métaphyſique & la Théorie de ce Calcul*, imprimée à la tête de *l'Application du Calcul différentiel & intégral à la réſolution de pluſieurs Problêmes*.

cheux progrès dans la Géométrie, qui ne comporte aucune hypothèse. *Newton* le comprit le premier, & blâma cette méthode. Il ne voulut point qu'on regardât les courbes comme formées pour en développer la nature. Il prétendit que leur caractere devoit dépendre de leur formation. Il ne chercha pas quelle raison ou quel rapport déterminoit telle ou telle courbe, mais pourquoi telle courbe étoit déterminée par telle raison. En un mot, il oublia qu'il y eût des courbes; & à l'aide de principes incontestables, il forma toutes celles qui étoient connues, & beaucoup d'autres qu'on ne connoissoit pas. Par ce moyen il n'y eut plus d'hypothèse; & le calcul des infiniment petits, qui étoit l'objet du travail de *Newton*, & contre lequel de grands Géomètres s'étoient révoltés, gagna tous les ef-

prits, & acquit la même certitude que la Géométrie.

Tel eſt le cas où ſe trouve le ſyſtême du monde de *Newton*. Tant qu'on ne remontera pas au principe du mouvement des corps céleſtes, on ne pourra ni en établir une théorie générale, ni la former ſans une ſuppoſition. Car il ne ſuffit pas, d'après les effets connus, de ſuppoſer une cauſe. Il faut encore indiquer une cauſe d'où les effets découlent néceſſairement. Je veux dire, que de même que *Newton* a oublié le caractere des courbes pour en connoître la nature, on doit fermer les yeux ſur les différens mouvemens des Aſtres, pour mettre à découvert la cauſe de ces mouvemens. Enfin le véritable principe de tous ces mouvemens doit être tel qu'un homme qui l'auroit trouvé, ſans les avoir obſervés, les devinât en quel-

que ſorte, en les déduiſant de ce principe.

Or ce principe a dû exiſter. De quelque maniere qu'on enviſage la durée du monde, les Planètes ont été déterminées dans leur ſituation par une cauſe. C'eſt juſtement cette cauſe qu'il s'agit de découvrir ; & cette recherche eſt très-raiſonnable. Car les corps céleſtes n'ont pu de toute éternité être en mouvement, & en même temps appéter le repos par la tendance ou l'attraction dont on ſuppoſe qu'ils ſont doués. Il faut opter. Ou le propre de la matiere eſt d'être en mouvement, ou en repos. Si elle tend ſans ceſſe à ſe mouvoir, elle ne tend à aucun centre de repos, & par conſéquent les Planètes ne ſont point attirées par le Soleil. Si au contraire de ſoi, le repos eſt la ſituation propre, ou la propriété eſſentielle de la

matiere; que dans l'état des choſes elle travaille à ſe réunir étant diviſée, & que ſes parties s'attirent réciproquement. 1°. Pourquoi ſe trouve-t-elle diſperſée? 2°. Qui empêche que les Aſtres ne ſe réuniſſent au Soleil où ils tendent? De quelque maniere qu'on conçoive la choſe, deux contradictoires ne ſauroient coexiſter. Il eſt impoſſible qu'un corps ſoit doué tout à la fois de la propriété d'appéter le repos, & de celle d'en ſortir.

Concluons donc que pour faire évanouir toutes ces difficultés, il faut remonter à l'origine du mouvement des corps céleſtes. Ce n'eſt que par-là qu'on peut en établir une théorie complette.

Pendant que *Newton* formoit un nouveau ſyſtême du monde, *Leibnitz* faiſoit uſage des principes de *Deſcartes* pour en établir un autre.

Il retenoit la matiere ſubtile, le plein univerſel & les tourbillons de ce Philoſophe, & repréſentoit cet Univers comme une machine, dont les mouvemens continueroient toujours, ſuivant les loix du méchaniſme, dans l'état le plus parfait, par une néceſſité abſolue & inviolable. Il expliquoit le mouvement des Planètes, en les ſuppoſant circuler avec l'Ether, lequel produit en même temps une gravité qui modifie cette circulation; mais il ne faiſoit pas voir comment ces deux forces doivent être combinées enſemble, pour produire les révolutions des Planètes, ou comment l'impulſion de l'Ether peut cauſer la gravité. Ses vues étoient preſque toutes métaphyſiques. De la ſageſſe & de la bonté de Dieu, il concluoit que ce monde eſt le meilleur de tous les mondes poſſibles. Il propoſoit en-

suite deux principes comme le fondement de toutes nos connoissances. Le premier, qu'il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même temps : ce qui est le fondement de la vérité spéculative. L'autre, qu'il n'y a rien sans une *raison suffisante*, c'est-à-dire, pourquoi cela est ainsi plutôt qu'autrement ; & de-là il déduisoit une transition des vérités abstraites aux vérités physiques. Ce principe le conduisit à cette conclusion. L'ame est naturellement déterminée dans son choix ou sa volonté, par l'apparence du plus grand bien, & il est impossible qu'elle fasse un choix sur des choses parfaitement semblables. Il rejeta donc les particules similaires de la matiere, & leur attribua à chacune d'elles une *monade*, c'est-à-dire, une sorte de principe actif, dans lequel il y a comme une perception & des voli-

tions. Il faisoit consister l'essence de la substance dans l'action ou l'activité, c'est-à-dire, en quelque chose qui est entre l'action & la faculté d'agir, & soutenoit que le repos absolu est impossible, & que le mouvement ou une sorte de tendance est essentiel à toutes les substances matérielles (*a*). Enfin ce grand

(*a*) Cette pensée mérite plus d'attention qu'on ne lui en a fait jusqu'ici. Si le repos absolu est impossible, & que le mouvement soit essentiel à toutes les substances, il est certain que ce mouvement ou cette tendance est la cause de la pesanteur des corps; & il ne faut plus la chercher ailleurs. Si au contraire le repos absolu est possible, & qu'on puisse le concevoir, il faut, pour qu'un corps soit dans cet état, qu'il soit doué d'une certaine vertu par laquelle il persiste dans le lieu où il est. Et qu'est-ce que cette vertu? Quelle qu'elle puisse être, il est toujours évident qu'une force quelconque ne peut faire passer un corps de l'état de repos à celui de mouvement, sans qu'elle éprouve une résistance proportionnelle à la masse de ce corps. Car il est impossible qu'une même cause produise le même effet sur des corps de différentes grosseurs; ou ce qui revient au même, qu'une force déterminée communique le même mouvement à un petit corps comme à un corps infiniment grand. La

homme vouloit que le ſyſtême du monde ſoit une machine abſolument parfaite, qui ne peut jamais être dérangée, ou avoir beſoin d'être rétablie. Croire que Dieu le gouverne, c'eſt, diſoit-il, diminuer la ſcience de l'Auteur & la perfection de ſon Ouvrage.

Newton penſoit au contraire que la ſtructure de l'Univers s'altéroit, & qu'il falloit à la ſuite du temps, que la même main qui l'avoit formé, le rétablît. Et ces deux ſublimes génies, quoique ſouvent oppoſés de ſentimens, créoient une nou-

cauſe de la peſanteur doit donc dépendre de l'état propre des corps.

J'oſe le dire, puiſque l'occaſion ſe préſente. Un grand défaut qui règne dans la Phyſique, c'eſt qu'on n'y donne point toujours des notions bien claires des choſes qu'on établit. Il faudroit, pour le corriger, joindre la Métaphyſique à la Phyſique : car la Métaphyſique eſt la ſcience des idées ; & ſans cette ſcience, toute étude n'eſt qu'un tâtonnement, une pratique aveugle, ſans principes & ſans raiſonnement.

velle

velle Métaphysique, & soumettoient la construction du monde à des loix. Dans tout ce travail, ils faisoient un usage de la Géométrie de *Descartes* & de celle de *Pascal*, & les perfectionnoient. L'analyse de ces Philosophes avoit pour objet des quantités finies : mais *Newton* & *Leibnitz* pousserent cette analyse aux quantités infinies. Ils déterminerent par ce moyen la nature & la propriété de toutes sortes de courbes, tant géométriques que méchaniques, leurs points d'inflexion, de rebroussement, leur développée, &c. & résolurent toutes les questions où il s'agit de trouver les plus grands & les moindres effets, c'est-à-dire, pour parler le langage des Géométres, les *maxima* & les *minima*.

Ces deux grands hommes firent tant de découvertes, & dans la Métaphysique, & dans les Mathémati-

ques; & dans la Physique, qu'ils formerent un nouveau Corps de Sciences, que trois de leurs disciples ont infiniment étendus. Ce sont *Wolf*, *Bernoully* & *Halley*. Le premier a totalement remanié & refondu les systêmes métaphysiques de *Leibnitz*, & se les est rendus propres par les additions considérables qu'il y a faites. *Jean Bernoully* a développé la Géométrie des infiniment petits, & lui a donné la forme qu'elle a aujourd'hui. Car entre les mains de leurs Auteurs cette Géométrie n'étoit pas seulement ébauchée, & il falloit un génie du premier ordre, qui vînt à leur secours, pour en bien saisir les principes. *Jean Bernoulli* en vit la fécondité. Il les développa, les réduisit à un juste nombre, en ajouta d'autres nécessaires; & après un essai de ses travaux, il appliqua cette Géométrie de l'infini aux Mathématiques &

à la Physique avec tant de sagacité, qu'il a presque perfectionné toute la théorie de ces deux Sciences. Enfin *Halley* tira du systême du monde de *Newton* les plus belles conséquences, & l'événement vérifia les prédictions que ces conséquences avoient amenées. Il travailla aussi d'après ses propres idées. Il inventa de nouveaux systêmes de Physique, donna une infinité de vues, imagina plusieurs expériences, & fit des découvertes très-belles & très-utiles. Il ne mérita guères moins de l'Astronomie; & tous ces travaux lui ont justement acquis le titre de Restaurateur des Sciences.

On verra dans la suite de cette Histoire combien les vues & les travaux de ces grands hommes ont fait faire de découvertes. Leurs systêmes, quelque imparfaits qu'ils soient, ont beaucoup étendu la

ſphère de nos connoiſſances. Ils ont guidé les Savans dans l'étude de la nature; les ont engagé dans mille recherches également curieuſes & utiles; ont ſoutenu leur ardeur, piqué leur émulation, & ont fourni l'idée d'une infinité d'obſervations & d'expériences. On a pourtant oublié dans ces ſyſtêmes, de remonter à l'origine des mouvemens des corps céleſtes, ou du moins à la cauſe des forces auxquelles ils ſont en proie.

Je l'ai dit en parlant du ſyſtême de *Newton*; & comme je crois que cette omiſſion eſt très-grave, je vais terminer ce diſcours par le projet d'un nouveau ſyſtême qui ſervira à développer ma penſée.

Avant la création, la matiere exiſtoit toute dans un point de l'eſpace, & formoit ce que *Moyſe* appelle *le Chaos*. Dieu dit, & tout fut fait.

(*Dixit, & facta ſunt*). Mais comment par un ſeul acte de ſa volonté, l'Etre ſuprême forma-t-il l'Univers? Suſpendons la réponſe à cette queſtion, pour prévenir que je ne prétends point donner un ſyſtême de la création; que je m'en tiens au récit du Légiſlateur des Juifs, & que je ne veux que connoître le principe du mouvement des corps céleſtes, afin d'en déduire les loix. Je dis donc: la matiere étoit en repos: c'eſt la matiere proprement dite. Dieu l'embraſe en soufflant, ou en créant dans le centre du chaos une matiere active qui la pénetre de toutes parts. Dès-lors il eſt mu dans tous les ſens, parce que cette matiere s'élançant du centre à la circonférence, doit faire tourner ce chaos autour de ce même centre. De-là cette matiere active en

pénetre les parties, les désunit, & les détache.

La matiere active s'exerçant ainsi du centre à la circonférence, pousse hors de ce centre des parties de la matiere passive, & les chasse dans l'espace à une distance d'autant plus considérable, qu'elles sont plus petites.

Une fois détachées ces parties, elles sont en proie à deux mouvemens. En premier lieu, c'est celui d'impulsion que détruit leur pesanteur. Secondement, c'est celui de rotation qu'elles avoient déja avec tout le chaos. Ce dernier se manifeste lorsque le mouvement d'impulsion est absorbé, & qu'il ne reste plus que la pesanteur. Il se combine alors avec la tendance qu'a vers le chaos la partie détachée, effet de cette même pesanteur; & de cette

combinaiſon réſulte un mouvement composé, dont la direction forme une ellipſe, qui eſt la courbe que décrivent les Planètes.

Donc les Planètes ſont des parties du chaos; le chaos embraſé, le Soleil; la matiere active réunie, le Feu; & diſperſée, la Lumiere, &c.

Arrêtons-nous là. Ecartons même toutes ces conſéquences. Bornons-nous à adopter celle de l'origine des Planètes. Elles ſont, diſons-nous, des parties du Soleil. Tout concourt à le démontrer. Cet Aſtre tourne autour de ſon centre, dans le même ſens que les Planètes circulent autour de lui. Il lance de temps en temps des corps opaques, appellés *noyaux* par le fameux *Hevelius* (*a*), leſquels nagent ſur ſa ſurface, & ſe diſſipent par éclats en s'échappant. Ces noyaux ne de-

(*a*) Voyez ſa *Cométographie*, Liv. I.

viennent point Planètes, parce que le Soleil eſt épuiſé, qu'il a vieilli; je veux dire que ſon globe étant infiniment moins gros que lors de la création, ſon mouvement eſt infiniment ralenti, & la matiere active qui l'embraſe a bien moins de puiſſance.

Quoi qu'il en ſoit de cette derniere conjecture, les Planètes ne peuvent graviter vers le Soleil ſans en avoir été détachées. En effet, ces corps ont été pouſſés hors du Soleil par une matiere active, c'eſt-à-dire, chaſſés loin de cet Aſtre par une plus grande quantité de matiere en mouvement qu'il y a dans ces mêmes corps de matiere en repos. Cette action de la matiere en mouvement, pour détacher des corps ou des Planètes de la maſſe du Soleil, s'eſt exercée de bas en haut: il faut donc qu'elle ait eu à vaincre

une résistance de haut en bas de la part des corps sur lesquels elle a agi. Il y a donc ici deux actions dans une, celle de la matiere active, & celle de la matiere passive. Car pousser en haut un corps, c'est être poussé en bas par ce même corps. Ainsi cette derniere action doit avoir lieu lorsque rien n'agit plus sur le corps; c'est-à-dire, lorsque ou la force qui le mettoit en mouvement s'est retirée, ou que l'impulsion qu'il avoit reçue est détruite. Par conséquent les satellites qui tendent à tomber sur leurs planètes principales, doivent aussi en avoir été détachées, comme celles-ci l'ont été du Soleil.

De-là naissent les forces centripéte & centrifuge auxquelles les planètes sont en proie; & dans cette hypothèse la combinaison de ces deux forces est la premiere consé-

quence du principe qui est établi. Les mouvemens particuliers des planètes tant principales que subalternes, & leur situation respective, en découlent encore nécessairement.

On aura occasion dans la suite de cette Histoire, de donner le développement de tout ceci. En attendant, il importe de remarquer que les plus habiles Astronomes estiment que les systêmes physiques, pour expliquer méchaniquement les mouvemens des corps célestes, ne méritent plus aucune considération. Ils veulent qu'on s'en tienne à la simple combinaison d'une force centrale, variable en raison inverse du quarré de la distance au point où elle tend ; jointe à une *force constante d'impulsion primitivement imprimée*. » L'existence de ces deux forces est » si palpable, dit M. l'Abbé *de la*

» *Caille*, & ſe prouve par tant d'in-
» ductions évidentes, que s'il y a
» quelque ſyſtême général à éta-
» blir, *il faut que la combinaiſon de*
» *ces deux forces ſoit la premiere con-*
» *ſéquence du principe qu'on établira.*
» *Il faut que dans ce ſyſtême on éta-*
» *bliſſe l'origine de la loi générale qui*
» *ſuit, ou du moins d'une loi qui lui*
» *ſoit parfaitement analogue* (*a*) ».

(*a*) *Leçons élémentaires d'Aſtronomie*, page 368.

TABLE
DES PHILOSOPHES
Contenus en ce Volume.

HISTOIRE



PIERRE RAMUS



HISTOIRE DES RESTAURATEURS DES SCIENCES.

RAMUS.*



RISTOTE compare les révolutions de la Philoſophie au lever & au coucher du Soleil. Cette comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que ſans la Philoſophie le monde intellectuel n'eſt que ténébres, & que

* *Petri* RAMI *Veromandui*, *Eloquentiæ & Philoſophiæ Profeſſoris Regii vita. A* Nic. Nancelio *Trachyeno Noviodunenſi*, RAMI *Diſcipulo. Theophilus Banoſius in vita Petri* RAMI *Thomas Freigius, in vita* RAMI.
Vit. illuſtrium Scriptorum. Tom. II. *Elog. Gallor. Dictionnaire de Bayle*, Art. RAMUS. *Diſſertatio de Hiſtoriâ* RAMI, *Diſſertatio de tribus Logicæ Reſtauratoribus* RAMO. *Verulamio*, *atque Carteſio. Mémoires* du Pere *Niceron*, Tom. XIII. *Jacobi* Brukeri *Hiſtoria critica Philoſophiæ*, Tom. IV, pars altera. *Hiſtoire de l'Univerſité de Paris*, par M. *Crévier* Et ſes Ouvrages.

ſon flambeau peut ſeul éclairer la raiſon & la régler. Auſſi voyons-nous que les temps où on l'a négligée, ont été ceux de la barbarie. L'hiſtoire nous apprend que dans la chute de l'Empire Romain, cette ſcience ayant été en quelque ſorte proſcrite avec toutes les belles connoiſſances, les ſiècles qui ſuivirent cette décadence, furent non-ſeulement plongés dans une épaiſſe obſcurité, mais encore dans une corruption générale. Le luxe & la molleſſe s'introduiſirent à Rome, dépraverent les mœurs, & dégraderent l'humanité. Le culte du Tout-Puiſſant fut profané & avili dans le renverſement abſolu de toutes les règles & de toutes les loix; & la ſuperſtition étendant ſon règne, ſans aucun obſtacle, couvrit du voile de la religion les actions les plus honteuſes & les déréglemens les plus criminels. Une nuit noire enveloppa ainſi toute l'Europe. Ni la nature, ni la raiſon ne pouvoient ſe faire entendre. Les facultés de l'entendement étoient preſque anéanties. L'autorité uſurpoit la raiſon avec tant d'empire, que ſous prétexte de rendre l'homme plus ſoumis à Dieu, elle l'abrutiſſoit & le réduiſoit en eſclavage. Ceux qui s'appliquoient à la Philoſophie, n'oſoient le faire ouvertement; & lorſqu'ils étoient

obligés d'expliquer leurs ſentimens, ils le faiſoient d'une maniere myſtérieuſe. Il auroit été dangereux dans ces temps barbares de paroître inſtruit ou ſage: on ſe ſeroit attiré un traitement ſévere & cruel de la part des ſuperſtitieux.

Ce ne fut qu'en 1453, après le ſac de Conſtantinople, qu'on commença à ouvrir les yeux. On ne connoiſſoit alors que la Philoſophie d'*Ariſtote*, & on en fit une étude ſérieuſe. Le petit nombre des bons eſprits, qui ſe livra à cette étude, y trouva de belles choſes; communiqua ſes découvertes aux amateurs de nouvelles connoiſſances, & produiſit une révolution. On goûta d'abord cette Philoſophie; & comme l'homme garde difficilement un milieu, d'une eſtime juſte pour quelques-unes des opinions de ſon Auteur, on paſſa à une admiration outrée. Les Scholaſtiques crurent y trouver la ſcience univerſelle. Ils s'enthouſiaſmerent au point, qu'ils y virent l'explication des myſteres les plus incompréhenſibles, même celui de la ſainte Trinité. Peu s'en fallut qu'on ne canonisât ce grand homme. Du moins on fit des diſſertations pour prouver q[illegible] ne falloit pas douter de ſon ſalut, quoiqu'on le reconnût pour un bon païen.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits;

lorſque parut dans le monde un Philoſophe, ardent amateur de la vérité, nommé *Pierre* RAMUS. Cet homme, auſſi hardi qu'éclairé, oſa ſoutenir que tout ce qu'*Ariſtote* avoit avancé dans ſes Ouvrages de Philoſophie, étoit faux & ridicule. Cette propoſition téméraire, & au fond un peu injuſte, ſouleva tous les Scholaſtiques, & ne fut goûtée que de peu de perſonnes. Elle forma cependant une ſorte de ſchiſme parmi les Savans, & produiſit une révolution aſſez ſubite dans la Philoſophie; mais elle procura en même temps à ſon Auteur autant de diſgraces & de chagrins que d'honneur & de gloire. Ce mélange de biens & de maux moraux compoſe une vie extrêmement intéreſſante; & ſi le ſuccès répond à mon zèle & à mes ſoins, je me flatte que le compte que je vais en rendre pourra intéreſſer avec fruit le Lecteur.

Pierre RAMUS, ou *de la Ramée*, qui eſt ſon véritable nom, naquit à Cuth, village de Picardie dans le Vermandois, en 1515 (*a*). Ses ancêtres étoient nobles; mais ſon aïeul ayant été réduit à la der-

(*a*) L'Auteur du *Mémoire Hiſtorique & Littéraire du Collége Royal* (M. l'Abbé *Goujet*) Tom. II, p. 24, prétend qu'il eſt né en 1508; & il appuye ſon ſentiment ſur des raiſons aſſez plauſibles. Cependant *Nancelius*, qui étoit diſciple de RAMUS, dit qu'il vint au monde en 1515, & il y a lieu de préſumer qu'il étoit très-

niere misere par les malheurs de la guerre, il fit & vendit du charbon pour subsister. Cette industrie suffit à peine à son entretien ; de sorte que son fils se vit obligé de gagner sa vie en labourant (*a*).

Dès son enfance, RAMUS fut attaqué deux fois de la peste. Lorsqu'il fut rétabli,

bien instruit là-dessus. Tous les autres Historiens de notre Philosophe s'accordent aussi en ce point avec lui.

(*a*) On avoit reproché à RAMUS la bassesse de son extraction ; & il répondit à ce reproche dans le Discours qu'il prononça, lorsqu'il prit possession de sa Chaire de Philosophie & d'Eloquence au Collége Royal. Il convient que ses parens étoient pauvres, qu'il l'étoit par conséquent lui-même ; & il demande à Dieu, non des richesses, qui ne sont pas nécessaires pour avoir de l'encre, du papier & des plumes, mais l'esprit sain, actif & intelligent. La maniere dont il s'exprime est trop piquante pour n'en pas faire part au Lecteur.

Carbonarius pater probi loco nobis objectus est. Avus certè in Eburonum genii, familia imprimis illustris fuit : sed patria à Carolo Burgundiorum duce capta & incensa, in Veromanduorum agrum profugus, ob paupertatem Carbonarius fuit : pater Agricola fuit : utroque etiam pauperiore fui ; & sic à malo divite nescio quo, cujus & pater & patria ignoratur, generis ingenui paupertas in nobis accusatur. At Christianus sum, nec unquam paupertatem malum putavi : Aristoteleus non sum, ut difficilè putem esse praclaras res agere cui magna opes desunt. Fortuna necessitate coactus, multos annos duram servitutem servivi : animo tamen unquam servus fui, animum unquam despondi vel abjeci. Ergo Deus Opt. Max. qui potes è lapidibus suscitare filios Abraha, suscita in Carbonii nepote, Agricola filio, tot indignatibus afflicto, non magnas opes magnamque fortunam, quibus ad instrumenta professionis mea attramentum, chartam, pennam, non admodum opus est, sed totâ vitâ mentem rectam, perpetuamque diligentiam & industriam. Petri Rami, Regii Eloquentiæ & Philosophiæ Professoris, Oratio initio suæ professionis habita. An. 1551, pag. 15 & 16.

ſon pere ſongea à le mettre en état de le ſeconder dans ſon travail : mais la Providence, qui avoit d'autres deſſeins ſur lui, ne permit pas qu'il en fît même l'apprentiſſage. A l'âge de huit ans, il quitta ſecretement la maiſon de ſon pere pour venir à Paris. Comme il n'y avoit ni connoiſſance ni protection, l'indigence l'obligea bientôt d'en ſortir. Il retourna chez lui ; & n'y trouvant pas un meilleur ſort que quand il en étoit parti, il ſe haſarda à faire une ſeconde fois le voyage de Paris. Cette nouvelle tentative ne fut pas plus heureuſe que la premiere. Il ſe retira de nouveau auprès de ſon pere. Enfin un de ſes oncles, qui avoit quelque bien, inſtruit de toutes ces démarches, ayant appris que c'étoit l'amour de l'étude qui les avoit ſuggérées, ſe chargea de fournir à ſon entretien, s'il perſiſtoit dans ſa réſolution. Le jeune RAMUS ſe hâta de profiter de ſes offres. Il partit pour la troiſiéme fois pour Paris, & commença à faire ſes études. Son oncle mourut au bout de quelques mois. Ce malheur le priva du ſecours qui le faiſoit vivre. Afin d'y ſuppléer, il prit le parti de ſervir. Il ſe préſenta dans cette vue au Collége de Navarre, & il fut reçu domeſtique. Son but, en ſervant dans un Collége, étoit de ſubſiſter & d'être à

portée de continuer en même temps ses études. Son ardeur étoit même si grande à cet égard, qu'il employoit le jour au service de ses maîtres, & la nuit à son instruction. L'activité de son esprit, & une application continuelle, le mirent bientôt en état d'aspirer au degré de Maître-ès-Arts. Egalement passionné pour la gloire, pour l'amour de la vérité, & pour une meilleure condition, il voulut se faire connoître par un coup d'éclat. Comme il devoit soutenir une thèse pendant un jour entier, il prit un sujet tout à la fois abondant & propre à piquer l'attention des Savans. Ce sujet étoit conçu en ces termes: *Quæcumque ab Aristotele dicta sint, falsa & commentitia esse*, c'est-à-dire, *Tout ce qu'*Aristote *a enseigné n'est que fausseté & chimere.*

L'Ecole outroit alors l'admiration pour *Aristote*, quoique l'assujettissement aveugle à l'autorité de ce Philosophe retardât les progrès des connoissances humaines. Aussi fut-on révolté de la proposition de RAMUS. On l'attaqua de toutes parts avec beaucoup de hauteur & de mépris. Un savant Italien regarda cette entreprise comme une audace impardonnable (*a*). Cpendant le jeune Répondant soutint, pendant toute la journée, les attaques vi-

(*a*) *Alexandre Tassoni, Pensieri diversi.*

ves d'un grand nombre de combattans. Il répliqua à tout, & repoussa leurs argumens avec tant de force & de subtilité, qu'il s'attira l'admiration de toutes les personnes désintéressées. Quoiqu'il parût trop présomptueux, & qu'il manquât absolument d'égards pour la façon de penser dominante, il développa tant de sagacité. qu'on le reçut Maître-ès-Arts.

Sa mere étant morte dans ce temps-là, il vendit une petite terre qu'elle lui laissoit, & se trouva ainsi en état de subsister & de se livrer entierement à l'étude. Il forma alors le projet d'enseigner sa doctrine. Paris lui parut un champ trop vaste & trop dangereux pour y faire ses premiers essais. Il crut qu'il réussiroit mieux dans la Province. Il choisit le Mans, & alla y établir une école. Plusieurs écoliers de Paris le suivirent. Deux hommes de mérite s'associerent avec lui. L'un, qui étoit grand Orateur, s'appeloit *Audomar Tæleus*; & le nom de l'autre étoit *Bartholomée-Alexandre Campan*. Celui-ci possédoit parfaitement la langue grecque. Ces trois associés se jurerent une amitié éternelle. Le Mans étoit un endroit bien borné pour des hommes de ce mérite. Le désir de paroître à Paris les fit bientôt venir dans cette grande Ville. Ils se logerent au Col-

lége de l'*Ave-Maria*, & y donnerent des leçons. RAMUS se laissant emporter par son zèle, ne cessoit de déclamer contre *Aristote*, & de demander qu'on joignît l'étude de la Philosophie à celle de l'Eloquence. Les Aristotéliciens ne virent pas avec plaisir qu'on déchirât leur Maître. Ils l'accuserent de séditieux & d'impudent, & le déférerent comme tel au Magistrat. Notre Philosophe implora la protection du Cardinal de Lorraine, qui favorisoit les gens de lettres, & cette Eminence le mit à couvert des coups de ses ennemis.

Cette protection donna une nouvelle activité à son zèle. Il recommença ses leçons, & il eut un si grand concours d'auditeurs, qu'il fut obligé de chercher un endroit plus vaste que celui où il enseignoit. Le Collége de Presle, rue des Carmes, lui parut convenable à ses desseins. Il s'y retira, & y obtint une bourse. C'est-là qu'il se détermina à examiner avec plus d'attention la Philosophie d'*Aristote*, & à la censurer sans ménagement. Enflé par ses succès, il se livra à l'étude avec plus d'assiduité qu'il n'avoit encore fait, & se retrancha rigoureusement les plaisirs & les agrémens de la vie qui auroient pu le distraire. Il commença par la Logique. Les remarques qu'il fit sur cet

Ouvrage du chef des Péripatéticiens, se multiplierent tellement, qu'elles formerent un juste volume. RAMUS crut devoir les rendre publiques : mais il jugea à propos de suppléer par une nouvelle Logique à celle qu'il venoit de détruire. C'est ce qui l'engagea à composer des Institutions de Logique. Ces deux productions parurent en 1543 ; l'une sous ce titre, *Animadversiones in Dialecticam Aristotelis*, Lib. XX, in-8°, (*Remarques sur la Dialectique d'Aristote*) ; & l'autre sous celui d'*Institutiones Dialecticæ*, Lib. III, in-8°, (*Institutions de Dialectique*).

Ces deux Livres furent lus avec autant d'avidité que de surprise. Comme le premier contenoit une réfutation vigoureuse de la Logique qu'on enseignoit alors dans les Colléges, tous les Professeurs jeterent les hauts cris. L'Université de Paris en fut si scandalisée, qu'elle crut devoir en faire punir l'Auteur. Elle intenta à cet effet une action criminelle contre lui, & l'accusa au Châtelet d'énerver la Théologie & les Arts par le discrédit où il entreprenoit de faire tomber *Aristote*. Du Châtelet cette affaire fut portée au Parlement. Le Roi (*François I*) l'évoqua ensuite à son Conseil par des Lettres patentes (*a*). *Antoine*

(*a*) Elles sont imprimées dans la *Bibliothèque fran-*

de Govea étoit le principal adverſaire de RAMUS. Sa Majeſté ordonna que chacun des contendans donneroit deux arbitres, & Elle ſe réſerva de fournir le cinquiéme pour examiner & diſcuter contradictoirement les Livres de notre Philoſophe, & en porter un jugement. *Govea* nomma le célebre *Pierre Danès* & *François de Vico-Mercato*, tous deux Membres diſtingués de l'Univerſité. Son adverſaire choiſit *Jean Quintin*, Docteur en décret, & *Jean de Bomont*, Médecin. Le ſurabitre nommé par le Roi, fut *Jean de Salignac*, Docteur en Théologie. *RAMUS* & *Govea* comparurent devant ces Juges, & plaiderent contradictoirement l'un contre l'autre. Mais dès le premier point ſur lequel il fallut prononcer, les Avocats ou Parties choiſies par *Govea*, formerent une chicane. *Quintin* & *Bomont* voulurent l'écarter; mais voyant que M. *de Salignac* en prenoit la défenſe, ils comprirent qu'ils ne pouvoient rien faire pour leur ami, & ſe retirerent. Les trois qui reſterent n'en pourſuivirent pas moins l'inſtruction du procès. Abſolument dévoués à l'adverſaire de RAMUS, ils déciderent hardiment en ſa faveur, & dreſſerent leur avis d'une

çoiſe de *du Verdier*, dans l'*Hiſtoire de l'Univerſité*, par *du Boulay*, & dans le *Dictionnaire* de Bayle, &c.

façon très-dure pour notre Philosophe. Après l'avoir taxé de téméraire, d'arrogant, d'impudent, ils conclurent à la suppression de ses Livres. Ils prévinrent ensuite tellement l'esprit du Roi, que ce Prince confirma ce Jugement sans vouloir entrer dans une plus grande discussion. L'Arrêt du Conseil qui intervint sur leur avis, en adopta les dispositions, & y ajouta des défenses à RAMUS de lire & d'expliquer dans son école les deux Ouvrages condamnés. Il est dit dans le préambule de l'Arrêt, qu'après le désistement de *Quintin* & de *Bomont*, RAMUS fut sommé de nommer d'autres arbitres, qu'il le refusa, & qu'il s'en tint aux trois restans : mais c'est-là une formalité pure qu'on crut devoir observer pour tempérer la rigueur du Jugement. Notre Philosophe eut encore à craindre un traitement plus dur. On avoit tellement indisposé le Roi contre lui, que Sa Majesté vouloit l'envoyer aux galeres; & il ne se désista de sa résolution, que par l'avis que lui proposa *Pierre Castellan*, de le punir d'une maniere plus mortifiante : c'étoit de l'engager à une dispute publique, & de mettre sa folie dans le plus grand jour, en le réduisant au silence. Le Roi goûta d'abord cet expédient; mais dès qu'il sut la confusion

qu'il avoit reçue de l'Arrêt, il ſe contenta de cette peine (*a*).

Le triomphe de ſes ennemis étoit en effet fort grand. Ils en firent trophée avec un éclat extraordinaire. Ils publierent l'Arrêt en latin dans toutes les rues de Paris, & dans tous les lieux de l'Europe où ils purent l'envoyer. Ils firent enſuite des piéces de théâtre, dans leſquelles RAMUS fut bafoué en mille manieres, au milieu des acclamations & des applaudiſſemens des Ariſtotéliciens. Notre Philoſophe ſouffrit ces diſgraces ſans murmurer, & ſe renferma dans le ſilence. Mais l'année ſuivante (1544) la peſte faiſant des ravages affreux dans Paris, les Ecoliers abandonnerent les Colléges, & RAMUS crut devoir profiter de ce temps pour donner cours à ſes opinions. Les jeunes gens étant en quelque ſorte déſœuvrés, alloient écouter les leçons qu'il donnoit au Collége de Preſle, dont il étoit devenu Principal. La raiſon qu'il avoit pour lui, & la maniere dont il la faiſoit valoir, lui attirerent un grand concours d'auditeurs. L'Univerſité en prit l'allarme. La Faculté de Théologie préſenta requête au Parlement pour l'exclure du Collége, vu le mauvais uſage qu'il faiſoit de ſa place, &

(*a*) *Petrus Gallandius in vita Petri Caſtellani.*

les troubles qu'il excitoit dans les études. Mais cette Cour le confirma & le maintint dans son emploi.

François I mourut dans ce temps-là. Cet événement fut favorable à RAMUS. Ses Protecteurs qui n'avoient point osé agir en sa faveur, pendant le règne de ce Prince, s'employerent pour lui rendre service. Le Cardinal de Lorraine qui l'estimoit beaucoup, le protégea hautement. Devenu tout-puissant sous *Henri II*, successeur de *François I*, il obtint la cassation de l'Arrêt du Conseil qui avoit été rendu en 1544. Cette faveur fit taire pendant quelque temps ses ennemis. Mais l'un d'eux, nommé *Jacques Charpentier*, ayant éte élu Recteur de l'Université, chercha à troubler la tranquillité dont il jouissoit. Il lui suscita une querelle qui, quoique très-mal fondée, devint cependant très-sérieuse. RAMUS enseignoit à la fois la Philosophie & la Rhétorique. Le nouveau Recteur l'attaqua là-dessus. Il prétendit que c'étoit une contravention aux statuts de l'Université, & exigea que notre Philosophe optât. Celui-ci soutenoit au contraire que ces deux études s'accordoient parfaitement; qu'elles se prêtoient un secours mutuel, & qu'elles ne pouvoient être perfectionnées qu'étant alliées. Il

avoit pour lui *Ciceron*, *Quintilien*, & même *Ariſtote*. Le Recteur & RAMUS plaiderent leur cauſe devant l'Univerſité. La diſpute s'échauffa & dégénéra en aigreur. On jugea à propos, pour éviter les ſuites, de nommer ſix Commiſſaires de chaque Faculté, à l'effet d'examiner paiſiblement la choſe. Notre Philoſophe n'étoit point agréable à l'Univerſité. Elle le regardoit même comme ſon ennemi. Elle ne lui fut donc point favorable. Il appela au Parlement de ſa déciſion. On a écrit d'une part que cette Cour le condamna, & on lit ailleurs qu'elle lui donna gain de cauſe. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il continua de mêler ſes leçons de Philoſophie & d'Eloquence.

Toutes ces altercations, bien-loin d'affoiblir les ſentimens d'eſtime que le Cardinal de Lorraine avoit pour lui, ne faiſoient que les fortifier. Une occaſion ſe préſenta où il put lui en donner une preuve réelle, & il la ſaiſit avec empreſſement. Les Chaires d'Eloquence & de Philoſophie au Collége Royal étant devenues vacantes en 1551, le Cardinal les lui procura. Le jour de ſon inſtallation, le nouveau Profeſſeur prononça un beau diſcours latin, dans lequel il défendit ſa méthode d'enſeigner. Ce diſcours avoit

pour sujet l'union de la Philosophie & de l'Eloquence, (*De studiis Philosophiæ & Eloquentiæ conjungendis*). L'assemblée étoit si nombreuse, que beaucoup de personnes ne purent point entrer, & que plusieurs se trouvant trop incommodés de la foule, furent obligés de sortir.

On l'écouta paisiblement, & il fut même applaudi. Mais à la premiere leçon qu'il donna, il fut sifflé; on fit des huées; on battit des mains & des pieds, pour empêcher qu'on ne l'entendît. Ce procédé, quoique violent, ne déconcerta pas le Professeur. Il s'arrêtoit de temps en temps jusqu'à ce que le bruit cessât; & il acheva ainsi sa leçon par reprises. Cette patience & cette douceur toucherent les auditeurs, & ils prêterent désormais une oreille attentive à ses instructions.

Notre Philosophe continua plusieurs années à mêler ainsi l'Eloquence avec la Philosophie. Il croyoit que cette instruction avoit enfin pris faveur, lorsqu'il se forma tout à coup en 1553 un nouvel orage contre lui à ce sujet. On s'anima beaucoup de part & d'autre; & l'affaire n'ayant pu être décidée par la Faculté des Arts, elle fut portée à l'Université, & ensuite au Châtelet. Cela alloit renouveller l'ancienne querelle, & faire un éclat scandaleux.

daleux. Pour concilier les esprits & appaiser la rumeur, l'Université se chargea de terminer elle-même le différend à la satisfaction des Parties. Elle publia un Décret le 13 Février 1553, par lequel elle ordonna à RAMUS de se conformer à l'usage & aux statuts dans ses leçons ordinaires, en n'y traitant que de matieres philosophiques: mais elle lui permit de donner des leçons extraordinaires dans lesquelles il pourroit interpréter les Poëtes & les Orateurs.

Cette condescendance de l'Université pour notre Philosophe, lui procura une tranquillité permanente. Il en profita en se vouant entierement à la perfection de la Philosophie & de l'Eloquence. Il réforma tout ce qu'il trouva de défectueux dans *Aristote*. Il voulut encore corriger *Euclide*. Il réduisit ensuite les arts libéraux en tables; & il composa une Grammaire pour les Langues Latine & Françoise.

L'Université étoit alors en usage de prononcer la lettre Q comme la lettre K; de sorte que l'on disoit *kiskis*, *kankam*, *kalis*, *kantus*, *miki*, &c. au lieu de dire *quisquis*, *quanquam*, *qualis*, *quantus*, *mihi*, &c. Cela parut ridicule à notre Philosophe; & comme il voulut rectifier cette prononciation vicieuse, il s'éleva là-dessus

une diſpute fort plaiſante, qui fit dire à un railleur que la ſeule lettre Q faiſoit plus de *kankam* que toutes les autres lettres enſemble. On a écrit peu férieuſement, ſans doute, qu'un diſciple de RAMUS, pour s'être conformé à cette prononciation, fut pourſuivi comme hérétique par la Sorbonne, & dénoncé comme tel au Parlement. Quoi qu'il en ſoit, *Freigius* aſſure que notre Reſtaurateur des Sciences corrigea encore un autre abus: ce fut de dire *ego amo*, & non *ego amat*, ſuivant l'uſage reçu dans ce temps-là.

Malgré cette rixe, RAMUS devint ſi agréable à l'Univerſité, que dans toutes les affaires que ce Corps eut dans la ſuite, il fut choiſi pour Député au Roi, & porta même ſouvent la parole. Il fit plus. Dans un diſcours qu'il adreſſa à *Charles IX*, & qui a été imprimé en 1562, il propoſa un plan de réforme de l'Univerſité, pour répondre à la demande que les Etats du Royaume en avoient fait. Il étoit diviſé en trois parties.

RAMUS vouloit d'abord qu'on diminuât les frais des études; qu'on fît pluſieurs changemens dans la méthode d'étudier & d'enſeigner; qu'on réduisît à un prix plus modique les frais des grades, qui étoient fort hauts dans la Faculté de

Théologie, où l'on mettoit la Licence à l'enchere; qu'on fixât les honoraires des Professeurs; que huit Professeurs en titre enseignassent les Mathématiques, la Physique & la Morale; & qu'on ne laissât aux Colléges que les leçons de Grammaire, de Rhétorique & de Logique. Et comme dans les Facultés de Médecine & de Théologie, il n'y avoit point de Professeurs ordinaires, & que tous les Docteurs étoient obligés par état à enseigner, il proposa aussi qu'on établît dans ces Facultés des leçons ordinaires, qui seroient faites par les Docteurs. (Ce qui a été suivi).

Il approuvoit, en second lieu, la méthode qu'on suivoit dans les leçons de Grammaire & de Rhétorique, laquelle consistoit à s'occuper principalement de la lecture des bons Auteurs, & à donner peu de préceptes.

Enfin le dernier objet de sa réforme étoit de faire main-basse sur tout ce qui est dispute & argumentation en Médecine, en Philosophie & en Théologie; de sorte qu'il ne vouloit ni thèses ni examen. En Médecine, il proposoit la pratique de l'Art sous les yeux des Professeurs, en suivant pour la théorie *Hippocrate* & *Galien*. En Théologie, il demandoit des conférences & des sermons, & vouloit qu'on se bornât à ex-

pliquer l'ancien Teſtament en Hébreu & le nouveau en Grec. Il exigeoit en Philoſophie une réforme plus conſidérable; mais comme il craignoit de renouveller l'ancienne querelle ſur *Ariſtote*, il s'expliqua à cet égard avec beaucoup d'ambiguité.

Dans toute cette réforme, les perſonnes éclairées apperçurent un levain de Proteſtantiſme. Notre Philoſophe étoit en effet de cette ſecte; & lorſque le Parlement eut enregiſtré l'Édit du Roi, qui permettoit aux Proteſtans l'exercice de leur religion, il leva le maſque. Il ôta & briſa même les images du Collége de Preſle, dont il étoit toujours Principal, diſant qu'il n'avoit pas beſoin d'auditeurs ſourds & muets. C'étoit contrevenir formellement à l'Edit, qui défendoit tout excès ſous peine de la vie. Auſſi l'Univerſité crut devoir prendre connoiſſance de ce fait. Elle chargea le Recteur d'en informer: mais cette démarche n'eut pas de ſuite. RAMUS fit bonne contenance. Il s'oppoſa même à l'exécution d'une délibération qui portoit que le Roi ſeroit ſupplié par l'Univerſité de défendre la foi en danger. Il oſa encore davantage. Il réclama contre le Diſcours qu'elle avoit adreſſé au Parlement pour s'oppoſer à l'enregiſtrement de l'Edit. Il s'en plaignit auſſi à la Reine, déſavouant

le Recteur tant en son nom, qu'en celui de quelques suppôts de l'Université, qui étoient infectés comme lui des nouvelles erreurs. Cet éclat lui fit tort; & la commotion générale, qui causa la guerre civile, l'obligea à sortir de Paris. L'Université profita de cette occasion pour le destituer de sa place qu'elle déclara vacante.

Malgré ses sentimens, le Roi, qui l'estimoit, lui donna un asile à Fontainebleau. Il y trouva une bibliothèque assez bien composée de livres de Mathématiques; & sans penser à ses malheurs, il en profita pour continuer ses travaux sur la Géométrie & l'Astronomie. Pendant qu'il cherchoit ainsi à bien mériter des humains par des découvertes utiles, on pilloit son Collége & ses livres, qui formoient une bibliothèque assez considérable. L'acharnement étoit si violent, qu'ayant su l'endroit où il s'étoit retiré, on le poursuivit sans égard à l'asile dans lequel il étoit. RAMUS se sauva; & comme il craignoit toujours de tomber entre les mains de ses ennemis, il passa de retraite en retraite.

Cependant le Roi étant mort, la Reine, pour rétablir le calme, donna une Déclaration en faveur des Protestans, contenant une absolution générale pour tout le passé. Notre Philosophe profita de cette sorte

d'amniſtie pour rentrer dans ſon poſte : mais l'Univerſité s'étant aſſemblée à ce ſujet, décida qu'il n'y ſeroit point reçu. Ce ne fut qu'à la mort du Duc de *Guiſe*, où les affaires des Proteſtans changerent tout-à-fait de face, qu'il fut rétabli dans ſa charge de Principal du Collége de Preſle, & dans celle de Profeſſeur au Collége Royal.

Jouiſſant ainſi de tous ſes droits dans l'Univerſité, il voulut en faire un digne uſage par rapport à la diſcipline des Chaires Royales. Un homme nommé M. *Dampeſtre*, protégé fortement, quoique peu capable, s'étant préſenté pour remplir une Chaire vacante de Mathématiques au Collége Royal, y fut reçu. RAMUS, qui connoiſſoit l'inſuffiſance de ſon nouveau collégue, lui remontra les difficultés de la ſcience qu'il entreprenoit de profeſſer. Ce qu'on appelloit Mathématiques dans ce temps-là ne conſiſtoit qu'en des connoiſſances générales ſur l'Aſtronomie. C'étoient des notions vagues de la diviſion des Cieux, ſans aucuns principes de Géométrie. Notre Philoſophe trouvoit cela très-ridicule & très-abſurde. Il voulut rectifier cette mauvaiſe doctrine. Il propoſa à M. *Dampeſtre* d'enſeigner les Elémens d'*Euclide* : mais ce Profeſſeur couvrant ſon ignorance d'une grande préſomption, ré-

pondit que les Elémens n'étoient bons que pour des enfans. RAMUS insista sans succès. Le nouveau Professeur entreprit d'expliquer la sphere céleste, semblable, dit RAMUS, à un Maçon qui voudroit commencer à bâtir la maison par le faîte.

Le grand homme dont j'écris l'Histoire, n'étoit pas d'un caractere à lâcher prise. Il porta l'affaire au Parlement, qui ordonna que *Dampestre* seroit tenu de se faire examiner; & afin de lui ôter toute ressource pour s'en dispenser, notre Philosophe prévint, par des lettres véhémentes, le Roi, la Reine, & tous les Seigneurs du Conseil du Roi. Le nouveau Professeur fut déconcerté. Il savoit bien qu'il étoit hors d'état de subir l'examen. Aussi ne jugea-t-il pas à propos de s'y exposer. Il vendit sa Chaire à un homme plus ignorant que lui en Mathématiques, mais plus fourbe & plus méchant.

C'étoit *Jacques Charpentier*, ennemi déclaré de RAMUS, comme on a vu ci-devant. Il donna un premier trait de son adresse, en faisant insérer dans ses provisions l'enseignement de Philosophie & de Mathématiques, quoique celui auquel il succédoit, ne professât que les Mathématiques. Il crut par-là couvrir son ignorance en Mathématiques, & jouir paisi-

blement de sa place. Il se trompa. RAMUS étoit zélé pour les Mathématiques. Il proposa l'examen à *Charpentier*, conformément à l'Arrêt du Parlement, & à l'Ordonnance du Roi. Je vous examinerai vous-même, répondit fierement *Charpentier*. Notre Philosophe recourut au Roi & au Parlement. Au Parlement, les deux adversaires plaiderent leur cause avec toute l'animosité possible. RAMUS avoit pour lui la force des raisons; mais *Charpentier* étoit un impudent de la premiere classe, qui se jouoit de la vérité. Il fit entendre qu'on devoit avoir des égards pour un homme dont la réputation étoit faite, & promit de se rendre capable dans trois mois de professer les Mathématiques. Moyennant cette promesse, il fut admis & dispensé de l'examen. La sévérité de l'Arrêt que le Parlement rendit à ce sujet, ne fut que pour ceux qui devoient lui succéder. Les démarches de son adversaire auprès du Conseil du Roi, ne procurerent qu'un réglement pour l'avenir, sans qu'il en résultât aucune réforme pour lui.

Charpentier se mit donc en possession de sa Chaire: mais il s'en acquitta si mal, que RAMUS crut devoir le citer de nouveau devant le Conseil du Roi, pour demander qu'il fût examiné. Le motif principal de

sa

sa plainte consistoit en ceci. Le nouveau Professeur avoit choisi, pour matiere de ses leçons, l'Ouvrage d'*Alcinoüs*, Philosophe Platonicien, dans lequel se trouvent mêlées des Propositions philosophiques & mathématiques. Il expliquoit les premieres, & n'entendant pas les secondes, il les décrioit, & affectoit de les mépriser comme vaines & inutiles. *Voilà*, dit RAMUS, *le langage de ce grand Mathématicien, blâmant par une licence effrontée les disciplines, dont toutes fois il veut avoir des gaiges. Homme esperdu, quel langaige est-ce là? Monter en la Chaire Mathématicienne, pour vilipender les Mathématiques, pour en dégoûter la jeunesse?* Cependant son zèle n'opéra rien.

Notre Philosophe, qui n'avoit d'autre intérêt dans toutes ses démarches que le progrès des Mathématiques, n'insista pas davantage. Il reprit ses travaux ordinaires. Il expliquoit à ses écoliers les Ouvrages de *Cicéron*. Ce grand Orateur le charmoit. Il voulut savoir toutes les particularités de sa vie; & il en composa un Ouvrage qu'il entremêla de préceptes pour bien entendre ses écrits. Il fit aussi des remarques sur la Langue Latine, sur quelques expressions de *Cicéron*, & sur l'état de l'étude des Lettres. Il forma de tout

cela un *Ciceronianus*, qu'il publia en 1556 ſous les auſpices du Cardinal de Lorraine.

L'année ſuivante, la guerre civile ſe renouvella ; & le Prince de *Condé* ayant repris les armes, RAMUS toujours attaché à ſa religion, paſſa avec d'autres Principaux de Colléges dans l'armée de ce Prince. Il encourut par-là la diſgrace du Parlement, qui l'interdit de ſes fonctions. Mais la paix ayant bientôt ſuccédé à cette émeute, il revint à Paris, & il rentra dans ſes poſtes ; il fut même Doyen du Collége Royal. Cette élévation réveilla l'envie de ſes ennemis. L'un d'eux, qu'on croit être *Charpentier*, voulut mêler quelque chagrin à cette ſatisfaction. Il compoſa dans cette vue une ſatire contre lui, dans laquelle il attaqua ſes mœurs, ſa conduite, ſes talens & ſes écrits avec une plume trempée dans le fiel le plus amer. Pour faire ſortir davantage ces injures, il joignit à cela un éloge & de M. *Duret* & de lui-même. Cette belle compoſition, qui eſt auſſi mal écrite qu'indécemment digérée, parut en 1567 avec le titre qui lui convenoit ; c'eſt : *In Rami inſolentiſſimum decanatum, graviſſimi cujuſdam. Oratoris Philippica ſecunda.*

RAMUS mépriſa cette brochure. Son ame grande & généreuſe étoit occupée de vues bien autrement importantes que la

réponse à un libelle. Enflammé de l'amour des Sciences, il songeoit à faire un établissement qui pût contribuer à leur progrès. Du fruit de ses épargnes, il assigna cinq cens livres par an à un Professeur de Mathématiques, qui enseigneroit aux mêmes loix & conditions que les Professeurs Royaux. Il proposa cette Chaire au concours, & voulut que ceux qui y aspireroient dans la suite, se soumissent à un examen, auquel seroient invités le Premier Président du Parlement, le premier Avocat Général du Roi, le Prévôt des Marchands & les Echevins, & désira que cet examen se réitérât tous les trois ans. Cette fondation est aujourd'hui éteinte par le dépérissement des fonds; & *Laurent Pothenot*, de l'Académie Royale des Sciences, qui l'exerçoit encore au commencement de ce siècle, n'a point eu de successeur.

La réputation de notre Philosophe & ses succès aigrissoient de plus en plus la jalousie de ses ennemis. Ils le harceloient de toutes parts. Excédé de leurs persécutions, il crut que le meilleur moyen de les faire cesser, étoit de s'absenter pour quelque temps. Il demanda la permission au Roi d'aller visiter les Universités ou Académies d'Allemagne, & l'obtint sans pré-

judice de ses honoraires & de ses droits. Il partit en 1568. Par-tout on l'accueillit très-gracieusement, & on le combla d'honneurs. Il s'arrêta quelque temps à Heidelberg, & y donna des leçons de Philosophie ; mais il trouva dans cette Ville presqu'autant d'*Aristotéliciens* qu'à Paris, qui ne virent point tranquillement qu'on décriât leur maître. Ils lui firent les mêmes insultes qu'il avoit essuyées au Collége Royal, & avec aussi peu de succès.

Cependant le bruit s'étant répandu qu'il avoit quitté la France, plusieurs Puissances s'empresserent à se l'attacher. Il fut invité de la part d'*André Dudith*, Ministre du Roi de Pologne, à se rendre à Cracovie. *Jean Zapol*, Waivode de Transilvanie, lui offrit aussi des appointemens considérables, avec le Rectorat de l'Académie de Weissembourg ; mais il ne jugea pas à propos d'accepter leurs offres.

Il paroît que son projet, en voyageant dans les Pays Protestans, étoit d'établir une réforme dans sa Religion. Il vouloit changer leur administration ecclésiastique, & réduire le gouvernement de l'Eglise à une pure Démocratie. Il prétendoit que les clefs conférées aux Fideles par Jesus-Christ, ne devoient être commises

aux Consistoires, qu'afin qu'ils formassent les premieres délibérations ou les premiers jugemens; que ces délibérations passassent au peuple, & qu'elles ne fissent loi que lorsqu'elles seroient confirmées par le suffrage de la Nation. Son opinion étoit que sans cela on introduiroit dans l'Eglise l'oligarchie & la tyrannie.

Ce sentiment fut examiné par un Synode National, qui le rejetta. Le fameux *Théodore de Beze* travailla tout de suite à justifier la conduite du Synode, parce qu'il craignoit que si notre Philosophe n'acquiesçoit pas à son jugement, il n'en résultât de grands troubles (*a*). L'intention de RAMUS n'étoit point cependant de faire un éclat. Il vouloit gagner les esprits, & non les subjuguer. Pour y parvenir, il songea à se procurer un poste, afin d'avoir un prétexte de faire quelque séjour parmi les freres de sa Religion. En passant à Geneve, il demanda une Chaire de Philosophie; mais *Théodore de Beze*, qui ne le perdoit pas de vue, & qui ne cherchoit qu'à l'écarter, empêcha qu'il ne fût reçu.

L'amour de la patrie le ramena chez lui à Paris, à la fin de l'année 1571. Il étoit à peine arrivé, qu'on le sollicita par de

(*a*) *Kekerman in præcognitis.*

grandes promesses à aller en Pologne, auprès du Roi *Sigismond-Auguste*, pour prévenir par son éloquence les Polonois en faveur du Duc d'Anjou, qui fut élu l'année suivante. Ces promesses ne le tenterent point. Il refusa les offres qu'on lui faisoit, en répondant que l'éloquence ne devoit point être mercénaire, & qu'il falloit que la qualité d'homme de bien se trouvât dans un Orateur. Son zèle pour sa Religion l'occupoit entierement. Il en fit en quelque sorte parade, en suivant publiquement le culte & les opinions du Protestantisme. Il fut ainsi compris dans le massacre des Huguenots le 25 Août 1572, le jour de S. Barthelemi. Il étoit alors au Collége de Presle. Dès la premiere émotion, il alla se refugier à un cinquiéme étage, dans une espece de grenier dont il faisoit sa bibliothéque. Il y demeura caché deux jours. Son infame ennemi *Charpentier*, après l'avoir cherché long-temps, l'y découvrit. RAMUS lui demanda la vie; mais cet homme inhumain, feignant de la lui accorder, commença par la lui vendre, en exigeant l'argent qu'il avoit; & après cette action basse & indigne, il eut la cruauté de le livrer aux assassins qu'il avoit à ses gages. Ces bourreaux l'égorgerent & le jetterent ensuite par la fenêtre

dans la cour de son Collége (*a*). Ses entrailles étant sorties de son corps par cette chute, les écoliers, que leurs Régens animoient, les répandirent dans les rues, & traînerent ignominieusement son corps, en le frappant avec des verges, depuis le Collége de Presle, situé rue des Carmes, jusqu'à la place Maubert, & le jetterent ensuite dans la riviere. Les disciples du défunt vinrent recueillir les malheureux restes de leur maître; ils arrêterent le cadavre flottant sur l'eau vers le Pont S. Michel, & le mirent dans un bachot. Il fut exposé là quelque temps à la curiosité de tout Paris, qui accourut, afin de voir pour la derniere fois le corps de ce grand homme. On prétend qu'un Chirurgien se

(*a*) Nancelius est peut-être le seul de tous les Historiens de RAMUS qui ait raconté sa mort telle que je la rapporte. Les autres ont écrit qu'il se cacha dans une cave, & qu'après qu'on l'y eut assassiné, on le jetta par la fenêtre. Lorsque je lus ce trait de la fin de notre Philosophe, je ne pouvois concevoir comment on pouvoit jetter un homme de la fenêtre d'une cave, à moins que cette fenêtre ou soupirail ne répondit à quelque bas fond. Pour m'en éclaircir, je me suis transporté au Collége de Presle, & M. *Milet*, Principal actuel de ce Collége, qui a procuré au Graveur le portrait de RAMUS, m'a fait voir obligeamment l'endroit où ce Philosophe s'étoit caché, & m'a aidé de ses lumieres & de ses livres, pour rendre cette histoire plus vraie & plus exacte. Voici le récit de *Nancelius.... Incertus quid faceret, quò fugeret ubi lateret, ad celsissimum Collegii cubiculum conscendit.*

glissa parmi la foule, & lui coupa la tête; mais on ne sait pas ce que devint le tronc. C'est ainsi qu'il finit le 27 Août 1572, âgé de 67 ans. RAMUS avoit la taille belle & la figure avantageuse, la tête grosse, le front large, le nez aquilin, la barbe noire, grande & bien fournie, & le teint fort brun. Une vigoureuse complexion le rendoit infatigable au travail. Extrêmement dur à lui-même, il couchoit sur la paille, & n'eut point d'autre lit depuis son enfance jusqu'à la vieillesse. Levé ordinairement vers les cinq heures du matin, il employoit tout le jour à lire, à écrire & à méditer; & pour conserver à son esprit plus de liberté pendant la journée, il ne prenoit le matin qu'un léger repas. Le soir il mangeoit un peu davantage. Il se promenoit ensuite pendant deux ou trois heures, ou s'entretenoit avec ses amis. Son aliment ordinaire étoit de la viande bouillie, & sa boisson de l'eau. Ce ne fut que dans un âge un peu avancé qu'il commença à boire du vin par ordre des Médecins. Il prenoit les bains une fois l'année, & tous les jours il lavoit sa barbe & son visage avec un mélange d'eau & de vin blanc. Il garda le célibat avec une pureté qui ne fut pas même soupçonnée de taches, & il évitoit avec soin les con-

versations malhonnêtes. Il conservoit sa santé, & se guérissoit de ses indispositions par la sobriété, l'abstinence & l'exercice, & sur-tout par celui de la paume. Quant à son caractere, il étoit fort désintéressé & extrêmement libéral, tellement qu'il distribuoit une partie de ses revenus à ceux de ses écoliers qui en avoient besoin. Il avoit beaucoup de fermeté dans ses disgraces, & il ne répondit jamais aux critiques, pour ne pas dire aux satires qu'on faisoit de ses écrits & de sa personne. D'ailleurs il aimoit beaucoup à se distinguer, & étoit un peu contredisant & opiniâtre. C'est cette humeur qui l'engagea dans des disputes désagréables qu'il auroit pu s'épargner. Cela n'a pas empêché qu'on ne se soit universellement accordé à convenir que c'étoit un des plus puissans génies qui eût paru. Sa sagacité étoit extrême, & son savoir étoit profond. Il passoit non-seulement pour un grand Philosophe, mais pour un Orateur sublime. *Brantôme* dans ses *Mémoires des Hommes illustres*, (Tome II) rapporte un trait qui prouve combien il savoit gagner les cœurs par le talent de la parole. RAMUS étant avec le Prince de Condé & l'Amiral de *Coligni*, au voyage de Lorraine, leurs *Rheitres* ne vouloient point

passer en France, qu'on ne les eût bien payés : mais notre Philosophe les harangua, & les fit venir sous l'obéissance de ces Généraux aux conditions qu'ils voulurent.

On appelle *Ramistes* les disciples de RAMUS, & *Ramisme* sa doctrine. Cette doctrine se seroit introduite dans les Universités de Hollande, sans les oppositions de *Scaliger*, qui lui fit donner l'exclusion.

On demandera peut-être ce que c'est que cette doctrine ; car notre Philosophe n'a point fait de systême proprement dit : mais en examinant tous ses projets, on peut les réduire à ces trois points, en quoi consiste la réforme qu'il a faite dans les Sciences. 1°. A ne pas suivre la Philosophie d'*Aristote*, & à établir cette science sur des principes que le raisonnement seul avoue, sans respect pour aucune autorité. 2°. A commencer l'étude des Mathématiques par les élémens d'*Euclide*, au lieu de se contenter de connoissances vagues de la Sphere céleste & de la Géométrie pratique, comme on le faisoit dans son temps. 3°. A joindre l'étude de l'Eloquence à celle de la Philosophie.

RAMUS avoit eu aussi l'envie de réformer la Grammaire Françoise ; il en vouloit principalement à l'ortographe ; & il

désiroit qu'on écrivît comme on parle.

L'essai qu'il donna de ce projet dans un Ouvrage qu'il publia cinq ans avant sa mort, avec le titre de *Grammaire Françoise*, défigura tellement les mots, qu'il fut obligé de les écrire à la maniere ordinaire, afin qu'on pût entendre son ouvrage. Au reste, cette Grammaire est recommandable par l'exposition des déclinaisons des noms, des conjugaisons des verbes, & par l'ordre & la convenance des mots qui sont réglés par la Syntaxe.

Enfin, quoique ce grand homme n'eût pas fait une étude particuliere des Mathématiques, il en savoit assez pour en connoître les principes, le but & l'utilité; mais ses connoissances n'avoient pas l'étendue nécessaire pour en étendre les limites. Il écrivit pourtant deux Traités sur l'Arithmétique & la Géométrie, qui ont été publiés en 1599 par *Schoner*, avec ce titre : *Petri Rami Arithmetica, libri duo, Geometria septem & viginti à Lazaro Schonero recogniti & aucti.* RAMUS n'y approuve point la méthode d'*Euclide*, & il en fait une critique dans son Livre. Il prétend que cet Auteur pouvoit suivre un meilleur ordre, c'est celui de l'école. Il l'a adopté dans sa Géométrie; & il ne s'est point apperçu que cet ordre énervoit

beaucoup les démonſtrations. Auſſi toutes ſes propoſitions ne ſont que foiblement prouvées : ce qui eſt le plus grand défaut que puiſſe avoir un Livre de Mathématiques. Son Arithmétique eſt d'ailleurs plus théorique que pratique. Et en général toute cette production eſt fort au-deſſous de la réputation de ſon Auteur.



FRANCOIS BACON

BAÇON *.

DANS le temps que le premier Restaurateur des Sciences secouoit le joug de l'ignorance & du préjugé, il se formoit dans le monde un génie sublime, qui donnoit des espérances très-flatteuses, & qui les réalisa par ses succès. Non content de blâmer la doctrine des écoles, il osa jetter les fondemens d'une nouvelle Philosophie. Une imagination vive & une sagacité admirable, lui dévoilerent toutes les connoissances humaines. Il en fit l'analyse, & assigna ce qu'il convenoit de faire

* *Histoire de la Vie & des Ouvrages de* FRANÇOIS BACON, *Grand Chancelier d'Angleterre; peinture exacte, quoiqu'anticipée, de la conduite & du renversement du dernier Ministere, traduction de l'Anglois* : à la Haye, 1742. Il ne faut pas confondre cet Ouvrage avec *la Vie du Chancelier François* BACON, *traduite de l'Anglois*, qui a été imprimée en 1755 à la suite d'un Livre intitulé, *Analyse de la Philosophie de Bacon*. Cette *Vie du Chancelier* n'est point traduite de l'Anglois, mais bien copiée presque mot à mot de la traduction de *l'Histoire de la Vie, &c*, On a supprimé seulement les citations, pour dérouter sans doute le Lecteur, quoiqu'une Histoire sans citations soit un édifice sans fondement.

Discours sur la Vie de Bacon.

Letters and remains of the Lord Chancelier Bacon. Lond. 1734. *Jacobi Brukeri Historia critiqua Philosophia*, Tom. IV. pars altera. *Dictionnaire Historique & Critique* de M. *Chauffepié*, Art. *Bacon*. Et ses Ouvrages.

pour porter chacune d'elles à ſon plus haut degré de perfection. Il eut, ſans contredit, infiniment plus de vues que *Ramus*, mais il fut auſſi moins Philoſophe que lui. Aux qualités les plus éminentes, il joignit les plus grandes foibleſſes. Cet homme, qui étoit né pour ſervir de maître aux Grands de la terre, par l'élévation de ſon eſprit, en devint, par un de ces ſecrets impénétrables de la Providence, l'eſclave & preſque le valet. Ambitieux à l'excès des honneurs de ce monde, il les rechercha avec le plus grand empreſſement; & puiſque la vérité de l'hiſtoire m'oblige de tout dire, il fit, pour les obtenir, des baſſeſſes indignes d'un homme libre. Si la nature de cet Ouvrage pouvoit comporter une exclamation, je m'écrierois volontiers, à la vue de ce mélange de biens & de maux: Grand Dieu! n'avez-vous allié tant de foibleſſes & tant de vertus, que pour humilier l'eſpece humaine; ou avez-vous voulu par-là conſoler cette quantité innombrable de mortels, de la ſupériorité qu'a ſur eux le ſucceſſeur de *Ramus!* Mais le ſtyle d'un Hiſtorien doit être ſimple, & j'avoue que c'eſt beaucoup pour moi que de le ſoutenir dans cette compoſition.

Mademoiſelle *Cooke*, fille d'Antoine *Cooke*, Précepteur d'Edouard VI, mariée

à *Nicolas Bacon*, Garde des Sceaux & Grand Chancelier d'Angleterre, mit au monde, à la maison d'Yorck, dans le Stran, le 22 Janvier 1561, un fils qui fut le dernier de ses enfans, & qu'on nomma *François* BACON. Le nouveau né vit à peine le jour, qu'il donna des marques d'une grande activité. Dès qu'il put parler, il se montra d'une maniere très-agréable. La vivacité de son esprit amusoit tout ce qui étoit auprès de lui. Son pere, qui l'aimoit tendrement, le menoit souvent à la Cour de la Reine *Elisabeth*. Cette Princesse prenoit plaisir à l'entendre parler, & à lui faire des questions. Ses réponses toujours fermes & judicieuses lui plaisoient tellement, qu'elle l'appelloit son petit Garde des Sceaux. Un jour *Elisabeth* lui demanda quel âge il avoit; & le jeune BACON répondit sur le champ: *Madame, je suis né deux ans avant le regne fortuné de Votre Majesté.*

Le Chancelier, qui étoit très-savant & très-vertueux, crut devoir cultiver lui-même cette jeune plante. Il le fit élever chez lui jusqu'à l'âge de douze ans. Il l'envoya alors à l'Université de Cambridge, au Collége de la Trinité. BACON y fit des progrès si rapides, qu'il finit ses études dans quatre ans. Mais ce qu'il y a de plus

ſurprenant, c'eſt qu'il commença à entrevoir dès-lors le peu d'utilité de la Philoſophie de l'Ecole, & la futilité de ſes principes. Il comprenoit déjà que les Sciences & les Arts, néceſſaires ou utiles à la vie, devoient être établis ſur d'autres fondemens.

Quoiqu'il n'eût que dix-ſept ans, ſon pere le jugea aſſez mûr pour le faire voyager. L'événement juſtifia la bonne opinion qu'il avoit eue de ſon fils. BACON ne ſe borna pas à apprendre la langue de chaque pays où il ſéjournoit. En génie ſupérieur, il fit des remarques ſur les coutumes & les mœurs des habitans, ſur le caractere des Souverains, & ſur la conſtitution des divers Gouvernemens; & il en compoſa un petit écrit, qu'il intitula *Obſervations ſur l'état général de l'Europe.*

Notre Philoſophe étoit le plus jeune de ſes freres; & comme il étoit auſſi le plus ſpirituel (a), le Chancelier avoit pour lui une tendreſſe toute particuliere. Il s'étoit propoſé de la lui témoigner au retour de ſon voyage, en lui donnant quelque bien,

(a) BACON avoit cependant un frere qui avoit beaucoup d'eſprit, nommé *Antoine* BACON. Il eſt Auteur des *Mémoires du regne d'Eliſabeth depuis* 1581 juſqu'à ſa mort, & a laiſſé 16 Volumes *in-folio* de Manuſcrits, qui ſont dans la bibliothèque du Palais de Lambeth, réſidence ordinaire des Archevêques de Cantorberi.

ou

ou quelque charge considérable, pour l'achat desquels il avoit mis à part une somme d'argent assez forte : mais une mort subite l'enleva au milieu de son projet. L'argent entra par cet accident dans la bourse commune, & la portion du jeune BACON fut si petite, qu'il se vit contraint d'y suppléer en embrassant quelque profession lucrative. Plus par nécessité que par inclination, il résolut de s'appliquer à l'étude des Loix Civiles. Il entra dans la Société de Grays, où ses talens l'en rendirent bientôt l'ornement. La douceur de son commerce & les qualités de son cœur lui procurerent outre cela l'amitié de tous les Membres de cette Société. Il acquit dans peu de temps une si grande réputation, que la Reine, à qui elle parvint, le nomma son Avocat extraordinaire.

BACON avoit alors vingt-huit ans. Dans les momens de loisir que lui laissoient ses occupations, il examinoit en quel état étoient les Sciences en général, remarquant les défauts qui se trouvoient dans la méthode ordinaire de les enseigner, & s'appliquant en même temps à en imaginer quelqu'autre qui en fût exempte. Il composa même de ses réflexions un écrit, qu'il intitula *La grande production du temps* : titre fastueux qu'il désavoua ensuite dans

une Lettre adressée au P. *Fulgence*, de Venise. C'étoit ici un essai qui satisfit si peu son Auteur, qu'il le supprima en quelque sorte lui-même. Mais ce fut l'ébauche d'un grand Ouvrage qu'il se proposa d'exécuter. En attendant, les soins de sa fortune l'obligerent de faire diversion à ses études; & il se trouva engagé insensiblement dans un tourbillon d'affaires très-importantes.

Pendant ces entrefaites, le Grand Trésorier d'Angleterre épousa sa tante. BACON crut devoir profiter de cette alliance, pour obtenir un poste avantageux. Son intention étoit de se procurer un revenu honnête, afin de se livrer avec plus de fruit à l'étude de la Philosophie. Milord *Burleigh* (c'est le nom du Grand Trésorier) s'intéressa si vivement en sa faveur, qu'il lui procura, malgré une très-forte opposition, la survivance de la charge de Garde des Registres de la Chambre Etoilée, dont le revenu étoit de 1600 livres sterlings: mais il ne jouit de ce revenu qu'après la mort de celui qui la possédoit, laquelle n'arriva que vingt ans après. Il n'en étoit donc pas pour cela actuellement plus à son aise; & quoique son adresse à s'insinuer, son éloquence & son rare savoir, fissent l'admiration de toute la Cour, on ne se pressoit point de les reconnoître

par des récompenſes proportionnées à ſon mérite. La Reine même l'admettoit ſouvent en ſa préſence, & le conſultoit ſur les affaires de l'Etat, ſans ſonger à rendre ſa condition meilleure. Le fameux Comte d'*Eſſex*, auquel il s'étoit attaché, & qui l'eſtimoit beaucoup, en parloit néanmoins ſouvent à Sa Majeſté. Il ne ceſſoit de la ſolliciter en ſa faveur; & parmi pluſieurs places qu'il lui avoit demandées pour lui, il avoit agi avec toute la chaleur d'un véritable ami, pour obtenir celle de Solliciteur Général; mais il avoit toujours été refuſé.

Tout le monde ſait que le Comte étoit le favori d'*Eliſabeth*, & que cette Princeſſe a eu un grand fond de tendreſſe pour ce Seigneur. Elle l'avoit élevé par différens degrés d'honneurs juſqu'à la charge de Comte-Maréchal d'Angleterre. Cette faveur rendoit le Comte d'*Eſſex* un peu fier. Il dédaignoit toutes ces fineſſes, ces diſſimulations & cette complaiſance baſſe qu'on a ordinairement à la Cour. Il blâmoit, ſans ménagement, ce qu'il trouvoit répréhenſible; & cette franchiſe jointe à ſon crédit, lui avoit ſuſcité pluſieurs ennemis qui ne laiſſoient échapper aucune occaſion de repréſenter à la Reine, que non content d'être ſon favori, le Comte d'*Eſſex* vouloit encore être ſon maître.

Aussi la Reine prenoit souvent plaisir de mortifier son orgueil, en refusant d'avancer ceux de ses amis qu'il lui avoit recommandés.

Outre cela, il y avoit à la Cour un Seigneur puissant, nommé *Cecil*, qui n'étoit pas seulement ennemi du Comte d'*Essex*, mais qui, ayant conçu une secrette jalousie contre BACON, à cause de ses talens supérieurs, parloit souvent de lui à la Reine comme d'un homme de pure spéculation, uniquement appliqué à des recherches philosophiques, & par conséquent incapable de la servir utilement, & nullement propre au maniement des affaires. Ce Seigneur étoit cependant son cousin germain; mais cet indigne parent, pour satisfaire son ambition, ne connoissoit ni mérite, ni parenté. De lâches artifices couvroient le fond de son cœur & ses manœuvres; & en courtisan dissimulé, il faisoit semblant de s'intéresser pour lui publiquement, tandis qu'il lui rendoit en secret les plus mauvais offices. Cette conduite aigrit si fort BACON, qu'il étoit sur le point de se retirer, & de porter même dans quelque pays étranger son dépit & son ressentiment, lorsque le Comte d'*Essex*, fâché de ne rien obtenir pour son ami, voulut le dédommager de sa propre bour-

ſe. Il obligea notre Philoſophe à accepter ſon parc de Twitenham, & ſon jardin de Paradis, que celui-ci vendit près de deux mille livres ſterlings, quoique ce bien valût davantage. Cette générosité, accompagnée des témoignages les plus vifs d'eſtime & d'amitié, toucha extrêmement BACON. Il eſt ſans doute autant douloureux pour ſon Hiſtorien, que flétriſſant pour ſa mémoire, d'être forcé d'ajouter qu'il étouffa en quelque ſorte ces ſentimens de reconnoiſſance dans une occaſion où il auroit dû les manifeſter.

Tout le monde ſait la fin tragique du Comte d'*Eſſex*, qui a fourni à pluſieurs Auteurs dramatiques le ſujet d'une Tragédie intéreſſante. Ce Seigneur perdit la tête ſur un échafaud, pour avoir conſpiré contre la Reine. BACON, en qualité de Conſeiller de Sa Majeſté, fut chargé de l'inſtruction de ſon procès: mais il ſe comporta dans cette inſtruction avec tant de modération & de ſageſſe, qu'il n'eſſuya à cet égard aucun reproche. Peut-être auroit-il mieux fait de refuſer cet emploi, à l'imitation de M. *Yelverton*, Procureur Général, qui aima mieux s'expoſer à encourir la diſgrace du Roi, que de faire la fonction de ſa charge contre le Comte de *Sommerſet*, qui la lui avoit procurée.

Ce n'eſt pourtant pas là la plus grande faute que notre Philoſophe ait faite. Le Comte étoit aimé de la Nation. C'étoit un des plus beaux hommes & des mieux faits de ſon temps. Jeune encore, aux graces extérieures du corps, il joignoit des qualités très-aimables. Il étoit brave, magnanime & populaire. Auſſi ſon exécution excita une pitié univerſelle, & le murmure de la multitude. Le peuple tint même des diſcours ſi libres & ſi injurieux contre la Reine, que le Miniſtère crut devoir juſtifier ſa conduite aux yeux du public. Il chargea de cette tâche BACON, qui paſſoit pour une des meilleures plumes de ſon temps. Notre Philoſophe eut ordre d'y travailler, & la foibleſſe d'obéir. On prétend que par un de ces traits déteſtables, qu'on ne connoît guères que dans les Cours, ſes ennemis lui avoient fait donner cette commiſſion, afin de le perdre de réputation. Quoi qu'il en ſoit, jamais écrit ne diffama plus ſon Auteur. Tout le monde fût indigné que BACON eût prêté ſa plume pour noircir ſon bienfaicteur. L'indignation fut même portée à un tel point, qu'on attenta pluſieurs fois à ſa vie. Notre Philoſophe publia, pour ſa juſtification, une *Apologie* de ſa conduite. Il y expoſa avec autant de force que de vérité, les bons of-

ſices qu'il avoit toujours rendus au Comte d'*Eſſex*, les ſentimens de reconnoiſſance dont il étoit toujours pénétré, & la néceſſité où il avoit été de rendre ſes crimes publics. Cet écrit calma bien les murmures du peuple, mais il ne ſatisfit point entiérement ceux qui avoient connu toute l'étendue de l'amitié du Comte pour BACON.

Eliſabeth ne ſurvécut qu'environ un an à ſon favori. *Jacques VI*, Roi d'Ecoſſe, qui lui ſuccéda, ne tarda point à reconnoître le mérite de notre Philoſophe. A peine aſſis ſur le trône, il l'admit à ſa Cour, & le créa lui-même Chevalier. BACON tâcha de mériter de plus en plus les bonnes graces de ſon Souverain, & de gagner l'eſtime de ſes compatriotes. Dans cette vue, il publia un Ouvrage, intitulé : *Du progrès & de l'avancement des Sciences*, qui ne fut pas ſeulement accueilli en Angleterre, mais qui excita l'admiration de tous les Savans de l'Univers. On y vit avec plaiſir l'état des Sciences; quelles étoient celles qui avoient été le plus cultivées; celles qu'on avoit négligées, ou qui reſtoient inconnues, & par quelle méthode on pouvoit perfectionner les unes, & faire des découvertes dans les autres.

Cet Ouvrage parut d'abord en Anglois. Le Docteur *Plaipſer* voulut le traduire en

Latin pour le répandre davantage. Il montra ſa traduction à l'Auteur, qui ne la goûta point. Ce Docteur étoit plus Grammairien que Philoſophe. Auſſi s'attacha-t'il plus à polir ſon ſtyle, qu'à rendre le ſens des penſées. Quelques amis de BACON l'engagerent à le traduire lui-même, & lui offrirent leurs ſecours. Mais cette traduction ne parut qu'en 1623.

L'honneur que cette production fit à notre Philoſophe, aigrit la mauvaiſe humeur de ſes ennemis. Son indigne couſin (Milord *Cecil*) devenu Comte de Saliſbury, qui lui avoit été ſi contraire ſous le règne d'*Eliſabeth*, redoubla d'ardeur pour lui nuire. A cet ennemi ſecret & dangereux, ſe joignit un adverſaire déclaré & violent. C'étoit *Édouard Coke*, Magiſtrat ſévere, qui s'étoit acquis l'eſtime du public par une connoiſſance profonde des Loix Civiles. Il paſſoit même pour le plus habile Juriſconſulte qu'il y eût en Angleterre; & quoiqu'il jouît par-là d'une grande réputation, il n'en étoit pas moins jaloux de celle de BACON. De ſon côté, notre Philoſophe ne voyoit point ſans foibleſſe, pour ne pas dire ſans envie, cette haute conſidération où M. *Coke* étoit parvenu, & cette double rivalité de gloire étoit préjudiciable à l'un & à l'autre.

Malgré ces obstacles à son avancement, il sollicita avec tant d'empressement une place, qu'il obtint enfin en 1607 celle de Solliciteur Général. En cette qualité, il fut employé à solliciter dans le Parlement l'union de l'Ecosse & de l'Angleterre. Il développa à cet effet une éloquence forte & séduisante ; mais la Chambre des Communes, en rendant justice à l'Orateur, tint ferme contre cette réunion.

Il fut plus heureux dans une affaire qui suivit de près celle-ci. Le Roi demandoit au Parlement qu'on naturalisât tous les Ecossois nés depuis son avénement à la Couronne. M. *Coke* s'opposa à cet acte ; mais BACON en fit voir l'utilité avec tant d'évidence, qu'il emporta tous les suffrages. Dans un beau discours qu'il prononça devant les Juges, il prouva que les Monarchies ne subsistent pas en vertu d'une loi établie, mais qu'elles sont fondées sur le droit naturel.

Dans les momens de loisir que lui laissoient les fonctions de sa charge, notre Philosophe composa un Traité, qui parut sous ce titre : *De la sagesse des Anciens* ; c'est-à-dire, de la science des Anciens ; car le but de cet Ouvrage est de développer leurs connoissances, & non leurs mœurs. BACON croit que les Fables de l'Antiquité

contiennent le fonds de ces connoiſſances ; & par le moyen d'une érudition vaſte & profonde, il enrichit extrêmement la ſavante Antiquité, beaucoup plus qu'elle ne l'étoit vraiſemblablement. Par exemple, pour expliquer l'origine du monde, il dit que le Ciel étoit le plus ancien des Dieux ; que Saturne (le Temps) comme s'il avoit voulu reſter ſeul, après avoir privé ſon pere de la faculté d'engendrer, avoit dévoré ſes propres enfans, à meſure qu'il les produiſoit. Jupiter lui échappa, lui fit la guerre, le mit aux fers, & s'empara de ſon trône. Il fit plus. Il voulut encore le mettre hors d'état d'avoir une poſtérité. Il lui arracha les parties de la génération, & les jetta dans la mer. Cela produiſit une écume, dont Venus naquit. Le régne de Jupiter fut troublé par des Géans ; mais leur défaite aſſura pour toujours ſa gloire & ſa puiſſance.

Tel eſt l'emblême de l'éternité de la matiere, d'où le Temps fit éclore le Monde. Le Ciel eſt le voile de la nature, qui embraſſe tout le globe de l'Univers. Il eſt infécond, car la maſſe de la matiere ne peut augmenter. Les enfans dévorés par Saturne, ſont les premieres combinaiſons pour produire le Monde, ou les eſſais de la production de l'Etre, toujours détruit,

& toujours repris par le Temps, jusqu'à ce qu'après bien des métamorphoses inutiles, & des générations imparfaites, la nature reprit cet état de consistance & d'harmonie où nous la voyons. L'Univers ne fut pas d'abord paisible. Les Elémens encore indociles lutterent contre le nouveau joug, mais ils reprirent insensiblement une situation permanente. Saturne replongea ensuite le tout dans la confusion. On trouve après cela le développement de la matiere par la Fable de l'Amour & du Chaos, qui, tous deux fils des Ténébres, enfanterent les Dieux & l'Univers.

C'est ainsi que BACON explique la Fable, & qu'il conçoit sous l'allégorie de cette fiction une science fort étendue. Cette production parut en 1610. Elle accrut beaucoup l'estime que le Roi & le Parlement faisoient du mérite de l'Auteur. De sorte que le Lord *Salisbury* étant mort en 1613, & la charge de Chef-Justice des Plaidoyers étant devenue vacante, il l'obtint à la premiere demande qu'il en fit. Cette charge lui rapporta six mille livres sterlings par an, qui joints à seize cens livres sterlings de rente qu'il retiroit de sa place de Garde des Registres de la Chambre Etoilée, dont il étoit entré en possession, lui formoient un revenu très-considérable.

Le Comte de *Sommerset* étoit alors le favori de *Jacques VI*. C'est un homme qui a joué un rôle singulier en Angleterre, & qui avoit mérité par ses forfaits le dernier supplice. Il est étonnant de lire dans l'Histoire de ce Royaume, qu'un particulier d'une naissance assez obscure, ait pu monter son crédit assez haut pour commettre impunément toutes sortes de crimes, & braver en même temps & son Souverain & les Loix. Son impudence & ses excès révolterent enfin la Justice. Elle le cita à son Tribunal. BACON fut un de ses examinateurs, & il fallut dans cette affaire qu'il conciliât la foiblesse du Roi & l'insolence du coupable avec l'intégrité de sa commission. C'est ce qu'il sut faire avec tant de sagesse & de circonspection, qu'il satisfit également son maître & les Juges.

La maniere dont il se comporta envers le successeur de *Sommerset*, n'est pas si digne d'éloge. La soif des honneurs & des dignités étoit toujours chez lui très-ardente. Cette passion, si indigne d'un Philosophe, lui voiloit souvent ce qu'il se devoit à lui-même. Persuadé que par le crédit du nouveau favori (le Duc *de Buckingham*) il pouvoit s'élever davantage, il ne rougissoit pas de lui faire sa cour. Il se rendoit encore nécessaire auprès de lui par

des emplois très-ſubalternes, qu'il avoit la baſſeſſe d'accepter. En vérité, c'eſt une choſe incompréhenſible qu'un homme ait eu tant de foibleſſes avec de ſi belles qualités. Son intention étoit de parvenir, par ſon crédit, aux premieres dignités : il réuſſit.

Le Chancelier étant mort, notre Philoſophe mit tout en œuvre pour lui ſuccéder. Il travailla d'abord à ruiner dans l'eſprit du Roi tous ceux que la voix publique nommoit à cette place éminente. Il chercha ſur-tout à en écarter ſon rival, M. *Coke*, qui pouvoit y avoir quelque droit. Il engagea enſuite le Duc *de Buckingham* à agir vivement en ſa faveur. Et après avoir fait valoir l'autorité qu'il avoit dans la Chambre des Communes, il finit par promettre qu'il ſeroit très-ſoumis & très-obéiſſant aux ordres de la Cour. Ces dernieres raiſons furent d'un grand poids. Le Roi ſavoit que le poſtulant jouiſſoit de l'eſtime & de la conſidération de tous les Anglois. Il ſe ſouvenoit que quand le Parlement fut aſſemblé en 1614, il le diſtingua avantageuſement par une marque de faveur ſignalée, en lui donnant ſéance dans la Chambre baſſe, quoique ſa charge de Procureur Général l'en exclût, & qu'il fût d'ailleurs très-aigri contre les Miniſtres.

Ce Prince n'avoit pas aussi oublié avec quelle adresse & quelle prudence il avoit gagné la confiance de la Cour & de la Nation dans une affaire importante où il fut employé en qualité de Membre du Conseil Privé du Roi. Tous ces motifs déterminerent le Roi à lui remettre premierement les Sceaux qu'il reçut le 17 Mars 1617 avec le titre de Lord *Kéeper*. Deux ans après, il fut nommé Grand Chancelier d'Angleterre & Baron de Saint-Alban : titre qu'il changea l'année suivante en celui de Vicomte.

Son ambition satisfaite, la Philosophie reprit ses droits sur son esprit. Il connut alors par expérience ce que valent ces grands titres, qui flattent tant les hommes frivoles. Il y avoit déja douze ans qu'il travailloit à ses heures de loisir, & dans les momens où son désir de s'élever lui donnoit quelque repos, qu'il travailloit, dis-je, à son grand Ouvrage de l'*Instauration des Sciences*. Il mit enfin la derniere main à la seconde partie, & il la publia sous ce titre : *Novum Organum Scientiarum*. (Nouvel Organe des Sciences). Son but étoit d'enseigner un Art qui pût servir à l'invention des autres Arts, & à faire des découvertes réelles & d'un usage général pour la vie humaine. A cet effet, il vouloit

qu'on tournât ſon attention des idées abſtraites aux choſes mêmes; qu'on abandonnât les frivoles ſpéculations de l'Ecole, plus propres, diſoit-il, à embrouiller l'entendement qu'à l'éclaircir, & qu'on ne s'attachât qu'aux faits & à l'expérience, pour découvrir par cette voie les loix de la nature.

Afin de mettre ce plan à exécution, il commence par déraciner de notre eſprit les erreurs qui y croiſſent naturellement, ou qui ont été plantées par l'éducation & fomentées par l'autorité. Il enſeigne enſuite comment par les faits & les expériences, par une bonne & ſolide induction, on peut découvrir les phénomènes & les propriétés des choſes naturelles. C'eſt-à-dire, qu'il veut qu'après les avoir recueillis & rapportés, ces phénomènes, avec une exacte impartialité, & après les avoir examinés de tous les côtés avec la plus grande attention, on déduiſe quelque vérité utile, ou qui puiſſe conduire à quelque découverte. En faiſant marcher ainſi de concert l'expérience & le raiſonnement, pour ſe prêter un ſecours mutuel, l'Auteur donne un moyen de changer toute la face de la Philoſophie de ſon temps, de la renouveller, & de porter les Sciences au plus haut degré de perfection.

Il y a dans ce bel Ouvrage une pensée trop utile pour la passer sous silence. La voici. L'entendement humain ne se borne pas seulement à des recherches stériles, mais il reçoit des impressions & des affections de la volonté : ce qui produit une connoissance telle que le cœur la désire ; car on croit bien plus aisément ce qu'on souhaite être vrai. On rejette donc les vérités difficiles à découvrir par impatience, & celles d'un autre genre, parce qu'elles répriment nos désirs & limitent nos espérances. En un mot, la volonté séduit l'entendement par mille manieres.

Pendant que BACON se livroit à l'étude de la Philosophie, le Duc *de Buckingham* faisoit un abus étrange de son autorité, & les Officiers de la Chancellerie commettoient avec lui des malversations très-répréhensibles. Le Duc mettoit des taxes arbitraires sur les denrées les plus utiles ; les Officiers du Chançelier scelloient & expédioient sans examen les Lettres Patentes nécessaires à cet effet ; & ceux qui étoient chargés de percevoir la rétribution de ces taxes, se comportoient de la maniere la plus dure & la plus criante.

Dans ces conjonctures, le Roi ayant été obligé de convoquer le Parlement pour demander des subsides, sous prétexte

d'aider ſon gendre à recouvrer le Palatinat, les Communes accorderent d'abord ce qu'il demandoit ; mais elles firent en même temps des recherches ſur les impoſitions arbitraires, qui depuis ſept ans étoient devenues inſupportables au peuple. On s'étoit plaint de ces abus au Parlement, & ils y avoient été ſévérement cenſurés. Les Communes ne s'en tinrent pas là. Elles voulurent remonter juſqu'à leur premiere cauſe, pour découvrir comment les Patentes qui les avoient occaſionnés, avoient pu paſſer aux Sceaux. Ces recherches découvrirent les autres malverſations qu'on avoit commiſes dans la Chancellerie. On forma de tout cela une plainte au Parlement, qui allarma le Roi pour ſon Chancelier, & plus encore pour ſon favori. Ce Prince comprit le danger où ils étoient. Son intention étoit bien de les ſauver l'un & l'autre ; mais il falloit néceſſairement qu'il abandonnât ou le Duc *de Buckingham* ou BACON. Sa paſſion l'emporta ſur la raiſon, & le Chancelier fut ſacrifié au favori. Pour opérer cet effet, le Roi défendit à BACON de ſe juſtifier. Sa Majeſté comprenoit que notre Philoſophe, qui s'étoit acquis l'eſtime de la Nation, qu'on écoutoit avec tant de plaiſir, & qui connoiſſoit les mauvaiſe pratiques

du Ministere, auroit dévoilé avec succès les fraudes qu'on avoit faites pour l'obliger à sceller les Patentes, quoiqu'elles fussent contraires aux Loix. Elle jugeoit avec raison que tous ces éclaircissemens ne pouvoient manquer de perdre le Duc *de Buckingham*, qui étoit l'objet principal de la haine de la Nation. C'est pourquoi Elle ne voulut pas même qu'il fût présent à l'instruction de son procès, & lui donna sa parole, qu'elle trouveroit moyen de prévenir sa condamnation, ou que si cela étoit impossible, elle le récompenseroit abondamment d'un autre côté. BACON obéit, & cette obéissance causa sa perte.

Le 12 Mars 1621, la Chambre des Communes nomma un Comité pour rechercher les abus qui s'étoient commis dans les Cours de Justice. Quelques jours après, un Gentilhomme nommé *Robert Philips*, porta des plaintes contre le Chancelier, & demanda que chaque article de ces plaintes fût exposé en particulier sans la moindre exagération. Le 19 du même mois, il y eut une conférence entre des Membres des deux Chambres, dans lesquelles quelques Seigneurs prirent connoissance de cette affaire. Dès que cela fut répandu dans le Public, il s'éleva une foule d'accusateurs contre l'infortuné Chance-

lier; & les perſonnes qui, malgré les préſens qu'elles avoient faits à ſes Officiers, avoient perdu leur procès, furent celles qui crierent le plus haut.

Pendant cet orage, BACON étoit retenu dans ſon Hôtel par une indiſpoſition réelle ou prétendue. Il y dévoroit le chagrin que lui cauſoit & ſa complaiſance pour le Roi, & ſes foibleſſes paſſées à l'égard de ſes gens. Au milieu de ſes douleurs, il eut encore celle d'apprendre que le Roi s'étoit rendu à la Chambre des Seigneurs, qu'il avoit demandé grace pour ſon favori, & qu'il n'avoit pas dit un mot en ſa faveur.

Après trois ſemaines de vacance, le Parlement s'aſſembla pour terminer cette affaire; & ne pouvant plus punir le Miniſtre, toute l'indignation des Seigneurs tomba ſur le Chancelier. En vain le Prince de Galles préſenta, pour les appaiſer, la confeſſion qu'il leur fit tenir, leur eſprit irrité ne put entendre aucun accommodement. Dans cette confeſſion, BACON renonçoit à toute juſtification, & ne demandoit d'autre grace, ſi ce n'eſt que *ſon humble confeſſion fût ſa ſentence, & la perte des Sceaux ſa punition.* Malgré cette ſoumiſſion, il fut obligé de répondre en détail ſur chaque article d'accuſation: ce qu'il fit le 21 Mai, avouant dans les termes les plus exprès

toutes les malversations dont on le chargeoit (en 28 articles différens) & se remettant entierement à la clémence des Juges. Malgré cet aveu si humiliant, le Parlement étoit si indigné de tout ce qui s'étoit passé, qu'oubliant les grandes qualités de BACON & ses vertus, il le condamna à payer quarante mille livres sterlings d'amende, à être emprisonné dans la Tour sous le bon plaisir du Roi; le déclara incapable de posséder aucune charge dans l'Etat, d'avoir jamais séance au Parlement, & lui défendit d'approcher de la Cour. On voit par-là que le Chancelier paya & pour lui-même, & pour le Duc *de Buckingham*; car le jugement est aussi févere que s'il eût été question de crime de haute trahison & de lèze-Majesté.

BACON alla à la Tour, où il ne resta que peu de jours. Le Roi lui rendit la liberté, & lui remit l'amende à laquelle le Parlement l'avoit condamné. Il présenta bientôt après une requête à Sa Majesté, pour la supplier d'annuller entierement sa Sentence, *afin que cette ignominie dont il étoit couvert, fût effacée, & que sa réputation pût être transmise sans tache à la postérité.* Le Roi lui accorda tout ce qu'il demandoit, & annulla la Sentence. En conséquence de ce plein & entier pardon, il fut

admis à prendre séance au Parlement que *Charles I* convoqua : mais ce ne fut point pour se charger de nouveaux titres. Il étoit bien revenu de cette folle ambition, & il comprenoit mieux que jamais que l'ombre de la retraite & les plaisirs de l'étude étoient préférables au poste le plus éclatant.

Notre Philosophe avoit assez proche de Londres une maison de campagne embellie de tous les ornemens qui peuvent réjouir un esprit aigri par les disgraces. Il s'y retira pour se livrer plus librement à la Philosophie, & pour y passer le reste de ses jours. Le premier fruit de ce recueillement fut l'*Histoire de Henri VII*, qu'il publia en 1622. Le Roi goûta fort cette Histoire ; & l'ayant faire lire au Baron de *Brook*, celui-ci dit, en la rendant au Prince : » Recommandez à l'Auteur » d'avoir de bon papier & de bonne en» cre ; car il ne lui manque pas autre chose » pour être lu & admiré ».

BACON reprit ensuite le projet qu'il avoit formé de faire une revue générale des Sciences, & d'établir un nouveau systême de philosophie fondé sur le raisonnement & l'expérience. Pour conserver l'ordre dans cette grande entreprise, il rangea les connoissances humaines en trois classes, l'Histoire, la Poësie & la Philoso-

phie, qui proviennent de la mémoire, de l'imagination & de la raison. Il examina après cela ce qu'il y avoit de défectueux & d'erroné en chacune de ces classes ; mit à l'écart les choses qu'on avoit commencé à éclaircir, & celles auxquelles on n'avoit point touché ; & chercha les moyens de perfectionner ce qui étoit fondé sur de bons principes, de rectifier les erreurs, & de suppléer les omissions. Un dessein si vaste exigeoit une érudition immense pour savoir les découvertes qu'on avoit faites jusques-là, & une sagacité prodigieuse pour être en état de prononcer sur la valeur de ces découvertes.

Mais ce n'étoit point assez de proposer un nouveau plan d'étude ; il falloit encore faire voir comment on pouvoit mettre ce plan à exécution. C'est ce qui engagea notre Philosophe à composer une *Histoire naturelle & expérimentale*. Il imagina à cet effet des expériences pour servir de matériaux à son Ouvrage. Il avoit disposé à différens endroits de sa maison un nombre infini de vases & de fioles, dont les unes étoient remplies d'eaux distillées, les autres d'herbes & de métaux ; & il y en avoit qui contenoient divers mélanges & compositions. Toutes ces bouteilles étoient exposées à l'air pendant toutes les saisons de l'année. Il observoit par ce

moyen les différens degrés du chaud & du froid, du sec & de l'humide, les fermentations, les corruptions, les productions & les autres effets de la nature. Ces observations lui firent découvrir trois espéces de machines, dont on a trouvé une idée dans les manuscrits qu'il a laissés après sa mort.

La premiere de ces machines étoit une sorte de Baromètre. Elle montroit l'état du temps à toute heure par le moyen d'un tube de verre dans lequel étoit renfermée une petite quantité d'eau. BACON l'appelle dans ses Œuvres (Tom. II.) *Vitrum calendare*.

La seconde invention consistoit en une *Machine pour connoître ce qui se passe dans l'ame* (ou dans le corps). C'étoient deux pierres triangulaires qui imitoient le mouvement sympathique du fer & de l'aimant, composées principalement de rosées & autres ingrédiens, & qui avoient cette vertu que si, après les avoir mises sur une table de marbre, on les pressoit foiblement pendant environ dix minutes, la chaleur de la main produisoit en elles une attraction réciproque, qui imitoit le mouvement du cœur d'une maniere très-sensible.

Enfin il s'agissoit dans la troisiéme machine de *représenter le mouvement des Planètes*. Voici comment BACON en parle.

» J'ai, dit-il, une fois repréſenté le mou-
» vement des Planètes par des fils d'ar-
» chal, tels qu'ils ſont ſans le ſecours des
» cercles, &c. & cela repréſentoit des
» mouvemens fort extraordinaires. Tan-
» tôt elles ſe mouvoient en ſpirale, tan-
» tôt en avant, tantôt en arriere : tantôt
» elles décrivoient des cercles plus grands
» & plus élevés, tantôt plus petits & plus
» bas : tantôt elles alloient vers le Nord,
» & tantôt vers le Sud, &c ».

Tous ces travaux lui firent connoître que l'étude de la nature étoit immenſe. Il s'arrêta, & conçut le projet d'une *Hiſtoire de la Nature*, pour ſavoir à quoi cette étude pouvoit ſe réduire. Dans cette Hiſtoire, il rangea tous les phénomènes en trois claſſes. La premiere contient l'Hiſtoire des générations & des productions de toute eſpéce. Il met dans la ſeconde les prætergénérations ou les productions qui s'écartent de la voie commune. Et il comprend dans la troiſiéme l'Hiſtoire de la Nature en tant que retardée ou ſecondée, changée ou miſe à la torture par l'art humain. Cette Hiſtoire a deux uſages. 1°. Elle peut conduire à la connoiſſance des qualités en elles-mêmes. 2°. Elle ſert de guide pour les recherches philoſophiques.

Après la collection de ces matériaux, & après

après avoir trouvé une méthode pour le mettre en œuvre, notre Philosophe jugea qu'il étoit nécessaire de diriger l'esprit dans ses recherches. Il forma donc une *Echelle de l'entendement* (*Scala intellectûs*, c'est le titre de cette production) pour qu'il montât régulierement & par degrés aux plus hautes connoissances. Dans cet Ouvrage, il propose certains exemples pris des sujets les plus nobles en leur genre, & extrêmement différens des uns des autres, afin qu'on ne manque pas d'exemples.

Sans se permettre aucun relâche, il composa tout de suite des traités particuliers sur les phénomènes de la nature. Il écrivit sur les vents, sur la vie & la mort, sur la réfraction & la condensation, & sur les trois principes des Chimistes, qui sont le sel, le soufre & le mercure. Et pour couronner ce travail, il forma le projet de deux Ouvrages; l'un sur la méthode scholastique, dont il vouloit se servir comme d'un échafaud, pour former un systême complet de Philosophie; l'autre sur une Philosophie scientifique, & réduite en axiome : mais il ne conçut guères que le titre & le plan général de ces Ouvrages. Celui du premier est : *Anticipationes Philosophicæ secundæ;* & le second est intitulé : *Philosophia prima sive activa.*

Ainsi absorbé dans les recherches au fond de son cabinet, BACON avoit presque oublié qu'il n'étoit plus riche, & qu'on ne pouvoit pas vivre sans biens. Ses affaires domestiques étoient dans un état pitoyable. Son grand désintéressement, la prodigalité & le pillage de ses Officiers lorsqu'il étoit Chancelier, les dettes qu'il avoit contractées dans le temps qu'il fut promu à cette dignité, & les dépenses qu'il avoit faites pour ses expériences, avoient tellement altéré ses fonds, qu'il se trouva réduit à une grande extrémité, pour ne pas dire à l'indigence. Afin de rétablir un peu sa fortune, il demanda au Duc de *Buckingham* la Prévôté du Collége d'Exton, & cet homme faux & inique eut la dureté de la lui refuser. Il s'adressa au Roi par une lettre dans laquelle il se répandit en plaintes & en supplications tout-à-fait indignes de lui, & le Roi lui accorda ce qu'il demandoit.

Son esprit, qui ne laissoit rien passer sans examen, réfléchit sur la conduite qu'on tenoit à son égard; ses réflexions firent naître deux Ouvrages dans lesquels il développa ce que pouvoit l'art de la parole sur le mensonge & la vérité. Le premier Ouvrage est un recueil d'Antithèses, intitulé *La Logique des Rhéteurs, ou l'abus de la*

raiſon dans l'Eloquence. Notre Philoſophe met enſemble dans ce livre les propoſitions contradictoires, & fait voir ainſi qu'il n'y a point de propoſition quelque raiſonnable qu'elle paroiſſe, qui ne puiſſe être détruite par une autre auſſi raiſonnable. Voici quelques exemples de cette dangereuſe vérité.

Les Philoſophes diſent que l'homme qui n'ambitionne que les richeſſes, met ſon ame à prix ; & ils demandent ſi l'on doit rapporter le bonheur au plaiſir ou à la vertu. Et les gens du monde ſoutiennent que cette délicateſſe eſt miſérable, & qu'on doit chercher les richeſſes qui ſont bonnes à tout.

Les honneurs ſervent à mettre une valeur à notre mérite, & à le rendre public. Cette propoſition paroît très-raiſonnable, & cependant elle ne l'eſt point ; car les honneurs ſont de faux poids qui ne ſont que ſuppoſer le mérite des hommes, ſans faire connoître leur valeur intrinſéque.

Les éloges du peuple tiennent de l'inſpiration, & ſont par conſéquent la récompenſe la plus flatteuſe pour la vertu. Propoſition contradictoire. Le peuple loue les plus minces vertus qui ſont à ſa portée : il admire les vertus éclatantes qui ſont équivoques, & n'apperçoit pas les vertus ſublimes.

Il semble que rien n'est si beau que la complaisance, parce qu'un complaisant se prête toujours aux sentimens & au goût des autres. Cependant la complaisance est une servitude perpétuelle. Les offres du complaisant ne sont pas des services, & ses refus sont des injures.

La vanité nuit à soi & aux autres : elle corrompt le principe de nos meilleures actions, nous en dérobe tout le mérite, & nous rend insupportables à ceux avec qui nous vivons, puisqu'elle nous suggere de nous élever au-dessus d'eux. Voici la proposition contradictoire. La vanité corrige beaucoup de vices, & nous rend propres à de grandes actions.

Le courage nous apprend à voir le danger d'un œil ferme, ou pour l'éviter, si l'honneur le permet, ou pour l'affronter, si l'honneur le commande. Proposition contradictoire. Un homme qui ne craint pas pour sa vie, ne ménage guères celle des autres.

Les bienfaits nous imposent des obligations d'autant plus sacrées, qu'elles n'ont dépendu que de notre choix; & par conséquent l'ingratitude est un vice. Proposition contradictoire. L'ingrat rend souvent justice à son bienfaiteur en l'oubliant, & il se rend toujours justice à lui-

même en conservant son indépendance.

L'autre Ouvrage de BACON a un rapport plus intime avec les injustices qu'il éprouvoit. Il s'agit de la couleur qu'on peut donner au vice & à la vertu, à la vérité & à la fausseté, pour les faire prendre l'une pour l'autre suivant qu'on a intérêt de masquer la vertu, ou de déguiser le vice. Aussi l'a-t'il intitulé *Les couleurs du bien & du mal.* L'Auteur dit que quand on délibere, il s'agit de savoir ce qui est bon & ce qui est mauvais; par rapport au bien, quel est le plus grand bien; par rapport au mal, quel est le plus grand mal : en sorte que quand il est question de persuader & de faire paroître les choses bonnes ou mauvaises, cela ne se fait pas seulement par de bonnes & solides raisons, mais en peignant les choses de certaines couleurs. Car outre la vertu que ces couleurs ont de faire paroître les objets tout différens de ce qu'ils sont réellement, elles sont encore très-propres à induire en erreur, ou à fortifier la persuasion de ce qui est vrai.

Qu'on cesse donc de s'étonner s'il se commet tant d'injustices dans le monde, & si le Duc de *Buckingham* put faire oublier à la Cour, & le mérite de BACON, & les services qu'il avoit rendus à la patrie, & l'honneur qu'il faisoit à la Nation. Fati-

gué par les réflexions que ces deux livres avoient ſuggérées, notre Philoſophe réſolut enfin d'abandonner l'homme à ſon mauvais ſort; il reprit l'étude de la nature. Un jour, comme il ſuivoit une expérience ſur la conſervation des corps, il reſta ſi long-temps à l'air, qu'il fut ſaiſi tout d'un coup d'une douleur d'eſtomac aſſez vive, & d'un grand mal de tête. La fiévre ſurvint, & il ſentit alors tout le danger de ſa maladie. Il étoit logé chez le Comte d'*Arundel*, à Highgate. Il lui écrivit dans ce triſte état une lettre, où il ſe compare à *Pline* le Naturaliſte, qui perdit la vie, en voulant examiner avec une curioſité trop dangereuſe les embraſemens du Mont-Véſuve. Son mal empira, & il ſuccomba le 9 Avril 1626, âgé de ſoixante-ſix ans.

Il fut inhumé dans l'Egliſe Saint Michel, proche Saint-Alban, ſans appareil & ſans pompe. On ne ſongea pas même à mettre aucune marque extérieure de diſtinction au lieu de ſa ſépulture. Mais le Chevalier *Thomas Meautis*, qui avoit été un de ſes Officiers, lorſqu'il étoit Chancelier, y fit poſer une tombe avec une épitaphe. Cette tombe eſt de marbre blanc. Bacon eſt repréſenté aſſis dans la poſture d'un homme qui médite. L'épitaphe compoſée par le Chevalier *Henri Wolton*, eſt

conçue en ces termes : *Franciscus* BACON, *Baro de Verulam, Sancti Albani Vicecomes, seu notioribus titulis, Scientiarum lumen, facundiæ lex, sic sedebat. Qui postquam omnia naturalis sapientiæ & civilis arcana evolvisset, naturæ decretum explevit : composita solvantur : anno Domini 1626, ætatis 66.* Thomas Meautis, *superstitis cultor, defuncti admirator*, H. P. c'est-à-dire : » C'est ainsi » qu'étoit assis *François* BACON, Baron » de Verulam, Vicomte de Saint-Alban ; » ou pour le désigner par des titres plus » illustres, la lumiere des Sciences, & la » régle de l'Eloquence. Après avoir dé» voilé tous les mysteres de la nature & » de la politique, il a payé le tribut à la » nature, & a obéi à cet ordre, que le » composé soit dissous, l'an 1626, âgé » de 66 ans. *Thomas Meautis*, qui le res» pecta pendant sa vie, & qui l'a admiré » après sa mort, a érigé ce monument à » la mémoire de ce grand homme ».

BACON étoit d'une stature médiocre. Il avoit le front large & ouvert, la physionomie agréable & respectable en même temps. Sa conversation étoit aisée. Lorsqu'il parloit en public, non-seulement il savoit captiver l'attention de ses auditeurs; il faisoit encore naître dans leur ame les sentimens qu'il vouloit leur inspirer. Il

y avoit dans son tempérament une singularité fort extraordinaire : c'est que toutes les fois qu'il y avoit une éclipse de Lune, soit qu'il y prît garde ou non, il tomboit en défaillance, & ne revenoit à lui que lorsque l'éclipse étoit passée.

Il se nourrît pendant sa jeunesse de mets assez délicats ; mais il leur préféra dans la suite une nourriture plus solide, & qui contenoit un suc moins aisé à dissiper. Il faisoit un grand usage de nître, qu'il croyoit excellent pour la santé. Il en prenoit tous les jours la quantité de trois grains dans un petit pain chaud. Il se purgeoit toutes les semaines avec une macération de rhubarbe, qu'il faisoit infuser dans une chopine de vin blanc & de biere mêlés ensemble. Il prenoit cette potion avant le dîner ou avant le souper. D'un tempérament assez robuste, il n'étoit sujet à d'autre incommodité qu'à celle de la goutte ; & il usoit d'une recette de sa composition, qui le soulageoit au bout de deux heures.

Il avoit épousé à l'âge d'environ quarante & un ans la fille d'un Sénateur de Londres, qui lui avoit apporté de grands biens, & qui mourut vingt ans avant lui, & ne lui laissa point d'enfans.

Son génie étoit vaste & capable des plus grandes choses : mais son ambition pour les

ses honneurs, & les grands embarras que ces honneurs lui avoient causés, ne lui avoient pas permis d'approfondir les sujets qu'il embrassoit. Les projets les plus sublimes se succédoient dans son esprit, sans qu'il eût le temps de les saisir ; & il ne finît presque rien. Toutes ses nouvelles vues sont comme noyées dans ses Ouvrages. Les propositions & les axiomes qu'il avance, sont plutôt des avis & des expédiens pour donner des ouvertures à méditer, que des maximes propres à établir des principes. Voilà pourquoi il ne jouît point d'abord d'une estime universelle en Angleterre, & que ce n'a été qu'après avoir vu le succès de toutes ses idées, & l'utilité dont elles ont été au genre humain, qu'on a oublié ses foiblesses, & qu'on lui a rendu justice. BACON avoit prévu le sentiment de sa Nation à son égard. On lit dans son testament ces paroles remarquables : *Je laisse le soin de ma réputation aux Etrangers ; & après qu'il se sera passé quelque temps, à mes propres Compatriotes.*

Il étoit sûr en effet de l'admiration des Etrangers, dont il avoit déja reçu plusieurs témoignages. Entr'autres traits remarquables sur ce sentiment, on raconte que le Marquis *d'Effiat* étant venu en Angleterre pour y conduire la Princesse *Henriette*,

Marie, épouse de *Charles I*, voulut voir BACON. Notre Philosophe étoit alors malade, & il le reçut dans son lit les rideaux fermés. » Vous ressemblez aux Anges, lui » dit ce Ministre. Nous en entendons con» tinuellement parler : nous les croyons » d'une nature supérieure à celle de l'hom» me, & nous n'avons jamais la conso» lation de les voir.

Cet éloge est très-beau ; mais si l'on considere BACON comme homme, c'est-à-dire, ayant un cœur & un esprit, il est outré. Ses foiblesses temperent beaucoup ses grandes qualités. Le service qu'il a rendu aux hommes par ses travaux philosophiques, n'en est pas moins digne de la plus vive gratitude. Ce mortel heureux, qui connoissoit les forces de l'entendement humain, lui a indiqué la route qu'il devoit suivre pour acquérir des connoissances solides : c'est de réunir l'expérience & le raisonnement. Ceux, dit-il, qui s'efforcent d'élever leurs systêmes par la force des spéculations arbitraires, ressemblent aux Géans de l'Antiquité, qui, suivant les Poëtes, firent leurs efforts pour entasser le Mont Ossa sur Pelion, & l'Olympe sur Ossa. Il compare encore les Philosophes empiriques, qui n'ont pas des vues plus élevées que de faire des collections d'His-

toire Naturelle, aux Fourmis qui amassent du grain & le mettent à part à mesure qu'elles le trouvent, & les Sophistes aux Araignées qui forment leurs toiles de leurs propres entrailles, pour prendre les insectes imprudens dans leur vol. Mais l'Abeille, qui ramasse la matiere des fleurs de la campagne, dont elle forme son miel, est l'emblême du véritable Philosophe, qui ne se rapporte pas entiérement à son imagination, & ne se contente pas de faire des collections d'Histoire Naturelle ou d'expériences méchaniques, mais qui s'éleve par de solides raisonnemens & une étude suivie de la nature à la connoissance de la vérité. Cette philosophie, semblable à la vision de *Jacob*, nous découvre une échelle, dont le sommet est élevé jusqu'à l'escabeau du Trône de Dieu. Et telle est la principale obligation que nous avons au grand homme dont je viens d'écrire la vie. Achevons son histoire par l'exposition de ses pensées & de ses nouvelles vues.

Tableau ou Systême des connoissances humaines suivant BACON.

L'entendement humain est composé de trois facultés, la MÉMOIRE, l'IMAGINATION, & le JUGEMENT ou la RAISON.

L'Hiſtoire ſe rapporte à la Mémoire, la Poëſie à l'Imagination, la Philoſophie à la Raiſon.

L'Hiſtoire traite des choſes particulieres arrivées en différens temps. La Poëſie eſt une Hiſtoire feinte. Elle a pour ſujet des choſes qui ſont inventées à l'exemple de ce qui eſt véritable dans l'Hiſtoire, avec cette licence néanmoins qu'elle dit ſouvent des choſes incroyables. La Philoſophie ne conſidere pas les choſes particulieres ni les impreſſions qu'elles font, mais les connoiſſances qu'on en tire. Son objet eſt de les compoſer ſelon la loi de la nature, & ſelon ce qui paroît en elles.

I. L'HISTOIRE eſt ou Naturelle ou Civile. L'*Hiſtoire Naturelle* traite des productions de la nature. L'*Hiſtoire Civile* contient les faits & les actions des hommes. Celle-ci comprend auſſi l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique*.

L'Hiſtoire Naturelle ſe diviſe en Hiſtoire des choſes qui ſuivent l'ordre de la génération, où celles qui vont contre l'ordre de la génération, & en Hiſtoire des faits, phénomènes & expériences. La premiere montre quelle eſt la liberté de la Nature; la ſeconde, quelles ſont ſes fautes; & la troiſiéme, quels ſont ſes liens. L'Hiſtoire des générations conſiſte

en Hiſtoire des choſes céleſtes, en Hiſtoire des Météores, en Hiſtoire du Globe de la terre & de la mer, en Hiſtoire des maſſes, & en Hiſtoire des eſpéces.

L'Hiſtoire ſe ſubdiviſe en Hiſtoire Civile proprement dite, en Hiſtoire Sacrée ou Eccléſiaſtique, & en Hiſtoire des Sciences & des Arts.

L'Hiſtoire Civile conſiſte en *Mémoires*, en *Antiquités* & en *Hiſtoire entiere*. Les Mémoires ſont une Hiſtoire commencée. Il y a deux ſortes de Mémoires: ou ce ſont des Commentaires pour faire une Hiſtoire, ou des Regiſtres. Les Commentaires contiennent la ſuite des actions & des choſes, ſans faire mention ni de leurs cauſes, ni de leurs motifs, ni de leurs commencemens. Quant aux Regiſtres, ils comprennent ce qu'il y a de remarquable dans les choſes & dans les perſonnes, ſuivant la ſuite des temps. Telles ſont les Annales & les Chronologies.

Les Antiquités ſont une Hiſtoire *débiffée* ou diviſée; c'eſt-à-dire, les monumens d'une Hiſtoire, qui ont été ſauvés du naufrage des temps.

On diſtingue encore trois genres d'Hiſtoire, les *Chroniques*, les *Vies* & les *Relations*. On entend par Chroniques ou Annales, le récit des faits qui ſe ſont paſſés

pendant un certain temps. Les Vies contiennent les actions de quelques fameux personnages. Et on appelle Relation le détail d'un événement remarquable.

II. L'IMAGINATION produit la *Poësie*. C'est un art qui considere les paroles & les choses. Elle est un certain caractere du discours; car le Vers est un genre de style & une sorte d'éloquence qui ne touche la chose en aucune façon, vu que le récit de ce qui s'est passé peut être écrit en Vers, & que celui qui est feint, peut être écrit en Prose.

La Poësie est ou *narrative*, ou *dramatique*, ou *parabolique*. La Poësie narrative imite l'Histoire, ou plutôt c'est une Histoire feinte. Cette Histoire feinte a été inventée pour donner quelqu'ombre de satisfaction à l'esprit de l'homme, d'autant que les Arts & les événemens de l'Histoire vraie n'ont pas cette grandeur qui flatte l'ame; au lieu que la Poësie narrative sert à la magnanimité, à la morale & à la récréation. Aussi éleve-t-elle l'esprit en soumettant la nature des choses à ses désirs, tandis que la raison plie l'esprit à la nature des choses.

La Poësie dramatique est comme une Histoire qui est représentée; car elle fait voir l'image des choses comme si elles

étoient préſentes, au lieu que l'Hiſtoire les montre paſſées.

La ſorte de Poëſie qu'on appelle *parabolique* ou *héroïque*, eſt une Hiſtoire avec figures, qui tantôt rend ſenſibles les choſes ſpirituelles, & tantôt les couvre d'un voile, en cachant les myſteres de la Religion, de la Politique & de la Philoſophie dans des fables & des paraboles.

III. Le JUGEMENT eſt la troiſiéme faculté de l'entendement humain. Il s'exerce ſur la Philoſophie. C'eſt une ſcience qui a deux objets, Dieu & la Nature : ce qui forme deux eſpéces de Philoſophies, la *Philoſophie divine* ou *Théologie naturelle*, & la *Philoſophie naturelle*.

La Philoſophie divine eſt l'art de parvenir à la connoiſſance de Dieu par la contemplation de ſes œuvres. Cette connoiſſance eſt appellée divine à l'égard de l'objet, & naturelle par rapport aux lumieres de l'homme. Le but de cette Philoſophie eſt de détruire l'Athéiſme ; car le Tout-Puiſſant n'a jamais fait de miracles pour convertir un Athée, parce que les lumieres de la raiſon peuvent lui faire confeſſer un Dieu.

La Philoſophie naturelle a pour objet la découverte des cauſes & la production de la nature. Elle ſe diviſe en *Métaphyſique*,

en *Histoire Naturelle*, & en *Physique*. La Métaphysique recherche les causes fixes & constantes. L'Histoire Naturelle décrit la variété des choses. Et la Physique s'occupe des choses qui sont variables & respectives. C'est-à-dire, que la cause finale & la forme sont l'objet de la Métaphysique, & que la cause efficiente & la matiere sont celui de la Physique : ce qui comprend les principes des choses, la fabrique des choses, & la variété des choses.

A la grande Philosophie naturelle sont jointes les *Mathématiques* & la *Médecine*. Les Mathématiques se divisent en *Mathématiques pures* & en *Mathématiques mixtes*. Celles-là comprennent la science du calcul, & celles-ci l'application du calcul aux effets de la nature.

La Médecine a trois parties, la conservation de la santé, la guérison des maladies, & la prolongation de la vie. Les accessoires à la Médecine sont, 1°. la *Cosmétique*, c'est-à-dire, la connoissance de tout ce qui sert à la décence de l'homme, & à l'honnêteté extérieure. 2°. L'*Athlétique*, sous laquelle on comprend tous les moyens d'exercer & de former le corps. 3°. Les Arts d'amusement, comme la Peinture, l'Architecture & la Musique.

Outre toutes ces connoissances, il y a

encore la *Philosophie de l'Humanité*, & la *Philosophie Civile*. Dans la premiere on considere les objets de la faculté de l'ame : ce sont le *Discours*, la *Logique* & l'*Ethique*. Les parties du Discours sont les *Signes* & la *Grammaire*. Les signes se subdivisent en *Hyérogliphes* & *Gestes* d'une part, & en *Caracteres* arbitraires de l'autre. La Grammaire est l'arrangement du Discours : d'où vient l'*Alphabet*, les *Chiffres*, l'*Ecriture*, l'*Imprimerie*, &c.

La Logique se divise en art d'inventer, de juger, de retenir & de raisonner. Enfin l'Ethique se divise en science du bien & en science du mal. Il y a deux sortes de biens, le bien absolu & le bien relatif, c'est-à-dire, le bien relativement à soi & aux autres. Le bien absolu concerne ce qui peut contribuer à notre propre satisfaction, à nous procurer le plaisir de l'esprit & la commodité du corps : ce qui embrasse la connoissance de l'éducation, la doctrine & le caractere des esprits, leurs affections, l'art d'adoucir celles qui sont désagréables & de s'en guérir, &c.

Reste à expliquer la Philosophie civile. C'est la doctrine de l'homme en société, qui se divise en doctrine de la conversation, en doctrine des affaires, & en doctrine de gouvernement, &c.

Morale de BACON, *ou l'art de connoître les défauts des hommes.*

Les pensées des hommes naissent de leurs inclinations. Leurs discours dérivent de leur savoir & des opinions qu'ils ont embrassées. Et l'habitude seule regle & détermine leurs actions. Les habitudes qu'ils prennent dans la jeunesse sont les plus fortes; & ce qu'on appelle éducation n'est qu'une habitude prise de bonne heure. Il n'y a qu'elle qui puisse réprimer & surmonter la nature; car l'attention & les bons préceptes ne peuvent que l'arrêter quelque temps. Lorsqu'ils ont négligé ce moyen, pour corriger les imperfections naturelles, ils ne sauroient s'en délivrer que par degrés. Premierement, ils doivent arrêter la nature seulement pour quelque temps; la modérer ensuite, & la réduire peu à peu. Une autre maniere de corriger plus promptement les défauts de la nature, c'est de la plier dans l'extrémité contraire, comme un bâton qu'on veut redresser, pourvu que l'extrémité contraire ne soit pas vice. Mais il n'y a rien de mieux, pour la perfectionner, que la culture des Lettres. L'étude de l'Histoire rend l'homme prudent; la Poësie, spirituel; les Mathématiques, subtil; la Philosophie naturelle,

profond; la Morale, ſage; la Dialectique, judicieux; & la Rhétorique, éloquent; *abeunt ſtudia in mores*. Il n'y a preſque point de défauts naturels qu'on ne rectifie par l'étude.

Les principaux défauts naturels des hommes ſont la vanité, la cupidité, la diſſimulation, l'envie & la vengeance.

I. La vanité rend l'eſprit inquiet & entreprenant, parce qu'il n'y a point d'oſtentation ſans une comparaiſon de ſoi-même. Elle forme les hommes violens pour ſoutenir leurs fanfaronades; mais elle ne leur permet pas de garder un ſecret: ce qui les rend moins dangereux. C'eſt elle qui produit l'ambition ou le déſir de l'emporter dans les grandes choſes: eſpéce de maladie qui eſt plus nuiſible encore à celui qui en eſt attaqué, qu'à ceux avec qui il vit. En effet, celui qui veut briller parmi les habiles gens, & s'élever au-deſſus du commun, entreprend de faire de belles actions, & c'eſt un avantage pour le public.

L'ambition produit encore l'amour de la gloire & de la réputation, qui eſt un bien réel pour la ſociété. Rien ne ſert plus à l'acquérir, qu'un certain art de faire connoître ſans affectation ſes talens & ſes vertus. Ceux qui courent après la gloire trop ouvertement, ſont ordinairement plus

parler d'eux, qu'ils ne se font admirer ou estimer au fond. Les personnes, au contraire, qui ne savent pas montrer leur vertu dans son plus beau jour, ne sont pas estimées autant qu'elles sont dignes de l'être. Le grand art de se procurer une prompte célébrité, c'est de faire voir qu'on est conduit dans ses actions par l'amour de la vertu, plus que par celui de la réputation, & d'attribuer les bons succès qui nous arrivent, plutôt à la Providence & à la fortune, qu'à sa propre vertu ou à sa politique. Qu'on se garde bien sur-tout d'entreprendre une affaire qui puisse causer plus de honte si on la manque, que de gloire si l'on réussit.

II. La cupidité est l'amour des richesses. On appelle les richesses le bagage de la vertu. Les richesses sont à la vertu ce que le bagage est à l'armée: il est très-nécessaire, mais il empêche la marche, & fait quelquefois perdre l'occasion de vaincre. Les richesses n'ont d'usage réel que dans la distribution: tout le reste est d'opinion On ne jouit point des grandes richesses: on a simplement la liberté de les garder ou de s'en défaire, & la réputation de les posséder; mais nul autre usage plus solide ne les accompagne. Les sommes excessives qu'on emploie en pierres précieu-

ses, & à l'acquisition de toutes les choses rares; tant d'ouvrages qu'on entreprend par une pure ostentation, & comme pour montrer que les richesses sont de quelque usage, ne prouvent rien pour elles. Les richesses, dit *Salomon*, sont une forteresse dans l'imagination de l'homme riche. Ajoutons que pour acquérir ce fantôme de bonheur, il faut bien suer, si on est honnête homme; ou être fripon, si on veut s'épargner la peine & le chemin. Car quand *Jupiter* envoie *Plutus*, il ne vient, comme disent les Poëtes, qu'en boitant & à petits pas; & il ne court que quand il est envoyé par *Pluton*. Cela veut dire que les richesses acquises viennent doucement, si elles ne viennent pas par héritage, & qu'il n'y a que celles qu'on acquiert par des voies criminelles, comme fraudes, oppressions, injustices, &c. qui viennent vîte.

Il est vrai qu'il y a des accidens étrangers, des hazards, qui ne dépendent point de nous, qui peuvent en fort peu de temps procurer de grandes richesses. C'est la faveur des Grands, une conjoncture heureuse, une occasion favorable à la vertu qui nous est propre. On peut encore avoir certains talens qui servent beaucoup à faire fortune, des manieres déliées, un esprit souple & propre à tourner avec la

roue de la fortune, un esprit ployable à tout, *Ingenium versatile*, comme l'appelle *Tite-Live.* On dit que la fortune est aveugle; mais elle n'est pas invisible. Le chemin qui y conduit, est semblable à la voie lactée: c'est un assemblage de petites étoiles qu'on n'apperçoit pas étant séparées, & qui dans leur réunion forment une clarté fort sensible. De même il y a beaucoup de petits talens, de certaines facultés ou habitudes commodes, qu'on n'apperçoit pas séparément, mais dont la somme forme une sorte de mérite qui contribue beaucoup à la fortune. Entre les qualités les plus nécessaires pour se la rendre propice, les Italiens veulent qu'on mette au premier rang un grain de folie & beaucoup de friponnerie. Quelle estime peut-on faire après cela d'un homme qui a fait une brillante fortune!

III. La dissimulation est la plus foible partie de la politique & de la prudence. Il faut beaucoup d'esprit pour savoir dire à propos la vérité, & il faut du courage pour la dire. Les Politiques les moins estimables, sont ceux qui sont les plus dissimulés. Lorsqu'un homme a assez de pénétration & de jugement pour discerner ce qu'il doit découvrir & ce qu'il doit cacher, la dissimulation est une petitesse. Ce vice

n'est pardonnable qu'à ceux qui ont des lumieres bornées. Semblables aux aveugles, ils ne peuvent faire un pas qu'avec beaucoup de précaution, & la dissimulation est un bâton qui sert à les conduire. Mais les habiles, qui n'ont pas besoin de cet aide, paroissent toujours ouverts. Ils sont comme les chevaux bien dressés, qui savent courir & s'arrêter quand il faut; & s'il arrivoit qu'ils fussent obligés de dissimuler, l'opinion déja établie de leur bonne foi les rendroit impénétrables.

Il y a trois manieres de cacher ses desseins. La premiere, d'être silencieux & secret, & de ne pas donnèr occasion d'observer ce qu'on pense. La seconde, de donner adroitement lieu de croire qu'on ne pense pas tout ce que l'on pense en effet. Et la troisiéme, d'être absolument faux, c'est-à-dire, de feindre d'être tout autre qu'on est véritablement dans le fond. La premiere dissimulation est une vertu qui nous concilie la confiance des hommes; car quand on sait qu'un homme garde fidelement un secret, on ne craint pas de lui ouvrir son cœur & de lui découvrir ses pensées. La dissimulation où l'on cherche adroitement à donner le change à une personne, est quelquefois nécessaire pour pouvoir vivre tranquillement. Les hommes

ſont naturellement fins. On ne ſauroit garder avec eux un milieu ſi juſte, qu'ils n'apperçoivent de quel côté on incline Par la maniere dont on répond à leurs queſtions; ils ſe mettent ſur les voies, & vont bientôt jusqu'au ſentiment qu'on voudroit leur cacher. Si on garde le ſilence, ils jugent par votre ſilence même. Quant aux équivoques dont on pourroit uſer, elles ne ſauroient durer long-temps. De ſorte que pour garder un ſecret, il faut néceſſairement ſe donner la liberté d'être un peu diſſimulé, ſeulement comme une conſéquence du ſecret.

La derniere maniere de diſſimuler, qui eſt le faux ſemblant, eſt abſolument criminelle, & en même temps la moins adroite. L'habitude de feindre ce qui n'eſt point, vient d'une fauſſeté naturelle, d'un cœur bas & timide. Ceux qui diſſimulent ainſi, ont trois avantages en vue. Premierement, c'eſt d'endormir l'oppoſition, & de ſurprendre leurs adverſaires, qui ſont en garde lorſqu'on marche à découvert. En ſecond lieu, de s'aſſurer une retraite; car ſi on eſt engagé par ſa propre déclaration, il faut ou qu'on vienne à bout de ſon entrepriſe, ou qu'on perde ſa réputation. Enfin, c'eſt de découvrir plus facilement le ſecret des autres. Auſſi l'Eſpagnol, qui paſſe en général pour diſſimulé, a un proverbe qu'il eſtime

time très-vrai : *Dites un mensonge, & vous saurez une vérité.*

Cependant il y a trois inconvéniens considérables qui balancent ces trois avantages. 1°. Celui qui dissimule, paroît manquer de confiance ; & c'est un grand empêchement dans les affaires. 2°. Il fait naître des doutes & de l'embarras dans l'esprit de ceux qui pourroient lui être utiles. 3°. Et il se prive du secours le plus nécessaire dans l'action, l'autorité & le crédit que donne l'opinion de la bonne foi.

IV. On attribue à l'Envie comme à l'Amour, le pouvoir d'ensorceler les hommes. En effet, ces passions ont des désirs véhémens, & toutes deux ont leur source dans l'imagination des hommes. Ce sont là les choses qui subjuguent tellement l'homme, qu'il en perd souvent la raison. L'envie naît de l'amour propre, qui nous porte à nous estimer plus que les autres, quelqu'avantage qu'ils puissent avoir sur nous. Celui qui n'a aucune vertu, porte toujours envie à celle des autres. L'esprit de l'homme se plaît & se nourrit du bon qui est en lui, ou du mal qui est en autrui. Si l'un lui manque, il se rassasie de l'autre. S'il n'aspire pas à une vertu qu'on admire, il tâchera du moins de nuire à celui qui la possede, pour diminuer l'inégalité qui est entr'eux. Les

parens & les associés en charge, & ceux qui ont été élevés ensemble, portent ordinairement envie à la fortune de leurs camarades. Ils regardent leur élévation comme un sujet de reproche qui met entr'eux une distinction désavantageuse, laquelle est toujours présente à leur esprit. Les personnes difformes & les vieillards sont aussi sujets à l'envie. Celui qui ne peut remédier à son état, fait ordinairement de son mieux pour avilir celui des autres. Les personnes d'une naissance distinguée portent ordinairement envie aux hommes nouveaux qui s'élevent, parce que leur distance entr'eux n'est plus la même. Ceux qui par légéreté ou par une vaine ostentation se piquent d'exceller en plusieurs choses, sont ordinairement envieux. Ils craignent que quelqu'un ne les surpasse en l'une des choses qu'ils affectent de savoir. L'Envie subjugue tellement tous les hommes, que celui-là même qui s'ingere par curiosité dans les affaires qui ne le regardent point, est encore envieux, ne croyant pas qu'il soit utile à ses intérêts d'être si pleinement instruit de ceux des autres. En un mot, c'est la plus importune & la plus constante des passions. Les autres ne se montrent que de temps en temps; mais celle-ci n'a jamais de vacances : *invidia*

festos dies non agit. Elle est sans repos. Elle fait languir ceux qui en sont rongés. Elle travaille toujours secrétement & dans l'obscurité ; & c'est aussi la plus basse & la plus indigne des passions.

V. La Vengeance est une sorte de justice injuste. L'injure offense la loi, mais la vengeance de l'injure empiéte & s'arroge le droit de la justice. La vengeance contre les offenses où les loix ne remédient point, est la plus permise. La vengeance la plus généreuse est celle des personnes qui veulent que leur ennemi sache d'où vient le coup. Il paroît alors qu'on cherche moins à faire du mal à son ennemi qu'à l'obliger de se repentir. Mais rien n'est plus honteux qu'une vengeance basse & poltrone ; & il n'y a point d'homme plus méprisable que celui qui a l'esprit vindicatif : il peut bien faire des malheureux ; mais il meurt enfin malheureux lui-même.

VI. Cependant la Vengeance triomphe de la Mort. L'Amour la méprise, l'Honneur la recherche, la Douleur la souhaite comme un refuge, la Peur la devance, & la Foi la reçoit avec joie.

[Les hommes craignent la mort comme les enfans l'obscurité ; & comme cette crainte est augmentée par les fables qu'on leur raconte, on augmente de la même

maniere dans l'esprit des hommes la crainte qu'ils ont de la mort.

C'est une chose louable de méditer sur la mort, si on la regarde comme une punition du péché, ou comme un passage à une autre vie. Mais c'est une foiblesse de la craindre, si on la regarde simplement comme le tribut qui est dû à la nature. Il entre souvent de la vanité & de la superstition dans les méditations pieuses. Il y a des spéculatifs qui ont écrit que l'homme doit juger par la douleur qu'il souffre quelquefois au petit doigt, combien est grande la douleur que cause la mort, lorsque le corps se corrompt & se dissout. Mais souvent la fracture d'un membre cause plus de douleur que la mort même: les parties les plus vitales ne sont pas les plus sensibles.

Celui qui a dit (en parlant simplement comme Philosophe) que l'appareil de la mort effraie plus que la mort-même, a eu raison à mon sens. Les gémissemens, les convulsions, la pâleur, les pleurs de nos amis, & la moindre préparation des obseques, c'est ce qui rend la mort terrible.

On doit remarquer que les passions ont plus de force sur l'esprit de l'homme, que la crainte de la mort: elle ne doit pas être un ennemi si redoutable, puisque

nous avons toujours en nous de quoi la vaincre] (*a*).

Celui-là pense sensément, qui place simplement la fin de la vie entre les offices de la nature. Il est aussi naturel de mourir que de vivre; & peut-être on souffre autant en naissant qu'en mourant. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est rien de plus doux que de pouvoir chanter *Nunc dimittis*, quand on est parvenu à un but digne d'estime & de gloire. La mort produit encore ce bon effet: elle ouvre la porte à la renommée, & détruit l'envie: *extinctus amabitur idem.*

Politique de BACON, *ou la maniere d'étendre les bornes d'un Royaume, & de conserver la paix, soit au-dedans, soit au-dehors.*

On demanda à *Thémistocle*, qui étoit dans un banquet, s'il savoit jouer du luth: il répondit qu'il n'y entendoit rien; mais qu'il savoit bien faire une grande Ville d'un petit Village: réponse fiere qui signifioit littéralement qu'il savoit mesurer & calculer; car la grandeur du Royaume est soumise à la mesure quant aux terres, & au calcul quant aux revenus. Ce n'est pas là cependant ce qui fait la force d'un

(*a*) *La Politique du Chevalier Bacon, Chancelier d'Angleterre, seconde Partie*; à Londres, 1742, pag. 75.

Etat. Ce qui la constitue cette force, c'est 1°. que le peuple soit brave & généreux; 2°. qu'il ne soit pas opprimé par les impôts. Les contributions qui sont faites par un consentement public, abattent moins le courage des sujets, que ne font les impositions qu'on est obligé de payer d'autorité.

Il faut ensuite prendre garde qu'il n'y ait pas un trop grand nombre de nobles dans un Royaume, & que ces nobles, soit de robe, soit d'épée, n'aient pas une trop grande quantité d'enfans. Dans une Ville où il y a trop de noblesse, le peuple est bas & sans courage. Les nobles doivent être communicatifs & populaires; car quand la noblesse est retirée, il y a moins de soldats.

Un troisiéme soin est que l'arbre de la Monarchie ait un tronc assez gros & assez fort pour soutenir ses branches & ses feuillages. Cela signifie que le nombre des habitans du pays doit être assez considérable pour contenir les sujets étrangers, qu'on ne sauroit trop accueillir en leur accordant le plus haut degré de bourgeoisie, c'est-à-dire, le droit de mariage, le droit de succession, & celui des suffrages & des honneurs.

Les Arts mécaniques sédentaires, & les manufactures délicates auxquelles on emploie plus les doigts que les bras, sont de

leur nature contraires à la milice. En général, les militaires & les gens courageux ne veulent rien faire, & craignent moins le danger que le travail. Ce n'est point un mal; car il est bon de les conserver en vigueur. Aussi doit-on n'employer à ces travaux que des étrangers qui ne peuvent pas avoir l'esprit patriotique. A l'égard des habitans, il faut les diviser en trois classes, en laboureurs, en roturiers, en commerçans & en artisans, qu'on emploie à des ouvrages qui requierent de la force & de bons bras. Avant toutes choses, ce qui contribue le plus à l'agrandissement d'un Etat, c'est qu'une Nation soit abandonnée aux armes, comme si c'étoit sa gloire & sa principale force, & qu'elle constitue en cela son honneur.

Chaque Etat doit user des Loix & des Coutumes, qui lui donnent comme sur l'heure, de justes causes, ou au moins de bons prétextes pour prendre les armes. Car les hommes appréhendent tellement de leur naturel la justice, qu'ils s'abstiennent de faire la guerre, s'il n'y a quelque grande raison qui soit pour le moins spécieuse. Les Turcs en ont une toujours prête, c'est d'étendre leur loi & leur secte. Le peuple qui aspire à la domination, est fort sensible à la moindre injure qu'on

fait à la Nation, & en conserve un vif ressentiment. En un mot, il ne faut pas croire qu'aucun Etat puisse étendre plus avant sa puissance, s'il n'y est excité à chaque juste occasion qu'il a de s'armer.

Il n'y a aucun corps, soit naturel, soit politique, qui puisse se maintenir en santé sans exercice. C'est une vérité d'expérience. Or, sans la guerre, le courage se ramollit; & quoiqu'il arrive du bien à l'Etat par la paix, c'est sa grandeur & sa sûreté qu'il soit presque toujours en armes, & qu'il ait toujours sur pied de nouveaux régimens. Pour entretenir l'émulation dans ces corps, on doit ne destiner les places qui sont dans l'Etat Militaire, qu'à ceux qui portent les armes; & il est important de donner à ceux qui ont bien fait la guerre, des marques qui honorent leur courage. Autrefois on érigeoit des trophées aux lieux où l'on gagnoit des victoires. On prononçoit des Oraisons funébres en l'honneur de ceux qui mouroient les armes à la main. On leur dressoit de superbes tombeaux; & on ne refusoit à personne les couronnes civiques & militaires, ni même les noms d'Empereurs, que les grands Rois ont depuis pris des Généraux d'armée. On leur décernoit même des triomphes magnifiques quand ils revenoient victorieux

torieux de leurs ennemis. Et on faiſoit ſur-tout de grandes libéralités, lorſqu'on licencioit l'armée.

Les forces maritimes forment encore la puiſſance d'un Etat. La ſeigneurie de la mer eſt un certain abrégé de la Monarchie. *Cicéron* écrivant à *Atticus*, ſur les préparatifs de guerre que *Pompée* faiſoit contre *Céſar*, lui marquoit : *La réſolution de* Pompée *eſt tout-à-fait ſemblable à celle de* Thémiſtocles : *car il croit que celui qui eſt le maître de la mer, eſt le maître de tout.*

Voilà comment on peut augmenter la puiſſance d'un Etat, & la maintenir; & voici les principes qu'on doit mettre en uſage pour y conſerver intérieurement la paix, la tranquillité & le bon ordre.

I. Le droit particulier eſt ſous la tutelle du droit public. Et le droit public n'eſt pas ſeulement la garde du droit particulier, afin qu'on ne le viole pas & qu'on n'offenſe perſonne; il eſt encore un lien au bon ordre, à la police, & à tout ce qui concerne le bien-être de la ſociété.

II. La loi eſt établie pour la ſûreté des Citoyens; & les Magiſtrats ſont établis pour l'obſervation des loix; de ſorte que l'autorité des Magiſtrats eſt fondée ſur les loix mêmes.

III Le but des loix eſt de procurer une

constante félicité à la société : ce qui aura lieu, si les membres qui la composent sont bien instruits en piété & en religion, s'ils sont de bonnes moeurs, s'ils sont conservés par les armes contre les ennemis étrangers, & si étant préservés des séditions & des offenses particulieres, par l'assistance des loix, & obéissant en même temps aux Magistrats, ils abondent en richesses & sont puissans en soldats. Or les loix sont les instrumens & les nerfs de ces choses.

IV. Une loi est estimée bonne, lorsqu'elle est certaine en dénonciation, c'est-à-dire, notoire à tout le monde, juste en commandement, commode à l'exécution, & qu'elle s'accorde bien avec la situation des lieux & la constitution des habitans.

Plan d'un établissement pour contribuer au progrès & à la perfection des Sciences.

Le but d'un être raisonnable est de travailler à la connoissance des causes & des secrets de la nature, & d'essayer à étendre la puissance de l'homme à toutes les choses dont il est capable. Pour y parvenir, voici (selon BACON) les choses qu'il faut avoir, & l'étude qu'on doit faire.

I. Plusieurs caves de diverses profondeurs, dont quelques-unes aient trois cens toises au-dessous de la surface ordinaire de la terre, & soient situées sur des montagnes très-hautes, afin que la hauteur de ces montagnes & la profondeur des caves forment un espace d'environ trois mille pas, (c'est-à-dire, de quinze mille pieds). Ces lieux peuvent être appelés la basse région, & sont propres à connoître l'endurcissement ou la pétrification des corps, le rafraîchissement & la conservation des substances. Ils sont utiles aussi pour connoître la formation des minéraux, en les imitant; la production des métaux artificiels, par le moyen de plusieurs compositions qu'on y laisse pendant plusieurs années. Ils servent encore à éprouver quels effets cette température de l'air qui y regne pourroit produire sur certaines maladies.

II. Des tours fort élevées jusqu'à la hauteur de cinq cens pas (ou deux mille cinq cens pieds) (*a*), & la plupart de ces tours situées sur le sommet des montagnes; de maniere qu'en mesurant depuis le pied de la montagne jusqu'au plus haut de la tour, il y ait environ trois mille pas. Le

(*a*) Si BACON entend par *pas* un pas géométrique, qui est de cinq pieds, cette hauteur est exorbitante.

ſommet de ces tours eſt à peu près à la plus haute région de l'air, & l'eſpace du milieu peut être regardé comme étant dans la moyenne région. L'uſage de ces tours eſt d'éprouver les effets de la chaleur du Soleil, ceux d'un air ſubtil & délié, & de faire des Obſervations aſtronomiques.

III. Divers lacs & canaux remplis d'eau douce ou ſalée, pour y faire des expériences ſur la nature des poiſſons & des oiſeaux aquatiques, & pour s'en ſervir comme de ſépulcres pour divers corps, afin d'éprouver les différences qui arrivent entre les cadavres des animaux enterrés, ou de ceux qui ſont ſous les eaux.

IV. Quantité de citernes & d'autres inventions pour la purification de l'eau, afin de la rendre plus propre à l'uſage des hommes.

V. Des rochers dans la mer, & quelques bains bâtis ſur le rivage, pour travailler à quelques opérations, où l'air de la marine ſemble être néceſſaire.

VI. Des torrens artificiels & des cataractes pour diverſes expériences.

VII. Diverſes machines propres à enfermer les vents, afin d'accroître leur violence, pour ſervir à exciter pluſieurs mouvemens.

VIII. Des puits & des fontaines artifi-

cielles, qui aient les mêmes vertus que les eaux minérales, par le moyen du soufre, du vitriol, du plomb, du nitre, & semblables autres minéraux qu'on peut y mêler.

IX. De grandes maisons où l'on tâche de contrefaire les météores, comme la neige, la grêle, la pluie, les éclairs & les tonnerres, & où l'on examine la génération de quelques insectes, comme mouches, chenilles, &c. On aura dans ces maisons des *chambres de santé*, c'est-à-dire, des endroits où l'on purifiera l'air, & où on lui donnera les qualités nécessaires pour la guérison des maladies, & pour la conservation de la santé. On formera dans ces maisons des bains artificiels, pour servir à la cure de plusieurs infirmités, comme pour la phtisie, la goutte, la dislocation des membres, la lassitude, &c.

X. Des parcs & des enclos fort vastes, pour y nourrir toutes sortes de bêtes, dans la vue de faire sur elles diverses sortes d'expériences, & de découvrir sur-tout comment se fait cette prolongation de vie en quelques-unes d'icelles, quoique leurs parties soient séparées. Les autres expériences peuvent avoir pour objet de connoître la vertu de leur nature pour servir de médicamens, & de voir le résultat de l'accouplement de divers animaux.

XI. Plusieurs viviers & résérvoirs destinés à nourrir quantité de poissons, pour en produire de semblables expériences.

XII. Des lieux remplis de toutes sortes d'herbes & d'instrumens nécessaires pour tirer les essences de toutes choses, & en général pour la perfection de la Chimie.

XIII. Des endroits destinés aux Arts & aux Manufactures, dans lesquels on doit trouver les modeles de plusieurs inventions nouvelles qui ne sont pas connues parmi nous, afin de perfectionner les étoffes de soie, les draps, linges, &c.

XIV. Des maisons d'Optique, où l'on représente tous les effets de la lumiere & des couleurs.

XV. Des maisons acoustiques destinées aux expériences du son, pour en apprendre la nature, les causes & les effets.

XVI. Une maison remplie de toutes sortes d'instrumens de Géométrie, & de tous les modeles & outils méchaniques qui ont été découverts.

XVII. Une maison d'illusion & d'imposture, où l'on fasse voir toutes les tromperies, prestiges & fausses apparences qui peuvent décevoir nos sens.

Après avoir fait tous ces établissemens, les savans doivent régler ainsi leurs travaux.

Douze voyageront dans les Pays étrangers sous des noms empruntés, pour rapporter tout ce qu'il y a de nouveau, soit pour les livres, soit pour les découvertes. Et ceux-là seront appelés *Marchands de lumiere.*

Trois autres seront employés à la lecture de tous les livres, pour en tirer ce qu'il y a de bon & d'utile pour les expériences, & on les nommera *Compilateurs.*

Trois autres travailleront continuellement à mettre en pratique toutes les inventions ou expériences qu'on a trouvées dans les livres. Le nom de ceux-ci est *Empiriques.*

On en destinera encore trois pour chercher à augmenter les connoissances humaines, & à faire de nouvelles expériences. Et ce seront les *Inventeurs des Nouveautés.*

Et plusieurs essayeront d'appliquer toutes les inventions ou expériences nouvelles à des fonctions de la nature plus relevées, afin de pénétrer plus avant dans ses mysteres. Et ces savans seront nommés les *Interpretes de la Nature.*

Le Nouveau Monde des Sciences, ou les choses désirées par BACON.

I.

Erreurs de la Nature, ou l'Histoire des

choses qui arrivent outre les générations.

Les Liens de la Nature, ou l'Histoire des Méchaniques.

L'Histoire inductive, ou l'Histoire Naturelle pour servir à perfectionner la Philosophie.

L'Œil de Poliphême, ou l'Histoire des Lettres.

L'Histoire des Prophéties.

La Philosophie selon les anciennes Paraboles.

II.

La premiere Philosophie, ou des communs axiomes des Sciences.

La vive Astronomie, ou l'Astronomie pratique.

La continuation des Problêmes naturels, ou résolution de nouveaux Problêmes.

La résolution des anciens Philosophes, ou explication de leurs opinions.

La partie de la Métaphysique des formes des choses.

La Magie Naturelle, ou la conduite des formes à l'ouvrage.

Inventaire des Richesses des Hommes.

Catalogue des choses fort utiles.

III.

Les Triomphes des Hommes, ou des Eminences de la Nature Humaine.

De la Phisionomie du Corps dans le mouvement.

Anatomie composée.

De la Cure des Maladies que l'on a tenues pour incurables.

De la douce Mort extérieure.

Des Médecines authentiques.

Imitation des Bains naturels.

Le Fil Médicinal.

Comment il faut prolonger le cours de la Vie.

De la Substance de l'Ame sensible.

Des Efforts de l'Esprit dans le mouvement volontaire.

De la différence de percevoir & de sentir.

La Racine de Perspective, ou de la forme de la Lumiere.

IV.

La chasse du Paon, ou l'expérience touchant les Lettres.

L'Organe nouveau.

Les Topiques particuliers.

Les Elengues dés Représentations.

De l'Analogie des Démonstrations.

V.

Des marques des choses.

La Grammaire qui philosophe, ou Principes Philosophiques de la Grammaire.

La tradition de la Lampe, ou la Méthode des Enfans.

De la prudence du Discours particulier.

Les couleurs du Bien & du Mal apparent, tant simple que composé.

Les Antithèses des choses.

Les moindres formules des Oraisons.

VI.

La Satyre sérieuse, ou de l'Intérieur des choses.

Le Labourage de l'Esprit, ou du soin qu'il faut avoir des Mœurs.

VII.

Le Secretaire de la Vie, ou des occasions répandues çà & là.

L'Artisan de la Fortune, ou de l'Intrigue de la Vie.

Le Conseil à Hoqueton, ou comment il faut étendre les bornes d'un Empire.

Idée de la Justice universelle, ou des sources du Droit.

Sophron, ou de l'usage légitime de la raison humaine.

Le Pacifique, ou les degrés de l'Unité de la Cité de Dieu.

Les Peaux célestes à porter Vin, ou les émanations des Ecritures.



PIERRE GASSENDI.

*GASSENDI.**

QUOIQUE *Ramus* & *Bacon* eussent décrié la Philosophie d'*Aristote*, qui formoit le plus grand obstacle au progrès des connoissances humaines, on étoit cependant si fort prévenu en faveur de cet ancien Philosophe, qu'il fallut que le troisiéme Restaurateur des Sciences commençât par dessiller les yeux des Savans à cet égard. Le but de la Philosophie est, dit-il, de connoître la vérité, d'où naît la véritable félicité de l'homme. Mais ne se proposer d'autre fin dans cette étude que le plaisir de disputer; abandonner le fond des choses pour ne s'attacher qu'à de pures chimeres; répandre de propos délibéré beaucoup d'obscurité dans le raisonnement; se défier de soi-même par une lâche pusillanimité, ou par une opinion trop

* *De vita & moribus* Petri GASSENDI, autore *Samuele Sorberio. Elogium* Petri GASSENDI, autore *Abrah. Prat*, *&c. Oraison funebre du Philosophe Chrétien* Pierre Gassendi, *par Nicolas Taxil.* Préface de l'*Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, par M. *Bernier. Vie de Pierre Gassendi* (par le P. Bougerel). *Lettre critique & historique à l'Auteur de la vie de Pierre Gassendi*, (par M. de Lavarde). *Les Hommes illustres* de *Perrault*. Ses Lettres & ses autres Ouvrages.

avantageuse d'un Philosophe; croire que Dieu ait voulu se servir d'un homme plutôt que d'un autre pour éclairer le genre humain, c'est s'interdire tous les moyens de connoître la vérité, & vouloir croupir dans l'ignorance la plus profonde. Voilà pourtant quelle étoit la méthode des Aristotéliciens, qui jouissoient d'une faveur signalée & d'une autorité presque despotique dans les Ecoles. Le successeur de *Bacon* vit à peine la lumiere, qu'il songea à secouer le joug de ces Scholastiques; & cette noble hardiesse produisit les plus grands avantages.

Cet homme naquit le 22 Janvier de l'an 1592 à Chantersier, petit village de Provence, dans le Diocèse de Digne. Son pere s'appeloit *Antoine Gassend*, & sa mere *Françoise Fabry*. C'étoient d'honnêtes gens, plus distingués par la probité & la douceur de leurs mœurs, que par leur naissance & leur état. Ils nommerent leur fils *Pierre Gassend*, que les Savans ont changé en celui de GASSENDI, sous lequel il est aujourd'hui connu. C'est une chose remarquable que les grands hommes percent dès leur plus tendre jeunesse. GASSENDI pouvoit à peine parler, qu'il saisissoit tout ce qu'il entendoit, & y ajoutoit des choses qu'il imaginoit lui-même. A l'âge de quatre ans,

il déclamoit de petits ſermons. Des objets plus importans l'affecterent à meſure qu'il augmentoit en âge. Le ſpectacle de la Nature faiſoit de fortes impreſſions ſur lui. Il étoit ſur-tout ſenſible à la magnificence d'un Ciel étoilé. Quoiqu'il n'eût que ſept ans, il éprouvoit un charme ſecret dans la contemplation des aſtres, & il ſacrifioit, à l'inſçu de ſes parens, ſon ſommeil à cette douce ſatisfaction. Un ſoir, étant avec ſes camarades, il s'éleva entr'eux une diſpute ſur le mouvement de la Lune & celui des nuages. Ses amis vouloient que les nuages fuſſent immobiles, & que la Lune marchât; lui ſoutenoit au contraire que la Lune n'avoit point de mouvement ſenſible, & que c'étoient les nuages qui ſe mouvoient avec tant de promptitude. Ses raiſons n'opérerent rien ſur l'eſprit de ces enfans, qui croyoient devoir s'en rapporter plutôt à leurs yeux qu'à ce qu'on leur diſoit. Il falloit donc les détromper par les yeux même. A cette fin, il les mena ſous un arbre, & leur fit obſerver que la Lune paroiſſoit entre les mêmes feuilles, tandis que les nuages ſe déroboient à leur vue.

Des diſpoſitions ſi heureuſes firent une impreſſion ſi vive ſur ſon pere, qu'il réſolut de les cultiver. Il en parla à ſon Curé, & ce Paſteur ſe chargea de lui apprendre

les premiers élémens des Lettres. C'étoit la nourriture que demandoit l'esprit du jeune CASSENDI. Aussi se livra-t-il à l'étude avec tant d'activité, que non content de travailler le jour, il étudioit encore une partie de la nuit à la lueur de la lampe de l'Eglise. Ses progrès furent extrêmement rapides. Au bout de trois ans il entendit & parla assez bien latin. M. *de Boulogne*, Evêque de Digne, étant venu faire sa visite à Chantersier, GASSENDI, qui n'avoit encore que dix ans, le harangua en latin avec tant de graces & de vivacité, que ce Prélat, également surpris & charmé de ses précoces talens, dit tout haut : » Cet en» fant sera un jour la merveille de son sié» cle, & avant d'être parvenu à un âge » mûr, il donnera de l'admiration aux » Savans.

Ses parens l'envoyérent à Digne pour y achever ses études. Il se distingua d'une maniere si éclatante, qu'on l'appeloit le petit Docteur. Dans ses heures de récréation il composoit des Comédies moitié en prose, moitié en vers, que les Ecoliers représentoient au Carnaval dans les maisons des principaux de la Ville. Après avoir fait ses Humanités, il alla à Aix pour étudier la Philosophie. Le Professeur ne tarda pas à reconnoître toute la sagacité du nouveau

venu. Dans fort peu de temps GASSENDI approfondit les difficultés les plus abstraites de cette science : de sorte que son Professeur, lorsqu'il ne pouvoit faire la classe, ce qui lui arrivoit souvent, à cause de ses infirmités, lui remettoit ses cahiers. Notre jeune Philosophe les expliquoit à ses condisciples avec un certain air d'autorité & de persuasion qui les charmoit. Il retourna dans son pays natal lorsqu'il eut fini son cours de Philosophie. Il étoit à peine arrivé, qu'il apprit qu'on venoit de mettre au concours une chaire vacante de Rhétorique à Digne. Quoiqu'il n'eût que seize ans, il osa se présenter à la dispute. Il partit pour cette Ville & remporta la chaire. Il ne l'exerça qu'un an : car ayant formé le dessein d'embrasser l'état ecclésiastique, il alla à Aix pour faire son cours de Théologie. Il joignit à cette étude celle de l'Ecriture Sainte & des Langues Grecque & Hébraïque. Cinq années d'application furent plus que suffisantes pour le mettre en état d'instruire efficacement les Fideles des avantages de la sagesse & des devoirs de la Religion. Il leur prêcha cette doctrine, & ce fut avec tant d'applaudissement, qu'on s'empressa, comme à l'envi, à lui donner des marques réelles de l'estime qu'on faisoit & de son savoir & de son éloquence. Il fut

d'abord pourvu de la Théologale de Forcalquier. Mais comme sa prébende parut trop modique, le Parlement de Provence y joignit quatre cens livres de rente. Peu de temps après, on lui offrit la Théologale de Digne, qu'il préféra à celle de Forcalquier; & pour la remplir plus dignement, il alla prendre le bonnet de Docteur dans l'Université d'Avignon. C'étoit en 1614.

Deux ans après, les chaires de Théologie & de Philosophie étant devenues vacantes dans l'Université d'Aix, GASSENDI se mit au nombre des concurrens, & les emporta toutes deux à la dispute. Il céda ensuite celle de Théologie à un de ses amis, le Pere *Fesaye*, & se contenta de celle de Philosophie. Ses auditeurs remarquerent avec étonnement qu'il dicta par cœur le premier cours qu'il donna.

Parmi les personnes de distinction qui l'accueillirent dans la Capitale de la Provence, le célebre M. de *Peireisc*, Conseiller au Parlement, & M. *Gautier*, Prieur de la Valette, & Grand Vicaire de l'Archevêque, se distinguerent particulierement. Ce dernier voulut l'avoir dans sa maison, où avoient déja logé deux Savans de grande réputation, M. *Morin*, Professeur de Mathématiques au Collége Royal, & M. *Bouilliaud*, l'un des plus habiles Astronomes qui aient

aient paru. Notre Philosophe avoit apporté en naissant une inclination singuliere pour l'Astronomie. M. *Gautier*, qui aimoit cette science, l'exhorta à ne pas la négliger, & à s'appliquer aux observations. GASSENDI n'eut pas grande peine à suivre ce conseil. Il commença ses observations le 28 Novembre 1618 par une comète qui parut alors. Il fit même sur cette comète des conjectures que l'événement vérifia. Il observa ensuite la distance de Jupiter à Venus, les dstances des planètes & des satellites de Jupiter, & une éclipse de Lune.

L'ignorance dans laquelle on étoit plongé dans ce temps-là, avoit mis l'Astrologie judiciaire en faveur. GASSENDI fut d'abord entraîné par le préjugé. Il étudia cette fausse science, mais il ne tarda pas à en reconnoître l'illusion. Son amour pour le progrès des connoissances humaines, ne lui permit pas de laisser ses disciples dans cette erreur. Il combattit l'Astrologie de toutes ses forces, & se rendit un ennemi redoutable des Astrologues. Il le devint bientôt des Aristotéliciens; mais ce fut avec une sorte de ménagement qu'il crut devoir produire plus d'effet qu'une guerre ouverte. Après avoir enseigné pendant six ans la Philosophie avec un applaudissement extraordinaire, il fit soutenir des

thèses pour & contre *Aristote*, & répondit en Hébreu & en Grec aux argumens qu'on lui fit en ces deux Langues. Ces thèses firent beaucoup de bruit, & disposerent les Scholastiques à recevoir avec docilité une attaque en forme que notre Philosophe méditoit. En attendant un temps opportun, il alla se délasser dans un village, nommé Peynier, situé à trois lieues d'Aix, & y observa une Aurore Boréale. C'est un phénomène lumineux qui paroît du côté du Nord, & dont la clarté ressemble assez à celle de l'Aurore. On a prétendu que GASSENDI a donné le premier ce nom à ce phénomène, à cause de sa position & de sa ressemblance avec la lumiere qui précede le lever du Soleil; mais un Auteur célebre (*a*) a fait voir que cette prétention est sans fondement. Ce qu'on peut lui attribuer, c'est qu'il est un des premiers qui y ait fait attention, & qu'il l'ait rapporté au Nord comme à son propre lieu.

En 1622, il donna la démission de sa chaire. On dit que ce fut par le conseil de ses intimes amis MM. *Peyresc* & *Gautier*, sans en donner d'autre raison; quoiqu'il y ait tout lieu de penser que ce ne fut pas sans

(*a*) M. *de Mairan* dans son *Traité Physique & Historique de l'Aurore Boréale*, page 103 de l'édition de l'Imprimerie Royale.

motif que ces Messieurs donnerent ce conseil, & que GASSENDI le suivit. Notre Philosophe alla à Digne pour desservir son bénéfice. Il faisoit cependant de temps en temps de fréquens voyages à Aix, parce qu'il y étoit plus à portée de faire des observations astronomiques. Il communiquoit particulierement ses observations à un Trésorier de France à Grenoble, nommé M. *Valois*, qui, grand amateur de l'Astronomie, leur faisoit beaucoup d'accueil. Il s'occupoit à Digne à mettre par écrit ses objections contre la Philosophie d'*Aristote*, & il pensoit sérieusement à les donner au public, lorsque les Chanoines de son Chapitre le députerent à Grenoble pour un procès qu'ils y avoient. Le Théologal, qui ne vouloit point se distraire de son travail, refusa d'abord cette commission: mais les Chanoines lui ayant fait entendre que l'affaire pour laquelle on le députoit ne l'empêcheroit pas de travailler, ce qu'il feroit même plus fructueusement à Grenoble qu'à Digne, où il trouveroit des Savans capables de l'aider, il se rendit à ces raisons.

La réputation de notre Philosophe avoit pénétré dans cette Ville. Tous les Savans & les Gens de Lettres se féliciterent de son arrivée, & lui firent toutes sortes d'hon-

nêtetés. M. *Valois*, sur-tout, l'embrassa avec des transports de joie. Il lui communiqua ses travaux astronomiques, & GASSENDI vit avec douleur que son ami étoit très-prévenu en faveur de l'Astrologie judiciaire. Il voulut le détromper par des raisons : mais M. *Valois* étoit trop entêté sur cet article pour les entendre. Notre Philosophe employa avec plus de succès un innocent artifice. Il feignit d'être aussi épris que lui de cette vaine connoissance. Il lui donna même le jour de sa nativité, pour qu'il tirât son horoscope. Celui-ci ne se défiant de rien, fut moins en garde contre ses attaques ; & GASSENDI profitant de tout, le ramena peu à peu à son sentiment. M. *Valois* revint insensiblement de ses préjugés, & se dévoua tout-à-fait à l'Astronomie.

L'occupation principale du Théologal de Digne, étoit son Ouvrage contre *Aristote*. Il y mit enfin la derniere main, & le fit imprimer à Grenoble, sous ce titre : *Exercitationes paradoxicæ adversùs Aristotelæos, in quibus præcipua totius peripateticæ doctrinæ atque dialecticæ fundamenta excutiuntur. Opiniones novæ aut ex veteribus obsoletæ stabiliuntur.* 1624. C'est-à-dire, *Exercitations paradoxales contre la Philosophie d'Aristote, dans lesquelles on réfute les fonde-*

mens de cette Philosophie, avec des opinions nouvelles ou tirées des anciens Philosophes.

Cet Ouvrage est divisé en deux livres. Dans le premier, il attaque en général les Ouvrages d'*Aristote*. Il fait voir que ces Ouvrages sont imparfaits; qu'il y manque une infinité de choses qui ont été perdues après la mort de ce Philosophe, & qu'il y en a beaucoup d'inutiles, de fausses & de contradictoires. Il examine dans le second livre sa Logique en particulier, & il fait main-basse sur ses universaux & ses catégories (*a*), combat ses opinions, & n'épargne ni ses regles ni sa méthode.

Il partit pour Paris peu de temps après l'impression de son Livre. On croit que ce fut pour s'assurer la Prévôté de Digne, que son Chapitre venoit de lui conférer, & qu'on lui contestoit: mais il y a lieu de croire que le désir de savoir ce que les Savans de cette Capitale pensoient de sa production, eut beaucoup de part à ce voyage. Il y fit en peu de temps plusieurs belles connoissances, & acquit en particulier l'amitié de M. *Luillier*, Maître des Comptes & Conseiller au Parlement de Metz, qui chérissoit les Savans, & avec connoissance de

(*a*) On trouvera l'explication de ces mots au commencement de l'Histoire de *Nicole*, Tom. I de cet Ouvrage.

cause, & qui voulut absolument le loger chez lui. GASSENDI fut très-fâché de trouver peu d'Astronomes à Paris. Il s'en plaignit aux Mathématiciens avec qui il s'étoit lié; & n'oublia pas, avant de partir, d'inspirer du goût pour l'étude de l'Astronomie.

Notre Philosophe retourna à Grenoble, afin de suivre l'affaire de son Chapitre. Il y rencontra M. *Diodati*, Conseiller de la République de Genève, intime ami de *Galilée*, avec qui il fit connoissance. Ils s'entretenoient souvent de ce grand Mathématicien. GASSENDI écoutoit avec admiration tout ce que M. *Diodati* lui en disoit. Ses sentimens d'estime accrurent à un tel point, qu'il regarda comme une des plus grandes satisfactions dont il pût jouir, celle de lui en faire part. Il résolut donc de joindre une lettre pour *Galilée* à celles que le Conseiller de Genève lui écrivoit, & de lui envoyer son Livre. La maniere dont il s'exprime fait voir un homme infiniment touché de son mérite, & très-désireux de participer à son amitié. *Je vous suis infiniment inférieur*, dit-il, *en âge & en savoir. Je ne puis vous offrir que mes respects, & je ne demande de vous qu'un peu de part à cette bonté naturelle que vous avez pour les gens de bien qui aiment l'étude.* Il avoit déja fait la même politesse à *Snellius*, célebre Géomètre de

Hollande. Et en général, il provoquoit tous les Savans à lui accorder leur correspondance par des lettres également polies & instructives.

Sa censure d'*Aristote* se répandit ainsi dans toute l'Europe. Les Péripatéticiens en prirent l'allarme. Ils n'épargnerent ni les injures ni les menaces. Ils le traiterent de téméraire, de visionnaire & d'impie. GASSENDI étoit d'une humeur pacifique. Il ne voulut point faire tête à l'orage, & il estima qu'il étoit plus prudent de supprimer la suite de sa critique, & de la réserver pour un moment plus favorable. En attendant, il s'occupa de toute autre chose. Une découverte faite par un Médecin, nommé *Asellius* de Crémone, faisoit beaucoup de bruit. Notre Philosophe, qui avoit étudié cette science dans le temps qu'il professoit la Philosophie à Aix, qui avoit même fait avec M. *Peyresc* plusieurs dissections, voulut en prendre connoissance. M. *Ansellius* prétendoit avoir trouvé des veines blanches dans le mésentere, qui conduisoient le chyle. GASSENDI ne fut pas de cet avis. Il ne croyoit point que le passage du chyle au foie pût se faire par l'entremise des rameaux de la veine-porte semés par le mésentere, comme servant à porter du foie la nourriture nécessaire aux intestins,

& des inteſtins dans le foie, le chyle deſtiné à être converti en ſang. Il avoit imaginé un paſſage bien plus commode, ſavoir le canal du pore cholidoque, par lequel les Médecins veulent ſeulement que la bile ſe décharge dans les inteſtins. Mais il ſe trompoit ainſi que le Médecin de Pavie, comme l'a fait voir le célebre M. *Pecquet*, par la découverte du canal torachique, qui eſt une ſorte de réſervoir qui verſe la lymphe & le chyle dans la veine ſouclaviere gauche, & de-là dans la veine-cave, pour aller au cœur.

Dans ce temps-là, un Phyſicien habile (M. *Fludd*) publia un Livre contenant l'apologie des Cabaliſtes & des Freres de la Roſe-Croix. L'illuſtre P. *Merſenne* l'avoit attaqué ſans ménagement, & M. *Fludd* avoit répondu avec beaucoup de véhémence. Pluſieurs Auteurs avoient pris la plume pour venger le P. *Merſenne*; mais ce Minime crut que Gassendi étoit ſeul en état de le juſtifier, & de mettre ſon adverſaire à la raiſon. Il lui écrivit pour le prier de ſe joindre à lui. Notre Philoſophe lui répondit que quoiqu'il fût ſur le point de faire un voyage dans les Pays-Bas & dans la Hollande avec M. *Luillier*, il travailleroit même en chemin à la juſtification.

Ces deux amis partirent dans l'Automne de

de l'année 1628, bien résolus d'observer tout, & de philosopher sur tout. Ils rendoient visite aux Savans qu'ils rencontroient sur leur route, & ne laissoient échapper aucun phénomène de la nature sans en tenir compte. Entre ces phénomènes il y en eut un qui frappa nos Philosophes voyageurs : ce fut de la neige à six angles qui tomba à Sedan le 19 Janvier 1629. GASSENDI crut devoir le communiquer au Pere *Mersenne*. Il envoya peu de temps après à M. *Peyresc* une description très-curieuse des Isles flottantes de Saint Omer. *Celle où je m'embarquai*, dit-il dans sa lettre, *est presque un quarré long, ayant treize pas de longueur sur sept pieds de large. Son épaisseur n'étoit pas plus de trois pieds, dont l'un étoit sur la surface de l'eau. L'isle étoit toute couverte d'une herbe fort épaisse, dont je fis faucher une partie, pour pouvoir mieux considérer le fonds. Je remarquai qu'il n'étoit point terreux, mais qu'avec fort peu de terre on y voyoit un tissu continuel de racines; de maniere que ce n'étoit qu'un corps comprimable & spongieux, & qui par sa laxeté & légereté pouvoit facilement surnager. Sa pesanteur étoit néanmoins telle dans l'endroit où l'eau étoit libre, que tout ce que je pouvois faire, c'étoit en pressant mon bateau contre le bord ferme, de le remuer bien lentement par,*

le moyen d'une perche que je poussois.... Jugez de la satisfaction que j'avois de voir à mon aise cette curiosité, & combien agréables étoient les méditations que je faisois, lorsqu'assis sur l'herbe, je me voyois emporter comme par un charme secret avec les arbres voisins.

Il fit connoissance en Hollande avec MM. *Reneri*, premier disciple de *Descartes*, & *Wassenaer*, docte Médecin, & le sujet de leur conversation fut sur-tout un phénomène, connu sous le nom de Parhélies, qui paroissoit à Rome, & qui fixoit l'attention de tous les Savans de l'Europe. GASSENDI promit d'en donner une explication ample & raisonnée, & de la leur envoyer : mais une lettre qu'il reçut de M. *Vanhelmont*, Médecin à Leyde, l'obligea de suspendre son travail. Cette lettre étoit accompagnée d'une dissertation sur cette question : Est-il plus naturel à l'homme de se nourrir de viande que de fruit? En passant par Bruxelles, notre Philosophe avoit déja parlé de cela avec M. *Vanhelmont*, & il n'avoit point été de son avis. Le Médecin s'étoit déclaré pour la viande, & GASSENDI soutenoit au contraire que nous étions destinés à ne manger que du fruit. Il composa à ce sujet un bel écrit latin, dans lequel il prouve assez bien par la conformation de nos dents, que Dieu ne

nous a pas assigné pour nourriture la chair des animaux. Car il a donné de longues dents aiguës, inégales, écartées aux animaux carnaciers, tels que les lions, les tigres, les ours, les chiens, les chats, &c. tandis qu'il a muni de dents courtes, larges, contiguës & disposées d'une même suite à ceux qui doivent se nourrir d'herbes & de fruits, comme les chevaux, les bœufs, les brebis, les cerfs, &c. Or les dents des hommes sont semblables à celles de ces animaux : donc la nature a voulu qu'ils se nourrissent non de viande, mais de fruits. D'ailleurs, si cette sage mere de toutes choses leur avoit destiné la viande pour nourriture, elle la leur auroit préparée comme elle a soin de leur faire cuire les fruits sans qu'ils passent par le feu : au lieu que nous avons en horreur la chair crue, & que nous sommes obligés de la faire cuire pour en ôter la crudité. La nature ne refuse pas le nécessaire ; & qui est-ce qui est plus nécessaire que d'ajouter le goût & le plaisir aux différentes nourritures qu'elle nous donne ? Dans cet âge tendre, où le goût n'est point encore dépravé, si on présente à un enfant de la viande & des fruits en même temps, il n'hésite pas sur le choix, il se saisit des fruits. Que n'arriveroit-il pas, si on le laissoit maître de suivre ce goût ? Notre

Philosophe dit encore que la chair est la semence des maladies, parce qu'elle est une nourriture trop succulente pour notre corps, qu'elle surcharge l'estomac, empêche la digestion, & offusque l'esprit. La nourriture des fruits ne produit pas le même effet. C'est au contraire un aliment léger. Comme il ne fatigue point l'estomac, il se digere facilement, & forme un chyle suffisant & salutaire pour notre nourriture. Tout cet écrit est plein de preuves & de choses qui découvrent une imagination très-féconde, & une sagacité admirable.

GASSENDI finissoit à peine cette réponse à M. *Vanhelmont*, qu'il reçut une lettre de M. *Reneri*, lequel le pressoit de s'acquitter de sa promesse. C'étoit lui demander un travail bien opposé à celui auquel il venoit de se livrer. Mais les grands génies se prêtent à tout, & se plient aux différens objets que la volonté suggere, parce qu'ils saisissent à la premiere vue le point précis de la question. Celui qui nous occupe actuellement, prit donc la plume pour satisfaire à M. *Reneri*; & oubliant presque dans le moment tous les détails anatomiques qu'il avoit dans la tête, il s'enfonça dans la physique & dans la Morale. Il s'agissoit d'expliquer un phénomène singulier, qui avoit été observé à Rome le 10 Mars 1620;

c'étoient quatre parhélies ou faux soleils autour du véritable. GASSENDI commença par se munir de la figure & de la description qu'on avoit donnée à Rome de ces parhélies : mais sans chercher à en expliquer la cause, il se contenta de détruire le préjugé où l'on étoit de croire que ces météores (*a*) présageoient quelque malheur. *C'est une chose pitoyable*, dit-il, *de voir que la plupart des Savans se laissent ainsi emporter à des opinions populaires, & que ces phénomènes, pour arriver rarement, leur jettent de la poussiere aux yeux, comme s'ils n'arrivoient pas naturellement : il est vrai que nous en ignorons les causes, aussi bien que la maniere dont ils sont produits. Si cette ignorance doit nous faire craindre quelque malheur, appréhendons aussi tout ce que la nature produit.* M. *Reneri* fit aussitôt imprimer cette dissertation sous ce titre : *Phenomenon rarum observatum 20 Martii 1629, & ejus causarum explicatio.*

Au milieu de toutes ces occupations, notre Philosophe n'oublioit pas la promesse qu'il avoit faite au Pere *Mersenne* de repousser les attaques de M. *Fludd.* Il s'acquitta enfin de sa promesse, & adressa

(*a*) On trouvera dans le *Dictionnaire Universel de Mathématique & de Physique* la cause des parhélies, & la maniere de les imiter. Voyez l'Art. *Parhélies*, dans le II. Tome.

une lettre à ce Minime, contenant une réfutation des écrits que ce Savant avoit publiés contre lui. Libre de tout engagement, il reprit un travail qui lui tenoit fort au cœur : c'étoit l'examen de la Philosophie d'*Epicure*. Il avoit lu un éloge de ce Philosophe, composé par M. *Puteanus*, que M. *Peyresc* lui avoit communiqué, & cette lecture avoit produit sur son esprit à peu près le même effet que les principes de *Descartes* avoient opéré sur celui du Pere *Malebranche* (a). Il fit des recherches infinies pour connoître à fond la vie & la doctrine d'*Epicure*, parce qu'il croyoit voir dans cette doctrine la base d'une saine Philosophie. Pendant qu'il se livroit à des méditations très-profondes là-dessus, M. *Renieri* le pria par une lettre de vouloir bien lui faire savoir laquelle de ces trois méthodes d'enseigner les enfans, il estimoit la plus convenable : ou de les appliquer à la lecture & à la traduction des Auteurs, ou d'exercer beaucoup leur mémoire, ou de les faire composer. GASSENDI répondit que chacune de ces trois méthodes avoit des avantages particuliers, & qu'il ne falloit point les diviser. Premierement, en lisant

(a) Voyez l'Histoire du Pere *Malebranche* dans le I. Volume de cet Ouvrage.

& traduisant les Auteurs, ils formeront, dit-il, leur style, ils apprendront peu à peu les différentes façons de parler, ils s'approprieront leurs phrases, & se rendront familiers ces mêmes Auteurs par une lecture fréquente & assidue. En second lieu, dans l'enfance, où l'on apprend facilement tout ce que l'on veut, parce qu'on n'est point distrait par aucune passion, rien n'est plus nécessaire que d'exercer la mémoire ; & plus elle est heureuse, plus il est facile de devenir savant. Car la mémoire n'est pas seulement un grand ornement : elle est encore très-utile pour former le jugement. Enfin, quant aux versions, il est certain, qu'en rendant en françois ce qui est en grec ou en latin, ou en rendant en latin ou en grec ce qui est en françois, on s'approprie ce qui est étranger ; on évite avec plus de soin les fautes qu'on feroit, si on se contentoit de parler ces langues ; on choisit les termes les plus propres & les phrases les plus convenables. Ces avis judicieux sont terminés par une belle réflexion sur la Philosophie qu'on enseignoit alors dans les écoles. On avoit refusé à *Reneri* la chaire de Professeur de Philosophie dans l'Université de Leyde, quoiqu'on l'eût jugé très-capable de la remplir. GASSENDI, après lui avoir témoigné le déplaisir qu'il en a,

ajoute : *La Philosophie qui s'enseigne d'ordinaire dans les écoles, n'est qu'une Philosophie de Théâtre, dont l'appareil ne consiste que dans l'ostentation ; tandis que la vraie Philosophie se trouve réfugiée sous les toits de quelques particuliers, qui tâchent de la retenir & de la cultiver à l'ombre & dans le silence.*

C'étoit là aussi l'occupation de notre Philosophe. Il étoit alors à Paris, où il cultivoit de nouveau sa science favorite, l'Astronomie. Il communiquoit ses observations au fameux *Kepler*, Mathématicien de l'Empereur, dont M. *Diodati* lui avoit procuré la correspondance, & se disposoit à observer le passage de Mercure sur le disque du Soleil que *Kepler* avoit prédit pour l'année 1631. Il fit cette observation avec M. *la Mothe le Vayer*. Il méconnut d'abord Mercure, & le prit pour une des taches du Soleil ; mais la rondeur & la vîtesse de cette prétendue tache l'avertirent bientôt de sa méprise, & il continua de suivre la planète jusqu'à la sortie du disque. Il conclut de son observation, que le diamètre apparent de Mercure étoit la centiéme partie de celui du Soleil. Il communiqua son travail aux Astronomes par un écrit qui parut sous ce titre : *Mercurius in sole visus, & Venus invisa, Parisiis anno 1631, pro voto & admonitione Joannis Kepleri.* Il

en reçut mille louanges. Tous les Savans convinrent qu'il avoit la gloire d'avoir fait le premier cette observation ; & M. *Bouillaud* fut si charmé de la maniere dont elle avoit été faite, qu'il dédia à notre Philosophe le dixiéme livre de son Astronomie. *Martin Hortensius* lui témoigna de la même façon le plaisir que lui avoit fait son Ouvrage, en lui en dédiant un qu'il avoit composé sur Mercure.

GASSENDI fit encore une observation à Paris : ce fut la conjonction de Mercure & de Venns, qui arriva le 31 Juillet 1632. Il partit ensuite pour la Province. Il eut pour compagnon de voyage un Conseiller au Grand Conseil, nommé M. *Maridat*. Ils allerent ensemble à Lyon & à Grenoble, & logerent toujours dans les mêmes endroits, sans que le Conseiller connût autrement nótre Philosophe que par sa qualité de Prevôt de l'Eglise de Digne. Un jour étant à Grenoble, M. *Maridat* rencontra dans les rues un de ses amis, qui, après les civilités ordinaires, lui dit qu'il alloit rendre visite à un grand & célébre Philosophe, lequel avoit autrefois demeuré dans cette Ville, & qu'on appelloit GASSENDI. M. *Maridat*, à ce nom de GASSENDI, le pria de souffrir qu'il l'accompagnât. J'en ai tant oui parler, lui dit-il, &

il y a si long-temps que je meurs d'envie de le connoître, que je n'en laisserai pas échapper l'occasion. Mais quelle fut sa surprise, lorsque son ami lui fit reprendre le chemin de son auberge, & qu'il le conduisit chez le Prévôt de l'Eglise de Digne. Il ne pouvoit revenir de son étonnement, & ne se lassoit point d'admirer la modestie de ce grand homme, qui pendant tout son voyage n'avoit pas dit un mot qui eût pu le faire connoître. Il lui demanda avec instance son amitié, & eut soin de la cultiver pendant toute sa vie.

Notre Philosophe étoit à peine arrivé en Provence, qu'on s'apperçut à Paris de son absence. Tous les Gens de Lettres lui écrivirent pour le prier de ne pas préférer le séjour de la Province à celui de la Capitale où il étoit si désiré. » Venez, lui marquoit *Chapelain*, nous vous suivrons dans » les cieux & dans le centre de la terre; » vous nous expliquerez les causes de tou» tes choses, & nous deviendrons sages » en vous écoutant ». Malgré ces sollicitations, il demeura tranquille chez lui. La raison de cette sorte de retraite est singuliere. C'est qu'un Seigneur qui aimoit autant notre Philosophe qu'il l'estimoit, vouloit qu'il logeât drns son Hôtel, qu'il y vécût comme son propre frere, & qu'il

acceptât une pension de mille écus. GASSENDI aimoit trop la liberté & l'indépendance pour la mettre à prix. Son ame grande & élevée auroit trop souffert de contracter des obligations sans être en état de les reconnoître. Un état libre & médiocre lui paroissoit préférable à toutes les richesses qu'il auroit pu tenir des libéralités de quelqu'un ; & les Grands n'étoient à ses yeux que des hommes ordinaires, qui n'étoient pas assez puissans pour acheter la liberté d'un Philosophe.

Des occupations continuelles ne laissoient pas à GASSENDI le temps de regretter le séjour de Paris. M. *Diodati* lui envoya de Londres un Livre nouveau intitulé : *De la vérité, en tant qu'elle est distincte de la révélation, du vraisemblable, du possible & du faux, par Milord Hebert*, en le priant de l'examiner. C'est un Ouvrage très-hardi, dans lequel on trouve des semences de déisme, soutenues d'un ton avantageux, qui annonce un Auteur peu disposé à souffrir patiemment une critique, quelque raisonnable qu'elle fût. Notre Philosophe lut ce Livre, & ne le goûta point. Il répondit à M. *Diodati*, que quoiqu'il eût mérité les éloges du Pape & de plusieurs graves personnages, il n'en étoit pas moins répréhensible, & en général fort médiocre. *Milord*,

lui écrit-il, *me semble être allé un peu vîte ; & avoir un peu trop bonne opinion de son fait : il semble même excéder aux louanges qu'il se donne à lui-même & à son Ouvrage, comme si tous ceux qui l'ont précédé étoient des aveugles. J'en ai certes en moi-même, si je l'ose dire, une sorte de compassion, & principalement quand je considere que cet Ouvrage n'est qu'une espèce de Dialectique qui peut bien avoir sa recommandation, mais qui n'empêche pas qu'on n'en puisse forger cent autres de pareille valeur, & même de plus grande.* Son dessein étoit de laisser là ce Livre pour ce qu'il valoit : mais M. *Peyresc* s'étant joint à M. *Diodati* pour l'engager à le réfuter, il composa une critique qu'il communiqua en manuscrit à quelques Savans, & particulierement à Milord *Hebert*, & qui n'a été imprimée qu'après sa mort sous ce titre : *Ad Librum D. Eduardi Heberti Angli de veritate, Epistola.*

Ce travail fini, il s'amusa à faire des expériences sur les yeux de quelques animaux particuliers, comme Tons, Lamies, Dauphins, Bœufs, Moutons, Chats, Chat-huants, &c. & il découvrit que la concavité de l'œil, qui embrasse les humeurs vitrée, cristalline & aqueuse, est un vrai miroir concave, qui seul représentant les objets renversés, les peint en

leur forme naturelle, après que ces mêmes objets ont été renversés par le cristallin. Il étoit alors à Aix, où il suivoit un procès qu'il avoit sur la Prevôté de Digne, & il logeoit chez son ami M. *Peyresc*. Ce Magistrat, charmé de la découverte qu'il venoit de faire sur les yeux des animaux, voulut qu'il examinât aussi ceux des hommes. Il demanda au Parlement le cadavre d'un criminel condamné à être pendu; & comme c'étoit un homme qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer au progrès des Sciences, il résolut de chercher en même temps sur ce cadavre les veines lactées, qui depuis la découverte d'*Harvée* sur la circulation du sang, excitoient la curiosité des Physiciens. Pour mieux réussir dans cette expérience, il recommanda au Concierge de bien faire manger le criminel avant qu'on lui lût son Arrêt. Le cadavre fut porté au Théâtre public des Anatomies; & GASSENDI, accompagné de M. *Peyresc*, commença par chercher ces veines, les découvrit & les examina pendant long-temps. Ayant attaché le principal tronc des boyaux, il en fit ouvrir plusieurs, & il en sortit du lait.

Après avoir demeuré une année à Aix, GASSENDI se retira à Digne, & il en partit bientôt pour faire un petit voyage dans quelques lieux de la Provence, remarqua-

verſellement regretté de tous les Savans ; dont il étoit l'appui & le Mécène. Il n'oublia pas ſon ami dans ſon teſtament. Il lui fit préſent de cent volumes à ſon choix, de tous ſes inſtrumens de Mathématiques, & du portrait de *Wendelin*, ſavant Aſtronome Flamand. Cette perte affligea ſi fort notre Philoſophe, qu'il reſta une année entiere ſans rien faire. Seulement il fit part à *Galilée* du ſujet de ſa douleur, & tâcha de le conſoler d'avoir perdu un œil. On lit dans cette lettre ce paradoxe : *Nous ne voyons diſtinctement les objets que d'un œil, quoiqu'ils ſoient ouverts tous les deux.* Devenu plus tranquille, il mit la derniere main à un Traité ſur la communication du mouvement, qu'il avoit commencé depuis long-temps. Ce Traité intitulé, *De motu impreſſo à motu tranſlato*, & diviſé en trois lettres, contient la ſolution des principales difficultés du mouvement en général, & en particulier de celui de la terre. Il eſt comme établi ſur ce théorême : *Si le corps ſur lequel nous ſommes eſt tranſporté, les mouvemens que nous faiſons nous paroiſſent arriver, & arrivent en effet de la même maniere que ſi ce corps étoit immobile.* De-là il étoit aiſé de conclure que le Soleil doit paroître ſe mouvoir, quoiqu'il ſoit immobile, dès que la terre ſe meut autour de lui. C'étoit auſſi

aussi la pensée de l'Auteur : mais le malheur de *Galilée* (a) avoit fait de si fortes impressions sur son esprit, qu'il craignoit de s'expliquer ouvertement. *Je sai*, dit-il, *que ceux qui soutiennent le sentiment de* Copernic, *expliquent fort solidement les endroits de l'Ecriture, touchant le repos de la terre & le repos du soleil ; mais voyant que des gens qui ont une grande autorité dans l'Eglise leur donnent un sens différent, je ne rougis pas de les suivre & de captiver mon entendement en cette occasion, non que je compte leur décision comme un article de foi, mais je le regarde comme un grand préjugé.*

Pendant qu'il vivoit ainsi dans le fond de la Provence, absorbé dans l'étude de la Philosophie, les Prélats de la Province d'Embrun songeoient à le faire nommer Agent du Clergé. Un Seigneur qui l'aimoit beaucoup (le Comte d'*Alais*) en fut instruit, & se donna, sans en être prié, tous les mouvemens nécessaires pour faire réussir cette affaire. Il en écrivit à tous les Evêques de la Provence, leur faisant valoir le mérite de celui pour qui il s'intéressoit. Presque tous promirent leur voix lors

(a) *Galilée* fut détenu long-temps dans les prisons de l'Inquisition, pour avoir soutenu ce sentiment. On verra le détail de cette affaire dans l'histoire de ce grand homme, qu'on trouvera dans la classe des Mathématiciens.

de la nomination. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que l'Evêque de Digne, qui étoit plus à portée que tous les autres d'eſtimer notre Philoſophe, forma les plus fortes oppoſitions. Il eſt vrai qu'il eut le chagrin de n'être pas écouté. GASSENDI eut preſque toutes les voix, quoique le neveu du Préſident de l'Aſſemblée fût en concurrence avec lui. Il falloit encore faire agréer cette nomination par l'Aſſemblée du Clergé de France, qui étoit convoquée à Paris; & le Comte d'*Alais* craignant les brigues du neveu du Préſident pour faire refuſer cet agrément, força notre Philoſophe à partir pour cette Ville, afin de prévenir l'effet de ſes ſollicitations. L'Aſſemblée fut transférée à Mante. GASSENDI y alla. Dès le premier jour ſon affaire fut propoſée. On nomma des Commiſſaires du premier & du ſecond ordres pour l'examiner. Cet appareil, qui annonçoit des intrigues & des cabales, déplut ſi fort à GASSENDI, qu'il céda ſon droit à ſon compétiteur, moyennant la ſomme de 8000 livres qui lui fut promiſe, & qu'il ne toucha jamais.

Après cet accommodement, il revint à Paris, & ne ſongea plus qu'à voir ſes amis. Le P. *Merſenne* fut ſur-tout charmé de le revoir. Il étoit venu juſtement dans le temps que ce Minime cherchoit des Savans

qui voulussent proposer à *Descartes* des objections sur ses Méditations Métaphysiques (*a*). Notre Philosophe s'excusa d'abord de ne pouvoir le faire. Il donna pour raison de ce refus, que *Descartes* dans son Traité des Météores avoit parlé des parhélies sans daigner le citer, quoiqu'il n'eût eu communication de ce phénomène que par son canal. Le Pere *Mersenne* fit connoître à *Descartes* la faute qu'il avoit faite de ne pas parler de GASSENDI dans son Ouvrage ; & ce grand homme en convenant de son tort, ne put s'empêcher d'admirer la modération qu'avoit eue notre Philosophe de retenir sa plainte pendant plus de trois ans. Celui-ci parut oublier cette inattention; & pour contenter le Pere *Mersenne*, il travailla à réfuter les Méditations Métaphysiques. Il se souvint un peu dans sa réfutation de l'oubli de *Descartes*, malgré l'espèce de réparation qu'il en avoit reçue. Sa dissimulation étoit pourtant si fine & si approchante de la modestie, qu'il n'y eut presque que *Descartes* qui la reconnut. Ce grand homme y répondit. Il loua le style de l'Auteur qui lui parut très-beau & très-agréable, & soutint qu'il avoit cependant moins employé les raisons d'un Philosophe pour réfuter ses opi-

(*a*) Voyez l'Histoire de *Descartes*, qui suit.

nions, que les artifices d'un Orateur pour les détruire. Il fit ensuite parler l'esprit & la chair, comme si c'étoient deux personnages qu'il eût voulu introduire sur la scène. GASSENDI crut se reconnoître sous celui de la chair ; & quoique *Descartes* le qualifiât de » parfait Philosophe, de per- » sonnage autant recommandable par l'in- » tégrité de ses mœurs & la candeur de son » esprit, que par la profondeur & la subti- » lité de sa doctrine » ; qu'il lui assurât » que son amitié lui seroit très-chere, & » qu'il tâcheroit de la mériter de plus en » plus » ; quoique *Descartes*, dis-je, fît ces protestations, cette reconnoissance de la chair blessa beaucoup notre Philosophe. De mauvais esprits voulurent profiter de cette occasion pour l'aigrir contre son adversaire ; mais il se contenta de s'en plaindre au Pere *Mersenne*. Ce Minime en fit part à *Descartes*, qui fit une réponse amere, dont GASSENDI fut très-mécontent. » Il me semble, dit-il, que M. GASSENDI » seroit fort injuste, s'il s'offensoit de la » réponse que je lui ai faite ; car je n'ai eu » soin que de lui rendre la pareille, tant à » ses complimens qu'à ses attaques, quoi- » qu'il ait eu l'avantage sur moi, en ce que » j'ai toujours oui dire que le premier coup » en vaut toujours deux ; de sorte que

» quand je lui aurois rendu le double, je » ne l'aurois que justement payé. Il se peut » faire qu'il soit touché de mes réponses, à » cause qu'il y reconnoît la vérité; mais » pour moi je ne l'ai point été des objec- » tions par une raison contraire: si cela est, » ce n'est pas par ma faute ». Notre Philosophe trouva cette réponse tout à la fois fiere & désobligeante. Il dissimula pourtant la peine qu'elle lui faisoit, & attendit un moment plus favorable pour s'expliquer avec son Auteur, La mémoire de son illustre ami M. *Peyresc*, qui lui étoit si chere, dissipa son chagrin. Il pensoit depuis sa mort à composer la vie de ce grand Magistrat; & pour oublier cette petite altercation, il se livra entierement à ce travail. Cette vie divisée en six livres, parut en 1641 sous les auspices du Comte d'*Alais*. On y voit avec plaisir l'exposition du savoir de M. *Peyresc*, de son amour pour toutes les belles connoissances, de son travail infatigable pour le progrès des Sciences & des Beaux-Arts, & de sa libéralité vraiment royale pour tous les Savans. Cet ouvrage fut universellement applaudi. Le Chancelier *Seguier*, qui le lut d'abord qu'il parut, manda deux fois GASSENDI chez lui pour lui en témoigner sa satisfaction. Le Prince *de Condé* le trouva si beau, qu'il voulut voir son Auteur

pour le combler d'éloges & de politesses. Notre Philosophe reçut ces complimens comme il le devoit, & tâcha de bien mériter de plus en plus des humains par des productions utiles.

Il travailloit depuis long-temps à la vie d'*Epicure*, à laquelle il vouloit joindre son apologie & l'analyse de sa doctrine; & il avoit formé la résolution de finir enfin cet Ouvrage, lorsqu'il apprit la mort de *Galilée*. Cette nouvelle affligeante lui rappella que dans son Traité de la communication du mouvement il avoit promis deux lettres sur l'accélération des graves dans leur chute. C'étoit le développement de la théorie de *Galilée* à ce sujet. Le Recteur du Collége des Jésuites de Dijon, nommé le Pere *Cazré*, attaqua cet Ouvrage, & soutint que la doctrine que l'Auteur adoptoit étoit établie sur un faux raisonnement. Notre Philosophe ne fut pas de cet avis. Il combattit avec force les attaques de ce Jésuite, & soutint sans ménagement le mouvement de la terre. Les preuves étoient convaincantes. Cependant M. *Morin*, Professeur de Mathématiques au Collége Royal, en jugea autrement. Il fit une visite à GASSENDI, & lui annonça qu'il alloit à la campagne pour achever un Traité contre le mouvement de la terre. Le Pere *Mersenne* & quelques

autres Savàns qui furent instruits de ce projet, voulurent l'en faire désister; mais il prit leur conseil en mauvaise part, & se brouilla avec eux. Notre Philosophe fut sur-tout enveloppé dans cette disgrace, parce que M. *Morin* croyoit qu'il étoit le chef de ses adversaires. Ce fut aussi à lui qu'il adressa ses coups. Il publia son Traité sous ce titre : *Alæ telluris fractæ*, (Les aîles de la terre brisées), dans lequel il parla de GASSENDI avec autant d'aigreur que d'impolitesse. GASSENDI répondit à cet écrit par une lettre, qui est la quatriéme, qui compose son Traité de la communication du mouvement. Il y fait voir d'abord que M. *Morin* lui disoit des injures sans aucune raison. Il examine ensuite le flux & le reflux de la mer, & le mouvement de la terre. On lit après cela des Prolégomènes sur le mouvement. Et il traite en dernier lieu de la chute des graves. Ce fut là le premier acte d'hostilité que GASSENDI fit contre M. *Morin*. Il eut peu de temps après bien d'autres torts. Le Professeur du Collége Royal étoit grand partisan de l'Astrologie, & il soutenoit que c'étoit une vraie science. Il croyoit aussi avoir fait la découverte des longitudes; & il vouloit que notre Philosophe fût Astrologue, & qu'il approuvât

ſa découverte : il s'adreſſoit mal. GASSENDI mépriſoit l'Aſtrologie. Il ne vouloit point encore donner ſon approbation à la prétendue découverte de M. *Morin*. L'amour-propre de celui-ci en fut bleſſé, & il ne put lui pardonner ce refus. Malgré ſa colere, il eſtimoit tant GASSENDI, qu'un ami commun lui ayant propoſé de ſe réconcilier avec lui, il fit toutes les démarches néceſſaires pour cela. Notre Philoſophe répondit très-gracieuſement à ſes préventions, & la paix fut bientôt conclue.

Une chaire de Mathématiques au Collége Royal étant devenue vacante dans ce temps-là, le Cardinal de *Richelieu* l'en nomma Profeſſeur. Notre Philoſophe la refuſa d'abord, parce qu'il vouloit déſormais vivre tranquille ſans ſoins & ſans embarras : mais le Cardinal le preſſa d'une maniere ſi obligeante, qu'il ne put ſe diſpenſer de l'accepter. Il en prit poſſeſſion le 23 Novembre de l'année 1645, par une harangue latine qu'il prononça en préſence du Cardinal & de pluſieurs perſonnes de la premiere diſtinction. Il fit dans cette harangue l'éloge de tous les Profeſſeurs, & particulierement celui de M. *Morin* qui devenoit ſon Collegue. Elle fut imprimée la même année avec le titre d'*Oratio inauguralis*, in-4°.

Pendant

Pendant qu'il tâchoit de vivre en bonne intelligence avec tout le monde, on ne cessoit de l'animer contre *Descartes*. Il se souvenoit lui-même que ce grand homme dans sa réponse l'avoit appellé chair (*caro*), & cette expression lui tenoit fort au cœur. Ce fut une raison de plus pour répliquer à cet illustre adversaire. Il publia donc des *instances* qui sont terminées par ces paroles remarquables: *En m'appellant chair*, dit-il à Descartes, *vous ne m'ôtez pas l'esprit; vous vous appellez esprit, mais vous ne quittez pas votre corps. Il faut donc vous permettre de parler selon votre génie: il suffit qu'avec l'aide de Dieu je ne sois pas tellement chair, que je ne sois encore esprit; & que vous ne soyiez pas tellement esprit, que vous ne soyiez aussi chair; de sorte que ni vous, ni moi, nous ne sommes ni au-dessus, ni au-dessous de la nature humaine. Si vous rougissez de l'humanité, je n'en rougis pas.*

Tous les Savans virent avec douleur cette rupture ouverte entre les deux plus grands Philosophes du siècle. M. l'Abbé *d'Estrées*, qui fut ensuite Cardinal, grand amateur des Sciences, étoit fâché que cette brouillerie formât une espéce de schisme dans la République des Lettres. Il se donna tous les mouvemens nécessaires pour les réconcilier. La chose n'étoit pas

difficile. Il s'agiſſoit de réunir deux Philoſophes qui s'eſtimoient mutuellement. Pour parvenir à cette réunion, il les invita à dîner avec pluſieurs de leurs amis communs, tels que le Pere *Merſenne*, M. *de Roberval*, l'Abbé *de Maroles*, &c. GASSENDI fut le ſeul qui ne ſe trouva pas à ce feſtin. Une incommodité qui lui étoit ſurvenue pendant la nuit, l'empêcha de ſortir. Mais après le dîné, M. l'Abbé *d'Eſtrées* mena toute la compagnie chez notre Philoſophe; & ce fut-là que nos deux adverſaires s'embraſſerent. Dès que ſa ſanté lui permit de ſortir, GASSENDI fut rendre ſa viſite à *Deſcartes*. Ils s'accuſerent de trop de crédulité de part & d'autre, & cimenterent pour toujours les aſſurances d'une amitié conſtante & réciproque.

Le premier uſage que notre Philoſophe fit de ſa ſanté & de ſon loiſir, fut de mettre enfin la derniere main à ſon Ouvrage ſur la Philoſophie d'*Epicure*. Il le publia en 1649 en trois volumes *in-folio*, ſous ce titre: *De vitâ, moribus & placitis Epicurii, ſeu animadverſiones in decimum Librum Diogenii Laertii*; c'eſt-à-dire, *De la vie, des mœurs & des opinions d'Epicure*; ou *Remarques ſur le dixiéme Livre de Diogene de Laërce*. Cet Ouvrage eſt diviſé en huit Livres. Les deux premiers contiennent la vie d'*Epicure*. Il fait ſon apologie au troiſiéme, & le venge

des calomnies de *Zenon* & des Stoïciens. Il le justifie ensuite sur les reproches d'incontinent & de voluptueux qu'on lui a faits. Il nous apprend dans les autres Livres, que le jardin de ce Philosophe n'étoit rien moins qu'un lieu de débauche, quoique plusieurs femmes y demeurassent, & que l'étude de la Philosophie étoit l'unique occupation de tous ceux qui y habitoient avec lui. Enfin le huitiéme & dernier Livre contient une exposition des avantages qui reviennent aux hommes de la culture des Arts libéraux, contre le sentiment d'*Epicure*.

GASSENDI fit beaucoup de corrections & d'additions à cette composition. Il voulut examiner plus particulierement la doctrine & les sentimens du Philosophe d'Athènes. Il s'engagea ainsi dans un travail qui devint insensiblement un juste volume, & qui forma une espéce de cours de Philosophie, divisé en trois parties, l'une destinée à la Logique, la seconde à la Physique, & la troisiéme à la Morale.

Notre Philosophe étoit alors en Provence, où sa santé l'avoit obligé de se rendre pour respirer l'air natal, & il faisoit imprimer ses ouvrages à Lyon. Sa réputation étoit alors dans son plus haut période. Quoiqu'il ne fût plus sur le théâtre

éclatant de Paris, où le mérite eſt au grand jour, il n'en étoit pas moins recherché de toutes les perſonnes éclairées ſans diſtinction d'état. Il recevoit journellement des témoignages d'eſtime par des lettres extrêmement polies. La Reine *Chriſtine*, qui vouloit connoître les plus grands Philoſophes, parloit ſouvent de lui à M. *Bourdelot*, ſon premier Médecin ; & c'étoit avec tant d'intérêt, que celui-ci crut devoir l'écrire à GASSENDI, afin qu'il lui en marquât ſa ſenſibilité. C'eſt auſſi ce que fit notre Philoſophe. Il adreſſa à la Reine de Suede une lettre, dans laquelle il éleve les qualités de cette Princeſſe par les louanges les plus délicates. La Reine répondit à ces complimens par des verités très-flatteuſes. » Vous » êtes ſi généralement honoré & eſtimé, » lui répond-elle, de tout ce qui ſe trouve » de perſonnes raiſonnables dans le mon- » de, & on parle de vous avec tant de vé- » nération, que l'on ne peut, ſans ſe faire » tort, vous eſtimer médiocrement. Ne » vous étonnez donc pas s'il ſe trouve au » bout du monde une perſonne qui ſe voit » intéreſſée à vous eſtimer infiniment, & » ne trouvez pas étrange qu'elle ait ſuborné » vos propres amis pour vous faire con- » noître qu'elle ne s'éloigne pas des ſenti- » mens de tout le genre humain, lorſqu'il

» est question de donner à votre mérite » une estime non commune... Souffrez que » mes lettres interrompent quelquefois » vos méditations & votre loisir. Je vous » consulterai comme l'oracle de la vé- » rité pour m'éclairer de mes doutes... & » croyez que je ne serai jamais ingrate en- » vers vous, & que je veux cultiver avec » soin l'estime & la bienveillance d'un si » grand homme que vous êtes «.

Le but de toutes ces politesses étoit d'engager notre Philosophe à aller demeurer à Stockholm auprès de la Reine. Il répondit à cette invitation par une seconde lettre à *Christine*, pleine d'esprit & de modestie, dans laquelle il s'excuse de ne pouvoir faire ce voyage sur son âge avancé, sur ses infirmités continuelles, & sur l'habitude qu'il avoit de vivre dans un climat plus tempéré que celui de la Suede.

Malgré ces infirmités, sa tête étoit si saine, & son ardeur pour l'étude si grande, qu'il composa & publia presque coup sur coup une multitude d'Ouvrages. Ce fut d'abord la vie de *Tycho-Brahé*, celle de *Copernic*, de *Puerbachius* & de *Régiomontanus*, savans Astronomes. Parurent ensuite une *Notice de l'Eglise de Digne*, un *Traité de la Musique*, & une nouvelle édition du *Traité des Sésterces*, qu'il avoit déja publié

avec ses appendices sur le dixiéme livre de *Diogene de Laërce*. Le Traité de la Musique est divisé en cinq chapitres. Il la définit l'art de chanter & de varier sa voix selon les différentes inflexions. Dans le corps de l'Ouvrage il traite des divers genres de Musique, des tons, des modulations, des consonnances & des modulations qu'elles ont ensemble. Le Traité des Sesterces qui est court, mais fort exact, est très-utile pour la connoissance des monnoies. L'Auteur y fixe l'once de l'argent à soixante-quatre s. tournois, suivant l'Edit de 1636; & évalue les Sesterces à leur juste prix.

Tous ces travaux dont on avoit été instruit à Paris, avant même qu'ils fussent publics, firent juger aux amis de GASSENDI, que sa santé étoit rétablie, & ils ne cesserent de l'obséder pour le faire revenir en cette Ville. Il céda enfin à leurs sollicitations, & partit dans le mois de Mai de l'année 1653. Sa présence fit grand plaisir à tous les Savans. On le regardoit comme un homme ressuscité. Il écrivit lui-même à M. *Windelin : Me voici revenu non de l'Achéron, mais des portes de la mort. Je suis bien rétabli d'une longue & dangereuse maladie qui m'a détenu plusieurs années en Provence.* Cependant, malgré cette apparence d'un parfait rétablissement, il retomba ma-

lade, & devint si foible, qu'il fut obligé de se priver de ses entretiens avec ses amis, & du plaisir de l'étude. Il gagna encore peu par ce régime. Sa santé dépérissoit à vue d'œil, & il languît ainsi jusqu'au mois de Février 1655, où sa maladie se déclara tout-à-fait par une colique furieuse, qui fut suivie d'un flux de ventre immodéré & d'un vomissement violent. M. *Gui-Patin* lui fit administrer quelques remedes qui calmerent son mal. Il passa même l'Eté assez tranquillement. Mais au commencement de l'Automne sa maladie se déclara d'une maniere si violente, que les meilleurs médicamens n'opererent aucun soulagement. Les plus célebres Médecins, qui étoient tous de ses amis, ne le quittoient point. Ils avoient déja fait faire de concert neuf saignées au malade, qui en étoit extrêmement affoibli. Le plus vieux des Médecins lui ayant tâté le pouls, opina qu'il ne falloit plus réitérer la saignée. Un autre Médecin fut de même avis : mais un troisiéme embrassa l'opinion contraire, & la défendit avec tant de véhémence, qu'il entraîna tous les autres dans son sentiment. Le malade fut donc saigné pour la dixiéme fois. Trois autres saignées suivirent encore celle-ci ; de sorte que son Secretaire, allarmé de cette grande perte de sang,

voulut en épargner une cinquiéme par un mensonge officieux : mais il en fut sévérement réprimandé, & son maître n'en fut saigné que plus copieusement.

GASSENDI, épuisé par tant de saignées, comprit que les Médecins n'entendoient rien à son mal, & qu'il n'y avoit aucun espoir de guérison. Lorsque le Chirurgien se présenta pour le saigner de nouveau, il dit à son Secretaire, en donnant son bras : *Il vaut mieux s'endormir paisiblement dans le Seigneur, que de perdre la vie avec de plus vifs sentimens.* Il fit après cela appeller son Confesseur, & reçut le Viatique. *Gui-Patin* s'étant approché de son lit après la Communion pour lui conseiller de mettre ordre à ses affaires ; il leva gaiement la tête, & lui dit à l'oreille : *omnia præcepi : atque animo mecum anteperegi.* Ses forces s'affoiblirent au point qu'on ne pouvoit presque plus entendre ce qu'il disoit : & comme il s'apperçut qu'il touchoit à son dernier moment, il porta la main de son Secretaire sur son cœur, en lui disant ces mots, qui furent les dernieres paroles qui sortirent de sa bouche : *Voilà ce que c'est que la vie de l'homme.* Il expira le 24 Octobre 1655, à quatre heures après-midi, âgé de soixante-trois ans & neuf mois.

On a écrit que notre Philosophe avoit

terminé sa carriere d'une maniere moins édifiante, & qu'il avoit dit avant que de mourir : *Je ne sai qui m'a mis au monde, j'ignore quelle est ma destinée, & pourquoi l'on m'en tire.* Mais l'Auteur de sa vie (le Pere *Bougerel*) l'a lavé assez bien de cette accusation. Cet Historien s'est appliqué aussi à le justifier des reproches qu'on lui fait de n'avoir point eu de religion, & d'avoir été lié très-étroitement avec des esprits forts qui ne croyoient rien. M. *Morin* disoit : » Savez-vous pourquoi il dissi-» mule ? C'est par crainte du feu, *metu ato-» morum ignis.* Mais c'étoit un ennemi déclaré de GASSENDI, qui doit être tenu pour suspect. Le reproche le plus sérieux & le plus important qu'on lui a fait sur son orthodoxie, est celui de M. *Arnauld.* Dans son Livre sur *Epicure*, notre Philosophe a écrit, *qu'il n'y a point de preuves solides qui nous empêchent de croire que notre ame n'est distinguée de notre corps, que comme un corps subtil l'est d'un corps grossier* ; & M. *Arnauld* a eu raison de soutenir que cela étoit très-répréhensible. Oui, sans doute, chrétiennement parlant : mais GASSENDI écrivoit en Philosophe, & faisoit abstraction des vérités de la Religion, qu'il a toujours respectées.

Deux jours après son décès, on le porta

à la paroisse de saint Nicolas des Champs. Un grand concours de monde, des personnes de la premiere distinction, & presque tous les Savans qui étoient dans Paris, assisterent à ses obseques. M. *de Montmort*, Maître des Requêtes, l'un des quarante de l'Académie Françoise, les avoit ordonnées. Ce digne ami le fit enterrer à la chapelle saint Joseph, dans le tombeau de sa famille, auprès de *Guillaume Budée*, son grand oncle, & le plus savant homme de son siécle. Il fit ensuite élever un mausolée sur sa tombe, au-dessus duquel est son buste en marbre blanc, soutenu par une table de marbre noir, sur laquelle on lit cette épitaphe : *Petrus* GASSENDUS, *Diniensis civis, ejusdem Ecclesiæ Præpositus, Sacræ Theologiæ Doctor, in Academiâ Parisiensi Regius Mathematicarum Professor; hìc requiescit in pace; qui natus est anno Christi* 1598, *die* 11 *Kalend. Februarii. Obiit* 1655, *die Kalend. Novemb. Depositus est* 7 *Kalend.* Henricus Ludovicus HALBERTUS DE MONTMORT, *Libellorum Supplicum Magister, viro pio, sapienti, docto, amico suo, & hospiti posuit* (a).

La mort de GASSENDI consterna toute

(*a*) L'Auteur de la *Vie de Gassendi* a rapporté une autre épitaphe, composée par quatre de ses disciples, qui est très-belle.

l'Europe ſavante. Preſque tous les Gens de Lettres répandirent des pleurs ſur ſon tombeau. Le Succeſſeur de ce grand homme dans la Prévôté de Digne, prononça ſon Oraiſon funebre dans la Cathédrale de cette Ville: L'Egliſe étoit remplie, & on n'y entendoit que des gémiſſemens. Les vieillards auſſi attendris que les autres, convinrent qu'ils n'avoient jamais vu une conſternation ſi générale.

Notre Philoſophe méritoit bien ces larmes & ces regrets. Une ſimplicité ingénue, une politeſſe aiſée, une candeur aimable, & une converſation également enjouée & inſtructive, lui avoient gagné le cœur de toutes les perſonnes qui l'avoient connu; & il avoit acquis l'eſtime des Savans & des hommes bien nés par la beauté & la délicateſſe de ſon eſprit, par ſon grand ſens, par une étude continuelle, par un travail aſſidu, par ſa méthode ſinguliere de découvrir la vérité, par la profondeur & la variété de ſes connoiſſances, enfin par l'excellence de ſes productions & l'intégrité de ſes mœurs. Toutes ces qualités étoient moins l'ouvrage de la nature que celui de l'art. S'il avoit reçu en naiſſant d'heureuſes diſpoſitions, il les avoit auſſi cultivées avec grand ſoin. Il ſe levoit à trois heures du

matin, quelquefois à deux, jamais plus tard qu'à quatre, & étudioit jusqu'à onze heures, à moins qu'il ne fût interrompu par quelque visite. Il dînoit vers le midi. Son repas consistoit presque toujours en légumes. Il mangeoit fort rarement de la viande, & ne buvoit que de l'eau. Sur les trois heures il se remettoit à l'étude jusqu'à huit. Il soupoit alors assez légerement, & se couchoit entre neuf & dix.

Il s'énonçoit d'une maniere agréable, & avoit des reparties fines. Lorsqu'on le prioit de dire son avis sur quelque question, il s'excusoit sur les bornes de son esprit, exagéroit son ignorance; & quand il étoit forcé de s'expliquer, c'étoit toujours avec une sage défiance. A l'arrivée des Gens de Lettres, il se contentoit de leur donner des marques de bienveillance, sans chercher à surprendre leur estime par ses discours. Toute son étude ne tendoit qu'à devenir plus savant & meilleur. Aussi avoit-il mis sur ses livres ces paroles, *sapere aude*.

Il vécut sans ambition & presque sans fortune. Une égalité d'ame admirable le mettoit au-dessus de tous les événemens de la vie. C'étoit un vrai sage, que rien n'étoit capable d'émouvoir. Il étoit pré-

paré à tout. Il ne se mit jamais en colere. On le trouvoit toujours doux, poli, complaisant, ennemi des brouilleries, des divisions, des querelles. Son érudition étoit prodigieuse. Ses connoissances embrassoient toutes les sciences, & son style pur, élégant & nourri des bons Auteurs du siécle d'*Auguste*, rendoit agréable tout ce qu'il écrivoit. Enfin c'étoit un Philosophe par excellence, aussi vertueux que savant.

Métaphysique de GASSENDI, *ou Systême sur la nature & les fonctions de l'ame.*

Avant que l'Eglise eût défini l'ame, on la croyoit corporelle. On lit dans les anciens Conciles : » Des Anges & des » Archanges & de leurs puissances, aux- » quelles j'ajoute nos ames, ceci est le » sentiment de l'Eglise Catholique, que vé- » ritablement ils sont inintelligibles, mais » qu'ils ne sont pourtant pas invisibles, & » destitués de tout corps, comme vous » autres Gentils le croyez ; car ils ont un » corps fort délié, soit d'air, soit de feu «. *Tertullien* étoit aussi de ce sentiment. Il disoit que l'ame ne seroit rien, si elle n'étoit corps ; & que tout ce qui est ou existe, est corps à sa maniere. Ce qui a fait avan-

cer à Saint *Augustin*, que *Tertullien* a cru que l'ame étoit corps, parce qu'il n'a pu la concevoir incorporelle, & qu'il craignoit que si elle n'étoit pas corps, elle ne fût rien. Il est décidé aujourd'hui que l'ame est un esprit. Mais en raisonnant là-dessus suivant les lumieres naturelles, on peut dire que l'ame est une chose qui étant dans le corps, fait que l'animal est dit vivre & exister, comme il est dit mourir lorsqu'elle cesse d'y être. Car la vie est comme la présence de l'ame dans le corps, & la mort en est comme l'absence.

Mais qu'est-ce que cette chose qui forme l'ame? C'est un être qui, quoiqu'imperceptible à la vue, peut néanmoins être apperçu par l'entendement, en faisant réflexion sur la chaleur, la nutrition, le sentiment, le mouvement & les autres fonctions de l'animal, qui ne peuvent avoir lieu sans un principe réel & effectif.

Ce sera une espéce de feu très-atténué, ou une sorte de petite flamme, qui, tant qu'elle est en vigueur, ou qu'elle est allumée, fait la vie de l'animal, lequel meurt lorsqu'elle s'éteint. Afin que cette flamme puisse agir, il faut qu'il y ait dans le corps de petites cavités, & de petits passages libres & ouverts, dans lesquels elle s'insinue & se meuve librement. Il doit

y avoir aussi dans cette petite flamme de petits espaces, pour qu'elle puisse toujours garder sa mobilité.

Cette supposition que l'ame est une petite flamme n'est pas absolument gratuite. On la soutient par plusieurs preuves. Premierement, la chaleur qui est fort sensible dans l'animal, demeure autant dans le corps que l'ame y demeure, & périt lorsqu'elle cesse d'y être. En second lieu, cette flamme exige une nourriture comme celle d'une lampe, sans quoi elle s'éteint: ce qui oblige l'animal à lui fournir des alimens pour l'empêcher de s'éteindre, c'est-à-dire, pour ne pas mourir. Le mouvement continuel du cœur & des artères qui lui sont adhérentes, fournit la troisiéme preuve. Car cette matiere grasse & inflammable étant contenue dans le sang, il faut que le sang soit continuellement agité pour ne pas se refroidir & se cailler, soit au-dedans du cœur, qui est comme le foyer de la chaleur naturelle, soit dans les artères, qui, comme autant de canaux, distribuent par tout le corps le feu qu'elles ont tiré du cœur. On prouve en quatriéme lieu, par l'action des poumons & la nécessité de respirer, l'existence de cette petite flamme. En effet, les poumons ne servent pas seulement au cœur de souf-

flets qui entretiennent ſon mouvement, par lequel cette flamme eſt excitée & entretenue, mais encore la temperent par le mélange de quelque portion d'air, afin que les vapeurs fuligineuſes qui s'exhalent du ſang, ſoient chaſſées au dehors par l'expiration, & n'étouffent pas ce petit feu. Cinquiémement, la force qu'a l'ame de mouvoir le corps, ne peut venir que du feu, cet élément étant ſeul capable par ſa grande agilité de produire de grands effets. Enfin une derniere, mais forte preuve de l'exiſtence de ce feu, c'eſt l'agitation continuelle de la fantaiſie, qui empêche que les images des choſes ne s'y repoſent jamais. Auſſi l'animal penſe ſans ceſſe en veillant & en dormant, comme on en peut juger par les ſonges. C'eſt-là une marque que l'ame eſt dans un mouvement continuel comme le feu; & on ne peut concevoir que cette grande activité puiſſe convenir à l'ame, ſans qu'elle ne ſoit elle-même quelque petite flamme ou une eſpéce de petit feu qui ne ſoit jamais en repos.

L'ame ſent; & pour avoir le ſentiment, il faut qu'elle ne ſoit pas une ſubſtance ſimple & uniforme, mais une tiſſure de pluſieurs tiſſures différentes, dont il y en a quelques-unes qui peuvent manquer ou être

être épuisées comme dans un animal usé de vieillesse. Cela ne suffit pas encore pour produire le sentiment. Il faut aussi que l'organe dans lequel elle est comme enfermée, agisse lorsqu'elle fait impression sur lui. Il paroît que cet organe est ainsi composé. Entre des espéces de tuniques très-déliées, qu'on appelle membranes, sont une infinité de petites veines & d'artères, & principalement de petits nerfs insensibles, qui se répandent comme une espéce de trame ou de tissu très-fin & très-délié. La tissure extérieure des nerfs est composée d'une double tunique. La premiere de ces tuniques, qui est l'antérieure, ne montre aucune cavité sensible, mais seulement une substance moelleuse & fort molle. Cette substance n'est qu'un amas & une suite de petits filamens très-déliés qui se distribuent dans toutes les petites branches des nerfs, & qui ont tous une très-petite cavité. Les esprits animaux qui se forment en la partie du cerveau, de laquelle les nerfs tirent leur origine, entrent comme une espéce de souffle continu dans ces petits nerfs ou petits canaux, & les remplissent, les enflent & les tiennent tendus.

Les choses ainsi arrangées, voici comment se forme le sentiment. Un nerf ne

peut être touché qu'il ne ſoit en quelque façon preſſé, & il ne peut être preſſé que l'eſprit qui y eſt contenu ne ſoit auſſi preſſé, ni que l'eſprit qui eſt ainſi preſſé ne repouſſe le voiſin qui vient comme lui du cerveau : ce qui forme une continuité de mouvement, juſqu'à ce que l'eſprit qui eſt à l'origine du nerf, retourne & rebondiſſe pour ainſi dire contre le cerveau. Cela fait que la faculté de ſentir, qui réſide dans le cerveau, eſt mue par cette eſpece de retour ou de rebondiſſement, & qu'elle apperçoit, appréhende, connoît, ſent le contact.

Maintenant lorſque les ſens externes perçoivent les objets, il ſe fait un certain ébranlement, tant dans l'organe extérieur, qui eſt frappé par l'eſpéce ou la qualité de la choſe ſenſible, que dans la partie du cerveau, à l'endroit d'où les nerfs tirent leur origine ; & cela par une certaine impreſſion qui ſe continue le long des nerfs : car les nerfs enflés & remplis d'eſprits, ſont comme de petites poignées de rayons ſpiritueux ; de ſorte que chaque rayon étant tendu depuis le cerveau juſqu'à l'organe extérieur, il ne peut être tant ſoit peu pouſſé ou preſſé dans l'organe, que le cerveau ne ſoit en même temps ébranlé par une eſpéce de rebondiſſement.

Et alors il arrive deux choses: l'une, que la faculté de sentir, qui réside en cet endroit, perçoit ou connoît aussi-tôt la chose sensible, d'où lui vient le coup: l'autre, qu'il demeure dans le cerveau un certain vestige, une espéce de figure & de caractere imprimé. Or la faculté de sentir ayant été une fois affectée, elle ne peut véritablement connoître une seconde fois la chose sensible, si de la part de cette même chose il ne lui arrive un second ébranlement, par lequel elle soit de nouveau excitée; mais la faculté supérieure au sens peut, à cause du vestige, reprendre la même chose quoiqu'absente, & la connoître de nouveau. C'est cette faculté qu'on appelle *Fantaisie*, *Vertu imaginative.*

La premiere & principale fonction de cette faculté, à qui appartient proprement le nom d'*imagination*, est la simple appréhension, c'est-à-dire, l'imagination simple & nue d'une chose, sans rien affirmer ou nier. La seconde fonction est la composition & la division, ou le consentement & le refus, qu'on appelle aussi affirmation & négation, proposition, énonciation ou jugement. Cette fonction dépend de la propriété que la fantaisie a de pouvoir être attentive & tournée à plusieurs objets distincts, lorsqu'ils sont

joints à la maniere d'un seul qui est joint ou disjoint; en sorte que l'imagination totale est comme formée de deux ou de trois imaginations partiales. Et la troisiéme faculté ou opération est le raisonnement, ou la faculté de raisonner, c'est-à-dire, d'inférer une chose d'une autre.

Tout ceci convient à l'homme comme aux animaux. Mais dans l'homme il y a un esprit, un être incorporel, qu'on appelle *entendement*, bien supérieur à la vertu imaginative. C'est par cet esprit qu'à l'aide du raisonnement nous parvenons à des connoissances, dont nous ne saurions avoir d'espéce ou d'image présente. Les vertus de l'entendement sont la *sagacité*, la *raison*, le *jugement*, la *mémoire*, la *docilité* & l'*esprit*.

La sagacité n'est autre chose qu'une certaine force & présence d'esprit qui nous fait inventer promptement. La raison est la faculté de raisonner, d'inférer une chose d'une autre. La mémoire est la faculté qu'a l'entendement de pouvoir reprendre ou faire usage des connoissances qu'il a acquises, soit en voyant, en entendant, en lisant & en méditant. La docilité est l'aptitude de l'entendement à comprendre aisément les choses qui nous sont enseignées, ou que nous apprenons. Enfin l'esprit est comme l'assemblage de toutes ces perfections.

Des vertus de l'entendement se forme une faculté générale nommée *appétit*, par laquelle l'ame en vue du bien ou du mal est émue & affectée. On appelle *bien* ce qui est convenable à sa nature, *ce qui lui est ami*, ce qui lui plaît; & *mal* ce qui lui est disconvenable, ennemi, déplaisant. Ce sentiment, par lequel l'ame connoît ce qui lui convient & ce qui lui est contraire, produit deux passions, le *plaisir* & la *douleur*; le plaisir, par l'opinion du bien présent; & la douleur ou le *déplaisir*, par l'opinion du mal présent. Le plaisir est non-seulement un bien, mais il est un bien absolument, ou absolument bon, en tant qu'il n'est pas désiré pour quelqu'autre chose, mais pour lui-même, ou à cause de lui-même. De même la douleur est non-seulement un mal, mais un mal absolument mauvais, en tant qu'elle n'est point évitée par quelqu'autre chose, mais pour elle-même ou à cause d'elle-même, & que les autres choses ne sont biens ou maux que relativement, en tant qu'ils engendrent du plaisir ou de la douleur. Ces deux affections sont excitées de telle maniere par la présence du bien & du mal, qu'elles peuvent aussi naître par l'idée du bien & du mal à venir. De-là dérivent deux grandes passions, l'amour & la haine. L'amour est un bien qui cause, qui a causé, & qui

doit causer du plaisir. La haine est un mal qui cause, qui a causé, & qui doit causer de la douleur. Et parce que le bien, tandis qu'il est présent, est aimé de telle sorte, à cause du plaisir qu'il fait naître, que l'ame se repose, pour ainsi dire, dans sa jouissance, comme elle se repose aussi dans le plaisir d'en avoir joui; quand il est absent, elle ne se repose point tant dans l'amour qu'elle a pour lui, qu'elle est émue de la cupidité du désir d'en jouir. De-là naissent deux autres passions, savoir, la *cupidité* & l'*espérance*. La cupidité est le désir du bien, sans persuasion qu'il doive arriver; & l'espérance est la persuasion qu'il arrivera effectivement. A ces deux passions, deux autres sont opposées; c'est la *fuite* & la *crainte* du mal. La fuite, qui est opposée à la cupidité, est l'éloignement du mal, sans être assuré qu'il doive arriver. La crainte, qui est opposée à l'espérance, est une croyance qu'il arrivera. De la crainte vient le *désespoir*, & l'espérance produit la *confiance*; comme de ces deux dernieres naissent l'audace de la confiance, & la *pusillanimité* du désespoir.

On peut déduire encore d'autres passions de celles-ci: mais elles sont comme les passions capitales auxquelles toutes les diverses espéces de passions peuvent se rapporter.

Morale de GASSENDI, ou l'art de se rendre heureux.

Tous les hommes désirent naturellement d'être heureux, & tout ce qu'ils font tend à pouvoir vivre heureusement : tant il est vrai que la vie heureuse ou la félicité est le but & la fin derniere de tous nos souhaits & de toutes nos actions. Cependant comme on voit quantité de personnes à qui rien ne manque de tout ce qui est nécessaire pour les usages de la vie, qui ont des biens en abondance, qui sont élevées aux honneurs & aux dignités, en un mot, qui possedent tout ce qui semble ordinairement pouvoir faire un homme heureux, & qui menent malgré cela une vie misérable, chagrine, inquiete, accablée de soins & de soucis, & troublée par des terreurs continuelles, les Philosophes ont reconnu que l'origine du mal venoit de ce qu'ignorant ce qui fait la vraie félicité, en quoi elle consiste, & quelle est cette fin derniere que chacun doit se proposer dans toutes ses actions, on se laisse aveuglément aller à ses passions, & on abandonne l'honnêteté, la vertu & les bonnes mœurs, sans quoi il est impossible de vivre heureux. C'est pourquoi ils se sont attachés à

découvrir en quoi consiste cette vraie félicité, & ils ont inventé un art qu'ils ont nommé *l'Art de la vie*, ou *l'Art de passer heureusement la vie*, & généralement la *Morale*; parce qu'il contient une doctrine qui concerne les mœurs, c'est-à-dire, les actions habituelles de la vie.

Il ne faut pas croire que par cet art on parvienne jamais à un état tel qu'on n'en puisse point imaginer un meilleur, dans lequel il n'y ait aucun mal qu'on ne craigne, aucun bien qu'on ne possede. Son but est de procurer un certain état dans lequel on soit aussi bien qu'il est possible, où il y ait de biens nécessaires beaucoup, de quelque mal que ce soit très-peu, & où l'on puisse par conséquent passer la vie doucement, tranquillement & constamment, autant que l'état du pays, la société civile avec laquelle on vit, le genre de vie que l'on a embrassé, la constitution du corps, l'âge & les autres circonstances le peuvent permettre. Car se promettre ou affecter durant le cours de cette vie une félicité suprême, c'est ne pas reconnoître qu'on est homme, ou l'avoir oublié; c'est-à-dire, qu'on est un animal foible & débile, qui par la constitution de sa nature est sujet à une infinité de maux & de miseres.

C'est dans ce sens qu'on dit que le sage, quoique

quoiqu'exposé à toutes ces viçissitudes, ne laisse pas que de posséder la félicité, non pas une félicité parfaite & souveraine, mais une félicité humaine, qui est toujours dans le sage aussi grande que le temps peut le permettre, en ce qu'il n'aigrit pas ses malheurs, par son impatience & par le désespoir, mais qu'il les adoucit par la constance & les réflexions. Ainsi il est plus heureux ou moins malheureux que s'il succomboit comme ceux qui en pareil cas ne les supportent pas avec la même vertu & la même constance, & qui d'ailleurs n'ont pas comme lui les secours que la sagesse fournit. Tels sont sur-tout une vie innocente & une conscience sans reproche : ce qui est toujours une merveilleuse consolation.

Si les goûts des hommes étoient uniformes, il ne faudroit qu'une règle générale pour les conduire au bonheur. Mais quoique les causes efficientes de la félicité ne soient autres que les biens de l'esprit, du corps & de la fortune, on peut cependant avoir dans tout cela des désirs très-différens & très-variés, en quoi on fasse consister la félicité. *Martial* croit avoir tout dit, quand il écrit que pour être heureux, il ne faut que des biens de patrimoine, qui ne coûtent point de peine à

acquérir, point de procès, point de charges publiques, mais l'eſprit tranquille, le corps ſain, une ſimplicité accompagnée de prudence, des amis d'égale condition, une femme qui ne ſoit pas laide, mais qui cependant ait de la pudeur, un ſommeil qui faſſe les nuits courtes, une volonté qui ne s'étende pas au-delà de ce qu'on eſt, enfin point de crainte ni de déſir de la mort. Mais *Martial* ne peint que le bonheur d'un homme qui penſeroit comme lui, ſans donner des préceptes pour parvenir à la félicité. Et ce ſont préciſément ces préceptes qui forment la morale. Or voici en quoi ils conſiſtent.

1°. *Connoître Dieu & le craindre.* La connoiſſance & la crainte de cet Etre ſuprême inſpire de l'amour pour lui; nous porte à nous étudier à lui plaire, & nous engage à nous attacher uniquement à l'honnêteté & à la vertu, en ſe confiant d'ailleurs en ſa bonté infinie, & eſpérant tout de lui, comme étant la ſource de tout bien, & paſſant ainſi ſa vie doucement, tranquillement & agréablement.

2°. *Ne pas craindre la mort, & s'y ſoumettre.* La mort étant la privation de la vie, nous mourons autant que nous vivons, & cela par une mort qui ne vient

pas tout ensemble, mais par parties que nous accumulons les unes sur les autres, quoiqu'il n'y ait que celle qui vient de la derniere à qui l'on donne le nom de mort. Il faut donc modérer le désir de la nature, selon la règle même que le nature a prescrite; & puisque nous ne pouvons l'éviter, adoucissons-en du moins la rigueur en nous y laissant aller volontairement. Le seul & unique remede pour passer la vie doucement & sans inquiétude, c'est de nous accoutumer à la nature; de ne vouloir que ce qu'elle veut; de mettre au nombre de ses présens le dernier moment de la vie, & de nous disposer & préparer de maniere que, lorsque la mort arrivera, nous puissions dire: j'ai vécu & j'ai achevé la carriere que la nature m'avoit donnée à parcourir. Elle demande son repos; je le lui rends volontiers. Elle me commande de mourir, & je meurs sans regret. *Vixi, & quem dederas cursum natura peregi.*

3°. *Ni trop espérer, ni trop désespérer.* Accoutumez-vous à être indifférens sur les choses futures, à ne vous point repaître de vaines espérances, & à ne pas dépendre de ce qui n'est point, & ne sera peut-être jamais. Car la fortune étant changeante, rien de ce qui dépend de sa puissance n'est prévu & attendu avec tant

de certitude qu'il ne trompe ſouvent celui qui prévoit & qui attend. De ſorte qu'on doit ne pas abſolument déſeſpérer de ce que l'on prévoit, mais ne point ſe le permettre auſſi comme une choſe certaine, & cependant ſe préparer de telle maniere à tout événement, que quoiqu'il en arrive autrement qu'on eſpere, on ne ſe croit pas pour cela privé d'une choſe abſolument néceſſaire. Eſpérer avec trop de confiance, c'eſt ſe mettre dans le cas de tout négliger & de laiſſer l'eſprit s'égarer ailleurs. N'avoir au contraire aucune eſpérance, c'eſt s'expoſer à quitter tout & à ſe relâcher ſur tout. Celui au contraire qui a l'eſprit modéré à l'égard de l'une & l'autre paſſion, eſt dans une aſſiette d'ame paiſible.

4°. *Ne remettre point à l'avenir ce dont on peut jouir actuellement.* Le ſage doit tellement faire ſon compte, qu'il conſidere chaque jour de ſa vie comme le dernier & celui qui doit accomplir le cercle. Par-là il jouit actuellement ſans attendre le lendemain; & ſi ce jour vient, il ſera d'autant plus agréable qu'il ſera moins attendu, & qu'étant comme ſurajouté au comble, & conſidéré comme uſure, il ſera compté comme un pur gain.

5°. *Ne déſirer que ce qui eſt néceſſaire.*

Il y a deux sortes de cupidités ou convoitises : les unes naturelles & néceſſaires, & les autres vaines & ſuperflues. Or le bonheur de la vie conſiſte à ſe borner aux premieres, qui regardent nos propres beſoins, & à dédaigner les autres, qui ſont de fantaiſie & de caprice.

6°. *Modérer les paſſions par l'étude de la ſageſſe.* De même que la ſanté du corps conſiſte dans une certaine *température* des humeurs, de même la ſanté de l'eſprit conſiſte dans la modération des paſſions ; ce qui lui procure une certaine tranquillité & une conſtance inébranlable. Quand on a l'eſprit tranquille, on aime la tempérance, qui eſt le plus ſolide & le plus aſſuré ſoutien de la ſanté, ſans laquelle on ne doit point eſpérer de félicité parfaite.

Ajoutons à ceci, qu'un doux loiſir, que le repos qui ſe trouve dans la ſolitude & hors de l'embarras des affaires du monde, contribuent beaucoup à la félicité. Car il ne faut pas que celui qui aſpire au vrai bonheur de la vie, lequel conſiſte principalement dans la tranquillité de l'eſprit, s'embarraſſe dans beaucoup d'affaires, ſoit publiques, ſoit particulieres, qui ne peuvent manquer de la troubler. Et le meilleur moyen de s'entretenir dans la félicité, c'eſt de ne rien admirer. Cela marque

non-ſeulement la tranquillité à laquelle eſt parvenu celui qui ayant reconnu la vanité des choſes humaines, n'admire ni n'affecte, ou plutôt mépriſe cet éclat de puiſſance, d'honneurs & de richeſſes, qui éblouit d'ordinaire les yeux des hommes; mais cela marque auſſi cette autre eſpèce de tranquillité qu'on a acquiſe, lorſqu'étant parvenu à la connoiſſance des cauſes naturelles, on ne s'étonne, on ne craint & on ne s'épouvante plus comme le vulgaire.

Phyſique de GASSENDI.

I. *De la compoſition du monde.*

La premiere choſe qu'on doit faire dans l'étude de la Phyſique, qui eſt la connoiſſance de la nature, c'eſt de ſe repréſenter un eſpace infiniment grand, & de conſidérer cet eſpace comme le lieu général de tout ce qui a été produit, & comme la table d'attente de toutes les autres productions que Dieu peut tirer de ſa Toute-puiſſance. Le monde occupe cet eſpace; il eſt compoſé de la matiere, laquelle conſiſte dans l'impénétrabilité, & cette matiere eſt animée ou vivifiée par une chaleur diffuſe ou répandue en elle. On appelle *atômes* les élémens de cette matiere. Ce ſont des portions de la matiere

infiniment petites & diversement figurées. Ces atômes composent le monde. Ils sont puissans, c'est-à-dire qu'ils ont une certaine proportion qui les excite & les meut de telle maniere dans l'immensité de l'espace, qu'ils ne cessent jamais de se mouvoir. Leur vîtesse est toujours extrême, soit qu'ils soient séparés les uns des autres, ou embarrassés les uns dans les autres, parce qu'ils sont très-durs, & par conséquent très-propres à se faire réfléchir les uns des autres, & que dans l'espace il n'y a ni haut ni bas où ils puissent s'arrêter.

Cependant quoique dans les compositions leurs *allées & venues* se fassent entre des bornes très-étroites, cela n'empêche pas que selon la condition & l'étendue d'un petit espace, ils ne se meuvent toujours très-vîte & également vîte, tout de même que si les allées & venues se faisoient entre des bornes & des limites très-éloignées les unes des autres. Car quoiqu'ils soient emportés avec toute la masse, ce mouvement particulier de la masse ne retarde point leurs allées & venues par sa lenteur, ni ne les hâte point par sa vîtesse; de façon que s'il arrive que le mouvement de la masse se fasse dans un instant, il se fait dans ce même instant des allées & venues innombrables.

Il eſt vrai que ce n'eſt pas une néceſſité abſolue que les atômes ſoient tous en mouvement pour entretenir le monde, & qu'on peut concevoir la génération des êtres en ſuppoſant les uns en repos, les autres en mouvement. Cependant il eſt probable qu'ils ſe meuvent tous non-ſeulement parce qu'ils ſont tous de même nature, tous durs & ſolides, tous propres à ſe faire réfléchir les uns les autres quand ils ſe rencontrent, & qu'ils ſe meuvent dans un eſpace qui n'a aucune réſiſtance, aucun centre, aucun endroit où ils puiſſent s'arrêter; mais auſſi parce qu'il pourroit arriver que ceux qui ſont les plus propres au mouvement, & principalement deſtinés à agir, deviendroient *lents & pareſſeux*, en rencontrant ceux qui ſeroient en repos, & en leur communiquant leur mouvement; & qu'au contraire ceux qui ſeroient ineptes, pourroient enfin devenir très-actifs; ce qui feroit une confuſion dans les différentes générations.

Il faut ſuppoſer dans tout ceci des vuides entre les corps qui compoſent le monde. Sans cela, rien ne pourroit ſe mouvoir, parce que toutes les fois qu'une choſe ſeroit ſur le point de commencer à ſe mouvoir, il ſe trouveroit toujours des corps qui formeroient un obſtacle; de

ſorte que n'y ayant rien qui cédât, il n'y auroit rien auſſi qui pût avancer, ou qui pût en aucune maniere commencer à ſe mouvoir. En effet, le monde, ſans aucun vuide, doit être une maſſe extrêmement ſerrée & compacte, qui ne ſauroit par conſéquent recevoir de nouveau le moindre petit corps, parce que n'y ayant rien qui ne ſoit plein, il ne reſte aucun lieu à remplir. Si le corps qui doit ſe mouvoir trouve le lieu plein, il faudra qu'il en chaſſe le corps qui y eſt, & que celui-ci en chaſſe un autre, ainſi de ſuite. Mais ſi ce premier corps ne peut ni céder, ni quitter ſa place, le mouvement ne commencera point; & rien ne remuera.

Cela poſé, les atômes, quoique joints, ſerrés & détenus dans les corps, ne perdent pas leur mobilité, mais ils ſont inceſſamment effort les uns vers un endroit, les autres vers un autre, comme pour s'échapper & ſe mettre en liberté; d'où il arrive que le mouvement du tout ſe fait du côté que tend le plus grand nombre. Ainſi la vertu motrice qui eſt dans chaque compoſé, doit ſon origine aux atômes. Et comme dans les compoſitions les plus ſpiritueuſes les atômes ſont plus libres qu'en aucun autre, la vertu motrice eſt cenſée réſider principalement dans les eſprits qui

par leur impétuosité emportent toute la masse vers l'endroit où ils font le plus d'effort.

Les atômes composent donc le monde, forment les corps, leur donnent leur activité ; & suivant leur figure, leur grandeur & leur mobilité, ils excitent dans les corps la chaleur, la roideur, l'humidité & la sécheresse, les rendent durs, élastiques, fluides ou liquides, &c. En un mot, c'est de la combinaison différente des atômes, soit en quantité ou en qualité, que viennent les différens corps qui forment le monde & leurs propriétés particulieres.

II. *De la génération des Animaux.*

La cause de la génération des animaux n'est que cette petite ame de la semence même qui est destinée pour cela. Cette petite ame est une espèce de flamme entretenue d'un humide particulier, & de telle sorte répandue & retenue dans la matiere séminale, que tendant de se déployer par mille conduits insensibles, elle est diversement modifiée par ces conduits, & ne peut que selon cette modification se mouvoir, distinguer & arranger les particules de la matiere, les former & les tourner diversement, distribuer l'aliment aux

unes & aux autres, & ainsi donner l'accroissement à tout le corps qui en est formé. Comme la tissure intérieure de toutes les semences n'est pas la même, & qu'ainsi ces conduits par où l'ame est resserrée, fait effort & est déterminée, ne sont pas les mêmes, elles forment des corps selon la variété de ces mouvemens.

Cette semence générale a été formée dès le commencement du monde, & répandue dans la terre & dans les eaux. Ce sont des atômes qui par leur figure particuliere & par leur mouvement continuel, se mêlent entr'eux, s'arrangent & se disposent d'une telle maniere qu'ils deviennent telles ou telles semences. Quand la semence est fomentée par quelqu'agent, elle se développe & forme un animal. C'est l'accouplement des deux sexes qui produit cette fomentation. Le mâle la répand dans le sein de la femelle. Les femmes en donnent aussi, & leur semence étant mêlée avec celle de l'homme, concourt au développement & à l'accroissement du fœtus. L'une & l'autre découlent de tout le corps. Cet écoulement se fait par les veines, les arteres & les nerfs, qui aboutissent aux testicules. Il vient peu à peu, la matiere s'assemblant, se cuisant & se préparant à la longue pour être séparée lors de

la copulation. Dans ce temps tout le corps est dans l'agitation, & il sort quelque chose de spiritueux qui est excité dans les diverses parties du corps, & qui en étant exprimé, tend & est poussé aux parties génitales pour produire la tension & aider à faire l'éjection.

La semence est donc un écoulement spiritueux que toutes les parties du corps font sortir par un effort & un renversement commun & général, & poussent toutes en même temps à un même endroit; en sorte que gardant encore quelque liaison, lorsqu'elle se détache & qu'elle coule le long des membres & des vaisseaux, elle a quelque ressemblance avec l'animal dont elle est détachée, c'est-à-dire qu'elle est comme une espece d'abrégé ou d'animal en racourci. Ainsi il arrive que toutes les parties de cet écoulement, qui appartenoient à la tête, en se tournant & se retournant, se tirent à part & se distinguent d'une telle maniere, qu'elles s'assemblent & se joignent ensemble pour faire la tête; que celles qui appartiennent à la poitrine font la même chose de leur côté; & en général que chaque portion de cet écoulement forme la même partie dont elle émane.

De-là il suit que l'ame qui est dans la

ſemence, en tant qu'elle a auſſi découlé de toutes les parties, ſait la maniere dont il faut nourrir, animer, arranger & diſpoſer chacune des parties; en ſorte qu'étant comme l'abrégé & le racourci de toute l'ame, elle continue de faire dans la matiere de la ſemence, qui eſt auſſi un abrégé de tout le corps, ce qu'avec toute l'ame elle faiſoit dans tout le corps. Or elle étoit premierement occupée à diſpoſer la nourriture de telle maniere qu'elle appliquoit des parties aux parties, & qu'ainſi réparant continuellement tout le corps, elle le formoit continuellement; c'eſt pourquoi elle s'attache auſſi de même enſuite à appliquer ces parties à des parties, & en les remettant dans l'ordre & dans la ſituation où elles étoient, elle forme un petit corps entier.

Ce petit corps devroit être toujours celui d'un mâle, & la nature ne produit une femelle que lorſqu'elle ſe trouve trop foible pour exécuter ſon projet; de ſorte que la femme eſt comme un mâle tronqué & défectueux. Cette opinion eſt fort haſardée. Car puiſque la femelle eſt néceſſaire à la génération, elle a donc ſon utilité particuliere autant que le mâle. La queſtion de ſavoir pourquoi il naît plutôt un mâle qu'une femelle, reſte toujours indé-

cise. Il est plus facile d'expliquer pourquoi un enfant ressemble non-seulement à son pere & à sa mere, ou à tous les deux, mais aussi quelquefois à son grand-pere ou à son aïeul, ou à un étranger, ou même quelquefois à une statue ou à une image qu'une femme aura souvent regardée. Cet effet provient de la force de l'imagination. L'espèce ou l'image de la chose extérieure, qui par l'entremise des sens a été imprimée dans le cerveau, & a ébranlé la faculté imaginatrice qui y réside, émeut de telle maniere l'appétit ou le sentiment & les esprits qui le forment, que ces esprits conservent aussi leur modification ou le vestige de l'impression qui a été faite, & le portent avec eux par le corps ; en sorte que s'il arrive que la semence se détache, & que l'éjection ait lieu, les esprits modifiés qui affluent à la semence & qui la pénétrent diversement, affectent toute cette masse de semence & toutes ses particules d'une maniere particuliere, & leur communiquent leur impression, tellement que les particules s'arrangeant ensuite en formant le fœtus, & prenant chacune leur propre lieu, retiennent le vestige de l'impression, ou conservent la ressemblance avec l'image.

Ainsi le fœtus, soit mâle, soit femelle,

pourra reſſembler au pere, ſi l'imagination de la mere qui a en vue le pere, eſt plus forte, & l'emporte ſur l'imagination du pere. Il reſſemblera à la mere, ſi l'imagination du pere qui ſe porte à la mere eſt plus puiſſante que celle de la mere. Il reſſemblera confuſément à l'un ou à l'autre, ſi les deux imaginations du pere & de la mere ſont également affectées. Et il ne reſſemblera ni à l'un, ni à l'autre, ſi l'imagination du pere & celle de la mere ſont diſtraites ailleurs, en ſorte que dans le mâle elle n'ait point la femelle pour objet, ni dans la femelle le mâle. C'eſt par cette force d'imagination que l'enfant reſſemble quelquefois à une ſtatue ou à une image, ou à un autre homme que l'époux, ou à une autre femme que la mere.

De-là vient que les enfans portent quelquefois des marques ou des envies des meres, comme des ceriſes, des framboiſes, &c. ou des impreſſions qu'elles ont reçues dans quelque partie de leur corps par la force de l'imagination. Comme de toutes les parties de la mere il vient des eſprits, qui, paſſant avec le ſang par les vaiſſeaux ombilicaux, pénétrent juſqu'au fœtus, ceux qui viennent particulierement de cette partie du corps, que la mere, échauffée par une forte imagination, a

frotés, emportent avec eux leur modification particuliere, & impriment l'image de la chose désirée à la partie correspondante du fœtus.

A peine l'animal est engendré, qu'il a la faculté de se nourrir ; car la faculté *nutritive* suit immédiatement la faculté génératrice, afin de l'entretenir, de réparer les pertes qu'il fait, & de l'accroître. Et c'est ce besoin qui a déterminé la construction propre de l'animal. Premierement, la nature a donné à tous les animaux une bouche pour prendre la nourriture & la transmettre au-dedans d'eux. En second lieu, comme cette nourriture ou l'aliment qui la fournit, est dissemblable & trop grossier pour pénétrer dans toutes les parties du corps, s'il n'est dissous, elle (la nature) a conséquemment formé un estomac ou quelque organe intérieur pour le dissoudre, & le rendre fluide & capable de pénétrer par-tout. Troisiémement, parce qu'enfin dans ce même aliment il y a plusieurs parties hétérogènes qui ne sont pas assez fluides ou convenables aux parties de l'animal, elle a donné aussi à chaque animal un organe pour l'éjection.

Tout cela s'opere par diverses facultés, qui sont comme soumises à la faculté nutritive.

tive. 1°. L'*Attractrice*, qui réside dans l'estomac pour y attirer l'aliment de la bouche, pour le préparer & le transmettre de quelque maniere que ce soit. 2°. La *Rétentrice*, qui est nécessaire, tant dans les parties où l'aliment se prépare, comme dans l'estomac & dans le foie, qu'aux extrémités des veines & des arteres capillaires, où chaque partie attire l'aliment préparé pour la nourriture. 3°. L'*Attératrice*, ou *Concoctrice*, qui réside dans l'estomac, dans le foie & dans toutes les parties du corps, en tant que dans l'estomac l'aliment est changé en chyle, le chyle en sang dans le foie, & le sang dans toutes les parties en une certaine substance qui a plus d'affinité avec elles. 4°. La *Séparatrice*, qui n'est presque pas différente de l'attractrice, par le moyen de laquelle le chyle est purgé de ses impuretés, le sang de diverses humeurs, &c. 5°. L'*Expultrice*, qui agit dans l'estomac, dans le foie & dans les veines sur la masse alimentaire, après qu'elle a été préparée; & ensuite dans les intestins & dans la vessie à l'égard des excrémens. 6°. La *Distributrice*, qui n'est autre chose que l'expultrice de la masse alimentaire, & l'attractrice de chaque partie, qui attire autant d'aliment qu'il lui en faut.

7°. Enfin l'*Assimilatrice*, dont chaque partie du corps de l'animal est douée, & qui rend l'aliment qui a été préparé semblable à la sienne.

Ces opérations ou facultés sont l'ouvrage de trois sortes de fibres, de droites, de transversales & d'obliques. L'attraction se fait par la tension des fibres directes; la rétention par celle des obliques, l'expulsion par celle des transversales. Il résulte de-là une fermentation dans les alimens, & de cette fermentation une chaleur, qui change la nourriture en chyle, lequel devient sang, qui circulant dans tout le corps, donne le mouvement & la vie à l'animal.

III. De la formation des Plantes.

Il y a dans toutes les plantes une certaine substance diffuse & répandue par toute la plante, qui est une sorte d'esprit ou une petite flamme très-déliée. C'est-là le principe de sa végétation & de son accroissement; de sorte que la semence qui se forme en elle, qui s'y nourrit, y croît & s'y perfectionne, en est animée. Toutes les parties de cette flamme ou substance spiritueuse & active, qui forment l'ame de la plante, ont une telle communication entr'elles, qu'en quelqu'endroit de la plante qu'elles soient, elles en contiennent

comme l'idée. Aussi la semence qui est l'ouvrage principal de cette substance, renferme sur-tout cette idée de la plante. Son ame est comme une espèce d'abrégé ou un racourci de l'ame totale de la plante. Cela étant, comme elle a la même propriété que l'ame totale de la plante, qu'elle a été exercée dans tous ses mouvemens, & qu'elle a fait l'apprentissage de la végétation, lorsqu'elle est dans la semence, elle continue à éxécuter toute seule ce qu'elle faisoit avec toute l'ame : ce qui arrive dès qu'elle est fomentée dans un réceptacle propre & convenable, où elle puisse se déployer & renouveller ses mouvemens naturels. Or, avec toute l'ame de la plante d'où elle a pris naissance, elle faisoit croître & végéter les racines, le tronc, les feuilles & les autres parties : donc dans la semence, & dans la matiere qui la contient, elle doit faire croître, fomenter & entretenir toutes les particules de cette matiere, selon que chacune est parvenue à cette semence depuis la racine, le tronc, ou les autres parties, ou selon que chaque particule a plus de disposition pour devenir telle ou telle partie.

Ainsi d'abord que la graine d'une plante ou la semence formée est reçue dans le sein de la terre, & qu'elle commence à

être ouverte & dissoute par une humeur & une chaleur convenable, la petite ame, qui est là renfermée, commence à en distinguer toutes les particules, à leur distribuer, pour ainsi dire, leurs places & leurs régions, & à leur ordonner ce qu'elles doivent faire; les particules mêmes commençant d'ailleurs à se tirer comme d'elles-mêmes de la confusion, les semblables se joignent à leurs semblables.

Dès le commencement de cette réunion des particules, les linéamens de toutes les parties se forment. D'abord ce sont les linéamens de toutes les racines, parce que de toutes les particules qui sont dans la semence, celles qui regardoient les racines ont été placées les premieres, & en circulant dans la plante, elles sont parvenues à la semence plus parfaitement qu'aucune des autres. Viennent ensuite les traits & les linéamens des autres parties, qui au commencement sont imperceptibles, mais qui se perfectionnent chacun selon leur ordre & leur temps. C'est ainsi que la plante croît & se forme; car les racines faisant déja leur fonction, sucent par leurs petits pores ou petites bouches l'aliment qui remplit petit à petit les interstices de la premiere trame: ainsi de suite.

Il faut considérer que la terre est à la

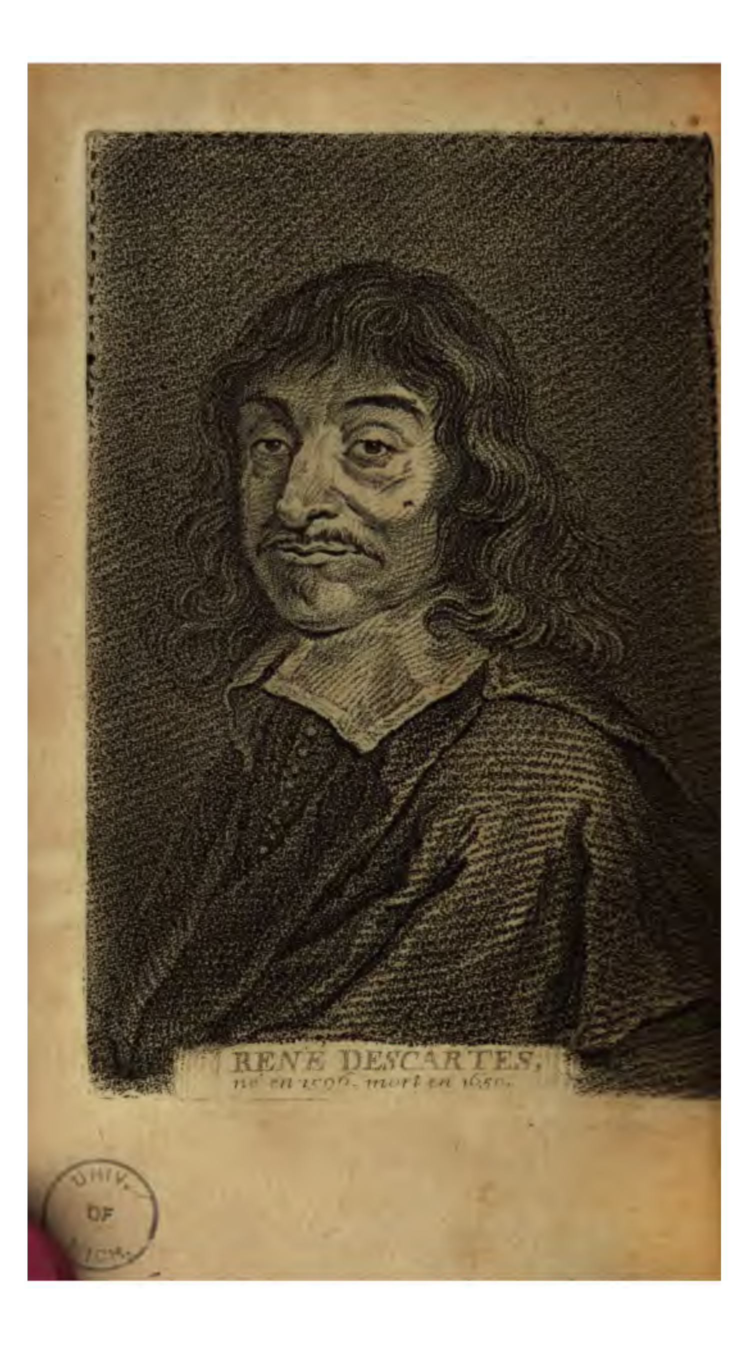
plante ce que la matrice eſt à l'animal. C'eſt pourquoi de même que la matrice fomente & entretient la ſemence par ſa chaleur, lorſqu'elle ſe forme en animal, & que tandis que le fœtus ſe nourrit de ſon premier aliment, elle lui en prépare un ſecond, c'eſt-à-dire le ſang, pour remplacer le premier, quand il ſera conſommé; de même la terre, qui environne la ſemence de la plante, ne fomente pas ſeulement cette ſemence par ſa tiédeur, lorſque la plante ſe forme & qu'elle ſe nourrit, comme on l'a vu, mais elle lui en prépare davantage, & donne une humeur alimenteuſe. Auſſi ſi la plante manque d'humeur propre pour ſa nourriture, elle meurt dès ſa naiſſance. Semblable encore par-là à l'animal qui meurt & qui avorte faute d'un aliment convenable.

La contexture des racines s'étant donc formée, comme on vient de voir, ſelon la nature & la condition particuliere de la ſemence, & les corpuſcules qui ont été mus & modifiés convenablement, ayant fait les premiers traits ou premiers filamens, ces mêmes corpuſcules ſe meuvent ſelon la contexture de ces premiers filamens. De-là vient que chaque filament, ſelon le mouvement de ſes corpuſcules, prend & meut les corpuſcules d'aliment

qui surviennent, s'associant & s'unissant à ceux qui sont de même forme & figure & capables de même mouvement, & rejettant ou laissant ceux qui ne l'accommodent pas, & qui lui sont disproportionnés. Et toute cette transmutation ne se fait qu'en tant que les divers corpuscules concourent, se prennent, se meuvent, s'arrangent & se disposent entr'eux diversement. De façon que si l'orsqu'on brûle une plante, tous ces corpuscules qui s'en vont les uns en fumée, les autres en cendres, & ceux-ci en feu, pouvoient être derechef rassemblés & mis dans le même ordre & la même disposition, ils formeroient la même plante (*a*).

(*a*) L'expérience de la Palingénésie, où l'on fait renaître une plante de ses cendres, donne bien du poids à ce systême de la formation des plantes. Voyez cette expérience dans le *Dictionnaire Universel de Mathématiques & de Physique*, art. *Palingénésie*.





RENÉ DESCARTES,
né en 1596, mort en 1650.

DESCARTES.*

MALGRÉ les efforts que les premiers Restaurateurs des Sciences avoient faits pour secouer le joug de la barbarie, l'ignorance & les préjugés régnoient encore avec une sorte de tirannie. On savoit bien que la Philosophie de l'école étoit défectueuse, qu'*Aristote* n'étoit point infaillible, & que le seul moyen d'éclairer la raison & d'en faire un digne usage, c'étoit de joindre l'expérience au raisonnement : on avoit même vu des essais heureux de cette réforme, mais on n'étoit point encore assez instruit pour suivre une route sûre qui conduisît à des progrès réels. Il falloit un guide dans sa marche, une règle dans sa conduite, un Maître en un mot qui ouvrît la carriere, & qui montrât le chemin qu'on devoit tenir pour ne

* *De Vit*[illegible] *Philosophiâ Cartesianâ : Auctore Joanne* Tepelio. *Compendium Vitæ Cartesianæ ejusque Operum omnium : Auctore Petro* Borel. *Danielis* Listorpii *Specimen Philosophiæ Cartesianæ. Dissertatio de Cartesio & Cartesianismo quæ extat Philosophia eclectica. La Vie de M. Descartes*, par Baillet. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres*, par le P. Niceron, Tom. XXXI. *Jacobi Brukeri Historia critica Philosophiæ*, Tom. IV, pars altera. *Sa Méthode. Ses Lettres.* Et ses autres Ouvrages.

pas s'égarer. Les Scholastiques privés de ce secours, revenoient toujours à la doctrine d'*Aristote*, & s'y fortifioient de plus en plus. Il y avoit lieu de craindre que ce nouvel attachement à ce Philosophe ne replongeât le genre humain dans cette nuit obscure, qui avant *Ramus* enveloppoit toute l'Europe, lorsque la Providence suscita, comme par miracle, un homme extraordinaire, qui de même qu'un astre nouveau vint éclairer constamment l'Univers. Cet homme, doué d'une imagination prodigieuse, d'un jugement à la fois profond & solide, & d'une sagacité presque surnaturelle, ou du moins jusqu'ici inconnue, porta une vue perçante sur tous les objets des connoissances humaines, & les soumit sans exception à des règles & à des loix. Génie universel, il ne fut point Métaphysicien, pour avoir étudié la Métaphysique; Moraliste, pour s'être particulierement appliqué à la Morale; Mathématicien, pour avoir appris les Mathématiques; Physicien, Anatomiste & Naturaliste, pour avoir fait pendant longtemps des observations & des expériences; mais il posséda toutes ces sciences, parce que toutes ces sciences sont du ressort de l'entendement humain. Et ce qu'il y a encore de plus admirable, c'est que d'après

ses

ses propres réflexions, il les approfondît toutes avec une égale facilité. Rien ne fut au-dessus de ses forces. La simple perception d'un objet suffisoit pour qu'il en développât toute l'étendue. Aussi étoit-il parvenu à ce point d'élévation & de supériorité, qu'il a paru au milieu des hommes, comme une divinité. Donnez-moi de la matiere & du mouvement, disoit-il, & je ferai un monde. Promesse fastueuse qu'il a effectuée par un nombre considérable de découvertes & par des vues sublimes.

Afin d'embrasser tout sans confusion, & de marcher avec assurance, ce vaste génie commence par établir un doute méthodique pour acquérir des connoissances certaines. La premiere vérité qu'il reconnoît, est la certitude de notre propre existence. Il passe de là à celle de nos idées. De l'idée que nous avons d'un être infiniment parfait, il en conclud son existence. Fondant sur ces principes plusieurs propositions évidentes par elles-mêmes, il déduit toutes les autres vérités nécessaires. La cause établie de cette maniere, il forme une progression conséquente de ses effets. Par la véracité de Dieu, il prouve la réalité des objets matériels. Il examine ensuite ces objets, & les lie à un principe universel. Comme un nouveau

créateur, il les tire en quelque ſorte du néant, & les fait éclore avec toutes leurs propriétés. De conſéquences néceſſaires il déduit toute la ſtructure de l'Univers, & une explication entiere des phénomènes de la nature. Il va encore plus loin. Il oſe ſonder les vues du Tout-Puiſſant, & prétend que la même quantité de mouvement ſe conſerve toujours dans le monde, & que Dieu ne touche plus à ſon ouvrage. Il a commandé une fois, & la nature ne ceſſe de ſuivre ce commandement : *Semel juſſit, ſemper paret.*

C'eſt ainſi que ce grand homme forme une méthode; qu'il donne la clef de l'Univers, en expliquant par elle tous les myſteres qui s'y operent; qu'il ſoumet les mouvemens des aſtres à des loix; qu'il crée une nouvelle Phyſique; & qu'il éleve un édifice immenſe, lequel renferme un cours complet de Philoſophie. Il porte dans les Mathématiques la même lumiere. L'Algèbre change entierement de face entre ſes mains. Il perfectionne la Géométrie, indique les progrès qui reſtent à faire, & tire la ligne que tous les efforts de l'eſprit humain ne pourront franchir.

Sa vie privée n'eſt pas moins étonnante que ſes productions. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, il ſe voue au ſervice du

genre humain. Il jure au pied des Autels de ne travailler que pour la gloire de Dieu. Il s'ensevelit dans une solitude, & se livre aux méditations les plus profondes & au recueillement le plus absolu. Ennemi de la gloire, sans cesse occupé des autres, & s'oubliant presque lui-même, il refuse la qualité même de savant. Quoique né d'une famille illustre & relevée par tous les éclats de la naissance, il dédaigne de profiter de cet avantage. Il ne jouit pas même d'une fortune assez considérable qu'il tient de ses peres, & il en fait un sacrifice aux hommes, en l'employant à des expériences. Un habit de laine & un manteau forment son vêtement. Il se nourrit avec des alimens communs & sans apprêts, & méprise tous ces grands titres & ces honneurs auxquels sa naissance, ses richesses, & plus encore que tout cela, son grand savoir, lui donnoient droit de prétendre. Enfin, jamais mortel n'a réuni plus de grandeur d'ame à des connoissances si variées, si étendues & si sublimes. Le Lecteur en jugera. Voici une histoire exacte de sa vie.

René DESCARTES naquit à la Haye en Touraine le 31 Mars 1596. C'est une petite Ville située sur la riviere de Creuse, entre Tours & Poitiers. Son pere nommé

Joachim Descartes, étoit Conseiller au Parlement de Bretagne. Il sortoit d'une Maison qui est considérée comme une des plus nobles, des plus anciennes & des mieux appuyées de la Touraine. Il avoit épousé *Jeanne Brochard*, fille du Lieutenant Général de Poitiers, dont il eut trois enfans. L'aîné fut Seigneur de la Brétailliere, de Kerleau, de Trémondée, de Kerbourdin, & Conseiller en la même Cour de Parlement de Bretagne. Le second enfant étoit une fille qui épousa *Pierre Rogier*, Chevalier, Seigneur du Crevis; & le dernier est notre Philosophe. Il fut baptisé le 3 Avril, & nommé *René* par son parrain. Sa famille lui donna encore le surnom de *du Perron*, qui étoit une petite Seigneurie dont son pere jouissoit, & qu'il eut dans la suite pour son partage.

DESCARTES vint au monde avec une si foible complexion, que son pere le laissa long-temps entre les mains des femmes, afin qu'on en eût un plus grand soin. Au milieu de ses infirmités, la beauté de son génie perça. Ses sens étoient à peine ouverts, qu'il parut observer tout ce qui les frappoit. Lorsqu'il eut l'usage de la parole, il ne cessa de demander la cause des effets qu'il appercevoit; de sorte que M. *Descartes* l'appelloit *son Philosophe*. Son

tempérament se fortifia à mesure qu'il avança en âge. Comme il touchoit à la fin de sa huitiéme année, son pere le jugea assez fort pour être en état de suivre dans une pension le cours ordinaire des études. Il l'envoya au Collége des Jésuites, destiné pour la Noblesse, qu'*Henri IV* venoit de fonder à la Flêche. Le Pere *Charlet*, Recteur de ce Collége, & l'un de ses parens, se chargea de veiller à son éducation.

Notre écolier se distingua d'abord par une passion extraordinaire pour l'étude; & les dispositions les plus heureuses secondant cette ardeur, il devança en peu de temps les plus éclairés de ses collégues. Il apprit fort promptement le Grec & le Latin. Il prit aussi du goût pour la Poësie. Il étudioit encore avec plaisir la Mithologie, parce qu'il trouvoit dans cette Histoire fabuleuse des inventions & des gentillesses qui le réjouissoient beaucoup. Cette supériorité que lui donnoit sa grande pénétration, étoit tempérée par un caractere excellent, une humeur facile & accommodante, & une soumission parfaite aux volontés de ses supérieurs. Pour récompenser la fidélité & l'exactitude avec lesquelles il s'acquittoit de ses devoirs, ils adhérerent à la priere qu'il leur fit de ne pas s'en tenir aux lectures & aux compositions de la

classe. Il sentoit s'accroître avec son âge & le progrès de ses études, un besoin d'une nourriture plus forte pour son esprit que celle qu'on donnoit aux autres jeunes gens. Il demanda la liste des livres de littérature les plus curieux & les plus instructifs, & il les parcourut avec une extrême avidité. Il croyoit *que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les Auteurs, mais une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées.*

Cette lecture ne l'empêchoit pas de suivre le cours de ses études. Il s'appliqua sur-tout à la Logique; & il y fit tant de progrès, qu'il rapportoit déja tout ce qu'il étudioit à la fin qu'il s'étoit proposée de connoître ce qui pouvoit être utile à la vie. Quoiqu'il n'eût que quatorze ans, il s'apperçut que les syllogismes, & la plupart des autres instructions de la Logique de l'école, servent bien moins à apprendre les choses qu'on veut savoir, qu'à expliquer aux autres celles que l'on sait, ou même à parler sans jugement de celles qu'on ignore. Il reconnoissoit pourtant dans cette Logique d'excellens préceptes; mais il les trouvoit mêlés parmi beaucoup d'autres qu'il jugeoit nuisibles ou super-

ans ; & » il avoit autant de peine à les sé» parer, qu'un ſtatuaire en peut avoir à ti» rer une Diane ou une Minerve d'un bloc » de marbre qui n'eſt point encore ébau» ché (*a*) ». De ce grand nombre de préceptes il ne retint que ces quatre règles qui ont ſervi de fondement à ſa nouvelle Philoſophie.

La premiere, de ne rien recevoir pour vrai qu'il ne connût être tel évidemment.

La ſeconde, de diviſer les choſes le plus qu'il ſeroit poſſible pour les mieux réſoudre.

La troiſiéme, de conduire ſes penſées par ordre, en commençant par les objets les plus ſimples.

Et la quatriéme, de ne rien omettre dans le dénombrement des choſes, dont il devoit examiner les parties.

Tout le fruit qu'il tira de la Morale, ce fut de connoître & d'apprécier celle des anciens. Il remarqua que quoiqu'ils faſſent ſonner fort haut la vertu, & qu'ils la mettent au-deſſus de tout ce qu'il y a de plus précieux dans le monde, ils n'enſeignent cependant pas les moyens de la connoître. Recueilli profondément en lui-même, il médita ſur les principes de la Morale; & il découvrit ces quatre maxi-

(*a*) *Vie de M. Deſcartes*, Tom. I, pag. 24.

mes, en quoi il fit consister cette science.

1°. D'obéir aux loix & aux coutumes de son pays.

2°. D'être ferme & résolu dans ses actions, & suivre aussi constamment les opinions les plus douteuses, lorsqu'il se seroit une fois déterminé, que si elles étoient très-assurées.

3°. De travailler à se vaincre soi-même plutôt que la fortune; changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde, & se persuader qu'il n'y a que nos pensées qui soient véritablement en notre pouvoir.

4°. Enfin, de faire choix, s'il le pouvoit, de la meilleure des occupations qui font agir les hommes en cette vie; de préférer, sans blâmer les autres, celle de cultiver sa raison, & d'avancer dans la connoissance de la vérité autant qu'il lui seroit possible.

On peut juger par ces découvertes, de l'étendue du génie de notre jeune Philosophe. Elles sont si belles, & dépendent d'une si grande sagacité, qu'il paroît impossible qu'un enfant les ait faites; & il n'y a que la suite de sa vie qui puisse rendre la chose croyable.

DESCARTES fut encore moins satisfait de la Métaphysique & de la Physique, qu'il ne l'avoit été de la Logique & de la

Morale. Cela l'affligea ; car il n'osoit imputer qu'à lui-même le peu de lumieres que lui procuroit la doctrine de ses Maîtres, puisqu'il se glorifioit *d'être dans une des plus célèbres écoles de l'Europe, où il se devoit trouver de savans hommes, s'il y en avoit en aucun endroit de la terre* (*a*). Il comprenoit bien que la Philosophie avoit été cultivée par les plus grands génies qui eussent paru dans le monde ; & il étoit tout étonné de ce qu'il ne s'y trouvoit aucune chose sur laquelle on ne disputât, & qui par conséquent ne fût douteuse. Considérant la diversité des opinions des Philosophes touchant la même matiere, il vit clairement qu'on ne sauroit rien imaginer de si étrange & de si peu croyable qui ne puisse avoir des partisans. Dès-lors il résolut de réputer presque pour faux tout ce qui n'est que vraisemblable.

Après avoir fini son cours de Philosophie, notre écolier étudia les Mathématiques. Il se trouva ici bien dédommagé du dégoût que lui avoient causé ses autres études. Il étoit sur-tout charmé de l'évidence & de la certitude de la Géométrie ; mais il n'en comprenoit pas le véritable usage. Persuadé qu'elle ne servoit qu'aux Arts méchaniques, il s'étonnoit de ce que ses

(a) *De la Méthode*, pag. 6.

fondemens étant si fermes & si solides, on n'eût rien bâti là-dessus de plus relevé. Cette surprise lui suggéra la pensée d'en faire l'application aux Arts. Entre les parties des Mathématiques qu'il étudioit, il choisit pour son dessein l'analyse des Géomètres & l'Algèbre ; & la dispense qu'il avoit obtenue du Principal du Collége de suivre la discipline à laquelle les autres écoliers étoient assujettis, le mit en état de s'enfoncer dans cette étude aussi profondément qu'il pouvoit le souhaiter. A la recommandation du Pere *Charlet*, on lui avoit encore permis de demeurer longtemps au lit le matin, tant par rapport à sa santé toujours chancelante, que parce que ce Jésuite avoit remarqué que son esprit étoit porté naturellement à la méditation. On sait qu'au réveil toutes les forces de l'entendement étant recueillies, & les sens étant tranquilles, on peut alors se livrer à de sérieuses réflexions. C'est aussi ce que fit DESCARTES. Il profita si bien de cette situation, qu'on peut dire que c'est *aux matinées de son lit* que nous sommes redevables de ses plus belles découvertes sur la Philosophie & sur les Mathématiques. » Il s'appliqua dès le Collége, » dit l'Auteur de sa vie (*a*), à purifier &

(*a*) *Vie de M. Descartes*, pag. 28.

» à perfectionner l'analyse des Anciens & » l'Algèbre des Modernes. Jusqu'alors ces » deux connoissances ne s'étoient étendues » qu'à des matieres extrêmement abstrai» tes, & qui ne paroissent d'aucun usage. » La premiere avoit été tellement as» treinte à la considération des figures, » qu'elle ne pouvoit exercer l'entendement » sans fatiguer beaucoup l'imagination. » L'on s'étoit tellement assujetti dans la » derniere à de certaines règles & à de » certains chiffres, qu'on en avoit fait un » art confus & obscur, capable seulement » d'embarrasser l'esprit, au lieu d'une » science propre à le cultiver. Il com» mença dès-lors à découvrir en quoi ces » deux sciences étoient utiles, en quoi » elles étoient défectueuses. Son dessein » n'étoit pas d'apprendre toutes les sciences » particulieres, qui portent le nom de Ma» thématiques; mais d'examiner en géné» ral les divers rapports ou proportions » qui se trouvent dans leurs objets, sans » les supposer que dans les sujets qui pour» roient servir à lui en rendre la connoissan» ce plus aisée. Il remarqua que pour les » connoître, il auroit besoin tantôt de les » considérer chacune en particulier, tantôt » de les retenir seulement ou de les com» prendre plusieurs ensemble. Pour les » mieux considérer en particulier, il crut

» qu'il devoit les ſuppoſer dans des li-
» gnes, parce qu'il ne trouvoit rien de
» plus ſimple ni de plus propre à être diſ-
» tinctement repréſenté à ſon imagination
» & à ſes ſens. C'eſt en quoi conſiſtoit
» tout l'uſage qu'il prétendoit faire de l'a-
» nalyſe géométrique. Pour les retenir ou
» les comprendre pluſieurs enſemble, il
» jugea qu'il falloit les expliquer par des
» chiffres les plus courts & les plus clairs
» qu'il ſeroit poſſible ».

Voilà le compte que rend M. *Baillet* des projets de DESCARTES; projets ſi ſublimes, que j'ai cru devoir me ſervir des propres termes de l'Auteur, pour rendre la choſe plus croyable. Il falloit que notre écolier fût doué d'une ſagacité & d'une pénétration extraordinaires pour les concevoir. Auſſi l'une & l'autre étoient telles qu'il laiſſa fort loin ſes compagnons d'étude, & qu'il alla encore infiniment au-delà de ce que ſon Profeſſeur pouvoit lui apprendre.

Il fit connoiſſance dans ce Collége avec M. *Merſenne*, qui fut enſuite Minime, & ils contracterent enſemble une amitié ſi intime, qu'elle dura jusqu'à la mort. Enfin après y avoir fini ſes études, DESCARTES en ſortit au mois d'Août 1612, comblé d'éloges & de bénédictions. Tout cela ne l'enorgueillit point. Quoique ſes connoiſ-

ſances paſſaſſent pour des prodiges, elles ne ſe réduiſoient, ſelon lui, qu'à des doutes, à des embarras, à des peines d'eſprit. Les lauriers dont on le couronnoit, ne lui paroiſſoient couverts que d'épines. Il dédaigna par cette raiſon le titre de Savant. Le déplaiſir qu'il eut même de ſe voir déſabuſé de l'eſpoir qu'il avoit conçu de pouvoir acquérir par ſes études des notions claires & aſſurées de tout ce qui eſt utile à la vie, le plongea dans une mélancolie affreuſe. Voyant d'ailleurs que ſon ſiècle étoit auſſi éclairé qu'aucun des précédens; & s'imaginant que tous les bons eſprits dont ce ſiècle étoit aſſez fertile, étoient dans le même cas où il ſe trouvoit, ſans qu'ils s'en apperçuſſent comme lui, il oſa preſque croire qu'il n'y avoit aucune ſcience dans le monde qui fût telle qu'on lui avoit fait eſpérer.

Le réſultat de toutes ces fâcheuſes délibérations le fit renoncer à l'étude dès 1613. Il s'amuſa pendant ſon ſéjour à Rennes, à viſiter ſes parens & ſes amis, à monter à cheval, à faire des armes, & aux autres exercices convenables à ſa condition. Son pere le deſtinoit au ſervice; mais ſa jeuneſſe & ſa complexion étoient trop foibles, pour l'expoſer aux fatigues de la guerre. En attendant qu'il fût en état de les ſupporter, il l'envoya à Paris, pour

lui faire connoître le grand monde. Livré à lui-même dans cette grande Ville, sans que personne veillât sur sa conduite, son pere ne lui ayant donné qu'un valet-de-chambre & des laquais pour le servir, il sut bien se garantir des grandes débauches auxquelles un jeune homme de dix-sept ans est exposé; mais il ne put résister aux autres divertissemens, tels que les promenades, le jeu, les spectacles, &c. Le jeu le dominoit sur-tout, parce qu'il trouvoit dans cet amusement des difficultés à résoudre, & des combinaisons à faire. Il fit cependant connoissance avec quelques Mathématiciens, & renouvella celle du Pere *Mersenne*. Les conversations qu'il eut avec ce Minime, réveillerent en lui l'amour des Sciences. Elles faisoient le sujet de leurs entretiens. DESCARTES menoit ainsi avec cet ami vertueux une vie douce & agréable; mais le Pere *Mersenne* ayant eu ordre de ses supérieurs d'aller à Nevers, il fut vivement touché de cette séparation; & il n'y eut désormais que l'étude & la retraite qui eussent des attraits pour lui. Pour satisfaire ce goût, il loua dans le fauxbourg S. Germain une maison écartée du bruit, & s'y enferma avec un ou deux domestiques seulement, sans en avertir ni ses parens ni ses amis. Rien ne put le distraire de ce recueil-

lement. On commençoit alors la tenue des Etats du Royaume assemblés à Paris, (c'étoit en 1614 au mois d'Octobre). On accouroit de toutes parts pour voir cette assemblée & les cérémonies qui la précéderent ; mais tous ces objets de curiosité si piquans pour un jeune homme sur-tout, ne firent point sortir notre Philosophe de sa retraite. Il y demeura le reste de l'année & les deux suivantes sans sortir & sans voir ses amis. L'étude des Mathématiques l'occupoit entierement, & il continuoit les recherches sur la Géométrie & sur l'analyse des Anciens qu'il avoit commencées au Collége.

Cependant ses amis fâchés de ne plus le voir, crurent qu'il étoit retourné chez son pere, & se contenterent de blâmer l'incivilité qu'ils lui imputoient de n'avoir pas pris congé d'eux. De son côté, DESCARTES se précautionnoit contre les hasards de la rencontre, lorsqu'il étoit obligé de sortir. Il fut assez heureux pendant deux années pour les éviter ; mais oubliant dans la suite de veiller sur sa route & sur ses détours avec le même soin qu'auparavant, il fut arrêté par un de ses amis, qui ne voulut plus le quitter qu'il ne lui eût appris sa demeure. DESCARTES ne put résister à ses instances & à ses impor-

tunités ; & il lui en coûta la liberté, pour ne rien dire de plus. Cet ami fit si bien par ses visites, qu'il vint à bout de le troubler premierement dans son repos & dans sa solitude, & ensuite de le faire participer à ses divertissemens. Il croyoit par-là donner une grande marque d'amitié à notre Philosophe; mais sa retraite avoit entierement changé son humeur; & les satisfactions de l'esprit qu'il avoit eu le temps de connoître, lui avoient fait perdre le goût des plaisirs des sens. Cette façon de vivre lui devint même bientôt à charge; & comme il ne crut pas qu'il lui fût possible de se cacher dorénavant dans Paris, il résolut d'en sortir.

Il avoit alors vingt-un ans. C'étoit un âge où il crut devoir prendre un état. Son intention étoit d'abord d'entrer au service du Roi dans ses armées; mais les circonstances des affaires le déterminerent à se mettre dans celle de ses Alliés. A cette fin, il partit pour les Pays-Bas, & entra dans les troupes du Prince *Maurice* en qualité de Volontaire. Ce Prince étoit alors à Bréda, & DESCARTES s'y rendit.

Peu de jours après son arrivée, un inconnu fit afficher un Problême de Mathématiques très-difficile, dont il demandoit la solution. Notre Militaire vit cette affiche

che, qui fixoit l'attention d'un grand nombre de personnes. Comme elle étoit écrite en Flamand, il ne put l'entendre. Il pria celui qui se trouvoit à son côté de vouloir bien lui dire en François ou en Latin la substance de ce qu'elle contenoit. Heureusement il s'adressa à un Mathématicien habile qui le satisfit, à condition qu'il donneroit la solution du Problême. C'étoit M. *Beckman*, Principal du Collége de la Ville de Dort, lequel crut plaisanter en mettant cette condition; mais DESCARTES ayant accepté la proposition d'un air fort résolu, il lui donna son nom & son adresse par écrit, afin qu'il pût lui faire tenir la solution du Problême quand il l'auroit trouvée.

Notre Philosophe ne fut pas plutôt arrivé chez lui, qu'il examina le Problême sur les règles de sa méthode comme avec une pierre de touche, & il en découvrit la solution avec autant de facilité & de promptitude, que *Viete* en trouva pour résoudre en moins de trois heures le fameux Problême qu'*Adrien* Romain avoit proposé à tous les Mathématiciens de la terre. DESCARTES ne manqua pas de porter le lendemain sa solution à M. *Beckman*, & il lui offrit de donner la construction du Problême, s'il le désiroit. Ce Savant fut

fort étonné de cette propoſition : mais ſa ſurpriſe devint bien plus grande, lorſqu'ayant ouvert une longue converſation, il le trouva beaucoup plus habile que lui dans les ſciences dont il faiſoit ſon étude depuis pluſieurs années. Il lui demanda ſon amitié, lui offrit la ſienne, & le pria de conſentir qu'il y eût déſormais entr'eux un commerce d'étude & de lettres pour le reſte de leur vie. DESCARTES répondit poliment à toutes ces honnêtetés, & ne ceſſa d'avoir avec lui des relations. Sa candeur & ſa franchiſe auroient dû lui gagner le cœur de M. *Beckman*; mais il fut payé d'ingratitude.

Un de ſes amis le pria de lui communiquer ſes réflexions ſur la Muſique. Pour le ſatisfaire, DESCARTES compoſa un petit traité ſur cet art qu'il écrivit en Latin. Il le communiqua à M. *Beckman*, & le lui confia à condition qu'il ne le feroit voir à perſonne, crainte qu'il ne devînt public, ſoit par la voie de l'impreſſion, ou par celle des copies. Mais le Principal du Collége de Dort ne lui tint pas parole. L'ouvrage parut imprimé ſans nom d'Auteur. Cette circonſtance fit plaiſir à notre Philoſophe, qui prit grand ſoin d'empêcher qu'on ne le lui attribuât. Ce livre, quoique médiocre, relativement à ſes autres

productions, eut un si grand succès, que M. *Beckman* crut devoir s'en faire honneur. Il ne put cependant le persuader à ceux qui le connoissoient; & il jugea dès-lors qu'il étoit plus prudent de reconnoître que l'Ouvrage étoit du jeune DESCARTES, & qu'il n'y avoit d'autre part que celle qu'un maître peut avoir à celui de son écolier. Par malheur ce prétendu écolier de M. *Beckman* jugea à propos de rabattre sa vanité. Il lui fit sentir le tort qu'il avoit de s'attribuer un Ecrit qu'il avoit bien voulu ne pas avouer, & combien il étoit indécent de vouloir acquérir de la réputation au préjudice de la vérité. Après cette espèce d'humiliation, notre Philosophe fut assez généreux pour lui rendre son amitié.

Pendant ce temps-là, il y eut une suspension d'armes entre les troupes du Prince d'Orange & celles du Marquis de *Spinola*. Cette trève servit de prétexte à DESCARTES pour quitter le service de ce Prince. Il prit parti dans les troupes du Duc de *Baviere*, toujours en qualité de Volontaire. Cela l'obligea d'aller à Ulm. Il y fit connoissance avec M. *Faulhaber*, qu'il connoissoit de réputation, & qui passoit pour un des plus grands Mathématiciens de son siècle. La premiere visite se passa en honnêtetés & en politesses. Ce

Savant lui fit tant d'amitiés, qu'il l'engagea à le venir voir de temps en temps. Il fut question des Mathématiques, & DESCARTES en parla si pertinemment, que M. *Faulhaber* s'avisa de lui demander un jour s'il connoissoit l'analyse des Géomètres. Le ton décisif avec lequel notre Philosophe répondit, le fit douter de la chose. Sur cette réponse fiere, ce Mathématicien le regarda comme un jeune présomptueux; & dans le dessein de l'embarrasser, il lui fit une autre demande : c'étoit s'il se croyoit en état de résoudre quelque Problême. DESCARTES se donnant un air encore plus résolu qu'auparavant, lui dit qu'oui, & lui promit sans hésiter la solution des Problêmes les plus difficiles. M. *Faulhaber* ne voyant en lui qu'un jeune militaire, le compara au fanfaron dont parle *Plaute* dans une de ses Comédies, en lui citant quelques vers de ce Poëte à ce sujet. Piqué de cette apostrophe, DESCARTES assura qu'il tiendroit ce qu'il avoit promis, & le défia de le trouver en défaut. M. *Faulhaber*, qui excelloit particulierement en Arithmétique & en Algèbre, sur lesquelles il avoit écrit, lui proposa d'abord des questions assez communes. Voyant qu'il n'hésitoit point, il lui en proposa de plus difficiles, qui n'embarrasserent pas plus le répondant que celles de la premiere

espèce. Ce Mathématicien commença à changer de contenance ; & après lui avoir fait satisfaction sur la maniere inconsidérée dont il l'avoit traité, il le pria très-poliment d'entrer avec lui dans son cabinet, pour y conférer plus tranquillement pendant quelques heures. Il lui présenta le livre écrit en Allemand, qu'il venoit de composer sur l'Algèbre. Ce livre ne contenoit que des questions toutes nues, mais très-abstraites & sans explications. L'Auteur en avoit usé ainsi pour exercer les Mathématiciens d'Allemagne, auxquels elles étoient proposées, afin de les résoudre comme ils le pourroient. La promptitude & la facilité avec lesquelles DESCARTES donnoit des solutions de celles qui lui tomboient sous les yeux en feuilletant, causa beaucoup d'étonnement à M. *Faulhaber*. Mais il fut bien plus surpris lorsqu'il lui vit ajouter en même temps des Théorèmes généraux, qui devoient servir à la solution véritable de ces sortes de questions. S'il ne prit pas d'abord notre Philosophe pour un ange, il le regarda du moins comme un des plus grands génies qu'il eût connu. Il lui avoua ingénûment son ignorance sur la plupart des choses dont il parloit, & lui demanda son amitié avec beaucoup d'empressement.

Dans le même temps un Mathématicien de Nuremberg, nommé M. *Pierre Roten*, fit paroître les ſolutions qu'il avoit trouvées des queſtions propoſées dans le livre de M. *Faulhaber*. M. *Roten*, pour lui rendre la pareille, ajouta au bout de ſes réponſes d'autres queſtions nouvelles ſans explication, & invita M. *Faulhaber* à les réſoudre. Celui-ci trouvant les queſtions très-difficiles, pria DESCARTES de vouloir bien entrer en ſociété de travail avec lui. Notre Philoſophe mit la main à l'œuvre, & réſolut ces queſtions avec tant de facilité, que M. *Faulhaber* n'oſoit s'en rapporter à ſes yeux, tant la choſe lui paroiſſoit extraordinaire.

Cet exercice mathématique ayant tourné ſes idées du côté de la Géométrie, il découvrit par le moyen d'une parabole l'art de conſtruire d'une maniere générale toutes ſortes de Problêmes ſolides (*a*). Le goût qu'il prit ainſi pour l'étude des Mathématiques l'affecta ſi fort, qu'il réſolut de quitter les armes pour s'y livrer tout entier. Etant allé d'Ulm à Prague, il ne vit point ſans émotion une Ville qui avoit été le ſéjour du fameux *Tycho-Brahé*. La mémoire de ce grand Aſtronome y étoit tellement en vénération, qu'on ne ceſſoit

(*a*) Voyez le III. Livre de ſa *Géométrie*.

de parler de lui aux étrangers qui y passoient. DESCARTES écouta avidement toutes les particularités de sa vie ; & tout cela l'affermit toujours plus dans la résolution qu'il avoit formée de ne s'attacher désormais qu'à cultiver sa raison.

La profession des armes qu'il n'avoit point encore quittée, l'ayant conduit sur les frontieres de Baviere, il se trouva en un lieu si écarté, qu'il se procura aisément la solitude la plus paisible. Il fit mettre un poële dans sa chambre à coucher, & s'y enferma pendant tout l'hiver. Là dans un profond silence, & livré à ses propres réflexions, il se détermina à n'admettre dorénavant pour vrai que ce qui lui paroîtroit évident. Il oublia ce qu'il avoit appris, & commença à naître une seconde fois. La premiere vérité qui lui parut la plus naturelle, & celle qui devoit se présenter la premiere à l'esprit, fut celle-ci : *Je pense, donc je suis ;* mot fameux sur lequel on a beaucoup disputé. On a reproché à DESCARTES de supposer la pensée avant l'existence. Pour penser, il faut exister. Il falloit donc dire : *J'existe ; donc je pense.* Faux raisonnement, chicane pure. En parlant de cette maniere, on suppose qu'on existe, & on en conclud qu'on pense. Mais comment sait-on qu'on existe, si ce

n'eſt par la penſée ? De l'effet, DESCARTES remonte à la cauſe. Il ignore tout, juſqu'à ſon exiſtence. La premiere choſe qui le frappe, c'eſt la propre action de ſon ame, ſa penſée; & de cette action il conclud qu'elle exiſte. Quoi de plus naturel, de plus ſimple, de plus vrai!

Quoi qu'il en ſoit de cette vérité, notre Philoſophe paſſa à d'autres vérités plus élevées; & forma ainſi cette méthode admirable, qui eſt preſque la clef de toutes les connoiſſances humaines. Jettant enſuite les yeux ſur les productions des hommes, il remarqua qu'il ne ſe trouve point tant de perfection dans les Ouvrages compoſés de pluſieurs pièces, que dans ceux auxquels une ſeule perſonne a travaillé. Il appliqua enſuite cette penſée aux Sciences. Il conſidere que celles qui ne ſont pas démontrées, n'étant formées que des réflexions de pluſieurs perſonnes d'un caractere d'eſprit tout différent, approchent moins de la vérité que les ſimples raiſonnemens que peut faire naturellement un homme de bon ſens, touchant les choſes qui ſe préſentent à lui. De-là il paſſe à la raiſon humaine; & faiſant l'application de ce raiſonnement à la maniere dont nous acquérons nos connoiſſances, il penſe qu'ayant été enfans avant que d'être hommes,

mes, & ayant été gouvernés long-temps par des maîtres, qui se sont trouvés souvent contraires les uns aux autres, il est impossible que nos raisonnemens soient aussi purs & aussi solides qu'ils l'auroient été, si nous avions eu l'usage entier de notre raison, dès l'instant de notre naissance, & si nous n'avions jamais été dirigés que par elle.

La liberté qu'il donnoit à son esprit le conduisit insensiblement au renouvellement des anciens systêmes; mais il se retint par la vue de l'indiscrétion qu'il auroit blâmée dans un homme, lequel auroit entrepris de jetter par terre toutes les maisons d'une Ville dans le dessein de les rebâtir d'une autre maniere. Il crut qu'il seroit téméraire de vouloir réformer le corps des sciences, ou l'ordre établi dans les écoles pour les enseigner. Il pensa cependant qu'il lui étoit permis d'en faire l'épreuve sur lui-même sans rien entreprendre sur autrui. Ainsi il travailla à se défaire de toutes les opinions qu'il avoit reçues jusqu'alors, à les ôter entierement de son esprit, & à en substituer d'autres qui fussent meilleures, ou à y remettre les mêmes après qu'il les auroit vérifiées & ajustées au niveau de la raison. Il crut trouver par ce moyen la maniere de conduire sa vie beaucoup

mieux que s'il ne bâtiſſoit que ſur de vieux fondemens. La choſe n'étoit pas ſi aiſée qu'il l'avoit jugé d'abord ; & il eut autant à ſouffrir pour ſe défaire de tous ſes préjugés, qu'il auroit pu en avoir en s'écorchant tout vif. L'amour de la vérité le ſoutenoit bien dans ce travail ; mais les moyens de parvenir à cette heureuſe conquête ne lui cauſoient pas moins d'embarras que la fin même. La recherche qu'il voulut faire de ces moyens, jetta ſon eſprit dans des agitations violentes qui augmenterent de plus en plus par une contention continuelle, ſans que ni les promenades, ni les compagnies y fiſſent diverſion. Il ſe fatigua par-là de telle ſorte que le feu prit à ſon imagination, & il tomba dans une eſpèce d'enthouſiaſme & de délire qui troubloient ſans ceſſe ſon ſommeil par des ſonges extraordinaires.

Pendant qu'il étoit ainſi abandonné à lui-même, il entendit parler d'une confrérie de Savans établie en Allemagne ſous le nom de *Freres de la Roſe-Croix*. On lui en fit des éloges ſurprenens. On lui dit que c'étoient des gens qui ſavoient tout, & qui promettoient aux hommes une nouvelle ſageſſe, c'eſt-à-dire, la véritable ſcience, qui n'avoit pas encore été découverte, DESCARTES, joignant toutes

les choses extraordinaires que des particuliers lui en apprenoient, avec le bruit que cette nouvelle société faisoit dans toute l'Allemagne, se trouva ébranlé. Lui qui méprisoit ouvertement tous les Savans, parce qu'il n'en avoit jamais connu qui fussent véritablement tels, commença à s'accuser de témérité & de précipitation dans ses jugemens. Il sentit naître en lui les mouvemens d'une émulation dont il fut d'autant plus touché pour ces Rose-Croix, que la nouvelle lui en étoit venue dans le temps de son plus grand embarras, touchant les moyens qu'il devoit prendre pour connoître la vérité. Il se crut donc obligé de faire connoissance avec eux; mais n'ayant pu les découvrir, il retomba dans ses premieres perplexités. Les efforts d'esprit qu'il faisoit sans un succès satisfaisant, l'auroient jetté dans une sorte de désespoir, s'il n'avoit été soutenu par ses découvertes dans l'étude de la nature. Cela le consoloit & lui donnoit quelque espérance.

Il quitta le lieu de sa retraite, & après la mort du Comte de *Bucquoy*, sous les ordres duquel il servoit, il quitta absolument la profession des armes. Quoiqu'il n'eût encore rien publié qui pût faire ombrage à personne, sa grande sagacité étoit cependant très-connue, & lui avoit

ſuſcité des envieux. L'un d'eux, qui étoit Miniſtre de Hollande, crut devoir ſaiſir l'occaſion de ſon changement d'état pour le mortifier. Il publia par-tout que DESCARTES étoit un homme lâche; que ſa vanité dans le ſervice avoit ſouffert de ne pouvoir devenir Lieutenant-Général ou Maréchal de France, & que de dépit il s'étoit retiré. Notre Philoſophe, qui n'avoit jamais voulu accepter aucun grade militaire, ſe moqua de cette inſulte. Le Miniſtre en fut très-courroucé. Pour ſe venger, il le décria parmi les Proteſtans comme un Jéſuite de robe-courte. Il s'aviſa même de dreſſer ſon horoſcope, & trouva qu'il étoit né ſous l'étoile de *S. Ignace de Loyola.* Jaloux de confirmer ſa divination, il le mit en parallèle avec ce Saint, & remarqua que l'un & l'autre avoient quitté les armes par déſeſpoir de ne pouvoir parvenir aux grades militaires.

Toutes ces extravagances n'étoient pas aſſez ſpirituelles pour ſéduire quelqu'un. Elles réjouirent un moment DESCARTES, qui les oublia aiſément pour s'occuper de choſes plus importantes : c'étoit de connoître les hommes. Dans cette vue, il réſolut de paſſer ſa jeuneſſe à voyager, ſur-tout dans les pays où il n'y avoit point de guerre. Il s'appliqua particulie-

rement à voir & à examiner les Cours des Princes, à fréquenter les personnes de diverses humeurs & de différentes conditions. Il s'étudia aussi beaucoup à recueillir des expériences, tant sur les choses naturelles que produisoient les pays où il s'arrêtoit, que sur les mœurs & le gouvernement des peuples. C'est ce qu'il appelloit *le grand livre du monde*, dans lequel il se flattoit de trouver la vraie science.

Au milieu de ses voyages, il lui arriva une aventure qui demanda plus que de la Philosophie pour en sortir. Il étoit à Embden dans la Westphalie, & il vouloit passer dans la West-Frise. Il falloit pour cela faire un petit trajet en mer. Il s'embarqua sur un petit bateau accompagné de son seul domestique. Les mariniers à qui il eut à faire, scélérats de profession, ne furent pas plutôt en pleine mer, qu'ils raisonnerent sur la fortune de leur voyageur. Ils penserent unanimement qu'il étoit marchand forain, & qu'il devoit par conséquent avoir beaucoup d'argent. C'en fut assez pour les déterminer à faire un mauvais coup. Il s'agissoit de savoir comment ils s'y prendroient. Ils tinrent conseil entr'eux à ce sujet, & croyant parler une langue inconnue à DESCARTES, ils ne firent point de diffi-

culté de le tenir en sa présence. Ils résolurent de l'assommer, de le jetter dans l'eau, & de profiter de ses depouilles. Notre Philosophe entendit ce projet, & pour le rompre, lui qui avoit paru si doux, si honnête & si poli, changea tout d'un coup de maintien, mit l'épée à la main avec une fierté imprévue, & leur parla d'un ton qui leur imposa. L'épouvante saisit ces ames basses, & les ramena à leur devoir.

Après un court séjour dans la Frise Occidentale, DESCARTES vint en Hollande où il passa une bonne partie de l'hiver. Il alla ensuite voir ses parens, & de-là il se rendit à Paris. Il y arriva dans le temps que le bruit couroit dans cette grande Ville que les freres de la Rose-Croix y étoient. On avoit déja dit qu'il appartenoit à cette confrérie; & son arrivée concourant avec celle de ces freres, donna du crédit à cette calomnie. Le Pere *Mersenne*, qui étoit alors à Paris, en étoit très-affligé: mais lorsqu'il eut vu notre Philosophe, qu'il l'eut embrassé, & qu'il l'entendit, son chagrin se changea en une joie indicible. On parla Philosophie, & on oublia tous ces bruits vagues & populaires.

Cependant DESCARTES étoit toujours occupé du genre de vie qu'il devoit embrasser. Le grand monde qu'il voyoit à

Paris n'étoit pas capable de remplir le vuide de son séjour, ni de le tenir occupé perpétuellement hors de lui-même. Lorsqu'il rentroit chez lui, il sentoit renaître ses anciennes inquiétudes sur le choix d'un genre de vie qui fût conforme à sa vocation, & qui s'accommodât avec le projet qu'il avoit formé de chercher la vérité sous les ordres de la Providence. Il y avoit déja long-temps que sa propre expérience l'avoit convaincu du peu d'utilité des Mathématiques, sur-tout lorsqu'on ne les cultive que pour elles-mêmes, sans les appliquer à autre chose. Il avoit même tellement négligé l'Arithmétique, qu'il avoit tout-à-fait oublié la division & l'extraction de la racine quarrée. La Géométrie lui tenoit cependant encore au cœur : mais à tout prendre, rien ne lui paroissoit moins solide que de s'occuper de nombres abstraits & de figures imaginaires. Il croyoit même qu'il étoit dangereux de s'appliquer trop sérieusement à ces démonstrations superficielles que l'industrie fournit moins souvent que le hasard, & qui sont plutôt l'ouvrage des yeux & de l'imagination, que celui de l'entendement. Sa pensée étoit que cette application nous désaccoutume insensiblement de l'usage de notre raison, & nous expose à perdre la route que sa lumiere nous trace.

Toutes ces réflexions le porterent à abandonner tout ce qu'il avoit appris des Mathématiques, & à se livrer à une science plus universelle. C'étoit une méthode de résoudre toutes les questions qu'on pourroit faire touchant les rapports, les proportions & les mesures, en faisant abstraction de la matiere. En attendant la découverte de cette méthode, il nourrit son esprit de l'étude de la Morale. Cette étude le fit renoncer à tout ce qu'on appelle établissement dans le monde. Il jugea que le plus bel établissement que l'homme pût faire, c'étoit de se mettre en état de vivre libre, indépendant, de cultiver sa raison, & de travailler à rendre les humains meilleurs en les éclairant. Pour mettre ce projet à exécution, il commença par se débarrasser de toutes affaires. Il vendit ses biens sans en excepter sa terre du Perron, & ne songea plus qu'à se régler conformément au revenu que cette terre lui produisoit annuellement.

Il avoit formé le projet depuis quelques années de voir l'Italie, & il se trouvoit alors en état de mettre ce projet à exécution. Il alla d'abord en Suisse. De-là il passa au Tyrol, à Lorette, & se rendit à Rome. Après quelques mois de séjour, il revint au Poitou en France, où on voulut

l'engager à acheter la charge de Lieutenant Général de Châtelleraut: mais il étoit trop jaloux de sa liberté pour embrasser un état qui pût captiver ses actions. Il croyoit que le moyen de vivre content, étoit de ne dépendre que de soi-même, & de considérer tous les biens qui sont hors de nous, comme également éloignés de notre pouvoir, sans regretter ceux qui nous manquent, lorsque ce n'est point par notre faute que nous en sommes privés.

Plein de ces idées, il s'en vint à Paris, pour y vivre avec plus de liberté. Sa réputation lui attira un grand nombre de visites. Les personnes les plus distinguées par leur mérite, s'empresserent à faire connoissance avec lui. M. *Mydorge*, successeur de M. *Viete*, célèbre Géomètre, qui l'avoit connu à son premier voyage de Paris, le voyoit sur-tout très-fréquemment. Il lui parloit d'Optique, & notre Philosophe lui communiquoit ses idées sur cette science. Un habile ouvrier, nommé *Ferrier*, que M. *Mydorge* avoit amené, tailloit les verres selon qu'il lui prescrivoit. Et tout cela servit à expliquer la nature de la lumiere, le mécanisme de la vision, & la cause de la réfraction.

Pendant qu'il étoit ainsi occupé, le Nonce du Pape l'invita à venir entendre chez lui un Discours que devoit pronon-

cer M. de *Chandoux*, contenant des sentimens nouveaux sur la Philosophie. L'assemblée étoit nombreuse, & composée des personnes les plus qualifiées & les plus savantes de la Capitale. L'Orateur réfuta d'abord la maniere ordinaire d'enseigner la Philosophie. Il proposa ensuite un systême assez suivi d'une Philosophie qu'il vouloit établir, & qu'il donnoit pour nouvelle. Le Discours de M. de *Chandoux* étoit si bien écrit & si séduisant, qu'il fut universellement applaudi. DESCARTES fut peut-être le seul qui ne donna pas des marques éclatantes de son approbation. Le Cardinal de *Bérulle* qui étoit de l'assemblée, s'en apperçut. Il lui demanda son sentiment sur ce qu'il venoit d'entendre. Notre Philosophe répondit, qu'après les éloges que tant de savans personnages venoient de donner au Discours de M. de *Chandoux*, il n'avoit rien à dire. Le Cardinal le pria de lui dire ce qu'il en pensoit lui-même, sans aucun égard à ces éloges. Le Nonce & les personnes les plus remarquables de l'assemblée se réunirent au Cardinal pour le faire expliquer; de sorte que DESCARTES ne pouvant plus reculer sans incivilité, après avoir loué l'éloquence du Discours de M. de *Chandoux*, & approuvé cette généreuse liberté qu'il faisoit paroître pour la

réforme de la Philoſophie, avoua qu'il croyoit que dans ce Diſcours la vraiſemblance occupoit la place de la vérité, & qu'il n'étoit pas difficile de faire paſſer le faux pour le vrai, & réciproquement de donner le vrai pour le faux, à la faveur d'un long raiſonnement. Pour prouver ce qu'il avançoit, il demanda à l'aſſemblée que quelqu'un de la compagnie lui propoſât telle vérité qu'il lui plairoit, & qui fût du nombre de celles qui paroiſſoient le plus inconteſtables. On le fit; & avec douze argumens tous plus vraiſemblables l'un que l'autre, il vint à bout de prouver à la compagnie qu'elle étoit fauſſe. Il pria enſuite qu'on lui propoſât une fauſſeté: & par le moyen d'une douzaine d'autres argumens, il la fit reconnoître pour une vérité plauſible. Toute l'aſſemblée admira également la force & l'étendue du génie de notre Philoſophe. Elle lui demanda s'il n'y avoit point quelque moyen infaillible d'éviter les ſophiſmes. Il répondit qu'il n'en connoiſſoit point d'autre que celui qu'on tiroit du fonds des Mathématiques. Il ajouta qu'il avoit compoſé une méthode avec laquelle il mettoit à l'épreuve toutes ſortes de propoſitions. Le premier fruit de ſa méthode étoit de faire voir d'abord ſi la propoſition étoit poſſible ou non; & elle lui apprenoit enſuite à

résoudre infailliblement la difficulté de la même proposition.

Après cet éclat, il ne fut plus possible à notre Philosophe de disposer de son temps. On l'accabloit de visites; & comme il étoit connu dans tous les quartiers de Paris, il ne pouvoit plus s'y procurer la solitude qu'il jugeoit nécessaire, pour prendre un état conforme à la nature d'un Etre raisonnable.

Il sortit donc de cette grande Ville, & alla à Amsterdam. Il estima que la Hollande étoit l'endroit où il pouvoit philosopher avec plus de tranquillité. Il ne s'agissoit plus que de découvrir un lieu tout à la fois commode & solitaire. C'est ce qu'il trouva en Frise près de Franeker. Il y avoit contre le fossé de cette Ville un petit Château isolé, qui parut à DESCARTES convenable à ses desseins. Il s'y enferma. Là, après avoir renouvellé au pied des autels ses anciennes protestations de ne travailler que pour la gloire de Dieu & l'utilité du genre humain, il voulut commencer ses études par l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame. Mais pour ne point entrer dans un détail théologique, il n'envisagea Dieu dans tout son travail, que comme l'Auteur de la Nature. Son esprit étoit surchargé de

cet objet. Pour le dissiper, & dans la vue de laisser mûrir ses idées, il voulut s'amuser à faire les expériences qu'il avoit projettées à Paris sur l'Optique avec M. *Mydorge*. Prenant enfin un vol plus hardi, il jetta les yeux sur tout l'Univers. Et s'étant bien convaincu que la Philosophie doit avoir pour but l'utilité du genre humain, il se livra à l'étude de la Médecine, & s'appliqua particulierement à l'Anatomie & à la Chimie. Il pensoit que la perfection de la Médecine dépendoit d'une heureuse union avec les Mathématiques, & il travailla à cet accord. Il alla même à Amsterdam, pour être à portée de se procurer ce qui étoit nécessaire à son travail. Il faisoit apporter chez lui des animaux; & après les avoir fait ouvrir par un Boucher, il examinoit la mécanique de leur organisation: il les disséquoit même. Passant de cette étude à celle du corps humain, il examina les cadavres. Enfin il termina à Amsterdam ses travaux par un cours de Chimie.

Le but de notre Philosophe, en s'instruisant, n'étoit point de tirer vanité de ses connoissances, en en faisant part au Public. Comme il se rappella qu'on avoit cru à Paris qu'il ne s'étoit retiré en Hollande que pour pouvoir composer plus

commodément ses ouvrages, il voulut détruire ce soupçon. Il écrivit à cet effet une lettre au Pere *Mersenne*, conçue en ces termes : » Je ne suis pas si sauvage » que je ne sois bien-aise qu'on pense » à moi, & qu'on en ait bonne opinion ; » mais j'aimerois beaucoup mieux qu'on » n'y pensât point du tout. Je crains plus » la réputation que je ne la désire, esti» mant qu'elle diminue toujours en quel» que façon la liberté & le loisir de ceux » qui l'acquierent : cette liberté & ce loi» sir sont des choses que je possede si » parfaitement, & que je mets à si haut » prix, qu'il n'y a point de Monarque » au monde qui fût assez riche pour les » acheter de moi. » (*a*)

Au milieu de cette indifférence pour la gloire, DESCARTES travailloit, sans y penser, à acquérir la plus grande réputation dont aucun mortel ait encore joui. Ses études l'avoient conduit insensiblement aux questions les plus élevées de la Physique. Il trouvoit que cette science renfermoit des connoissances fort utiles à la vie ; mais il ne croyoit pas que cela pût avoir lieu en la cultivant comme on l'avoit fait jusques-là. Au lieu de s'attacher à cette Physique qu'on enseignoit dans les écoles, il chercha une

(*a*) *Lettres de Descartes*, Tom. II, pag. 473.

méthode par laquelle il pût connoître la force & les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, & de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connoissons les divers métiers de nos Artisans, afin de les employer de la même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, & de se rendre ainsi maître & possesseur des secrets de la nature.

Dans cette vue, il résolut de faire un monde. Il supposa que celui dans lequel nous sommes étoit anéanti, & que Dieu l'avoit chargé du soin de le créer. Il se transporta ensuite en idée dans l'immensité de l'espace, ayant en main assez de matieres pour le composer. Il demanda après cela à Dieu qu'il voulût bien agiter diversement & sans ordre toutes les parties de cette matiere, en sorte qu'il s'en formât un chaos aussi confus que les Poëtes en peuvent feindre. Cette opération finie, il n'exigea plus de l'Etre suprême que son concours ordinaire à la nature, en la laissant agir suivant les loix qu'il auroit établies.

Tout cela posé, il décrivit d'abord cette matiere; & pour la représenter d'une maniere plus claire & plus intelligible, il supposa expressément qu'il n'y avoit en elle aucune de ces formes ou

qualités dont on disputoit alors dans les écoles, ni généralement aucune chose dont la connoissance ne fût si naturelle à notre ame, qu'on ne pût pas même feindre de l'ignorer. Après avoir donné des loix à la nature, sans appuyer ses raisons sur aucun autre principe que sur les perfections de Dieu, il tâcha de démontrer toutes celles dont on eût pu avoir quelque doute. Il se proposa dans la suite de son travail, de trouver comment la plus grande partie de la matiere de ce chaos devoit, en conséquence de ces loix, se disposer & s'arranger pour former les cieux, les étoiles, les planètes, les comètes & la terre. Examinant plus particulierement notre globe, il expliqua la cause du flux & reflux de la mer, celle des vents, la production des métaux, la végétation des plantes, & enfin la génération de tous les corps mêlés ou composés.

De la description des corps inanimés & des plantes, il passa à la connoissance des animaux en général, & de celle de l'homme en particulier. Il composa le corps de l'homme de la même matiere que celle qu'il avoit décrite sans l'animer. Seulement il excita dans son cœur un de ces feux sans lumiere qu'il avoit déja expliqués. Réfléchissant sur les fonc-

tions

tions de ce corps ainsi fabriqué, il trouva exactement toutes celles qui sont en nous, sans que nous y pensions, & par conséquent sans que notre ame (dont il faisoit consister la nature dans la pensée) y contribue. Ces fonctions n'étoient point différentes de celles des autres animaux, & il ne trouva que la pensée qui distinguât l'homme de la bête.

L'ouvrage fini, DESCARTES écrivit au Pere *Mersenne*, pour le faire imprimer à Paris; mais ayant appris que l'Inquisition inquiétoit *Galilée* en Italie, pour avoir soutenu l'immobilité du Soleil & le mouvement de la Terre, il changea de dessein. Comme il étoit dans la même opinion que *Galilée*, il craignit que son ouvrage ne lui procurât les mêmes désagrémens. » Le désir que j'ai de vivre » en repos (écrit-il au Pere *Mersenne*) » & de continuer la vie cachée que j'ai » commencée, fait que je suis plus con» tent de me voir délivré de la crainte » que j'avois d'acquérir plus de connois» sances que je ne désire par le moyen » de mon écrit, que je ne suis fâché d'a» voir perdu le temps & la peine que » j'ai employé à le composer. Je n'ai » jamais eu l'humeur portée à faire des » Livres; & si je ne m'étois engagé de » promesse envers vous & quelques au-

» tres de mes amis, dans la penſée que
» le déſir de vous tenir parole m'obli-
» geroit d'autant plus à étudier, jamais
» je n'en ſerois venu à bout (*a*) ».

Pendant que notre Philoſophe tâchoit de s'affermir dans la réſolution qu'il avoit priſe de ne point faire imprimer ſon manuſcrit, M. *Reneri*, Profeſſeur de Philoſophie dans la nouvelle Univerſité d'Utrecht, enſeignoit ſa doctrine. DESCARTES lui en avoit fait part, lorſque ce Profeſſeur étoit à Deventer, avant qu'il vînt à Utrecht. Sans nommer ſon Auteur, M. *Reneri* ſe contentoit d'expliquer à ſes diſciples ce qu'il eſtimoit le plus approchant de la vérité. D'un autre côté, ſes amis ne ceſſoient de le ſolliciter de publier ſes écrits, & de lui faire un crime de ſa nonchalance à cet égard. Il y avoit huit ans révolus qu'il vivoit en Hollande, auſſi retiré que s'il eût demeuré dans les déſerts les plus ſauvages. La longueur de ce terme ſembloit fournir de juſtes prétextes aux reproches que lui faiſoient ceux qui n'avoient conſenti à ſon éloignement de Paris que pour recueillir les fruits de ſa ſolitude. D'ailleurs il avoit quarante ans. C'étoit l'âge où il avoit acquis la maturité d'eſprit, capable de le mettre à couvert de tout ce qu'on a coutume d'alléguer

(*a*) *Lettres de Deſcartes*, Tom. II.

contre la précipitation des jeunes gens qui veulent paroître Auteurs avant l'âge. Ces considérations le porterent à mettre en ordre ce qu'il trouva parmi ses papiers, qui lui paroissoit le plus digne de voir le jour ; & dès qu'il fut arrivé de Frize à Amsterdam, il écrivit au Pere *Mersenne* que c'étoit tout de bon qu'il vouloit se faire Auteur & donner ses ouvrages au Public. Il y avoit long-temps que les *Elzevirs* désiroient d'être ses Libraires. Ils ne cessoient de le solliciter fortement de s'accommoder avec eux de son manuscrit : mais lorsqu'il fut arrivé à Amsterdam, ils crurent qu'il y étoit venu pour le leur offrir. La politique ordinaire des Marchands joua alors son rôle. Ils parurent indifférens, & attendirent qu'on les vînt prier. Notre Philosophe avoit l'ame trop élevée pour oublier en cette occasion ce qui lui étoit dû. Il laissa là les *Elzevirs*, & envoya son Ouvrage au Pere *Mersenne* pour le faire imprimer à Paris. Cet Ouvrage étoit intitulé : *Le projet d'une science universelle, qui puisse élever nôtre ame à son plus haut degré de perfection. Plus, la Dioptrique, les Météores & la Géométrie, où les plus curieuses matieres que l'Auteur ait pu choisir pour rendre preuve de la science universelle qu'il propose, sont expliquées ; en telle*

sorte que ceux même qui n'ont point étudié, les peuvent entendre. Les réflexions que fit ensuite DESCARTES sur les avantages d'une impression plus correcte, si elle se faisoit sous ses yeux, le déterminerent à le mettre sous presse à l'endroit même où il étoit. Un Libraire de Leyde, nommé *Jean Maire*, s'étant offert de se charger de son manuscrit, il écrivit au Pere *Mersenne* de le lui envoyer avec le privilége du Roi qu'il avoit obtenu. Ce manuscrit avoit été lu à Paris ; & sur le compte qu'on en avoit rendu à M. le Chancelier, ce Chef suprême de la Justice avoit fait expédier un privilége fort honorable pour DESCARTES. On y lisoit que » le Roi désiroit le gratifier, & » faire connoître que c'étoit à lui que le » Public avoit l'obligation des inventions » qu'il avoit à publier ». Il lui étoit encore permis par ce privilége, non-seulement de publier l'ouvrage qu'il présentoit, » mais » encore tout ce qu'il avoit écrit jusques- » là, & tout ce qu'il pourroit écrire dans » la suite de sa vie, en tel endroit que » bon lui sembleroit, dedans & dehors le » Royaume de France ». Notre Philosophe fut très-sensible à ces distinctions ; mais comme il craignit qu'elles ne lui procurassent des envieux, il les supprima dans l'extrait qu'il fit publier du privilége à la fin

de son Livre. Il changea aussi le titre qui lui parut trop fastueux. L'ouvrage parut en 1637 sous celui-ci : *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison & rechercher la vérité dans les sciences. Plus, la Dioptrique, les Météores & la Géométrie, qui sont des essais de cette méthode.*

Cette production fut accueillie de tous les Mathématiciens : ils connoissoient bien de réputation notre Philosophe; mais après la lecture de son Ouvrage, les plus célèbres d'entr'eux s'empresserent à former avec lui une liaison plus intime. M. *de Zuitlichen* saisit cette occasion pour lui écrire, & lui témoigna le regret qu'il avoit qu'il n'eût pas traité de la Mécanique. Pour réparer cette omission, & satisfaire en même temps à son désir, DESCARTES lui envoya un petit essai sur cette partie des Mathématiques qu'il avoit composé quelque temps auparavant à sa sollicitation. M. *de Zuitlichen* fut si sensible à ce présent, & en fit de si grands éloges, que notre Philosophe les trouva fort au-dessus de son essai. Il lui écrivit que *les trois feuilles* qui le composoient, *ne valoient pas ensemble la moindre des paroles de son remerciment.*

M. *de Fermat*, Conseiller au Parlement de Toulouse, qui jouissoit à juste titre de

la réputation d'un des plus grands Mathématiciens de l'Europe, lut avec un grand plaisir le *Discours de la Méthode*, & écrivit en même temps les remarques qu'il jugea à propos d'y faire. La Dioptrique fut le morceau auquel il s'attacha particulierement. Il fit sur cette Dioptrique plusieurs objections qu'il adressa au Pere *Mersenne*. Il envoya aussi à DESCARTES par la même voie, un Ouvrage qu'il venoit de composer, intitulé : *De Maximis & Minimis, & de Tangentibus*, en le priant d'user de ce Livre avec la même liberté qu'il avoit usé de sa Dioptrique. Notre Philosophe répondit d'abord aux objections de M. *de Fermat*, & releva ensuite quelques méprises qui étoient échappées à ce Conseiller dans son Traité *De Maximis*. Le Pere *Mersenne*, à qui tout cela fut adressé, ne jugea pas à propos de l'envoyer à ce Conseiller, & cette réponse & cette critique lui parurent trop ameres. Pour ne rien faire au hasard, il crut devoir communiquer tout ce qu'il avoit reçu à M. *Pascal*, pere du grand *Pascal*, & Mathématicien habile, & à M. *de Roberval*, Professeur de Mathématiques au Collége Royal. Ces Messieurs craignant que ses écrits n'indisposassent M. *de Fermat*, se chargerent de répondre pour lui. DESCARTES reçut cette réponse, & la lut

avec beaucoup de ſurpriſe. Il loua le zèle de ces deux amis de M. *de Fermat* ; mais il trouva que s'ils avoient bien rempli les devoirs de leur amitié à ſon égard, ils s'étoient aſſez mal acquittés de la commiſſion qu'ils avoient priſe de le défendre. Il répondit à cet écrit, & M. *de Roberval* répliqua. Ce Profeſſeur vain & cauſtique naturellement, l'étoit encore plus dans ſes ouvrages. Notre Philoſophe fut ſcandaliſé des termes peu obligeans dont il ſe ſervoit ſans ménagement ; & tandis que des amis communs cherchoient à concilier les eſprits, M. *de Fermat* abandonna M. *de Roberval*, & pria le Pere *Merſenne* de lui faire faire connoiſſance avec DESCARTES, & de lui procurer ſon amitié.

Un autre Profeſſeur au Collége Royal entra en lice avec notre Philoſophe. M. *Morin* (c'eſt le nom de ce Profeſſeur) lui fit quelques objections ſur la lumiere : mais cette diſpute ſe termina paiſiblement & ſans rancune. Il en naquit peu de temps après une autre qui dura plus long-temps. Le Pere *Merſenne* ayant fait attention à la courbe que décrit le point d'un cercle en roulant ſur un plan, propoſa à M. *de Roberval* de trouver la nature de cette courbe. Ce Mathématicien réſolut le problême, & pria le Pere *Merſenne* de le propoſer à

DESCARTES. Notre Philosophe non-seulement en donna la solution, mais fit de plus grandes recherches à ce sujet. Cela excita la jalousie de M. *de Roberval.* Il chicana DESCARTES sur tout son travail; & il y eut des altercations qui dégoûterent celui-ci de la Géométrie abstraite, c'est-à-dire, de la recherche de ces questions qui ne servent qu'à exercer l'esprit. Il prit d'autant plus volontiers ce parti, qu'il ne vouloit plus cultiver que cette sorte de Géométrie, qui a pour objet l'explication des phénomènes de la nature.

Pendant qu'on fatiguoit DESCARTES en France par des objections, on travailloit en Hollande à lui procurer une réputation plus brillante & moins pénible. L'Université d'Utrecht avoit pris tant de goût pour sa Philosophie, qu'on abandonnoit insensiblement celle d'*Aristote.* Un concurrent à une chaire de Médecine vacante, nommé M. *Regius*, fut même préféré à plusieurs habiles gens, parce qu'il entendoit mieux la Philosophie Cartésienne que ses rivaux. Il contracta par-là une obligation avec notre Philosophe qu'il voulut acquitter. Il lui écrivit que la grace qu'on lui avoit faite de le reconnoître un de ses disciples, & de le gratifier en cette qualité d'une chaire, lui donnoit le droit de le remercier

mercier de l'obligation qu'il lui en avoit ; de le conjurer de ne point abandonner *son propre ouvrage*, & de le prier de lui accorder les secours qui lui étoient nécessaires pour soutenir cette premiere réputation. Il terminoit sa lettre par l'assurer qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour mériter de plus en plus la qualité de son disciple, qu'il préféroit à tous les avantages de la vie. M. *Regius* regardoit DESCARTES *comme extraordinairement suscité pour conduire la raison des autres hommes, & les tirer de leurs anciennes erreurs.* Notre Philosophe répondit à toutes ces honnêtetés le plus obligeamment du monde. Afin de seconder même avec plus de succès les vues de son nouveau disciple, il composa un *abrégé de Médecine.* Ce travail lui fit faire des réflexions sur l'importance de conserver sa santé, qu'il exprime ainsi dans une de ses lettres au Pere *Mersenne.* » Je n'ai jamais eu tant de soin de me conserver, dit-il, que maintenant ; & au » lieu que je pensois autrefois que la mort » ne pût m'ôter que 30 ou 40 ans tout au » plus, elle ne sauroit désormais me surprendre sans qu'elle m'ôte l'espérance de » plus d'un siècle ; car il me semble voir » évidemment que si nous nous gardions » seulement de certaines fautes que nous

» avons coutume de commettre au régime
» de notre vie, nous pourrions, sans autre
» invention, parvenir à une vieillesse
» beaucoup plus longue & plus heureuse
» que nous ne faisons (a) ».

Cependant M. *Reneri*, enhardi par cet accueil qu'on faisoit au disciple de la Philosophie de DESCARTES, redoubla d'ardeur, afin de s'étendre davantage; & ses succès répondirent à son zèle & à ses travaux. Ce Professeur ne pouvoit se lasser d'admirer notre Philosophe. Il écrivoit au Pere *Mersenne* qu'il étoit sa lumiere, son soleil, & son Dieu; *Is est mea lux, meus sol, erit ille mihi semper Deus*. Mais si son esprit se nourrissoit avec des satisfactions infinies des productions de ce grand génie, sa santé étoit épuisée par les longues veilles que ces satisfactions occasionnoient. Son sang s'alluma, & la fiévre étant survenue, elle l'emporta dans peu de jours. L'Université fit rendre à M. *Reneri* les derniers devoirs avec la plus grande pompe. M. *Emilius*, Professeur d'Eloquence, prononça son Oraison funebre; & comme c'étoit celle d'un Cartésien, notre Philosophe y fut loué de la maniere la plus noble, la plus touchante & la plus distinguée. Les Magistrats, après avoir approuvé publique-

(a) *Lettres de Descartes*, Tom. II.

ment ce Discours, ordonnerent qu'il fût imprimé & distribué sous leur autorité, tant pour honorer la mémoire de leur Professeur, que pour donner des marques éclatantes de la reconnoissance qu'ils avoient du service important que leur avoit rendu DESCARTES en formant un tel disciple. *M. Regius* voulut remplacer M. *Reneri* dans l'esprit de notre Philosophe. Il le supplia par écrit de lui permettre qu'il l'allât voir pour obtenir auprès de lui la place du défunt, ajoutant que s'il le lui accordoit, » il s'estimeroit aussi heureux » que s'il étoit élevé au troisiéme ciel «.

Tous les bons esprits de l'Université se réunirent pour applaudir aux éloges qu'on donnoit à DESCARTES, & y joindre les leurs. Mais il se trouva parmi eux de ces hommes suffisans extrêmement prévenus en leur faveur, & très-jaloux du mérite des autres. Il s'éleva nommément contre lui un personnage très-important en apparence, & très-petit en réalité. Il s'appelloit *Gisbert Vœtius*. Il étoit le principal Ministre du Temple, & le premier des Professeurs en Théologie. Il portoit par-tout cet air triomphant qu'il avoit rapporté du Synode de Dort, où il s'étoit trouvé du côté des victorieux, c'est-à-dire, de ceux qui, assistés de l'épée & du crédit du

Prince d'Orange, étoient venus à bout de condamner le parti des Remontrans (*a*), & il s'étoit acquis une ſorte d'autorité ſur preſque tous les eſprits, par je ne ſai quelle réputation de gravité & de ſuffiſance. Toutes ces qualités étoient ſoutenues par beaucoup d'amour-propre pour ſa perſonne, accompagné d'un mépris intérieur pour toutes celles qu'il n'avoit pas.

Tel étoit l'homme qui ſe déclara l'ennemi de DESCARTES. Il commença d'abord par inquiéter M. *Regius*; déclama en même temps contre la Philoſophie Carteſienne; & lorſqu'il fut Recteur de l'Univerſité, il publia pluſieurs libelles diffamatoires contre lui. En attendant, ce Miniſtre travailloit ſourdement à le perdre de réputation, & le décrioit comme un ennemi de la Religion en général, & des Egliſes Proteſtantes en particulier. Dans le deſſein de faire changer les bonnes diſpoſitions des Magiſtrats, il fit ſoutenir des thèſes dans leſquelles on le traita d'athée. Il chercha auſſi à nuire à M. *Regius*. Il examina les opinions nouvelles (qui étoient celles de DESCARTES) qu'il enſeignoit, & lui fit un crime devant ſes collégues, de

(*a*) C'eſt ici l'affaire de MM. *de Barnevelt* & *Grotius*. Voyez l'Hiſtoire de *Grotius* dans le ſecond volume de cet Ouvrage.

tout ce qui ne se trouvoit pas conforme aux maximes des anciens Médecins & Philosophes, établies & reçues dans les Universités de Hollande. Cela se passoit dans le particulier. Mais sa colere s'étant allumée par le mépris que faisoit M. *Regius* de ses emportemens, il éclata le 6 Juin 1640 par une thèse qu'il fit soutenir contre la circulation du sang ; doctrine qu'enseignoit M. *Regius* d'après DESCARTES (*a*), & qui passoit pour une hérésie parmi les ignorans & les entêtés. Enfin *Vœtius* parvint par ses intrigues à faire révolter la plupart des Professeurs contre ce sentiment. De sorte que le Recteur de l'Université, quoiqu'ami de notre Philosophe & de son nouveau disciple, ne put résister aux instances que lui firent les autres Professeurs de Philosophie & de Médecine, pour défendre à M. *Regius* d'enseigner de pareilles nouveautés. Ce Cartésien eut beau représenter combien il étoit ridicule de rejetter les vérités, sous prétexte qu'elles étoient nouvelles ; toute la grace qu'il obtint, ce fut que s'il soutenoit désormais la circulation du sang, il ne pourroit le faire que par

(*a*) On attribue avec raison la découverte de la circulation du sang à *Harvée* ; mais on ne peut disconvenir que DESCARTES ne soit le fauteur de cette découverte.

maniere de corollaire avec la formule ordinaire : *exercitii causa defendimus*. Cela n'empêcha pas M. *Regius* de faire imprimer ses thèses à ce sujet, sans aucune permission & sans aucun égard à cette défense. Cette liberté fut prise pour un attentat à l'autorité de l'Université, à qui il appartenoit de droit d'ordonner l'impression des thèses. On députa vers le Magistrat pour s'en plaindre ; & le Magistrat répondit qu'on passeroit celles-ci, puisqu'elles étoient imprimées; mais qu'à l'avenir il ne s'en imprimeroit plus sans l'ordre du Recteur de l'Université.

Cette réponse n'apporta aucun remede au mal que cette impression devoit produire suivant M. *Vœtius*. Il s'en plaignit à plusieurs Professeurs, & excita des troubles que les Curateurs de l'Université d'Utrecht crurent devoir apaiser. Dans cette vue, ils publierent une Ordonnance portant défense d'introduire des nouveautés ou des maximes contraires aux Statuts de l'Université. La chose étoit assez équivoque. DESCARTES crut qu'il convenoit d'expliquer cette Ordonnance pour fixer l'esprit des Professeurs. C'est ce qu'il fit en forme de réponse, qui fut jugée très-belle & très-judicieuse. Elle avoit pour but de laisser la liberté à M. *Regius* d'ensei-

gner la Philosophie nouvelle, en se contentant de modérer son zèle, & de tempérer ce qu'il y avoit de trop hardi dans ses opinions.

Pendant que les Cartésiens éprouvoient des contradictions, leur Maître tâchoit de se consoler de leurs afflictions dans les bras de l'amour. Une Demoiselle aimable (*a*) avec laquelle il vivoit depuis environ 1634, lui faisoit quelquefois oublier les charmes de la Philosophie. Quoique son esprit fût sublime & élevé, il tenoit encore aux sens, & éprouvoit leur pouvoir à la vue de deux beaux yeux. Cet empire étoit même devenu si grand, que notre Philosophe se livroit sans réserve à leurs douces impressions. Une fille naquit de ce commerce; & le bruit s'en étant répandu, ses ennemis n'oublierent rien pour tirer parti de cette foiblesse. DESCARTES, sans s'en émouvoir, répondit à ceux qui lui en faisoient un crime, que n'ayant point fait vœu de chasteté, & n'étant point exempt des inclinations qui sont naturelles à l'homme, il ne rougissoit pas de celles qu'il avoit, & qu'il pouvoit avoir eues.

(*a*) On ne sait point ce que c'étoit que cette Demoiselle, comment DESCARTES en fit la connoissance, ni ce qu'elle devint après avoir mis une fille au monde.

Peu inquiet des railleries qu'on continuoit de faire de lui à ce sujet, il ne songeoit qu'à faire élever sa fille. Elle s'appelloit *Francine*, & étoit née à Deventer le 19 de Juillet 1635. Notre Philosophe prenoit même des mesures pour lui procurer une bonne éducation, lorsqu'elle mourut âgée de cinq ans. Il fut si sensible à cette perte, qu'il en versa des larmes. Il éprouva bien dans cette occasion que la vraie Philosophie n'étouffe pas le naturel; & le chagrin qu'il en eut, est selon lui le plus grand qu'il ait ressenti pendant sa vie.

DESCARTES étoit alors à Amersfort. Il le quitta lorsqu'il eut perdu sa fille, & alla reprendre sa demeure à Leyde, tant pour s'éloigner d'un lieu qui lui rappelloit sa douleur, que pour quitter le voisinage d'Utrecht, où les esprits s'échauffoient de plus en plus par les menées de *Vœtius*. Il y reçut la visite d'un de ses disciples, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, mais qu'on assure être de la premiere distinction. On ne s'entretenoit que de matieres philosophiques, & le candidat avoit tous les jours quelque nouvelle question à proposer. Un jour il demanda quel étoit l'usage de la petite glande située dans le cerveau, qu'on nomme glande pinéale; & DESCARTES répondit que cette glande

est le principal siége de l'ame, & le lieu où se font toutes nos pensées. La raison qu'il donnoit de cette opinion, est qu'il ne se trouve aucune partie dans le cerveau, excepté celle-là, qui ne soit double. Or puisque nous ne voyons qu'une même chose des deux yeux, que nous n'entendons que le même son des deux oreilles, & que nous n'avons jamais qu'une pensée en même temps, il faut nécessairement que les sensations qu'éprouvent les yeux & les oreilles, aillent s'unir en quelque lieu pour être considérées par l'ame; & il est impossible d'en trouver aucun autre dans toute la tête que cette glande : car elle est justement très-bien située pour ce sujet; & elle est environnée & soutenue par de petites branches, des artères carotides qui apportent les esprits dans le cerveau.

Notre Philosophe ainsi occupé, commençoit à jouir de quelque tranquillité, lorsqu'il apprit qu'on soutenoit à Paris au Collége des Jésuites des thèses contre sa doctrine ; mais cette affaire n'eut pas de suites. L'Auteur de ces thèses (le Pere *Bourdin*) l'estimoit trop pour ne pas entrer en accommodement avec lui ; & DESCARTES qui ne demandoit que la paix, écouta volontiers les raisons de ce Jésuite. Il auroit été à désirer que *Vœtius* eût imité

la conduite du P. *Bourdin*. Mais ce Ministre toujours violent & emporté, non content de répandre l'allarme parmi les Protestans, auxquels il représentoit notre Philosophe comme un ennemi de la Religion prétendue réformée, & comme un espion envoyé de France pour nuire aux intérêts des Provinces-Unies, cherchoit encore du secours parmi les Catholiques. Dans cette vue, il voulut leur persuader qu'ils avoient à faire à un ennemi commun, & qu'il ne s'agissoit de rien moins que de défendre la Religion en général contre un Sceptique & un Athée. Il alla même solliciter les esprits jusqu'au fond des cloîtres de Paris, & fut assez osé pour vouloir tenter le Pere *Mersenne*, sous prétexte que ce Pere étoit tout aguerri avec les Athées, les Pirrhoniens, les Déistes & les libertins qu'il avoit déja combattus par divers ouvrages. Il lui écrivit que DESCARTES étoit venu trop tard pour former une secte, & que quoiqu'il introduisît des dogmes étrangers & inouis, il ne laissoit pas d'avoir des admirateurs, & qui plus est, des idolâtres qui le regardoient comme une *divinité nouvellement descendue des cieux*. Et pour l'engager avec plus de succès à entrer dans ses vues, il lui marqua qu'après s'être montré le défenseur de la vérité dans sa maniere

de traiter la Théologie, & de la concilier avec les connoiſſances humaines, il ne devoit pas douter que la même vérité ne l'attendît pour la garantir de la vexation de ce nouveau Philoſophe, & qu'elle ne le regardât comme le libérateur qui lui étoit deſtiné.

C'étoit peut-être la premiere fois qu'on avoit entendu les Miniſtres Proteſtans féliciter les Catholiques Romains, & ſurtout les Religieux, d'avoir heureuſement défendu la vérité en matiere de Théologie. La choſe étoit d'autant plus remarquable, que *Vœtius* ſembloit devoir être le dernier de qui on eût dû eſpérer un pareil compliment, s'étant déchaîné ſans ſujet dans d'autres occaſions contre l'Egliſe Romaine, & après s'être brouillé avec quelques Miniſtres qui n'avoient pu ſouffrir ſes excès & ſes impoſtures. Mais comme les Catholiques ne ſurent aucun gré de cet aveu à M. *Vœtius*, & que les Proteſtans ne lui en firent aucun reproche, on le regarda comme une ſuite du déréglement de ſon eſprit auquel les uns & les autres étoient fort accoutumés. Il ne falloit point d'autre marque de ce déréglement que la malignité avec laquelle il affectoit de faire paſſer DESCARTES pour un *Jéſuite de robe courte*, pour un *Jéſuite ſauvage*, afin

de le décrier & de le rendre odieux : *Jesuistaster sub Ignatii Loyolæ sidere natus.*

Le Pére *Mersenne* feignit de se rendre aux discours de *Vœtius*; & voulant faire voir qu'il étoit encore plus ami de la vérité que de notre Philosophe, il répondit qu'il ne refuseroit pas sa plume, pourvu qu'on voulût bien lui fournir de la matiere & des raisons suffisantes pour attaquer sa doctrine. Le Ministre d'Utrecht, charmé de cette réponse, se hâta d'en tirer avantage. Il publia par-tout que le Pere *Mersenne* écrivoit contre DESCARTES. Il chercha ensuite des matériaux de tous côtés, & sollicita tous ses amis pour envoyer du secours au Pere *Mersenne* : mais une année entiere s'écoula, sans qu'il eût pu faire rien tenir à ce Pere qu'une comparaison de DESCARTES avec le fameux *Vanini*, qui fut brûlé à Toulouse, en le priant de mettre dans un beau jour le parallele de notre Philosophe avec cet impie.

Le Pere Mersenne rit de ce ridicule projet; & tous les mouvemens que se donnoit *Vœtius* faisoient peu d'impression sur l'esprit de DESCARTES. Il eut dans ce temps-là un plus grand chagrin, ce fut de perdre son pere, devenu Doyen du Parlement de Bretagne. Et ce qui augmenta son

affliction, c'est qu'on ne se mit point en peine dans sa famille de lui apprendre sa mort. Notre Philosophe qui ignoroit tout ce qui étoit arrivé, écrivoit à son pere deux ans après ce fâcheux accident, pour lui marquer les obstacles qui s'étoient opposés au voyage qu'il avoit eu dessein de faire en France, ainsi qu'il lui avoit fait espérer; qu'il avoit toujours un grand désir de le revoir & de l'embrasser; mais qu'il préféroit toujours le séjour de Hollande à celui de France, parce qu'il y étoit à l'abri des intrigues de quelques Péripatéticiens, qu'il croyoit mal intentionnés pour lui. Cette lettre ayant été reçue par la famille après la mort de son pere, fit souvenir à ses freres qu'il étoit encore au monde; & l'aîné prit la plume par bienséance pour lui apprendre les nouvelles de la maison. La raison de cette indifférence, ou pour mieux dire, de ce mépris, étoit la profession de Philosophe que DESCARTES avoit embrassée; profession qui ne donnant ni lustre ni éclat apparent, ne paroissoit à leurs yeux qu'un prétexte frivole pour vivre dans l'oisiveté sans honneur & sans état. Dans cette persuasion, ils tâcherent de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de sa famille. Mais M. *Descartes*, qui ne pensoit pas comme ses enfans, avoit toujours fait de

lui une estime particuliere. Il en laissa des marques dans son testament, en lui léguant plus de biens qui devoient naturellement lui revenir. Notre Philosophe, après avoir répandu des larmes sur la tombe de son pere, tâcha d'oublier des parens si indignes de son amitié. Il pria un ami de se charger de la gestion de ses biens, & chercha des consolations dans la Philosophie. Il en recevoit d'ailleurs des personnes de la plus haute considération. *Louis XIII* voulut même reconnoître publiquement son mérite en le fixant en France; mais les plus fortes sollicitations ne purent l'engager à sortir de sa retraite. Il regardoit les délices de la Cour, & les occupations les plus glorieuses des premieres charges de l'Etat, comme préjudiciables au repos & au loisir dont il avoit besoin pour perfectionner les lumieres de l'entendement humain. Et faisant infiniment plus de cas des bontés & de l'estime de son Roi que de tous les honneurs & de toutes les richesses dont il avoit voulu le combler, il aima mieux vivre seul & content, & vieillir sans emploi, que de s'exposer au hasard de perdre les avantages de sa Philosophie, pour soutenir le poids de ces honneurs, & justifier le choix de ce Prince.

Depuis dix ans il étoit occupé d'un Ouvrage sur la Métaphysique, dans lequel il

traitoit de la distinction de l'esprit & du corps ; de la meilleure maniere de conduire son esprit pour connoître la vérité & de l'existence de Dieu. Il l'envoya manuscrit au Pere *Mersenne* dès qu'il l'eut fini, sans lui donner aucun titre, afin que ce Pere en fût le Parrein. Il lui marqua cependant qu'il croyoit qu'on pouvoit l'intituler ainsi : *Meditationes de primâ Philosophiâ*. Le Pere *Mersenne* n'eut pas plutôt reçu ce Manuscrit, qu'il s'empressa de le communiquer à un grand nombre de Savans dans tous les genres à qui il l'avoit promis. On lui envoya de toutes parts des remarques & des objections sur cet Ouvrage. Presque tous voulurent faire voir par-là avec quelle attention ils l'avoient lu. Parmi ces Savans on distingue MM. *Hobbes*, *Gassendi* & *Arnaud*. Le Pere *Mersenne*, à mesure qu'il recevoit ces objections, en faisoit part à DESCARTES, qui y répondoit sur le champ. Cette controverse parut trop intéressante à ce célebre Minime pour ne pas la rendre publique. Il la publia sous le titre d'Objections faites par divers Théologiens, Philosophes & Géomètres.

Pendant que notre Philosophe étoit occupé de ses réponses aux objections qu'on faisoit à ses Méditations Métaphysiques, *Voetius* travailloit toujours avec chaleur à

soulever le parti qu'il avoit commencé à émouvoir contre sa Philosophie. Jusques-là il n'avoit agi qu'en répandant des bruits odieux sur sa personne, & en distribuant différens libelles. Mais lorsqu'en 1641 il fut Recteur de l'Université, & presque revêtu de toute l'autorité nécessaire pour l'exécution de ses mauvais desseins, il ne songea plus qu'à le perdre absolument. M. *Regius* qui vit l'orage se former, voulut en prévenir l'effet. A cette fin, il déclara au nouveau Recteur qu'il le regarderoit désormais comme la lumiere de l'Université, & soumit à sa censure les thèses qu'il vouloit soutenir. Cette attention flatta si fort *Vœtius*, que non-seulement il y laissa quelques opinions cartésiennes; il permit encore que le nom de DESCARTES parût à la tête des thèses. Ce Ministre ne croyoit pas que ces opinions fissent fortune; mais M. *Regius* qui présidoit aux thèses, & M. *Raey* qui répondoit, les produisirent avec tant d'avantages, que le Recteur se repentit de toutes ses condescendances. Les Professeurs Péripatéticiens, ou les partisans de la Philosophie ancienne, honteux de leur défaite, firent siffler les theses par leurs écoliers, & exciterent un tumulte dont *Vœtius* crut devoir tirer parti, & pour déplacer *Regius*, & pour éclater contre DESCARTES. Avant que

que de se déterminer à lui déclarer une guerre ouverte, il crut devoir s'informer du Pere *Mersenne*, s'il songeoit à attaquer notre Philosophe, comme il lui avoit fait espérer; & ce Minime lui fit une réponse qui l'indisposa beaucoup. » Je vous avoue, » lui écrivit le Pere *Mersenne*, que j'avois » toujours eu une grande idée de sa Phi- » losophie; mais depuis que j'avois vu ses » Méditations avec les réponses qu'il a » faites aux objections qui lui avoient été » proposées, j'ai cru que Dieu avoit versé » dans ce grand homme des lumieres tou- » tes particulieres pour nous découvrir les » vérités naturelles.... Attendons, Mon- » sieur (ajoute-t-il) qu'il ait mis cette Phi- » losophie au jour; autrement nous au- » rions mauvaise grace de porter notre » jugement d'une chose que nous ne con- » noissons point (*a*) ».

Ce conseil étoit très-sage; mais *Vœtius* étoit trop aigri pour le suivre. Aucune considération ne le contenant plus, il ne songea qu'à mettre ses mauvais desseins à exécution. Il commença par faire imprimer des thèses, où il dénonça en quelque sorte *Regius* comme hérétique, parce que sa Philosophie n'étoit pas conforme avec la Physique de *Moyse*, ni avec tout ce que

(*a*) *Lettres de Descartes*. Tom. II.

nous enseigne l'Ecriture. Son dessein étoit de les faire signer aux Professeurs de Théologie, & même à tous les Théologiens qui étoient Ministres ou Prédicateurs, afin que *Regius* se trouvât ainsi condamné par une espèce de consistoire, & que par ce moyen le Magistrat ne pût se dispenser honnêtement de lui ôter sa chaire. M. *Regius* fut instruit de ce projet. Il alla s'en plaindre à M. *Vander Hoock*, l'un des Consuls qui le protégeoit, & qui étoit intime ami de notre Philosophe. Ce Consul fit dire aussitôt à l'Imprimeur de lui apporter les thèses. Il manda ensuite *Vœtius* qui devoit y présider, lui ordonna de les corriger, d'en ôter le titre & ce qui pouvoit intéresser la réputation de M. *Regius*, & lui défendit d'abuser publiquement de sa qualité & de l'autorité de la Faculté de Théologie, pour satisfaire sa passion particuliere.

Vœtius fut assez étourdi de ce coup; mais le Magistrat n'ayant réformé que les corollaires de ses thèses, dans lesquels cet implacable ennemi de DESCARTES avoit distillé tout son venin, il crut pouvoir tirer parti du texte pour couvrir sa désobéissance. Il fit soutenir ses thèses. Le Répondant & le Président se signalerent également par la chaleur avec laquelle ils dé-

fendirent les opinions anciennes contre les attaques des Argumentans ou Opposans, qui étoient presque tous des écoliers de *Regius*. Pour embarrasser l'un d'eux, *Vœtius* lui proposa une question très-difficile à résoudre; & comme celui-ci se mettoit en état de le satisfaire, en suivant les principes de la nouvelle Philosophie; le Président l'interrompit brusquement, pour dire que ceux qui ne s'accommodoient pas de la maniere ordinaire de philosopher, en attendoient une autre de DESCARTES, *comme les Juifs attendent leur Elie, qui doit leur apprendre toute vérité.*

Le Recteur parut triompher de la Philosophie Cartésienne. M. *Regius* voulut rabattre cette fausse gloire. Il fit part à DESCARTES de son dessein & de ses motifs. Notre Philosophe lui dressa un projet de réponse rempli de termes obligeans pour *Vœtius*. Il lui fournit des formules d'estime pour les autres, & de modestie pour lui-même. Il lui marqua diverses manieres insinuantes pour se faire lire avec plaisir, & faire écouter ses raisons, & sur-tout il lui recommanda de se garder de l'ironie dans le tour qu'il falloit donner aux éloges de ses Adversaires. Ce modèle de réponse, avec les matieres, les raisons & les moyens de la remplir, passe pour un

des plus beaux monumens de la douceur & de la prudence humaines. Cette réponse fut imprimée avec ce titre : *Responsio seu notæ in appendicem ad corollaria Theologico Philosophica, &c.* Mais quoique *Voëtius* y soit traité d'homme savant & célèbre, d'homme de bien & ennemi de la médisance, celui-ci crut que *Regius* en publiant cet écrit, lui avoit fait une injure irrémissible, parce qu'il l'avoit vaincu par le nombre & la force des raisons qui découvroient beaucoup mieux son ignorance & son animosité, que n'auroient pu faire les termes les plus véhémens & les plus aigres. Les suites de cet écrit lui parurent si fâcheuses, qu'il résolut de l'étouffer. A cet effet, prenant pour prétexte qu'il avoit été imprimé sans ordre du Magistrat, que l'Imprimeur étoit un Catholique & le Libraire un Remontrant, il convoqua l'assemblée générale de l'Université, & y dénonça la réponse de *Regius* comme un libelle injurieux à sa personne, à la dignité rectorale, à l'honneur des Professeurs de toute l'Université. Il en demanda la suppression, & en même temps la proscription de la nouvelle Philosophie, qui troubloit selon lui le repos de toute l'Université. Le plus grand nombre des Professeurs étant dévoués à *Voetius*, souscrivirent à

cet avis, & trois d'entr'eux furent députés vers le Magistrat pour lui porter les plaintes de l'assemblée. Sur ces plaintes le Magistrat envoya saisir les exemplaires de cette réponse; mais bien loin d'en arrêter le cours, cette saisie ne servit qu'à la faire rechercher, & à la répandre davantage. *Vœtius* sentit le tort que cela lui faisoit. Dans ce dessein de le réparer, il assembla presque tous les jours son Université, pour prendre des délibérations contre la Philosophie de DESCARTES. Après plusieurs conférences, il dressa un résultat de délibération qu'il fit signer par la plupart des Professeurs. Ainsi il présenta sans opposition cette délibération au Sénat ou Conseil de la Ville, au nom des quatre Facultés, pour obtenir une sentence, tant pour la proscription de la nouvelle Philosophie, que pour la suppression de l'écrit de *Regius*. Le Conseil eut égard à la requête du Recteur. Il rendit le 15 Mars de l'année 1641 un décret, portant défense à M. *Regius* de ne plus donner d'autres leçons que celles de Médecine, & de ne plus tenir de conférences particulieres; permettant en même temps aux Professeurs de l'Université de s'assembler pour porter leur jugement sur le livre de M. *Regius*. De sorte que le Recteur tout glorieux de cet Arrêt, convoqua son assemblée dès le

17 du même mois, & y fit porter contre toute forme de Justice une condamnation des écrits de *Regius*, qui paroissoit rendue au nom de toute l'Université, mais qu'il avoit minutée seul, & prononcée comme Recteur, étant tout à la fois le juge & la partie de ce Professeur qui ne fut ni appellé ni entendu dans ses défenses. Il n'y eut que huit Professeurs qui eurent une part réelle à ce jugement. Les autres rougissoient bien de servir d'instrumens à la passion de *Vœtius*; mais ils étoient trop foibles pour lui résister. Deux cependant, nommés *Emilius* & *Cyprien*, protesterent hautement de nullité sur ce qu'on venoit de faire. Le dernier eut même assez de fermeté pour demander qu'on fît mention de sa protestation dans l'acte de jugement, & qu'on le nommât pour n'être pas confondu mal-à-propos avec les auteurs d'une action si peu raisonnable, sous le nom général de Professeurs de l'Université.

Vœtius peu inquiet de cette protestation, ne songea qu'à harceler notre Philosophe. Il fit un libelle contre lui, qui devoit être publié sous ce titre : *Prodomus*, *sive examen tutelare orthodoxæ Philosophiæ principiorum*. Et afin de décrier la nouvelle Philosophie à Leyde comme à Utrecht, il envoya son manuscrit à un Moine renégat pour le faire imprimer dans cette Ville

Celui-ci le donna à un Libraire qui se disposoit à le mettre sous presse; mais le Recteur de l'Université de Leyde qui ne pensoit pas comme celui d'Utrecht, ayant été averti de ce projet, se transporta chez l'Imprimeur, & fit faire en sa présence une information de cette entreprise. L'Imprimeur la rejetta toute sur le Moine, qui se trouva heureusement absent de l'Imprimerie, & qui prit la fuite pour aller à Utrecht rendre compte à *Vœtius* du succès malheureux de sa commission.

Cette aventure chagrina ce Ministre sans le dégoûter d'écrire contre DESCARTES. Il remania son écrit, & en forma un volume qu'il publia en 1643 sous le nom de *Schocckius*, & avec ce titre : *Philosophia Cartesiana, sive admiranda methodus novæ Philosophiæ Renati DESCARTES*. Notre Philosophe crut devoir répondre à cet écrit. Il publia d'abord une lettre adressée à *Vœtius* même, *ad celeberrimum virum D. Gisbertum Vœtium*, comme porte le titre. Dans cette lettre DESCARTES ne releva pas les injures dont son adversaire l'accabloit dans sa critique. Son dessein étoit simplement de se justifier, & de donner quelque satisfaction à divers honnêtes gens de la même religion que *Vœtius*, qui étoient indignés qu'un homme aussi vicieux que lui, & d'un

mérite aussi superficiel que le sien, eût assez de crédit & d'autorité pour *brider* la populace, & pour imposer aux trois quarts de la bourgeoisie de la Ville. Cette prévention étoit portée à un tel point, que les Consuls même & les Bourgmestres firent un mauvais accueil à cette réponse, quelque modérée & quelque légitime qu'elle fût. C'est ce qui obligea DESCARTES à composer un second écrit, dont il envoya des exemplaires à ces Magistrats par des personnes les plus qualifiées de la Ville, avec des complimens de sa part. Cette politesse & son droit ne firent aucune impression sur leur esprit. Les intrigues de *Voetius* les avoient si fort préoccupés, qu'ils croyoient que leur Religion étoit intéressée à maintenir la doctrine & la personne de ce Ministre. En conséquence de cette persuasion, ils rendirent une sentence ou un acte, par lequel ils condamnoient ces deux réponses de notre Philosophe, & le citoient pour se justifier. Cette citation se fit même au son de la cloche de la prison, comme lors de l'exécution d'un criminel. DESCARTES fut extrêmement surpris de ce procédé. Il ne pouvoit comprendre que des Magistrats qui devoient connoître les bornes & l'étendue de leur pouvoir, le citassent comme s'ils avoient eu quelque jurisdiction

risdiction sur lui, & d'une maniere surtout si indécente & si peu réguliere. La chose étoit d'autant plus étrange, que ces Magistrats, quoiqu'informés de sa demeure, avoient feint de l'ignorer, pour avoir un prétexte de rendre la citation publique. Tout cela étoit sans doute très-grave. Cependant DESCARTES ne crut pas devoir prendre d'autre voie pour sa justification, que de répondre à cet acte par un écrit de trois ou quatre pages. Après y avoir mis dans tout son jour son droit & l'irrégularité de la procédure des Magistrats, il protestoit d'injures au cas que ces Juges voulussent prétendre quelque droit de jurisdiction sur lui. *Vœtius* lut cet écrit, & en prit l'allarme. Il comprit qu'il falloit redoubler d'ardeur pour empêcher qu'il ne fît connoître toutes ses impostures. Il lâcha d'abord des émissaires dans la Ville, afin d'animer la populace contre l'ennemi, disoit-il, de leur Pasteur & de leur Religion. Par ses menées & ses calomnies, il obtint ensuite des Commissaires à qui le Sénat & le Conseil de la Ville avoient confié l'examen de cette affaire; il obtint, dis-je, une sentence qui déclaroit libelles diffamatoires les deux lettres de DESCARTES contre *Vœtius*. Notre Philosophe ne reçut aucun avis de cela. Quelques semaines

s'écoulerent après la date de cette sentence, sans qu'il eût entendu parler de rien. Enfin il reçut deux lettres consécutives & anonymes, par lesquelles on lui donnoit avis que l'Officier de Justice l'avoit cit éde l'ordre des Magistrats, pour comparoître en personne comme criminel. On lui marquoit qu'il n'étoit pas en sûreté dans la Province où il étoit, parce que par un accord fait entre les Provinces particulieres d'Utrecht & de Hollande, les sentences qui se rendoient dans l'une s'exécutoient aussi dans l'autre.

DESCARTES ne sut que penser de ces lettres. Il crut à la premiere vue que c'étoit une raillerie, & ne s'en émut point. Mais après y avoir réfléchi plus mûrement, il jugea à propos de s'en aller à la Haye pour s'en informer. Il apprit dans cette Ville que la chose étoit telle qu'on lui avoit écrite. On lui dit qu'il ne s'agissoit de rien moins que d'aller répondre à Utrecht sur les crimes de l'athéisme envers Dieu, & de calomnie à l'égard d'un homme de bien. Les suites de cette affaire étoient de la plus grande conséquence. Pour en empêcher les effets, notre Philosophe porta ses plaintes à l'Ambassadeur de France en Hollande, qui alla sur le champ en rendre compte au Prince d'Orange. Ce Prince fit écrire aussi-tôt

aux Etats de la Province d'Utrecht, afin de procurer à DESCARTES les satisfactions qu'il demandoit. Les Etats userent de leur autorité pour finir toutes ces procédures, qui tendoient à condamner notre Philosophe à de grosses amendes, à le bannir des Provinces-Unies, & à faire brûler ses livres. *Vœtius* comptoit si fort là-dessus, qu'il avoit déja transigé avec le bourreau pour faire un feu d'une hauteur démesurée, & dont on pût parler dans l'Histoire comme d'une chose extraordinaire.

Cette affaire acheva de perdre *Vœtius* de réputation. Elle couvrit de confusion les Magistrats d'Utrecht, dont plusieurs s'excuserent sur ce que ne sachant pas quels pouvoient être les différends des Gens de Lettres, ils s'étoient crus obligés de prendre les intérêts de leur Ministre & de leur Théologien contre un Catholique étranger, estimant que leur zèle pour leur religion rectifieroit suffisamment leur ignorance & l'irrégularité de leur conduite. Enfin elle servit à faire connoître le grand nombre d'amis que DESCARTES avoit à la Haye, à Leyde & à Amsterdam, & à lui en acquérir d'autres qui blâmerent hautement les procédures d'Utrecht dès qu'elles devinrent publiques. De sorte que notre Philoso-

phe ne fut occupé pendant deux mois qu'à écrire des lettres de remercîment par centaines, occupation satisfaisante à la vérité, mais aussi nuisible à ses études que les sollicitations de son procès.

DESCARTES ne s'arrêta pas là. Il porta plainte à l'Université de Groningue contre *Schoockius*, Professeur dans cette Université, qui avoit prêté bassement son nom à l'écrit de *Vœtius* (*Admiranda Methodus*, *&c.*) lequel avoit donné lieu à cette affaire ; & il obtint une sentence également juste & consolante. Elle étoit intitulée : *Sentence rendue dans le Sénat Académique par l'Université de Groningue & les Oomélandes en la cause de Messire* René DESCARTES, Seigneur *du Perron*, *contre Maître Martin* Schoock, *Professeur en ladite Université.* Elle contenoit des excuses à DESCARTES de la part de *Schoockius*, & des témoignages d'un véritable repentir de la faute de ce Professeur.

Notre Philosophe envoya une copie de cette sentence aux Magistrats d'Utrecht, sans leur faire le moindre reproche, mais afin de les inviter tacitement à suivre l'exemple de Groningue. C'étoit une leçon pour eux qui les mortifia beaucoup. Leur dépit éclata par cet acte ou espèce de placard qu'ils rendirent en conséquence : *De la Justice d'Utrecht, il est défendu*

très-rigoureusement à tous les Imprimeurs & Libraires de cette Ville & franchise, d'imprimer ou faire imprimer, de vendre ou faire vendre aucuns libelles ou autres écrits tels qu'ils puissent être pour ou contre Descartes, *sous correction arbitraire.*

Ce ne furent pas là les derniers désagrémens que lui procura *Vætius.* Cet homme impitoyable travailla encore à lui susciter des ennemis de toutes parts. Il indisposa jusqu'à *Regius*, son zélé disciple; & ce Professeur paya son maître de l'ingratitude la plus noire. DESCARTES eut encore le chagrin de voir *Gassendi* prendre parti contre lui. Toutes ces injustices firent une vive impression sur son cœur. Il chercha à y faire diversion en se livrant tout entier à l'étude. Il mit la derniere main au cours de Philosophie qu'il avoit composé, & permit enfin aux fameux *Elzevirs*, qui le convoitoient depuis long-temps, de le mettre sous presse.

Il divisa ce cours en quatre parties. Dans la premiere, il exposa les principes de nos connoissances. Il expliqua dans la seconde les loix de la nature, c'est-à-dire la Physique générale. Il remplit la troisiéme de son systême du monde; & il comprit dans la derniere tout ce qui concerne la terre. L'ouvrage portant

pour titre, *Lumina Philosophiæ*, qu'on a changé en celui de *Principes*, parut sous les auspices de la Princesse Palatine *Elisabeth*, fille de *Frédéric V*, Electeur Palatin du Rhin, élu Roi de Bohême. C'étoit une Princesse qui avoit beaucoup d'esprit & de connoissances, & qui s'étoit acquis par-là l'estime & la vénération de tous les Savans. L'amour de la Philosophie la dominoit de telle sorte, qu'elle préféra le plaisir de l'étudier dans la retraite, à l'éclat de la couronne qu'*Uladislas*, Roi de Pologne, lui offroit avec sa main. Elle étoit zélée disciple de DESCARTES; & ce fut pour lui en témoigner sa reconnoissance que notre Philosophe lui dédia son livre.

Il étoit à Paris lorsque les Libraires le publierent. Il y vivoit avec M. *Clercelier*, homme de distinction, qui lui étoit attaché depuis long-temps. Cet ami lui fit faire connoissance avec M. *Chanut*, son allié. C'étoit un personnage infiniment estimable, & qui jouissoit à la Cour de la plus grande considération. M. *Chanut* fut si flatté de cette connoissance, qu'il se hâta d'en serrer les liens par des marques solides d'une véritable estime. Il employa à cet effet le crédit qu'il avoit auprès de M. le Chancelier, & celui de ses amis auprès du Cardinal *Mazarin*, pour

lui procurer une pension du Roi qui le mît plus en état de faire des expériences. Mais quoique le Chancelier connût tout le mérite de DESCARTES, les ignorans & les sots que ce mérite offusquoit, eurent assez de crédit pour empêcher que la France ne s'illustrât en concourant aux travaux d'un des plus beaux génies du monde : époque malheureuse qui formera toujours une tache considérable dans les fastes de notre Histoire. Notre Philosophe consola M. *Chanut* de ce mauvais succès, & s'estima fort heureux de consacrer ses talens & son patrimoine à l'utilité publique, sans y employer le bien d'autrui.

Cette affaire le dégoûta du séjour de Paris, pour ne pas dire de la France. Il en partit en 1644, & alla se retirer à Egmond, dans le dessein de s'y recueillir plus profondément que jamais. Là, retiré absolument du commerce du monde, il voulut connoître enfin la nature de l'homme. Il étudia d'abord celle des animaux, qu'il crut devoir servir d'introduction à l'autre. Pendant qu'il étoit livré à cette étude, il reçut la visite d'un Gentilhomme qui voulut voir sa bibliothèque. DESCARTES le conduisit dans une galerie, & tirant un rideau, il lui fit voir un veau, à la dissection duquel il alloit travailler.

Voilà, lui dit-il, *ma bibliothèque ; voilà l'étude à laquelle je m'applique le plus maintenant.*

De la connoiſſance des bêtes, notre Philoſophe paſſa à celle du corps humain. Le but qu'il ſe propoſoit dans ſes travaux, étoit de trouver les moyens de conſerver la ſanté & de la rétablir. Une diſpute qui s'éleva ſur la quadrature du cercle, interrompit ſon travail ; & l'arrivée de M. *Chanut* en Hollande le lui fit ſuſpendre tout-à-fait. DESCARTES l'alla voir à Amſterdam, par où il paſſoit pour ſe rendre en Suéde avec la qualité de Réſident. Ce fut une ſatisfaction bien grande pour ces deux amis de ſe voir & de s'embraſſer. Leur joie fut courte. M. *Chanut* continua ſon voyage, & ſon ami ſe retira dans ſa ſolitude. Il y travailla à un petit traité ſur la nature des paſſions de l'ame. C'étoit ici un ouvrage de morale ; & on ſait que cette ſcience détache de tous les honneurs de ce monde ceux qui la goûtent véritablement. Auſſi elle lui préſenta avec tant de vivacité les illuſions de ce qu'on appelle renommée, qu'il réſolut de n'étudier dorénavant que pour lui, & de ne rien publier.

La Princeſſe *Eliſabeth* lui écrivit dans ce temps-là, afin de lui demander à quoi elle pourroit s'occuper aux Eaux de Spa, où elle étoit, pour y paſſer ſon temps.

Notre Philosophe lui conseilla de lire le livre de *Seneque* sur la béatitude de la vie (*De Vitâ beatâ*), & fit des remarques sur ce livre, afin que cette Princesse en retirât plus de fruit. *Elisabeth* communiqua à son tour ses réflexions à DESCARTES, & l'engagea à traiter dans ses réponses les points les plus importans de la Morale, le souverain bien, la liberté de l'homme, l'état propre de l'ame, l'usage des passions, & celui de la raison dans les biens & dans les maux de la vie.

Ce commerce de lettres entre notre Philosophe & la Princesse, parvint à la connoissance de *Christine*, Reine de Suéde. Cela fit naître en elle la curiosité de le connoître. Née avec un grand désir d'apprendre, elle avoit déja étudié les grands principes de la Philosophie : mais elle voulut être instruite particulierement de ceux de la Philosophie Cartésienne. M. *Chanut*, qui se souvenoit malheureusement du refus qu'on avoit fait en France d'y attacher DESCARTES par quelque pension, n'oublioit aucune occasion pour lui parler de notre Philosophe. Il communiquoit ses ouvrages à Sa Majesté, & ils suggéroient souvent à *Christine* des questions qui embarrassoient le Résident. Elle lui demanda un jour si quand on use

mal de l'amour ou de la haine, lequel de ces deux déréglemens ou mauvais usages est le pire. M. *Chanut* fit part de cette question à DESCARTES, qui lui envoya aussi-tôt une belle dissertation sur l'amour, dans laquelle il fait voir, 1°. Que l'amour est premierement un mouvement intellectuel & raisonnable de l'ame, & ensuite une passion; 2°. Que la seule lumiere naturelle nous enseigne à aimer Dieu; 3°. Que le mauvais usage de l'amour est pire que celui de la haine (*a*).

Cette dissertation fit un plaisir infini à la Reine de Suéde. Elle s'informa de M. *Chanut* des particularités de la vie & du caractere de notre Philosophe; & le compte que celui-ci lui en rendit, accrut si fort l'opinion avantageuse qu'elle avoit de lui, qu'elle dit au Résident de France : »Monsieur, DESCARTES, autant que je puis » le voir par cet écrit & par la peinture » que vous m'en faites, est le plus heureux » de tous les hommes, & sa condition me » semble digne d'envie. Vous me ferez plai» sir de l'assurer de la grande estime que je » fais de lui ». *Christine* lui fit encore proposer d'autres questions à résoudre; & cela forma un commerce de lettres avec M. *Chanut*, qui occupa long-temps notre Philosophe.

(*a*) Voyez le premier Tome des *Lettres de Descartes*.

Les satisfactions que DESCARTES goûtoit dans cette occupation, furent troublées par de mauvaises affaires que lui susciterent quelques Théologiens de Leyde subornés par *Vœtius*. L'un d'eux, dans une thèse qu'il fit soutenir contre sa doctrine, entr'autres sentimens absurdes, lui attribua celui-ci : *Il faut douter qu'il y ait un Dieu ; & même on peut nier absolument pour quelque temps qu'il y en ait un.* Un second Théologien, pour enchérir sur cette impiété, lui fit dire : *Que l'idée de notre libre arbitre est plus grande que l'idée de Dieu ;* ou bien, *Que notre libre arbitre est plus grand que Dieu même, & que Dieu est un imposteur & un trompeur.* L'intention de ces deux calomniateurs étoit de faire condamner premierement ses opinions comme très-pernicieuses, & lui comme blasphémateur, par quelque synode où ils seroient les plus forts ; & en second lieu, de lui procurer quelqu'affront par le Magistrat qui leur étoit déja tout acquis. DESCARTES fut informé de cette manœuvre. Il écrivit une longue lettre aux Curateurs de l'Université & aux Consuls de la Ville, pour leur demander justice des calomnies de ces deux Théologiens. Les Curateurs n'eurent pas plutôt reçu cette lettre, qu'ils manderent le Recteur de l'Université & les Professeurs de Théologie, pour comparoître devant

eux; & ſans ſe donner la peine d'examiner le fond de cette affaire, ils ſe contenterent de leur défendre par un édit donné à la hâte, de faire aucune mention de DESCARTES, ni dans leurs leçons, ni dans leurs diſputes ou exercices académiques. Ils communiquerent après cela à notre Philoſophe ce qu'ils avoient fait, & le prierent de s'abſtenir de parler de cette affaire, pour prévenir, diſoient-ils, les inconvéniens qui pourroient arriver de part & d'autre. DESCARTES fut très-mécontent de cette conduite. Il répondit aux Curateurs & aux Magiſtrats: » Je me » ſoucie fort peu que l'on faſſe déſormais » mention de moi dans votre Académie, » ou qu'on n'en faſſe point; mais comme » je ne m'étudie qu'à avoir des opinions » très-vraies, & que je compte même » entre mes opinions toutes ſortes de » vérités connues, je n'eſtime pas qu'on » les puiſſe bannir d'aucun lieu, ſi l'on » ne veut en même temps que la vérité » en ſoit bannie (a) ». On ne fit aucune attention à ces raiſons, & la choſe en reſta là.

Pour faire diverſion aux chagrins que ceci lui cauſa, notre Philoſophe vint voir ſes amis à Paris. Il y fut accueilli des perſonnes les plus diſtinguées. Quelques-unes

(a) Lettres de Deſcartes, Tome III.

d'entr'elles voulurent lui donner des preuves réelles de leur estime. Elles employerent le crédit qu'elles avoient auprès du Ministre pour lui procurer une pension du Roi, laquelle lui fut accordée en considération *de son grand mérite, & de l'utilité que sa Philosophie & les recherches de ses longues études procuroient au genre humain, comme aussi pour l'aider à continuer ses belles expériences qui requéroient de la dépense.* Cette pension étoit de trois mille livres, & il est certain qu'elle ne lui fut point payée, quoi qu'en dise M. *Baillet* dans la vie du grand homme qui nous occupe. Car notre Philosophe mécontent de la Cour, étant retourné en Hollande, le Roi fut fâché de ce départ. Le Ministre lui écrivit de la part de Sa Majesté de revenir à Paris; & pour l'engager à obéir à son Maître avec plus de plaisir, & à oublier le passé, on lui fit expédier de nouvelles lettres patentes d'une pension considérable, & on y joignit les promesses les plus séduisantes & les plus flatteuses. Il quitta donc la Hollande pour prendre la route de Paris; mais à peine fut-il arrivé dans cette Capitale, qu'il se repentit de la facilité qu'il avoit eue de se laisser gagner. Au lieu de voir l'effet de ces belles promesses du Ministre, il trouva au contraire qu'on avoit fait payer par un de ses parens l'expédition des

lettres qu'on lui avoit envoyées, & qu'il en devoit l'argent. Deſorte qu'il ſembloit qu'il n'étoit venu à Paris qu'afin d'acheter le titre le plus cher & le plus inutile qui ait jamais été entre ſes mains. DESCARTES étoit trop Philoſophe pour s'affliger de cette aventure, quelque déſagréable qu'elle fût. Il n'y eût pas même fait attention, s'il eût vu que ſon voyage fût utile à ceux qui l'avoient appellé. Mais ce qui le toucha le plus, ce fut qu'aucun d'eux ne témoigna vouloir connoître autre choſe de lui que ſon viſage : ce qui lui donnoit lieu de croire qu'on vouloit ſeulement l'avoir en France *comme un Eléphant ou une Panthère à cauſe de la rareté.*

Un accident ſi imprévu lui apprit à ne plus entreprendre des voyages ſur des promeſſes, fuſſent-elles écrites ſur du vélin ; & il ſeroit ſorti ſur le champ de Paris pour retourner en Hollande, ſi quelques-uns de ſes amis n'euſſent empêché qu'il n'exécutât ſi-tôt ſa réſolution. Ils le retinrent encore trois mois, & profiterent de ce ſéjour pour le réconcilier avec *Gaſſendi* qui étoit alors dans cette Ville. Ces deux Savans ſe virent l'un & l'autre, & leur eſtime réciproque fit tous les frais de leur réconciliation. Cela cauſa tant de ſatisfaction à DESCARTES, que M. *de Roberval*,

toujours envieux de ſon mérite, crut devoir la traverſer par quelque mortification. A cette fin, il forma des aſſemblées pour examiner à fond ſa Philoſophie. Dans ces aſſemblées ſa mauvaiſe humeur ſe manifeſta toujours; de maniere que notre Philoſophe, ennuyé de tous ces procédés, prit le parti de ſortir de Paris pour aller ſe renfermer à Egmond en Nord-Hollande, comme dans un port aſſuré contre les tempêtes qu'il avoit eſſuyées dans ſes voyages. Il y étoit à peine arrivé, qu'il fut obligé de travailler à ſatisfaire les premieres ardeurs d'un nouveau diſciple que ſa Philoſophie lui avoit fait en Angleterre. C'étoit *Henri Morus*, dont la paſſion & le culte pour notre Philoſophe alloit juſqu'à l'idolâtrie. DESCARTES, ſans faire attention à ſes éloges, ne s'appliquoit qu'à l'inſtruire & à lui lever ſes difficultés, à meſure qu'il les lui faiſoit connoître.

Il goûtoit ainſi au milieu de cette occupation les douceurs de la ſolitude, lorſqu'il apprit la mort du Pere *Merſenne*. Ses entrailles s'émurent à cette perte, & il le regretta en Philoſophe perſuadé de l'immortalité de l'ame.

Dans ce temps-là la Reine de Suéde liſoit le Traité des paſſions de DESCARTES, & elle fut ſi ſatisfaite de cette lecture,

qu'elle résolut d'étudier toute sa Philosophie. M. *Chanut* qui y étoit déja initié, la seconda dans cette étude. Le Bibliothécaire de Sa Majesté (M. *Freinshémius*) se joignit à M. *Chanut*. Mais ni l'un ni l'autre ne la satisfaisoient point entierement. Son Bibliothécaire sur-tout, qui par état devoit être plus instruit à cet égard que le Résident de France, paroissoit très-chancelant sur ses principes. Elle s'en expliqua ouvertement lorsqu'elle eut entendu une harangue qu'il prononça touchant le souverain bien, & à laquelle elle assista. Quoique M. *Freinshémius* passât à juste titre pour l'Orateur le plus habile, & le plus docte en Philosophie de l'Université d'Upsal, la Reine fut si peu contente de ce discours, qu'elle dit en parlant des Savans de cette Université : » Ces gens-là ne font » qu'effleurer les matieres ; il faudroit sa- » voir l'opinion de M. DESCARTES ». Elle forma la résolution dès-lors de connoître personnellement ce grand homme. Elle en parla à M. *Chanut*, & lui enjoignit de lui procurer cette satisfaction en le faisant venir en Suéde. Le Résident, après s'être bien assuré du sincere désir de la Reine, fit toutes les démarches nécessaires pour engager DESCARTES à entreprendre ce voyage. Il lui écrivit les intentions de *Christine*, qui

qui ne furent pas aſſez puiſſantes pour le déterminer. Mais il reçut des lettres conſécutives ſi preſſantes, qu'il ſe ſentit ébranlé. Malgré toutes ſes appréhenſions, & les difficultés qu'il trouvoit dans un voyage qu'il eſtimoit très-dangereux à ſa ſanté, il crut ne pouvoir refuſer cette ſatisfaction à la Reine. De ſorte qu'il fit ſavoir à M. *Chanut* qu'il étoit enfin déterminé de partir pour Stockholm vers le milieu de l'Eté, pourvu qu'il lui fût permis de revenir chez lui (à Egmond) dans trois mois.

Pendant ces irréſolutions, la Reine impatiente de le voir, & préſumant de ſa bonne volonté, avoit donné ordre à M. *Flemming*, Amiral de Suéde, de l'aller prendre à Amſterdam, & de l'amener avant la fin du mois d'Avril. L'Amiral ſe rendit à Egmond pour montrer à notre Philoſophe les ordres de *Chriſtine*. Comme il n'annonça pas ſa dignité, DESCARTES le prit pour un ſimple Officier de Marine. Il s'excuſa cependant avec beaucoup de civilité de ne pouvoir le ſuivre, parce qu'ayant écrit, dit-il, au Réſident de France, il en attendoit une réponſe qui lui expliqueroit les dernieres volontés de la Reine, & le détermineroit ſur ſon voyage. M. *Flemming* l'avoit à peine quitté, qu'il reçut une lettre de M. *Chanut*, par laquelle

se familiariser avec le génie du pays, & faire prendre racine à ses nouvelles habitudes par lesquelles elle espéroit lui faire goûter son nouveau séjour, & le retenir auprès d'elle le reste de sa vie. *Christine* eut plusieurs occasions de reconnoître pendant ce temps-là toute l'étendue du génie du grand homme qu'elle vouloit fixer dans ses États. Elle vit bien qu'il manioit également les sciences les plus abstraites & la politique la plus subtile. Cette derniere considération l'engagea à l'admettre dans son conseil secret. Une faveur si marquée réveilla les jaloux. Les Savans sur-tout en furent allarmés, & chercherent avec soin toutes les occasions de nuire à notre Philosophe, & de ralentir l'ardeur que la Reine avoit fait paroître pour l'étude de sa Philosophie.

Dans ce temps-là M. *Chanut* arriva. La Reine lui communiqua le dessein qu'elle avoit de retenir DESCARTES auprès d'elle, & le chargea d'obtenir son consentement. De toutes ses excuses, *Christine* n'écouta que le prétexte de la rigueur du climat, parce qu'elle s'appercevoit que son tempérament avoit beaucoup à souffrir dans un pays si froid. Elle proposa cependant un moyen qu'elle crut capable de le fixer; ce fut de choisir un bien noble & considé-

rable dans les terres les plus méridionales de la Suéde; de lui conſtituer un revenu d'environ trois mille écus, & de lui faire un don en propre de la Seigneurie de la Terre, de ſorte qu'elle pût paſſer par ſucceſſion à ſes héritiers. Une maladie dangereuſe dont l'Ambaſſadeur fut attaqué, ſuſpendit l'exécution de ce projet. DESCARTES ne quitta point ſon ami dans ſa maladie; mais elle ſe diſſipa à ſes propres dépens.

M. *Chanut* commençoit à ſe bien porter lorſqu'il ſe ſentit attaqué. Les ſymptômes furent pareils. La ſeule différence, c'eſt qu'ils furent ſuivis d'une fiévre continue & d'une inflammation de poumon plus violente. La fiévre fut interne dans les premiers jours; elle lui occupa tellement le cerveau, qu'elle lui ôta la liberté de ſe connoître & d'écouter les avis de ſes amis. Pour comble de malheur, le premier Médecin de la Reine étoit abſent; & les autres Médecins qui vinrent par ordre de Sa Majeſté pour avoir ſoin de lui, s'étoient déclarés ſes ennemis depuis long-temps. Notre malade en les voyant ne voulut rien faire de ce qu'ils ordonnoient, & s'obſtina ſur-tout à refuſer la ſaignée tant que dura le tranſport au cerveau: ce qui allarma beaucoup l'Ambaſſadeur, & ſur-

tout la Reine, qui ne manquoit pas d'y envoyer un Gentilhomme deux fois par jour.

Le cerveau se débarrassa le septiéme jour de la maladie. DESCARTES commença alors à se reconnoître. Il sentit la fiévre pour la premiere fois; & comprenant le péril où il étoit, & la faute qu'il avoit faite de refuser la saignée, il ne songea plus qu'à la mort. Il essaya pourtant si deux saignées abondantes pourroient le tirer d'affaire; mais il n'étoit plus temps. Ces saignées n'opérerent rien, & notre Philosophe jugea par-là qu'il n'y avoit plus d'espérance. Il demanda un Prêtre, & pria qu'on ne l'entretînt plus que de la miséricorde de Dieu, & du courage avec lequel il devoit souffrir la séparation de son ame. Par les réflexions qu'il fit sur son état & sur l'autre vie, il attendrit & édifia toute la famille de l'Ambassadeur qui s'étoit assemblée autour de son lit. Et après avoir renouvellé les sentimens de reconnoissance qu'il avoit pour toutes les attentions de M. *Chanut*, il remercia particulierement Madame son épouse, laquelle avoit toujours été attentive à prévenir tous ses besoins.

L'après-midi du huitiéme jour la transpiration s'embarrassa, & au milieu de la

nuit il parut perdre connoiſſance. La vue s'éteignit à demi, & ſes yeux plus ouverts qu'à l'ordinaire furent tout égarés. Quelques heures après, ſon oppreſſion de poitrine augmenta juſqu'au point de lui ôter la reſpiration. Mais cette ardeur étant un peu calmée, DESCARTES dit à *Schulter* ſon valet de lui aller préparer des panais, dont il ſavoit qu'il mangeoit volontiers, parce qu'il craignoit que ſes inteſtins ne ſe rétréciſſent, s'il continuoit à ne prendre que du bouillon, & s'il ne donnoit de l'occupation à l'eſtomac & aux viſceres pour les maintenir dans leur état. Après en avoir mangé, il ſe trouva ſi tranquille, qu'on conçut quelque eſpérance de le voir revenir. Le malade, quoique certain qu'il en mourroit, ſe perſuada pendant tout le reſte de la journée qu'il pourroit vivre encore quelque temps. De ſorte que ſur les neuf ou dix heures du ſoir, tandis que tout le monde étoit allé ſouper, il dit à ſon valet qu'il vouloit ſe lever & demeurer un moment auprès de ſon feu. Mais étant aſſis dans ſon fauteuil, les forces lui manquerent tout-à-coup, & il tomba dans une défaillance dont il ne tarda pas à revenir. Il parut cependant tout-à-fait changé. Comme ſon valet le conſidéroit, il s'écria : *Ah! mon cher* Schulter, *c'eſt pour ce coup qu'il faut partir. Schulter* effrayé de ces pa-

roles, remet incontinent son maître dans son lit, & répand l'allarme dans l'Hôtel. Le Pere *Vogué*, Aumônier de l'Ambassadeur, Madame *Chanut* & toute la maison, se rendirent promptement dans la chambre du malade. M. *Chanut*, tout convalescent & tout infirme qu'il étoit, voulut aller recueillir les dernieres paroles & les derniers soupirs de son illustre ami. Mais il ne parloit déja plus lorsqu'il arriva. Le Pere *Vogué* s'approcha de son lit, & ayant remarqué au mouvement de ses yeux & de sa tête, qu'il avoit l'esprit dégagé, il le pria de témoigner par quelque signe, s'il vouloit recevoir la derniere bénédiction. Le mourant leva alors les yeux au ciel d'une maniere qui toucha tous les assistans, & qui marquoit une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Le Pere lui fit les exhortations ordinaires. La bénédiction donnée, toute l'assemblée se mit à genoux pour faire les prieres des Agonisans, & s'unir à celles que le Prêtre adressoit au Tout-puissant pour la recommandation de son ame. Elles n'étoient pas achevées, que DESCARTES rendit l'esprit sans mouvement, & dans une tranquillité digne de l'innocence de sa vie. Il expira le 11 Février de l'année 1650, à quatre heures du matin, âgé de cinquante-trois ans, dix mois & onze jours.

M.

M. l'Ambassadeur eut besoin de toute sa vertu pour ne pas succomber à ce spectacle. Il envoya sur le champ M. *Belin* son Secretaire annoncer à la Reine à l'instant de son lever la mort de son ami. *Christine* versa des larmes sur la perte qu'elle venoit de faire de son illustre maître, qualité dont elle avoit coutume de l'honorer. Elle envoya aussi-tôt un de ses Gentilshommes à M. *Chanut*, pour l'assurer du sensible déplaisir que lui causoit ce funeste accident. Sa Majesté dit ensuite à M. *Belin*, qu'elle vouloit laisser à la postérité un monument de la considération qu'elle avoit pour le mérite du défunt, & qu'elle lui destinoit sa sépulture dans le lieu le plus honorable, auprès des Rois ses prédécesseurs, parmi les Seigneurs de la Cour & les Grands Officiers de la Couronne. Mais M. *Chanut* étant allé saluer la Reine l'après-dîné, obtint d'elle, par de bonnes raisons qu'il lui fit entendre, qu'il fût enterré dans un endroit du cimetiere des Etrangers, où l'on mettoit les Catholiques & les enfans qui mouroient avant l'usage de la raison. A l'égard des frais de l'enterrement, l'Ambassadeur jugea qu'il étoit de la dignité de la famille de notre Philosophe, de ne point souffrir qu'on le fît autrement que de la bourse du défunt, & remercia la

Reine, qui préparoit une pompe funèbre digne tout à la fois, par sa magnificence, d'elle & du grand homme qu'elle pleuroit.

Le 12 Février on fit le convoi sans beaucoup d'appareil. Le corps fut porté par un des fils de M. *Chanut* & par les personnes les plus distinguées de sa suite. Ce digne ami de DESCARTES fit élever sur sa tombe une pyramide, dont les quatre faces étoient chargées d'inscriptions en son honneur.

Les nouvelles publiques annoncerent au monde savant la mort de notre Philosophe. La Hollande flattée de l'avoir gardé long-temps chez elle, voulut en conserver la mémoire sur un monument dont la durée pût en instruire la postérité la plus reculée. Elle fit frapper une médaille représentant d'un côté le buste de DESCARTES, & sur le revers un soleil qui éclaire un globe, avec ces mots : *Sæculi lumen.*

Dix-sept années s'écoulerent avant que la France songeât à rendre à l'illustre mort les hommages qu'il avoit reçus de presque toutes les Nations. Tous les François qui sentoient combien il étoit glorieux pour elle de lui avoir donné le jour, rougissoient de cette indifférence. L'un des amis de notre Philosophe, nommé M. *d'Alibert*, Trésorier de France, fut si touché

de cet oubli de la part des personnes en place, qu'il résolut de prévenir le reproche d'ingratitude qu'on auroit pu faire à la nation à l'égard d'un homme qui avoit si bien mérité d'elle. Dans cette vue il ne crut pas pouvoir former un plus grand projet que de faire venir de Suéde le corps de DESCARTES, c'est-à-dire ses cendres & ses os, & de le déposer convenablement dans la Capitale du Royaume. Il proposa ce projet à tous les Savans françois, & ils le regarderent comme une bonne fortune qu'ils avoient toujours désiré ardemment, mais qu'ils n'avoient osé espérer. M. *d'Alibert*, ravi d'avoir leur approbation, ne songea plus qu'aux moyens d'exécuter la chose. Il écrivit à M. *Terlon*, Ambassadeur de France en Suéde après la mort de M. *Chanut*, & le pria de faire toutes les démarches nécessaires pour obtenir ce précieux dépôt. M. *Terlon* se fit un devoir de seconder les belles intentions de M. *d'Alibert*. Après avoir fait les demandes convenables, il paya les droits dûs à l'Evêque, aux Prêtres Luthériens & aux Fossoyeurs. Il alla ensuite avec toute sa maison, le premier Mai 1666, enlever le corps de notre Philosophe, accompagné de M. de *Pompone*. Il le fit porter à Coppenhague, d'où il l'envoya à Paris. On

le porta d'abord rue Beautreillis, chez M. *d'Alibert*, qui le fit mettre en dépôt sans cérémonie dans une chapelle de l'Eglise de *S. Paul*. De-là, le 24 Juin à huit heures du soir, il fut transporté avec un convoi fort pompeux dans l'Eglise de sainte Geneviéve. L'Abbé revêtu des habits pontificaux, la mître en tête & la crosse à la main, suivi de tous les Chanoines Réguliers, portant chacun un cierge, vint recevoir le corps à la porte de l'Eglise, & le conduisit dans le chœur, où l'on chanta solemnellement les Vêpres des Morts. Le lendemain on fit un service solemnel, où l'Abbé officia pontificalement, & où assista un grand nombre de personnes qualifiées qui s'étoient trouvées au convoi de la veille. Le Pere *Lallemant*, Chancelier de l'Université, avoit préparé une Oraison funebre : mais sur l'avis qu'on eut que parmi la foule il devoit se glisser quelques censeurs mal intentionnés qui pourroient en faire un mauvais usage, le Ministere empêcha qu'elle ne fût prononcée. On mit le cercueil dans un caveau entre deux chapelles de la partie méridionale de la nef, où M. *d'Alibert* fit placer un marbre contre la muraille, représentant le buste de DESCARTES, avec cette épitaphe composée en vers françois par M. *de Fieubet*, Conseiller d'Etat.

Descartes, dont tu vois ici la sépulture,
A dessillé les yeux des aveugles mortels;
Et gardant le respect que l'on doit aux Autels,
Leur a du monde entier démontré la structure.

Son nom par mille écrits se rendit glorieux;
Son esprit mesurant & la terre & les cieux,
En pénétra l'abîme, en perça les nuages;
Cependant comme un autre il cede aux loix du sort;
Lui qui vivroit autant que ses divins ouvrages,
Si le Sage pouvoit s'affranchir de la mort.

Descartes étoit d'une taille un peu au-dessus de la médiocre, mais assez fine & bien proportionnée. Il avoit la tête grosse, le front large & avancé, le teint pâle, la bouche assez fendue, le nez bien fait, les cheveux & les sourcils noirs, les yeux gris noirs, la vue agréable, le visage toujours serein, & le ton de la voix fort doux.

Ses habits furent d'abord conformes aux usages, aux temps & à son état. Il les portoit de soie avec une écharpe & un plumet. Mais quoiqu'il évitât sur-tout de paroître Philosophe, lorsqu'il se retira en Hollande, il quitta l'épée pour le manteau, & la soie pour le drap.

Il étoit fort ſobre dans ſes repas. Il ne buvoit preſque point de vin. Sa diéte ne conſiſtoit pas à manger rarement, mais à diſcerner la qualité des viandes. Il eſtimoit qu'il étoit bon de donner une occupation continuelle à l'eſtomac & aux autres viſcères, comme on fait aux meules; mais que ce devoit être avec des choſes qui donnaſſent peu de nourriture, comme les racines & les fruits, qu'il croyoit plus propres à prolonger la vie de l'homme, que la chair des animaux.

Il dormoit beaucoup. Lorſqu'il s'éveilloit, il méditoit dans ſon lit, & ne ſe relevoit qu'à demi corps par intervalles pour écrire ſes penſées. C'eſt ce qui le faiſoit demeurer ſouvent dix à douze heures dans ſon lit. Il travailloit long-temps, & aimoit aſſez les exercices du corps. Il regardoit la ſanté comme le principal des biens de cette vie après la vertu. Après s'être entierement dégagé de cette chaleur de foie, qui lui faiſoit aimer les armes dans ſa jeuneſſe, il prit un train de vie ſi égal & ſi uniforme, qu'il ne fut jamais malade que de la cauſe étrangere qui le fit mourir en Suéde. Ses deux grands remedes étoient la diéte & la modération de ſes exercices, & il étoit extrêmement attentif à délivrer ſon ame des fortes paſſions, comme la

colere, la crainte, &c. qui ont beaucoup d'empire sur le corps.

Il avoit six à sept mille livres de rente. C'en étoit bien assez pour un Philosophe. Aussi s'estimoit-il fort riche. Ses amis ne pensoient pas comme lui là-dessus. Ils voulurent plusieurs fois augmenter son revenu; mais il ne voulut jamais rien recevoir. M. le Comte *d'Avaux* lui avoit envoyé une somme d'argent considérable, & il la refusa. M. *de Montmor* lui avoit offert avec beaucoup d'instance une maison de campagne de quatre mille livres de rente, & il le remercia. D'autres personnes de la premiere considération lui avoient ouvert leurs trésors, & ce fut toujours sans succès. DESCARTES n'estimoit pas qu'il fût honnête d'accepter quelque chose de quelqu'un. Il considéroit un patrimoine légitime comme un présent de la nature plutôt que de la fortune; & de tous les biens qu'on peut acquérir dans le monde, il n'en trouvoit point dont la possession fût plus innocente & plus dans l'ordre de Dieu.

Il regardoit comme une chose très-vaine, le désir de vouloir vivre dans l'esprit d'autrui. Jamais Philosophe n'a fait moins de cas que lui de la gloire. L'habitude de la méditation l'avoit rendu un peu

taciturne ; mais quoiqu'il parlât sobrement, ses conversations étoient toujours aisées. Il évitoit sur-tout de paroître docte ou Philosophe. L'amour qu'il avoit eu toute sa vie pour la paix & le repos, l'avoit fait résoudre de bonne heure à mépriser la calomnie, & à oublier les injures. Il étoit naturellement ennemi de la dispute. On prétend qu'il avoit du goût pour les femmes, parce qu'en matiere de Philosophie il les trouvoit plus patientes, plus dociles, en un mot plus vuides de préjugés & de fausses doctrines que beaucoup d'hommes. Il n'étoit point absolument insensible à leurs charmes. Mais il paroît qu'il étoit plus affecté de la douceur de leur caractère que de leurs attraits. C'est ce qu'on peut inférer de ses amours avec Madame *du Rosai*, qu'il rechercha dans le temps que ses parens songeoient à le marier, & qu'il disputa même l'épée à la main contre un rival. DESCARTES disoit des choses obligeantes à cette Dame ; mais dans ses excès de tendresse, il lui avouoit souvent qu'il ne trouvoit point de beauté comparable à celle de la vérité.

Quant à ses sentimens sur la Religion, il croyoit que la raison étoit fort utile pour l'établissement des maximes de la Religion ; & il étoit persuadé que la Philoso-

phie bien employée est d'un grand secours pour appuyer & justifier la foi dans un esprit éclairé.

DESCARTES a écrit sur les sujets les plus intéressans, sur ceux qui forment principalement le fond de toutes les connoissances humaines, & il a fait sur ces matieres des découvertes surprenantes. Il s'agit de les exposer actuellement.

Dans l'histoire de sa vie, j'ai eu occasion de développer ses grands principes de Morale & de Logique qui composent sa méthode. Il me reste à analyser ses systêmes sur la construction du corps humain, sur la formation du fœtus, sur la Métaphysique, sur la Physique, & à donner une idée de ses découvertes mathématiques.

L'Homme de DESCARTES.

Il n'y a rien à quoi l'on puisse s'appliquer avec plus de fruit qu'à tâcher de se connoître soi-même, & cette connoissance a pour objet l'esprit & le corps. De ces deux substances dont notre individu est composé, la derniere est celle qui nous est plus connue; & c'est par elle que nous comprenons l'existence de l'autre. Le corps doit donc être notre premiere étude.

Or le moyen d'en dévoiler avec facilité la construction, c'est de supposer que notre corps n'est autre chose qu'une statue ou une machine de terre que Dieu forme tout exprès pour la rendre plus semblable à nous qu'il est possible: en sorte que non-seulement il lui donne au-dehors la couleur & la figure de tous nos membres; mais aussi qu'il met au-dedans toutes les piéces nécessaires pour qu'elle marche, qu'elle mange, qu'elle respire, & enfin qu'elle imite toutes celles de nos fonctions qui peuvent être imaginées procéder de la matiere, & ne dépendre que de la disposition des organes. Or voici comment tout cela se produit. Premierement, les alimens se digerent dans l'estomac de cette machine, par le moyen de certaines liqueurs qui les font fermenter. A mesure que ces alimens se digerent, ils descendent peu à peu vers un conduit par où les parties plus grossieres sortent, tandis que les parties les plus subtiles & les plus agitées s'échappent par une infinité de petits trous par où elles s'écoulent dans les rameaux d'une grande veine qui les porte au foie, & dans d'autres qui les portent ailleurs.

Les plus subtiles parties composent une liqueur blanchâtre qu'on appelle chyle,

mais qui perd ſa couleur en ſe mêlant avec la maſſe du ſang, laquelle eſt contenue dans les rameaux de la veine nommée *veine-porte*, qui reçoit cette liqueur des inteſtins; dans ceux de la veine nommée *cave*, qui la conduit vers le cœur, & dans le *foie*, ainſi que dans un ſeul vaiſſeau. Le foie a des pores tellement diſpoſés, que lorſque le chyle y entre, il s'y ſubtiliſe, s'y élabore, & y prend la couleur & la forme du ſang.

Or ce chyle devenu ainſi ſang, & contenu dans les veines, n'a qu'un ſeul paſſage par où il puiſſe ſortir, ſavoir celui qui le conduit dans la concavité droite du cœur. C'eſt un viſcère qui a deux concavités, & ſi échauffé, qu'à meſure qu'il entre du ſang dans une de ſes concavités, il s'y enfle promptement & s'y dilate. Enſuite il tombe goutte à goutte par un tuyau de la veine-cave dans la concavité de ſon côté droit, d'où il s'exhale dans le poumon; & de la veine du poumon, nommée l'*artère-veineuſe*, il paſſe dans l'autre concavité, d'où il ſe diſtribue par tout le corps.

La chair du poumon eſt ſi rare & ſi molle, & toujours tellement rafraîchie par l'air de la reſpiration, qu'à meſure que les vapeurs du ſang qui ſortent de la concavité droite du cœur, y entrent par

la *veine artèreuse*, elles s'y épaississent & se convertissent derechef en sang. De-là elles tombent goutte à goutte dans la concavité gauche du cœur, où, si elles entroient sans être ainsi derechef épaissies, elles ne seroient pas suffisantes pour servir de nourriture au feu qui y est. De sorte que la respiration sert tout à la fois & à épaissir les vapeurs, & à l'entretien de ce feu.

Onze petites peaux, qui, comme autant de portes, ferment & ouvrent les entrées des quatre vaisseaux qui répondent aux deux concavités du cœur, occasionnent un mouvement de vibration dans des vaisseaux qu'on nomme *artères* : ce qui forme le battement du pouls. Cela se fait ainsi. Au moment qu'un de ces battemens cesse, & que l'autre est prêt à recommencer, celles de ces petites portes qui se trouvent aux entrées de deux artères, se trouvent exactement fermées, & celles qui sont aux entrées des deux veines, se trouvent ouvertes de façon qu'il tombe nécessairement aussi-tôt deux gouttes de sang par ces deux veines, une dans chaque concavité du cœur. Là, ces gouttes se raréfiant extrêmement, poussent & ferment ces petites portes qui sont aux entrées des deux veines, empêchant par ce moyen qu'il ne descende davantage du sang dans le cœur; & poussent & ouvrent celles des deux ar-

tères par où elles entrent promptement & avec effort, faiſant ainſi enfler le cœur & toutes les artères du corps en même temps. Mais incontinent après, ce ſang raréfié ſe condenſe derechef; & ainſi le cœur & les artères ſe déſenflent. Les petites portes qui ſont aux entrées des artères ſe referment, & celles qui ſont aux entrées des deux veines ſe rouvrent & donnent paſſage à deux autres gouttes de ſang qui ſont derechef enfler le cœur & les artères : ainſi de ſuite.

Tout ceci ſert au mouvement de la machine plutôt qu'à ſon entretien. Il n'y a que le ſang qui eſt contenu dans les artères qui ſerve à la nutrition. Dans le moment que les artères s'enflent, les petites parties du ſang qu'elles contiennent vont choquer çà & là les racines de certains petits filets, qui ſortant des petites branches de ces artères, vont ſe joindre à tous les membres, & les forment ou les entretiennent.

Au reſte, il n'y a que fort peu de parties de ſang qui puiſſent s'unir à chaque fois aux membres ſolides, & le plus grand nombre retourne dans les veines par les extrémités des artères qui ſe trouvent jointes en pluſieurs endroits à celles des veines. Des veines il paſſe auſſi quelques

parties du ſang qui ſervent à la nourriture de quelques membres : mais la maſſe propre du ſang retourne dans le cœur, d'où il va derechef dans les artères, en ſorte qu'il circule perpétuellement.

En circulant ainſi, le ſang ſe ſépare & ſe crible de maniere que quelques-unes de ſes parties vont ſe rendre dans la rate, d'autres dans la véſicule du fiel ; & tant de la rate que de la véſicule du fiel, des artères même, il y en a qui retournent dans l'eſtomac & dans les boyaux, où elles ſervent de ferment pour la digeſtion des alimens ; & comme elles y ſont apportées promptement du cœur par les artères, elles ſont extrêmement agitées : ce qui fait que leurs vapeurs montent facilement vers la bouche, où elles ſe changent en ſalive. D'autres parties du ſang ſe changent en urine à travers la chair des rognons, ou en ſueur. Mais les parties les plus ſubtiles & les plus agitées, & en même temps les plus denſes, vont ſe rendre dans les concavités du cerveau, où elles ſont portées par les artères qui viennent du cœur le plus en ligne droite. Celles de ces parties qui ne peuvent plus entrer dans le cerveau, faute de place, redeſcendent en ligne droite à la partie inférieure du bas-ventre, où elles ſervent à la génération.

Quant aux parties du sang qui pénétrent jusqu'au cerveau, elles entretiennent d'abord sa substance, & en second lieu y produisent une flamme très-vive & très-pure qui forme ce qu'on appelle les *esprits animaux*. Ces esprits sont conduits autour d'une petite glande nommée *glande pinéale*, située vers le milieu de la substance du cerveau, par une infinité de petites branches des artères qui les apportent du cœur, lesquelles petites branches forment le tissu ou tapissent le fond des concavités du cerveau. De-là ils se répandent de tous côtés dans les concavités du cerveau, sans autre préparation ni changement.

Or à mesure que les esprits animaux entrent ainsi dans les concavités du cerveau, ils passent dans les pores de sa substance, & de ces pores dans les nerfs, où, selon qu'ils entrent, ou même seulement qu'ils tendent à entrer plus ou moins dans les uns que dans les autres, ils ont la force de mouvoir les muscles dans lesquels ces nerfs sont insérés, & par ce moyen de faire mouvoir tous les membres.

Telle est la structure des nerfs. Leur peau extérieure est comme un grand tuyau, lequel contient plusieurs autres petits tuyaux composés d'une peau intérieure plus déliée, & ces deux peaux sont continues avec les deux qui enveloppent le cer-

veau. En chacun de ces petits tuyaux est une espèce de moëlle composée de plusieurs petits filets fort déliés qui viennent de la propre substance du cerveau, & dont les extrémités finissent d'un côté à sa superficie intérieure qui regarde ses concavités, & de l'autre aux peaux & aux chairs contre lesquelles le tuyau qui les contient se termine.

Les tuyaux ou les petits nerfs vont se rendre dans les muscles, & ils s'y divisent en plusieurs branches composées d'une peau lâche qui peut s'étendre ou s'élargir & rétrécir selon la quantité des esprits animaux qui y entrent ou qui en sortent, & dont les fibres ou rameaux sont tellement disposés, que lorsque les esprits animaux y entrent, ils font enfler & raccourcir le muscle. Il y a dans les nerfs aux entrées des muscles des valvules ou sortes de soupapes, qui donnent l'entrée aux esprits animaux, & les empêchent d'en sortir.

Les choses disposées de cette maniere, lorsque les objets extérieurs frappent les sens, les petits filets qui composent la moëlle des nerfs, comme on vient de voir, sont en mouvement, & ils tirent en même temps les parties du cerveau d'où ils viennent, & ouvrent par le même moyen les entrées de certains pores qui sont en la superficie

perficie intérieure du cerveau, par où les esprits animaux contenus dans ses concavités, commencent aussi-tôt à prendre leur cours, & vont se rendre par eux dans les nerfs & dans les muscles qui produisent tous les mouvemens du corps.

Ainsi, sans supposer dans cette machine aucune ame végétative ni sensitive, & sans autre principe de mouvement & de vie que son sang & les esprits agités par la chaleur du feu qui brûle continuellement dans son cœur, elle peut faire toutes les fonctions de l'homme. La douleur dans elle sera un dérangement de ses parties par quelque sensation contraire à sa constitution, à l'harmonie de tous ses membres, comme le plaisir proviendra d'une sensation qui tendra à faciliter le jeu de toutes ses parties, & à rendre leur correspondance plus parfaite.

De la formation du fœtus, selon DESCARTES.

Tout le monde sait que la cause de la génération dépend de la liqueur que répandent réciproquement les deux sexes dans la copulation. Ces deux liqueurs ou semences se mêlent ensemble, & servent de levain l'une à l'autre. Par cette fermenta-

tion leurs particules s'assemblent vers quelque endroit de l'espace qui les contient, & là en se dilatant, pressent les autres qui les environnent; ce qui commence à former le *cœur*. Comme ces petites parties ainsi dilatées tendent à continuer leur mouvement en ligne droite, & que le cœur qui commence à se former leur résiste, elles s'en éloignent un peu, & entrent en la place de quelques autres qui viennent circulairement en la leur dans le cœur. Quelque temps après elles se dilatent, & en se dilatant suivent le même chemin que les précédentes: ce qui fait que quelques-unes de ces précédentes qui se trouvent encore en ce lieu, & quelques autres qui sont venues d'ailleurs en la place de celles qui en sont sorties pendant ce temps-là, vont dans le cœur, où étant derechef dilatées, elles en sortent. Or c'est en cette dilatation, qui se fait ainsi à diverses reprises, que consiste le battement du cœur.

Cependant la violente agitation de la chaleur qui dilate la matiere qui passe dans le cœur, ne fait pas seulement éloigner & séparer quelques-unes de ces parties, mais elle en assemble & presse encore quelques autres en se froissant & en se divisant en plusieurs branches extrêmement petites; ce qui forme le sang, lequel prend son

cours en ligne droite vers l'endroit où il lui est le plus libre d'aller, & il commence ainsi à former la partie supérieure de la *grande-artère*. Mais à cause de la résistance que lui font les parties de la semence qu'il rencontre, il ne peut pas aller fort loin sans être repoussé vers le cœur par le même chemin qu'il en est venu, dans lequel il ne lui est pas permis de descendre, parce que ce chemin se trouve rempli de nouveau sang que le cœur produit : d'où il suit qu'il est obligé de se détourner un peu vers le côté opposé à celui par lequel il entre de nouvelle matiere dans le cœur. C'est le côté où se forme l'*épine du dos*. De sorte que le sang qui sort de la cavité droite forme le *poumon*. Celui qui sort de la cavité gauche du cœur, prend son cours vers l'endroit où se forme le *cerveau*, & de-là vers l'endroit opposé où se forment les *parties de la génération*. Et comme le cœur envoie continuellement de nouveau sang vers le haut & vers le bas de la grande artère, ce sang est obligé de prendre son cours circulaire vers le cœur par l'endroit le plus éloigné de l'épine du dos où se forme la *poitrine*. A l'égard du chemin que prend ainsi le sang en retournant de part & d'autre vers le cœur, c'est ce qu'on nomme la *veine-cave*.

Pendant toute cette circulation il se forme deux sortes de matieres; les unes solides, qui forment le corps de l'enfant; les autres subtiles, qui se meuvent diversement dans toutes les parties du fœtus suivant leur vîtesse & leur ténuité. Celles qui prennent leur cours le moins bas de toutes, & de plus vers le devant de la tête, commencent à former les organes de l'odorat, de la vue, de l'ouie & du goût. La plupart de ces organes, comme l'ouie & la vue, se forment aisément, parce que ces parties se distribuent & s'arrêtent à droite & à gauche.

Ainsi les petits filets, dont les parties solides sont composées, se détournant, se pliant & s'entrelaçant de diverses façons, suivant les divers cours des matieres subtiles & fluides qui les environnent, & selon la figure des lieux où ils se rencontrent, achevent de former l'enfant. Si on connoissoit bien quelles sont toutes les parties de la semence, on pourroit déduire de-là par des raisons mathématiques toute la figure & la conformation de chacun de ses membres: comme aussi réciproquement en connoissant plusieurs particularités de cette conformation, on pourroit découvrir les parties de la semence. Et voilà le secret du grand mystere de la génération.

Métaphysique de DESCARTES, *ou de la nature de l'ame & de l'existence de Dieu.*

Le premier soin que doit avoir un homme qui veut faire un bon usage de sa raison, lorsqu'il est parvenu à l'âge où il commence à la connoître, c'est de douter si les connoissances qu'il a acquises sont véritables, & de n'admettre que celles qu'il reconnoît pour telles. Elles sont véritables lorsqu'il les conçoit clairement & distinctement de la façon qu'il les conçoit. Ainsi les choses qu'il conçoit clairement & distinctement être des substances diverses, comme l'on conçoit l'esprit & le corps, sont en effet des substances réelles, distinctes les unes des autres. Or nous ne concevons aucun corps que comme divisible, au lieu que l'esprit ou l'ame ne se peut concevoir que comme indivisible; car nous ne saurions concevoir la moitié d'aucune ame, de même que nous pouvons faire du plus petit corps. De sorte que nous recônnoissons par-là que leurs natures ne sont pas diverses; mais encore en quelque façon contraires.

Maintenant qu'est-ce que cette ame? *Une chose qui pense.* Qu'est-ce qu'une chose qui pense; c'est-àdire une chose qui doute,

qui entend, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, & qui sent? Ce n'est point cet assemblage de membres qu'on appelle le corps humain. Ce n'est point un air délié & pénétrant répandu dans tous ces membres. Ce n'est point un vent, un souffle, une vapeur, ni rien de tout ce qu'on peut feindre & imaginer. C'est une faculté, un esprit, dont la nature est inconnue, dont l'existence est très-certaine, & qui produit les actes suivans.

Entre les pensées que l'esprit a, quelques-unes sont comme les images des choses, & on les nomme *idées*; comme lorsqu'on se représente un homme, un arbre, un animal, &c. D'autres sont des affections de l'ame; comme lorsqu'on veut, qu'on craint, qu'on affirme ou qu'on nie. On conçoit bien alors quelque chose, comme le sujet de l'action de l'esprit; mais on ajoute aussi quelqu'autre chose par cette action à l'idée qu'on a de cette action-là; & de ce genre de pensées, les unes sont appellées volontés ou affections, & les autres jugemens.

Les idées considérées seulement en elles-mêmes, & sans les rapporter à quelqu'autre chose, ne sauroient être fausses. Car, soit qu'on imagine une chevre ou une chi-

mère, il n'eſt pas moins vrai qu'on imagine l'une que l'autre.

Il en eſt de même de nos affections ou volontés; car quoique nous puiſſions déſirer des choſes mauvaiſes ou même qui ne furent jamais, il n'eſt pas moins vrai qu'on les déſire.

Quant aux jugemens, ils peuvent être faux, & il faut être très-attentif pour ne pas ſe tromper. Or la principale erreur & la plus ordinaire conſiſte en ce qu'on juge que les idées qui ſont en nous, ſont ſemblables aux idées qui ſont hors de nous. En effet, ſi nous conſidérions les idées comme de certains modes de la penſée, ſans vouloir les rapporter à quelque choſe d'extérieur, à peine pourroient-elles donner occaſion de faillir.

Il y a trois ſortes d'idées; les unes ſemblent être nées avec nous, les autres ſont étrangeres & viennent de dehors, & les troiſiémes paroiſſent être de notre invention. Lorſqu'on conçoit, par exemple, une choſe quelconque, ou une vérité, ou une penſée, il ſemble qu'on ne tient point cela d'ailleurs que de ſa nature propre. Si on éprouve une ſenſation, il paroît au contraire que ce ſentiment procede de quelque choſe qui exiſte hors de nous. Et enfin nous croyons que les ſciences, les

hypogriphes, & toutes les chimeres en général, ſont des inventions de notre eſprit.

Mais de toutes les idées qui ſont en nous, la plus claire eſt celle qui repréſente nous-mêmes à nous-mêmes. Celles qui repréſentent un Dieu, des hommes, des animaux & des choſes corporelles & inanimées, découlent en quelque ſorte de celle-là. Car de cela ſeul que nous exiſtons, l'idée d'un Etre ſouverainement parfait eſt en nous : ce qui démontre évidemment l'exiſtence de Dieu. En effet, nous ne pouvons ſuppoſer un Etre ſouverainement parfait auquel il manque l'exiſtence, puiſque l'exiſtence eſt une perfection. Il eſt vrai que la penſée n'impoſe aucune néceſſité aux choſes; & quoique l'on conçoive Dieu comme exiſtant, il ſemble qu'il ne s'enſuit pas pour cela que Dieu exiſte. Et comme il ne tient qu'à nous d'imaginer un cheval aîlé, quoiqu'il n'y en ait point qui ait des aîles; ainſi on pourroit peut-être attribuer l'exiſtence à Dieu, quoiqu'il n'y eût aucun Dieu qui exiſtât. Mais il eſt vrai auſſi que de cela ſeul qu'on ne peut concevoir Dieu que comme exiſtant, ſon exiſtence eſt inſéparable de lui, & par conſéquent il exiſte véritablement. Ici la néceſſité eſt en la choſe même ; c'eſt-à-dire, la néceſſité de l'exiſtence de Dieu détermine à avoir cette

penſée.

pensée. Car il n'eſt point en notre liberté de concevoir un Dieu ſans exiſtence, un Être ſouverainement parfait ſans une ſouveraine perfection, comme il nous eſt libre d'imaginer un cheval ſans aîles ou avec des aîles.

Après avoir reconnu qu'il y a un Dieu, il faut convenir auſſi que toutes choſes dépendent de lui, puiſque cet Être eſt ſouverainement parfait, & ſouverainement puiſſant, & qu'il eſt par conſéquent l'Auteur de tout ce qui exiſte. Ce Dieu ne peut nous tromper par la même raiſon; car en toute fraude ou tromperie il y a une ſorte d'imperfection. Et quoiqu'il ſemble que pouvoir tromper ſoit une marque de ſubtilité ou de puiſſance, cependant vouloir tromper décèle toujours de la foibleſſe ou de la malice: ce qui ne peut ſe rencontrer en Dieu. Cela étant, la certitude & la vérité de toute ſcience dépendent de la ſeule connoiſſance de Dieu. En effet, tout ce que nous concevons clairement & diſtinctement ne peut manquer d'être vrai: autrement Dieu nous tromperoit en nous préſentant l'évidence comme l'erreur: ce qui eſt impoſſible.

Méthode de DESCARTES.

Voyez le commencement de ſa vie.

Morale de DESCARTES.

Elle est exposée au commencement de sa vie.

Systême de Physique de DESCARTES, *ou de la construction du Monde.*

Lorsque Dieu voulut faire le monde, il divisa toute la matiere dont il le forma en particules. Il fit ensuite mouvoir ces particules. Par ce mouvement elles se briserent, & en se brisant elles se diviserent en trois sortes de parties; en parties subtiles (c'est ce qu'on appelle le *Premier Elément*); en parties plus grossieres (qu'on nomme *Second Elément*); & en parties informes ou éclats, qu'on désigne sous le nom de *Troisiéme Elément.* Ces dernieres parties ayant un plus grand mouvement par cela même qu'elles sont plus grosses que les autres, ont été portées plus loin qu'elles. Celles-ci se sont rangées en partie dans les interstices de celles-là pour remplir tout l'espace, en sorte qu'il n'y ait point de vuide, & s'accumuler en partie vers le centre du mouvement ou des tourbillons. Ce sont ces amas qui ont formé le soleil & les étoiles; & comme la matiere qui les compose est toujours en mouvement, les

particules les plus ſubtiles de cette matiere ont communiqué leur agitation aux petits globules qui les entourent, & c'eſt en quoi conſiſte la lumiere. Cependant des parties de l'élément globuleux ou des éclats étant propres à s'unir, s'étant accumulés en une quantité conſidérable, ont produit des taches ſur la ſurface des aſtres. Quelques-uns de ces aſtres étant ainſi encroutés, ſont devenus des comètes ou des planètes. Les comètes ſont dans les premieres régions. Les planètes ſont placées dans les régions inférieures; de telle ſorte que les moins denſes ſe trouvent plus près du ſoleil, & là elles correſpondent à la denſité du tourbillon dans lequel elles ſont emportées. Dans leur formation la force de leur rotation s'étant affoiblie, leurs tourbillons furent abſorbés par quelque tourbillon voiſin plus puiſſant. C'eſt ainſi que les aſtres prirent la place que nous leur voyons, & que leur mouvement devint permanent, les tourbillons de la planète ſeconde ayant été abſorbés par le tourbillon de la principale, & tous les tourbillons enſemble par celui du ſoleil.

D'où il ſuit que les planètes ſont plongées dans un fluide qui, circulant autour du ſoleil, forme le vaſte tourbillon dans lequel elles ſont entraînées. La gravité

n'eſt que la force centrifuge de l'éther qui circule autour de la terre. Cet éther pouſſe les corps en bas de la même maniere qu'un corps qui a une gravité ſpécifique moindre que celle du fluide dans lequel on le plonge, eſt pouſſé vers le haut. Et c'eſt lui qui produit preſque tous les phénomènes que nous voyons ſur le globe que nous habitons (*a*).

Découvertes de DESCARTES ſur la Géométrie.

Un problême ſeul avoit été l'écueil de tous les anciens Géomètres. Il conſiſtoit en ceci : Trois ou quatre lignes droites étant données de poſition, trouver un point duquel on puiſſe tirer autant d'autres lignes droites, une ſur chacune des données, qui faſſent avec elles des angles donnés, & que le produit contenu en deux de celles qui ſeront auſſi tirées d'un même point, ait la proportion donnée avec le quarré de la troiſiéme, s'il n'y en a que trois, ou bien avec le produit des deux autres, s'il y en a quatre, & s'il y en a cinq, que le produit

[*a*] On peut voir l'explication de tous ces phénomènes, ſuivant les principes de DESCARTES, dans le *Dictionnaire Univerſel de Mathématique & de Phyſique*, articles *Aiman*, *Lumiere*, *Réfraction*, *Congélation*, *Syſtême*, *&c.*

de trois ait la proportion donnée avec le produit des deux qui reſtent multiplié par une autre ligne donnée, ainſi d'un plus grand nombre de lignes (*a*).

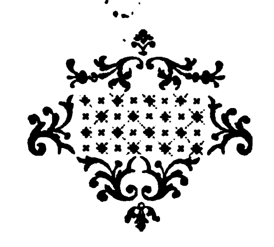
Tous les Géomètres juſqu'à *Pappus*, & depuis *Pappus* juſqu'à DESCARTES, n'avoient pu réſoudre ce Problême. Notre Philoſophe trouva d'abord tous les points demandés, & détermina enſuite la ligne où tous ces points ſe trouvent: ce qui donna la ſolution complette du Problême. Il fut obligé dans ce travail d'employer toutes les reſſources de la Géométrie. Car il réſolut le Problême de trois, quatre ou cinq lignes par la Géométrie ſimple; de ſix, ſept, huit ou neuf lignes par la Géométrie composée, c'eſt-à-dire, en ſe ſervant d'une ſection conique; & de dix, onze, douze ou treize par le moyen d'une ligne courbe d'un degré plus composé que les ſections coniques. Il eut ainſi occaſion d'étudier à fond la Géométrie des anciens; & il vit clairement que c'étoit ſur le vice des méthodes de cette Géométrie, qu'on devoit rejetter l'impoſſibilité qu'on avoit trouvée juſques-là à réſoudre le Problême de *Pap-*

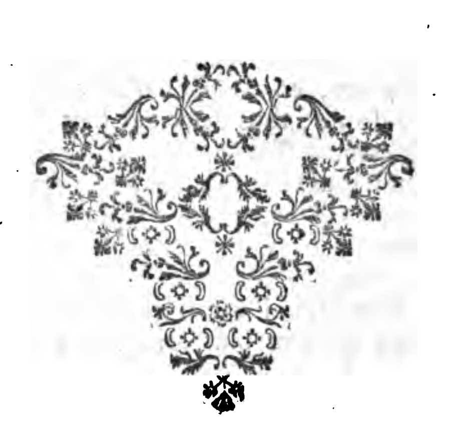
[*a*] On trouve l'énoncé de ce Problême dans les *Collections Mathématiques* de *Pappus*. C'étoit un Mathematicien d'Alexandrie, qui vivoit environ l'an 400 de l'Ere Chrétienne.

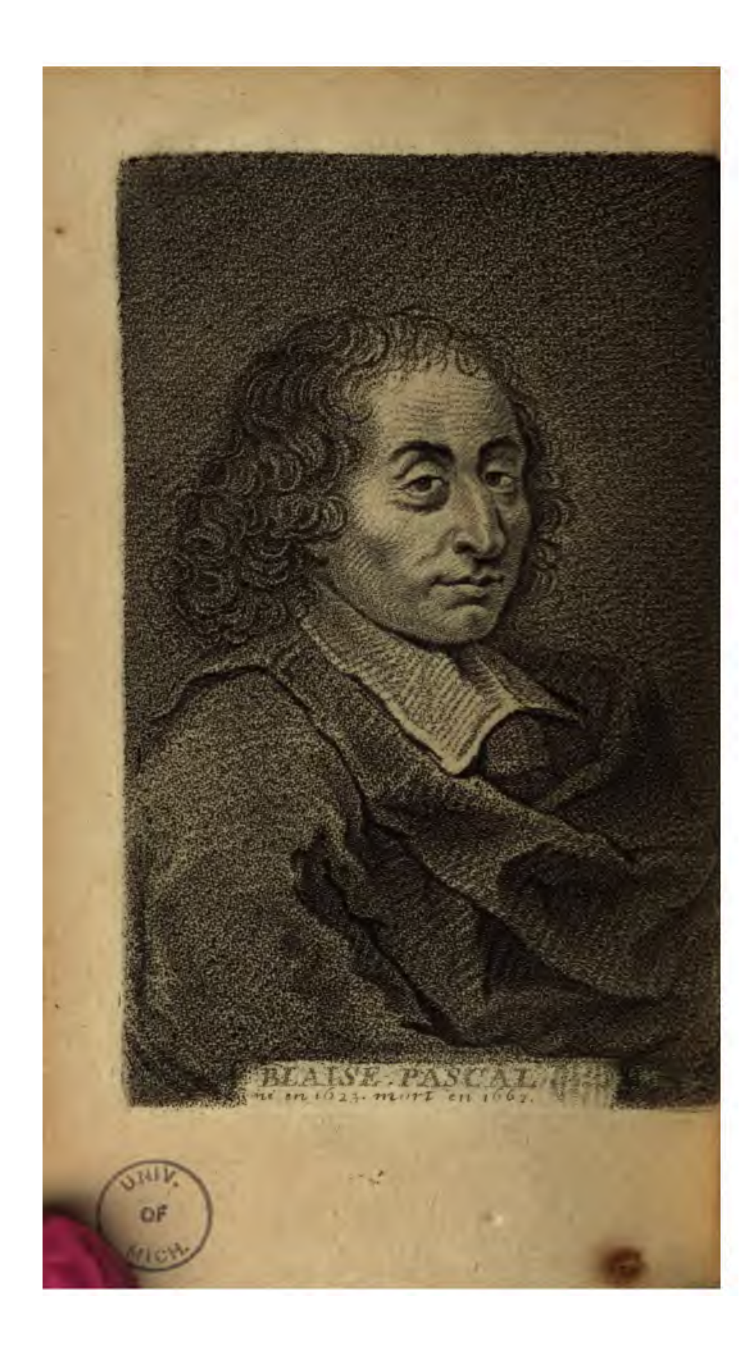
pus. Il fut donc forcé d'en faire de nouvelles pour parvenir à cette solution. Dans cette vue, faisant réflexion que tout Problême se termine à une égalité, il fixa toutes ses recherches aux moyens de la trouver. Il substitua premierement l'expression des grandeurs aux grandeurs elles-mêmes; & par l'alliage & le mélange du calcul arithmétique, & des caractères algébriques avec la Géométrie ordinaire, il se créa la matiere qui devoit être employée à la composition des termes de son égalité. De toutes ces opérations, il conclud que tous les Problêmes de Géométrie se peuvent facilement réduire à tels termes qu'il ne soit besoin ensuite que de connoître la longueur de quelques lignes droites pour les construire. Et comme toute l'Arithmétique n'est composée que de quatre ou cinq opérations, qui sont, l'addition, la soustraction, la division & l'extraction des racines, qui est une espèce de division, ainsi il réduisit la Géométrie à ajouter des lignes à celles qu'on veut connoître, ou à leur en ôter d'autres. Il détermina de cette maniere les points, les lignes, les surfaces & les solides qui sont les objets de la Géométrie.

Quant à l'Algèbre, DESCARTES l'a simplifiée, & l'a réduite à des méthodes

très-générales pour conſtruire toutes les équations du troiſiéme & du quatriéme degré. Il l'a appliquée le premier à la Géométrie. Enfin il a réduit à une même conſtruction tous les Problêmes d'un même genre ; & il a donné en même temps la façon de les réduire en une infinité d'autres différens. Il a conſtruit tous ceux qui ſont plans, en coupant d'un cercle une ligne droite ; tous ceux qui ſont ſolides, en coupant auſſi d'un cercle une parabole ; & enfin tous ceux qui ſont d'un degré plus compoſés, en coupant de même d'un cercle une ligne qui n'eſt que d'un degré plus compoſée que la parabole. Et en ſuivant la même voie, il a conſtruit tous les Problêmes qui ſont plus compoſés à l'infini.






BLAISE PASCAL
né en 1623. mort en 1662.

*PASCAL.**

LE grand nombre de découvertes & d'inventions que *Descartes* avoit faites, la bonne méthode d'étudier qu'il avoit établie, la nouvelle Philosophie qu'il avoit composée, enfin cette lumiere pure & abondante qu'il avoit répandue principalement sur les sciences exactes, firent tomber absolument le voile de l'ignorance. L'esprit humain rentra dans ses droits. On apprit à penser & à juger par soi-même de la valeur des choses, sans d'autre égard pour l'autorité que pour celle de la raison. On tenoit des mains de *Descartes* le *Criterium* de la vérité, & on reconnoissoit clairement qu'on devoit suivre désormais la route que ce grand homme avoit tracée pour étendre la sphère des connoissances humaines.

Ce fut en marchant sur ses traces que son successeur contribua à la fois à la per-

[*] *Vie de Pascal* par Madame *Perrier*. *Les enfans devenus célèbres par leurs études*, par *Baillet*. Préface de l'*Equilibre des liqueurs*. *Dictionnaire de Bayle*, article *Pascal*. Préface & Avertissement de la seconde édition de l'*Analyse des Jeux de hazard*. [Par M. de Montmort]. Ses Lettres & ses Ouvrages.

fection de la Physique, de la Géométrie & de la Morale. On pensoit avant *Galilée* que l'eau ne montoit dans les pompes aspirantes, lorsqu'on en tire le piston, que parce que la nature avoit horreur du vuide. Cet illustre Mathématicien fit voir que l'eau ne montoit que jusqu'à la hauteur de 32 à 33 pieds; d'où il conclud que la nature n'avoit horreur du vuide que jusqu'à un certain point. Son disciple *Toricelli* se servit de mercure pour faire cette expérience, & pour la varier. Surpris de tout ce qui se passoit sous ses yeux, il en rechercha long-temps la cause. Il lui vint en pensée que la pesanteur de l'air pourroit bien produire tous les effets qu'on avoit jusqu'alors attribués à l'horreur du vuide; mais ce n'étoit là qu'une simple conjecture qui devint une vérité par le travail du cinquiéme Restaurateur des Sciences. Il perfectionna ensuite l'art des combinaisons, & créa en quelque sorte une Géométrie très-fine. Enfin il mit dans le plus grand jour la nature propre de l'homme & ses miseres.

C'est à Clermont en Auvergne que naquit ce Philosophe, le 19 Juin 1623. Son pere qui étoit Premier Président de la Cour des Aides à Riom, s'appelloit *Etienne Pascal*, & il nomma son fils *Blaise Pascal*.

C'étoit un ſavant homme, & un Mathématicien habile (*a*). Il eut pour cet enfant, qui étoit ſon fils unique, une tendreſſe toute particuliere. Cette tendreſſe accrut même au point qu'il ſe démit de ſa charge, & vint s'établir à Paris, pour être plus à portée de procurer à ſon enfant une bonne éducation. Le jeune PASCAL vit à peine la lumiere, qu'il donna des preuves d'une ſagacité extraordinaire. Il vouloit ſavoir la raiſon de toutes choſes, & il ne ſe rendoit qu'à ce qui lui paroiſſoit évidemment vrai; de ſorte que quand on ne lui donnoit pas de bonnes raiſons, il en cherchoit lui-même, & ne quittoit point priſe qu'il n'en eut trouvé quelques-unes qui puſſent le ſatisfaire. Son pere s'étant apperçu qu'il étoit naturellement porté à raiſonner & à approfondir, craignit que ſi on lui donnoit quelque connoiſſance des ſciences exactes, il ne s'y attachât tellement qu'il ne fût pas poſſible de lui apprendre les Langues, à l'étude deſquelles il avoit réſolu qu'il s'appliquât. Il prit donc le parti de lui cacher ſur-tout la Mathématique, qui eſt une ſcience de raiſonnement. Malgré ſes précautions, comme il voyoit des Ma-

[a] Voyez la part qu'il prit aux diſputes de MM. *Fermat* & *Deſcartes*, dans l'Hiſtoire de *Deſcartes* qui précede celle-ci.

thématiciens, il ne put pas empêcher que le mot Géométrie n'échappât dans quelque conversation. Ce fut un sujet de question pour son fils. M. *Pascal* fit semblant de ne point l'entendre; mais notre jeune Philosophe revint si souvent à la charge, qu'il crut enfin devoir le satisfaire d'une maniere générale. M. *Pascal* lui fit donc cette réponse: » La Géométrie est une » science qui enseigne le moyen de faire les » figures justes, & de trouver les propor- » tions qu'elles ont entr'elles ». Cela étoit en effet fort vague; mais comme il connoissoit l'aptitude de cet enfant à approfondir les moindres choses, il lui défendit d'y penser & d'en parler davantage. PASCAL n'avoit encore que douze ans. C'étoit un âge trop tendre pour appréhender que les vérités abstraites pussent avoir prise dans cette jeune tête. Cependant sur cette simple ouverture, il se mit à rêver sur la définition de la Géométrie que son pere lui avoit donnée. Il savoit bien qu'il lui étoit défendu de s'en occuper, & il travailloit en cachette. L'endroit où il se divertissoit, devint le lieu de ses méditations. Il y faisoit avec du charbon des figures sur les carreaux, comme des cercles & des triangles, & il en cherchoit les proportions. Il ne savoit pas du tout ce qu'il

faisoit en traçant ces figures; mais il suppléa à ce défaut de connoissance par des définitions qu'il imagina. Il appella un cercle un rond, une ligne une barre, &c. Il fit ensuite des axiomes, établit des principes, & lia tellement les choses par le raisonnement, qu'il forma des démonstrations. Il découvrit d'abord les propriétés de la section des lignes, celles des lignes parallèles, & quelques-unes des triangles; & parvint ensuite par une chaîne de vérités & de conséquences jusqu'à la trente-deuxiéme proposition du Ir. Livre d'*Euclide* (*a*).

Dans le temps qu'il étoit enfoncé dans ses méditations, son pere entra. Cette entrevue l'effraya d'abord; mais la maniere dont il lui parla le remit un peu. Sans faire paroître aucune émotion, M. *Pascal* lui demanda ce qu'il faisoit. Il lui répondit qu'il cherchoit telle chose: c'étoit la proposition d'*Euclide*, dont je viens de parler. Quoique cette réponse surprît extrêmement son pere, il se contint, & continua à lui faire des questions. La premiere fut pour savoir ce qui l'avoit fait penser à

[*a*] Voici cette proposition. *L'angle extérieur d'un triangle est égal aux deux angles intérieurs pris ensemble, & les trois angles d'un triangle rectiligne sont égaux à deux droits.*

cela. L'enfant dit que c'étoit parce qu'il avoit trouvé telle autre chose, & qu'il avoit été conduit à cette découverte par cette autre. Ainsi en rétrogradant, & s'expliquant toujours par ses noms de barres & de ronds, il redescendit jusqu'aux axiomes & aux définitions qu'il avoit imaginées.

M. *Pascal* fut si étonné de la force du génie de son fils, qu'il le quitta sans pouvoir lui dire un mot. Il alla sur le champ chez un de ses amis intimes, nommé M. *le Pailleur*, lequel étoit bon Mathématicien, pour lui faire part de sa joie, ou pour mieux dire de sa surprise: mais il étoit si saisi, qu'il demeura immobile en arrivant. Des larmes même coulerent de ses yeux. M. *le Pailleur* s'allarma de cette situation, & le pria de ne pas lui céler plus longtemps la cause de son affliction. » Je ne » pleure pas, lui dit M. *Pascal*, d'afflic» tion, mais de joie. Vous savez, ajou» ta-t-il, les soins que j'ai pris pour ôter » à mon fils la connoissance de la Géomé» trie, de peur de le détourner de ses » autres études, cependant voyez ce qu'il » a fait ». Il lui raconta ainsi tout ce qu'il venoit de voir. M. *le Pailleur* aussi surpris que lui de ce prodige, lui conseilla de ne plus rien cacher à son fils, & de lui donner les élémens d'*Euclide*.

PASCAL lut & comprit ces élémens sans qu'on les lui expliquât, & ce fut avec une facilité & des satisfactions infinies. Son esprit, qui étoit attentif à tout, ne laissoit échapper aucun effet un peu singulier sans examen. Il se dirigeoit toujours vers la cause de cet effet, & s'en occupoit jusqu'à ce qu'il en eut fait la découverte. Un jour quelqu'un ayant frappé à table sur une assiette de fayence avec un couteau, il prit garde que cela rendoit un son, mais qu'il cessoit dès qu'on mettoit la main sur l'assiette. Il répéta cette expérience, & en fit plusieurs autres sur le même sujet. Il remarqua tant de choses dans ses recherches, qu'il fit un petit Traité sur le son. Son pere porta cet ouvrage à une assemblée de Savans où il alloit régulierement toutes les semaines, & ces Messieurs le trouverent si beau, qu'ils le prierent de leur donner son fils pour confrere dans leur société. Le nouveau venu tâcha de mériter cette faveur par des productions. Quoiqu'il ne s'occupât des Mathématiques que dans ses heures de récréation, son pere l'obligeant de se livrer tout entier à l'étude des langues, il fit tant de progrès dans cette science, qu'il composa à l'âge de seize ans un Traité des sections coniques, que les plus grands Mathémati-

ciens admirerent. M. *Descartes*, à qui M. *Pascal* l'envoya, ne put pas se persuader que ce fût l'ouvrage d'un jeune homme, & il aima mieux en faire honneur à son pere. Les Savans qui composoient la société dont il étoit membre, vouloient qu'il le fît imprimer: mais il n'étoit pas assez content de son ouvrage, & n'aimoit pas assez la gloire pour le rendre public. Il étoit occupé d'une chose plus importante, c'étoit la découverte d'une machine d'Arithmétique avec laquelle on pût faire toutes sortes de calculs sans plume & sans jetons, sans savoir même aucune règle d'Arithmétique (*a*). Il avoit alors dix-neuf ans. La foiblesse de sa santé l'obligea d'interrompre ses travaux; & ce ne fut que quatre ans après que ses forces lui permirent de les reprendre. Ce qui donna lieu à cette reprise, ce fut la conjecture de *Toricelli* sur la pesanteur de l'air. M. *Petit*, Intendant des fortifications, conféroit avec lui sur les expériences de ce Mathématicien; & PASCAL lui proposa de les répéter. Il en imagina ensuite plusieurs nouvelles, parmi lesquelles on distingue celle-ci. Il prit un tuyau de verre de quarante-six pieds de haut, ouvert par un bout, &

(*a*) On trouve la description & la figure de cette Machine dans les *Machines de l'Académie*.

scellé

ſcellé hermétiquement par l'autre, qu'il remplit de vin rouge, pour diſtinguer la liqueur du tuyau; & l'ayant fait élever en cet état, en bouchant l'ouverture, & l'ayant poſé perpendiculairement à l'horiſon, il plongea l'ouverture d'en bas dans un vaiſſeau plein d'eau, & l'enfonça environ à un pied. Il déboucha enſuite l'autre extrémité du tuyau. Le vin du tuyau deſcendit juſqu'à la hauteur d'environ trente-deux pieds depuis la ſurface de l'eau du vaiſſeau, laiſſant au haut du tuyau un eſpace de treize pouces vuide. Il inclina enſuite le tuyau, & il remarqua que le vin remonta davantage. Et en l'inclinant juſqu'à trente-deux pieds d'abaiſſement ou d'inclination, en faiſant ainſi ſortir du vin, il remarqua qu'il ſe rempliſſoit entierement d'eau, en repompant autant d'eau qu'il avoit rejeté de vin; en ſorte qu'on le voyoit plein d'eau depuis le haut juſqu'à treize pieds près du bas, & rempli d'eau dans les treize pieds inférieurs, parce que l'eau eſt plus peſante que le vin.

PASCAL fit encore un grand nombre d'expériences avec des ſiphons, des ſeringues, des ſoufflets, & toutes ſortes de tuyaux, en ſe ſervant des différentes liqueurs, comme vif-argent, eau, vin, huile, air, &c. Il les fit imprimer en 1647,

& les envoya par toute la France & dans les Pays étrangers. Toutes ces expériences constatoient des effets sans en indiquer la cause. Notre Philosophe savoit que *Toricelli* conjecturoit que la pesanteur de l'air pouvoit bien être cette cause. Pour vérifier cette conjecture, il fit une expérience au sommet & au bas d'une montagne d'Auvergne, appellée le Puy de Domme, afin de connoître le poids de la colonne d'air dans ces deux différentes hauteurs; d'où il conclud que l'air étoit pesant. Il publia cette expérience, & envoya l'imprimé à tous les Savans de l'Europe. Il la réitéra encore au haut & au bas de plusieurs tours, comme de celles de Notre-Dame de Paris, de S. Jacques de la Boucherie, &c. & il remarqua toujours les mêmes proportions entre le poids de l'air & les différentes élévations. Cela acheva de le convaincre que l'air étoit pesant. Il déduisit de cette découverte plusieurs vérités très-belles & très-utiles, & en composa un grand Traité, où il expliquoit à fond toute cette matiere, & où il répondoit à toutes les objections qu'on lui avoit faites. Cet Ouvrage lui parut trop prolixe; & comme il aimoit la précision & la briéveté, il en forma deux petits Traités, qu'il intitula; l'un, *De l'équilibre des Liqueurs*; &

l'autre, *De la pesanteur de la masse de l'Air.*

Tous ces travaux procurerent à PASCAL une réputation brillante. Les Physiciens & les Géomètres s'empresserent à l'envi à le consulter, & à lui envoyer des difficultés dont ils ne pouvoient pas trouver la solution. En 1654 on lui proposa ce Problême: » On demande en combien » de coups on peut entreprendre d'amener sonnés avec deux dés »? Notre Philosophe, à l'aide d'une nouvelle Arithmétique qu'il inventa, donna aisément la solution de ce Problême. Il trouva qu'il y a de l'avantage à l'entreprendre en vingt-cinq coups; mais qu'il y a du désavantage à l'entreprendre en vingt-quatre. Tous les Géomètres approuverent cette solution. Un bel esprit, nommé M. le Chevalier *de Meré*, qui se mêloit fort mal-à-propos de Géométrie, ne la goûta cependant pas. Il donna de fort mauvaises raisons pour soutenir son sentiment, & défia PASCAL de résoudre ces Problêmes. 1°. Il manque à deux joueurs un certain nombre de points, on demande leurs sorts. 2°. Déterminer en combien de coups on peut amener une certaine rafle. Il en ajouta encore plusieurs autres de la même espèce, à chacun desquels notre Philosophe donna une solution. La clef dont il se servoit

pour ces solutions étoit la découverte d'un triangle arithmétique, qui contenoit la propriété des nombres figurés, & dont il faisoit des applications aux règles des parties & aux combinaisons. Aussi l'écrit qu'il forma de tout cela, il l'intitula: *Traité du Triangle Arithmétique, avec quelques autres petits Traités sur la même matiere.* On trouve dans ce petit livre des choses très-fines & très-neuves en fait de calcul. L'Auteur s'y joue en quelque sorte des plus fortes difficultés sur cette matiere. Il y résout de trois manieres différentes le Problême des partis entre deux joueurs, qui ont un nombre inégal de points. Il commence par le cas où l'un des deux joueurs joueroit pour un point, & l'autre pour deux. Il détermine ensuite le cas où chacun des joueurs joueroit pour deux points; ensuite le cas où l'un joueroit pour trois points, & l'autre pour deux; ainsi de suite: de façon qu'il trouve qu'il revient à chacun des joueurs la moitié de ce qui est au jeu. Il se sert après cela des combinaisons pour résoudre ce même Problême, & il en donne une troisiéme solution par son triangle arithmétique. Enfin il pousse l'art des combinaisons aussi loin qu'on pouvoit le désirer.

Ses infirmités qui se renouvellerent, in-

terrompirent ſes études. Elles ſe déclarerent par un mal de dents qui le priva abſolument du ſommeil. Lorſque ſon mal lui donnoit quelque relâche, il divertiſſoit ſon ennui par des penſées géométriques. Un Mathématicien habile (M. *de Carcavi*) ne ceſſoit de lui demander la ſolution de quelques Problêmes géométriques, dont il avoit parlé vaguement comme de choſes très-faciles: c'étoit de déterminer le centre de gravité de la ligne courbe qu'on appelle la *Roulette* ou la Cycloïde; celui de ſes parties; la dimenſion des ſurfaces & des ſolides & demi ſolides de cette courbe, tant autour de la baſe qu'autour de l'axe, & le centre des gravités de ces corps. Tous ces Problêmes lui vinrent dans l'eſprit, & il s'en occupa pendant qu'il ne dormoit pas. Il écrivoit les ſolutions à meſure qu'il les trouvoit, & les envoyoit à l'Imprimeur: ce qui fut le travail de huit jours. Mais comme il commençoit à ſe dégoûter de l'étude des Sciences, il ne voulut pas mettre ſon nom à la tête de cet Ouvrage. Il prit celui de *A. Dettonville.* Le Livre parut donc ſous ce titre: *Lettres de A. Dettonville, contenant quelques-unes de ſes inventions géométriques: ſavoir, la réſolution de tous les Problêmes touchant la* Roulette, *qu'il avoit propoſés au mois de Juin 1658. L'égalité entre les lignes courbes*

de toutes sortes de roulettes & des lignes elliptiques. L'égalité entre les lignes spirale & parabolique, démontrée à la maniere des Anciens. La dimension d'un solide formé par le moyen d'une spirale autour d'un cone. La dimension & le centre de gravité des triangles cilindriques. La dimension & le centre de gravité de l'escalier. Un Traité des Trilignes & de leurs onglets. Un Traité des Sinus & des Arcs de cercle. Un Traité des solides circulaires. in-4°. Ce fut ici son dernier ouvrage sur les Mathématiques. Ses infirmités continuant toujours sans lui donner un seul moment de relâche, le réduisirent à ne pouvoir plus travailler, & à ne voir presque personne.

Pour se dissiper, il alloit souvent à Port-Royal des Champs, où une de ses sœurs étoit Religieuse. Il y voyoit le célébre M. *Arnaud* & ses amis. On y parloit de l'affaire que ce Docteur avoit à la Sorbonne, qui travailloit à la condamnation de ses sentimens. M. *Arnaud*, pressé de se défendre, avoit fait un écrit qui ne fut pas goûté, & qu'il ne trouvoit pas bon lui-même. Quelqu'un de la compagnie où notre Philosophe étoit, lui dit : » Mais vous qui êtes » jeune, vous devriez faire quelque chose». PASCAL le prit au mot, & composa une lettre qu'il lut à ses amis, qu'ils trouverent si belle, qu'ils la firent imprimer. Il

s'agiſſoit d'expliquer ce que c'eſt que *le pouvoir prochain*, *la grace ſuffiſante*, *& la grace actuelle*. PASCAL fit voir dans cette lettre & dans deux qui la ſuivirent, qu'il ne s'agiſſoit point de la foi dans la diſpute de M. *Arnaud* avec la Sorbonne, & qu'on n'avoit en vue que d'opprimer un Théologien pour des queſtions ridicules. Il attaqua dans d'autres lettres qu'on imprima à la ſuite de celles-ci, il attaqua, dis-je, ceux qu'il croyoit être les auteurs de cette querelle (les Jéſuites) & il employa la forme du dialogue. Il ſuppoſe une perſonne peu inſtruite, comme le ſont ordinairement les gens du monde, qui demande des éclairciſſemens ſur les queſtions dont il s'agiſſoit, à des Docteurs qu'elle conſulte en leur propoſant ſes doutes, & elle réplique à leurs réponſes avec tant de naïveté, de clarté & de juſteſſe, que l'objet eſt mis dans le plus grand jour. Il expoſe enſuite toute la Morale des Jéſuites dans quelques entretiens entre lui & l'un de leurs Caſuiſtes, où il repréſente encore une perſonne du monde qui ſe fait inſtruire, & qui apprenant des maximes tout-à-fait étranges, s'en étonne, & les écoute cependant avec beaucoup de modération. Le Pere Caſuiſte croit qu'il eſt de bonne foi, qu'il goûte ces maximes, & dans cette perſua-

ſion il les lui découvre naïvement. L'autre eſt toujours ſurpris; & comme ſon interlocuteur n'attribue cette ſurpriſe qu'à la nouveauté de ſes maximes, il continue toujours à les lui développer avec la même confiance & la même ingénuité. Cet interlocuteur eſt un bon homme qui n'eſt pas plus fin qu'il ne faut, & qui s'engage inſenſiblement dans des détails qui deviennent toujours plus particuliers. Celui qui l'écoute ne voulant ni le choquer, ni conſentir à ſa doctrine, la reçoit avec une raillerie ambiguë qui fait pourtant connoître ce qu'il en penſe. Ce dialogue eſt continué juſqu'à des points très-eſſentiels, & eſt écrit avec une fineſſe & une pureté admirables.

Ces lettres publiées ſous le nom de *Montalte* à un Provincial, & intitulées par cette raiſon *Les Lettres Provinciales*, furent cenſurées par les Jéſuites. Ils reprocherent à l'Auteur d'avoir employé la raillerie, & de n'avoir pas fidellement rapporté les paſſages de leurs Auteurs. PASCAL compoſa huit autres lettres pour ſe juſtifier là-deſſus.

Il avoit alors trente ans, & il étoit toujours infirme. Ses maux accrurent même à un tel point, qu'il comptoit qu'il n'avoit pas long-temps à vivre. Cette penſée le

le détacha abſolument de toute compoſition ſcientifique ou littéraire. Il réſolut de paſſer le reſte de ſes jours dans la retraite & le recueillement, pour méditer ſur ſa derniere fin. Il rompit toutes ſes habitudes, & changea de quartier. Il ne parloit pas même à ſes domeſtiques. Il faiſoit ſon lit lui-même ; alloit prendre ſon dîné dans la cuiſine, le portoit dans ſa chambre, & reportoit les plats & les aſſiettes le ſoir. De ſorte qu'il ne ſe ſervoit de ſes gens que pour faire ſa cuiſine, pour aller en ville, & pour les autres choſes qu'il ne pouvoit abſolument faire lui-même. Il n'y avoit guère dans ſa chambre que des chaiſes, une table, un lit & des livres. On n'y voyoit ni tapiſſerie, ni rideaux, ni le moindre ornement. Cela n'empêchoit pas qu'il ne reçût quelquefois des viſites ; & quand on paroiſſoit ſurpris de le voir ainſi ſans meubles, il diſoit qu'il avoit ce qui étoit néceſſaire, que le reſte étoit une ſuperfluité indigne d'un ſage. Il employoit ſon temps à la priere & à la lecture de l'Ecriture Sainte, & il mettoit par écrit les penſées que cette lecture lui faiſoit naître. Quoique ſes infirmités continuelles l'obligeaſſent à ſe nourrir aſſez délicatement, & que ſes domeſtiques fiſſent tout leur poſſible pour

ne lui rien donner que d'excellent, il ne goûtoit jamais ce qu'il mangeoit, & ne prenoit pas garde si ce qu'on lui servoit étoit bon ou mauvais. Lorsqu'on lui présentoit quelque chose de nouveau, selon la saison, & qu'on lui demandoit après le repas s'il l'avoit trouvé bon, il répondoit : *il falloit m'en avertir avant, & j'y aurois pris garde.* Son indifférence étoit si grande à cet égard, que quoiqu'il n'eût pas le goût dépravé, il défendoit qu'on lui fît aucune sauce, ni aucun ragoût, qui pût exciter l'appétit. Il prenoit sans répugnance toutes les médecines qu'on lui donnoit pour rétablir sa santé, sans témoigner le moindre dégoût; & lorsque Madame *Périer* sa sœur lui en marquoit son étonnement, il disoit qu'il ne pouvoit pas comprendre comment on pouvoit avoir de la répugnance à prendre une médecine volontairement après avoir été averti qu'elle étoit mauvaise, & ajoutoit qu'il n'y avoit que la violence ou la surprise qui dussent produire cet effet.

Pour n'être pas seul dans sa maison, il avoit retiré chez lui un homme avec sa femme & tout son ménage, à qui il fournissoit tout ce qui lui étoit nécessaire pour vivre lui & sa famille. Cet homme avoit un fils qui tomba malade de la petite vé-

role. Cette maladie contagieuse lui fit craindre que sa sœur n'osât venir chez lui à cause de ses enfans. Il songea donc à se séparer de ce malade ; mais comme il appréhendoit qu'il n'y eût du danger à le transporter hors de sa maison, il aima mieux en sortir lui-même, quoiqu'il fût déja fort mal, disant : *il y a moins de danger pour moi dans ce changement de demeure : c'est pourquoi il faut que ce soit moi qui quitte.* Il sortit ainsi de sa maison pour aller demeurer chez Madame *Périer.*

J'aime la pauvreté, disoit-il, *parce que Jesus-Christ l'a aimée ; j'aime les biens, parce qu'ils donnent moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font ; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas le mal ni le bien de la plupart des hommes. J'essaye d'être toujours véritable, sincere & fidelle à tous les hommes, & j'ai une tendresse de cœur pour ceux que Dieu m'a unis plus étroitement ; & soit que je sois seul ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu, qui les doit juger, & à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentimens, & je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, & qui d'un homme plein de foiblesse, de misere, de concupiscence, d'or-*

gueil & d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux, par la force de la grace à laquelle tout en est dû, n'ayant de moi que la misere & l'horreur.

Cependant son mal continuoit & empiroit tous les jours sans aucune altération ni apparence de fièvre. Il ne cessoit de dire que sa fin étoit fort proche, quoique les Médecins assurassent » qu'il n'y avoit » pas la moindre ombre de danger ». Mais sans compter sur ces paroles, il voulut mettre ordre à ses affaires. Il fit son testament, dans lequel les pauvres ne furent pas oubliés. Il leur auroit même laissé tout son bien, s'il n'avoit point eu de parens. Il disoit à sa sœur : *D'où vient que je n'ai rien fait pour les pauvres, quoique j'aie toujours eu un si grand amour pour eux ?* C'est, lui répondit Madame *Périer*, que vous n'avez pas eu assez de biens pour leur donner de grandes assistances. *C'est à quoi j'ai failli*, répliqua-t-il ; *& si les Médecins disent vrai, & si Dieu permet que je releve de cette maladie, je suis résolu de n'avoir point d'autre emploi, ni point d'autre occupation, tout le reste de ma vie, que le service des pauvres*. Ceux qui s'affligeoient de le voir souffrir, lorsqu'il éprouvoit des douleurs fort vives, il les consoloit par ces paroles : *Ne me plaignez point ; la maladie*

est l'état naturel des Chrétiens, parce qu'on est par-là comme on devroit toujours être dans la souffrance des maux, dans la privation de tous les biens & de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, dans l'attente continuelle de la mort.

C'est dans ces sentimens qu'il mourut, en prononçant ces mots : *que Dieu ne m'abandonne jamais.* Il expira le 19 d'Août 1662, à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans & deux mois. Il fut inhumé à S. Etienne du Mont sa Paroisse, derriere le Maître-Autel. On grava sur sa tombe cette belle épitaphe :

Nobilissimi Scutarii Blasii PASCALIS, *tumulus.* D. O. M. Blasius PASCALIS, *Scutarius nobilis, hìc jacet. Pietas si non moritur, æternum vivet. Vir conjugii nescius, Religione sanctus, Virtute clarus, Doctrinâ celebris, Ingenio acutus, Sanguine & Animo pariter illustris, Doctus non Doctor, Æquitatis amator, Veritatis defensor, Virginum ultor, Christianæ Moralis corruptorum acerrimus hostis. Hunc Rhetores amant fœcundum; Hunc Scriptores norunt elegantem; Hunc Mathematici stupent profundum; Hunc Philosophi quærunt sapientem; Hunc Doctores laudant theologum; Hunc Pii vene-*

rantur austerum ; Hunc omnes mirantur ; Omnibus ignotum ; Omnibus licèt notum. Quid plura Viator , quàm perdidimus PASCALEM. *Is Ludov. erat Montaltius. Heu ! satis dixi ; Urgent lacrymæ , sileo. Et qui benè precaberis , benè tibi eveniet , & vivo & mortuo.*

Deux qualités très-estimables distinguoient PASCAL dans la société : c'étoient une conversation aisée, agréable & instructive, & une grande modestie. Il avoit une éloquence naturelle, fondée sur des principes qu'il avoit faits, par le moyen de laquelle il disoit non-seulement tout ce qu'il vouloit, mais encore il le disoit de la maniere qu'il vouloit, & son discours faisoit l'effet qu'il s'étoit proposé de produire. A l'égard de sa modestie, elle consistoit en cette politesse & ces égards qu'on doit aux autres, en entrant dans leurs sentimens & dans leurs vues, sans prendre jamais un ton de supériorité, quelque raison que l'on ait. Il évitoit sur-tout de se nommer, & même de se servir des mots *je* & *moi* ; & il avoit coutume de dire sur ce sujet que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilité humaine le cache & le supprime. » Le *moi* est » haïssable, dit-il dans ses *Pensées* ; ainsi » ceux qui ne l'ôtent pas, & qui se con- » tentent seulement de le couvrir, sont

» toujours haïssables. Point du tout, di- » rez-vous ; car en agissant comme nous » faisons, obligeamment pour tout le » monde, on n'a pas sujet de nous haïr. » Cela est vrai, si l'on ne haïssoit dans le » *moi* que le déplaisir qui nous en revient. » Mais je le hais, parce qu'il est injuste, » & qu'il se fait centre de tout : je le haïrai » toujours. En un mot, le *moi* a deux qua- » lités : il est injuste en soi, en ce qu'il se » fait centre de tout : il est incommode aux » autres, en ce qu'il les veut asservir ; car » chaque *moi* est l'ennemi, & voudroit » être le tyran de tous les autres. Vous en » ôtez l'incommodité, mais non pas l'in- » justice : ainsi vous ne le rendez pas ai- » mable à ceux qui en haïssent l'injustice : » vous ne le rendez aimable qu'aux injus- » tes qui n'y trouvent plus leur ennemi : » ainsi vous demeurez injustes, & ne pou- » vez plaire qu'aux injustes (*a*) ».

On lit dans les *Mélanges de Vigneul de Marville* (*b*), que » M. *Pascal* disoit de » ces Auteurs, qui en parlant de leurs » Ouvrages, disent, *mon Livre*, *mon Com-* » *mentaire*, *mon Histoire*, *&c.* qu'ils sentent » leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, » & toujours un *chez moi* à la bouche. Ils

(*a*) *Pensées de M. Pascal*, édition de 1678, pag. 279.
(*b*) Tom. II, pag. 200, édit. de Roterdam, 1701.

» feroient mieux, ajoute cet excellent » homme, de dire, *notre Livre, notre Ou-» vrage, &c.* vu que d'ordinaire il y a en » cela plus de bien d'autrui que du leur ». En effet, c'eſt une mauvaiſe coutume que de parler de ſoi-même, & de ſe citer partout, lorſqu'il n'eſt queſtion que de ſon ſentiment. Cela donne lieu à ceux qui nous écoutent de ſoupçonner que ce regard ſi fréquent vers ſoi-même, ne naiſſe d'une ſecrette complaiſance, qui nous porte ſouvent vers cet objet de notre amour, & excite en eux une averſion pour nous & pour tout ce que nous diſons (*a*). PASCAL vouloit qu'on ſe déſignât par la particule *on* (*b*).

La Philoſophie proprement dite de ce grand homme conſiſtoit en cette maxime: renoncer à tout plaiſir & à toute ſuperfluité, & il l'a réduite conſtamment en pratique. Non-ſeulement il refuſoit à ſes ſens tout ce qui pouvoit leur être agréable; mais il prenoit encore ſans peine, ſans dégoût, & même avec joie, tout ce qui pouvoit leur déplaire, ſoit pour la nourriture, ſoit pour les remedes; & il retranchoit tous les jours tout ce qu'il ne jugeoit

(*a*) Voyez *la Logique, ou l'Art de penſer*, troiſiéme édit. pag. 307.

(*b*) M. *de Saint-Evremont* ſe moque un peu de l'uſage du mot *On*, dans ſes *Œuvres mêlées*, tom. IV. A-t-il raiſon? c'eſt ce que je laiſſe à décider.

pas lui être absolument nécessaire, tant pour le vêtement, que pour la nourriture, pour les meubles, & pour toutes les autres choses. Il ne s'occupa sur la fin de ses jours que de pensées morales & chrétiennes, & il les mettoit par écrit selon qu'il les jugeoit bonnes. C'étoit sur le premier morceau de papier qu'il trouvoit sous sa main, & c'étoit souvent à demi-mot; car il ne les écrivoit que pour lui. Aussi se contentoit-il fort légerement, pour ne pas se fatiguer l'esprit. Il mettoit seulement les choses qui étoient nécessaires, pour lui faire ressouvenir des vues & des idées qu'il avoit. On trouva après sa mort tous les morceaux de papier sur lesquels ces pensées étoient écrites, enfilées en diverses liasses, sans aucun ordre & sans suite. On les fit copier d'abord telles qu'elles étoient, & dans la même confusion où on les avoit trouvées; & on les mit ensuite dans l'ordre où elles sont imprimées aujourd'hui, sous le titre de *Pensées de M. Pascal sur la Religion, & sur quelques autres sujets, qui ont été trouvées après sa mort parmi ses papiers*. On trouve dans ces *Pensées*, 1°. Une peinture exacte de l'homme, c'est-à-dire tout ce qui se passe au-dedans & au-dehors de lui-même. 2°. Le tableau de l'homme qui, après avoir vécu dans l'i-

gnorance, ſe conſidere lui-même, ſa grandeur, ſa baſſeſſe, ſes avantages, ſes foibleſſes, les lumieres qu'il a, les ténébres qui l'environnent, enfin les contrariétés qui ſe trouvent dans ſa nature. 3°. La preuve de la vérité de la Religion Chrétienne par l'accompliſſement des Prophéties.

Toute cette compoſition eſt belle, ſublime, édifiante. Mais ſur ce dernier article, ſa vie vaut encore mieux que ſes écrits. Cent volumes de ſermons, dit *Bayle*, ne valent pas l'expoſition de ſa vie. Son humilité & ſa dévotion mortifient plus les libertins, que ſi on lâchoit ſur eux une douzaine de Miſſionnaires. On voit aſſez de gens qui diſent qu'il faut ſe mortifier, mais on en voit bien peu qui le faſſent ; & perſonne n'appréhende de guérir quand il eſt malade, comme faiſoit PASCAL (*a*). En un mot *Bayle* avoit une idée ſi grande de ce Philoſophe, qu'il le nomme un *individu paradoxe de l'eſpéce humaine*. Il mérite, dit-il, qu'on doute s'il eſt *né de femme*, comme cet homme de *Lucrece :*

Ut vix humanâ videatur ſtirpe creatus (*b*).

(*a*) *Nouvelles de la République des Lettres*, année 1684. mois de Décembre.

(*b*) *T. Lucretii Cari de rerum naturâ*. Lib. I, Vers 730.

Morale de PASCAL, ou connoiſſance générale de l'Homme.

La premiere choſe qui s'offre à l'homme, quand il ſe regarde, c'eſt ſon corps, qu'il ne peut connoître qu'en le comparant avec tout ce qui eſt au-deſſus de lui, & tout ce qui eſt au-deſſous, afin de voir ſes juſtes bornes. Il faut donc qu'il ne s'arrête pas ſeulement à regarder les objets qui l'environnent, mais qu'il contemple la nature entiere dans ſa haute & pleine majeſté ; & il trouvera alors que la terre qu'il habite n'eſt qu'un point à l'égard de cet eſpace immenſe que ſa foible vue lui fait découvrir, & qu'il conçoit encore mieux. Conſidérant ce qu'il eſt au prix de ce qui eſt ; il ſe reconnoît comme égaré dans ce canton détourné de la nature, dans ce petit cachot où il ſe trouve logé. Utile connoiſſance qui lui apprend à eſtimer la terre, les Royaumes, les Villes, & ſoi-même ſon juſte prix. Que ſont en effet toutes ces choſes-là dans l'infini ? Qui peut le comprendre ? L'homme eſt dans la nature un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout.

Son intelligence tient dans l'ordre des

choſes intelligibles le même ordre que ſon corps dans l'étendue de la nature ; & tout ce qu'elle peut faire eſt d'appercevoir quelque apparence du milieu des choſes, dans un déſeſpoir éternel d'en connoître ni le principe, ni la fin.

Ses ſens n'apperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit l'aſſourdit ; trop de lumiere l'éblouit ; trop de diſtance & de proximité empêchent ſa vue ; trop de longueur & trop de briéveté obſcurciſſent ſon diſcours ; trop de plaiſir l'incommode ; trop de conſonnances lui déplaiſent. Il ne ſent ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid : les qualités exceſſives ſont ſes ennemis ; & ne lui ſont point ſenſibles : il ne les ſent pas : il les ſouffre. Trop de jeuneſſe & trop de vieilleſſe énervent l'eſprit ; trop & trop peu de nourriture troublent ſes actions ; trop & trop peu d'inſtructions abétiſſent. Les choſes extrêmes ſont pour lui comme ſi elles n'étoient pas, & il n'eſt point à leur égard : elles lui échappent, ou lui à elles.

L'homme n'eſt qu'un roſeau le plus foible de la nature ; mais c'eſt un roſeau penſant. Il ne faut pas que l'Univers entier s'arme pour l'écraſer. Une vapeur, une goutte d'eau ſuffit pour le tuer. Son eſprit eſt même ſi peu de choſe, que le moin-

dre tintamarre qui ſe fait autour de lui le dérange. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour déranger ſes penſées, il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Une mouche bourdonne-t-elle à ſon oreille ? il ceſſe de raiſonner ; & afin qu'il puiſſe trouver la vérité, il eſt obligé de chaſſer cet inſecte qui tient ſa raiſon en échec, & trouble cette puiſſante intelligence qui gouverne les Villes & les Royaumes.

La juſtice & la vérité ſont deux pointes ſi ſubtiles, que ſes inſtrumens ſont trop émouſſés pour les toucher exactement : s'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, & appuient tout autour, plus ſur le faux que ſur le vrai. Ces inſtrumens ſont la raiſon & les ſens : deux principes qui manquent ſouvent de ſincérité, ou s'abuſent réciproquement les uns & les autres. Les ſens abuſent la raiſon par de fauſſes apparences ; & cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les paſſions de l'ame troublent les ſens, & leur font des impreſſions fâcheuſes. Ils mentent & ſe trompent à l'envi.

Qu'eſt-ce en effet que nos principes, ſinon des principes accoutumés ? Dans les enfans, ce ſont ceux qu'ils ont reçus de la

coutume de leurs peres. Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature. Qu'est-ce donc que cette nature sujette à être effacée ? La coutume est une seconde nature qui détruit la premiere. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? Cette nature ne seroit-elle qu'une premiere coutume, comme la coutume est une seconde nature?

Quoi qu'il en soit, les nécessités de la nature ravissent à l'homme une grande partie du temps qu'il a à vivre. Il ne lui en reste que très-peu dont il puisse disposer. Mais ce peu l'incommode si fort & l'embarrasse si étrangement, qu'il ne songe qu'à le perdre. Rien ne lui est plus insupportable que d'être obligé de vivre avec soi, & de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, & de laisser couler ce temps si court & si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser. Voilà l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertissemens ou passe-temps, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le temps sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même, & d'éviter en

perdant cette partie de la vie, l'amertume & le dégoût intérieur qui accompagneroient nécessairement l'attention qu'on feroit sur soi-même pendant ce temps-là. L'ame ne trouve rien en elle-même qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au-dehors, & de chercher dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli; & il suffit pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir & d'être avec soi. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savoit demeurer chez soi, n'en sortiroit pas pour aller sur la mer ou au siége d'une place; & si l'on ne cherchoit simplement qu'à vivre, on auroit peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, & qu'on y assemble tous les biens & toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme. Si celui qui est dans cet état est sans occupation & sans divertissement, & qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par nécessité dans les vues affligeantes de l'avenir; & si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux. La dignité royale paroît assez grande d'elle-

même, pour rendre celui qui la possede heureux à la vue de ce qu'il est. Cependant si un Roi reste tout seul sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, pensant à soi tout à loisir, ce Roi sera un homme plein de miseres, & qui les ressentira comme un autre. Voilà pourquoi les Souverains ont toujours auprès d'eux un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, & qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs & des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vuide. C'est-à-dire, qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le Roi ne soit seul & en état de penser à soi, parce qu'elles savent qu'il sera malheureux, tout Roi qu'il est, s'il y pense.

Ainsi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

De-là vient que les hommes aiment tant le bruit & le tumulte du monde; que la prison est un supplice si horrible, & qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.

On doit donc reconnoître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même

sans

ſans aucune cauſe étrangere d'ennui, par le propre état de ſa condition naturelle : & il eſt avec cela ſi vain & ſi léger, qu'étant plein de mille cauſes eſſentielles d'ennui, la moindre bagatelle ſuffit pour le divertir. De ſorte qu'à le conſidérer ſérieuſement, il eſt encore plus à plaindre de ce qu'il peut ſe divertir à des choſes ſi frivoles & ſi baſſes, que de ce qu'il s'afflige de ſes miſeres effectives ; & ſes divertiſſemens ſont encore moins raiſonnables que ſon ennui.

Ainſi les divertiſſemens qui ſont le bonheur des hommes, ne ſont pas ſeulement bas : ils ſont encore faux & trompeurs. Ils ont pour objet des fantômes & des illuſions, qui ſeroient incapables d'occuper l'eſprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le ſentiment & le goût du vrai bien, & s'il n'étoit rempli de baſſeſſes, de vanité, de légéreté, d'orgueil & d'une infinité d'autres vices. Et ces divertiſſemens ne nous ſoulagent dans nos miſeres qu'en nous cauſant une miſere plus réelle & plus effective. Car c'eſt ce qui nous empêche principalement de ſonger à nous, & qui nous fait perdre inſenſiblement le temps : perte plus nuiſible à l'homme que le mal qui lui cauſe l'ennui. En effet, l'ennui peut contribuer plus que toutes choſes à lui faire

chercher ſa véritable guériſon ; & le divertiſſement qu'il regarde comme ſon plus grand bien, eſt au contraire ſon plus grand mal, puiſqu'il l'éloigne de chercher le remede à ſes maux.

Cependant on a une ſi grande idée de l'homme, qu'on ne peut ſouffrir d'en être mépriſé, & de n'être pas dans l'eſtime des hommes; & toute notre félicité conſiſte dans cette eſtime. Il eſt vrai que, quoique cette fauſſe gloire que les hommes cherchent, ſoit une marque de leur miſere & de leur baſſeſſe, c'en eſt une auſſi de leur excellence. Car quelques poſſeſſions qu'ils aient ſur la terre, & de quelque ſanté & commodité qu'ils jouiſſent, ils ne ſont pas ſatisfaits s'ils ne ſont dans l'eſtime de leurs ſemblables. Leur nature, qui eſt là-deſſus plus forte que toute leur raiſon, les convainc plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raiſon ne les convainc de ſa baſſeſſe.

Ce qui fortifie en nous cette idée que nous avons de la grandeur de l'homme, c'eſt les connoiſſances qu'il a acquiſes, les découvertes qu'il a faites, les ſciences qu'il a créées. Les ſciences ont deux extrémités qui ſe touchent. La premiere eſt la pure ignorance naturelle où ſe trouvent tous les hommes en naiſſant. L'autre ex-

trémité eſt celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent ſavoir, trouvent qu'elles ne ſavent rien, & ſe trouvent dans cette même ignorance d'où elles étoient parties. Mais c'eſt une ignorance ſavante qui ſe connoît. Ceux d'entre-deux, qui ſont ſortis de l'ignorance naturelle, & n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette ſcience ſuffiſante, & font les entendus. Ceux-ci troublent le monde, & jugent plus mal que les autres.

Il y a auſſi des gens qui s'eſtiment, parce qu'ils poſſedent quelque connoiſſance particuliere qu'ils croyent ſupérieure à tout, & mépriſent ceux qui ne ſont pas à cet égard auſſi habiles qu'eux. Ce ſont encore des troubles-fêtes. On peut avoir le ſens droit, & n'aller pas également à toutes choſes. On peut l'avoir droit dans un certain ordre de choſes, & s'éblouir dans les autres. Les uns tirent bien les conſéquences de peu de principes. Les autres tirent bien les conſéquences des choſes où il y a beaucoup de principes. En effet, une nature d'eſprit peut être telle qu'elle puiſſe bien pénétrer peu de principes juſqu'au fond, & qu'elle ne puiſſe pénétrer les choſes où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux ſortes d'eſprit; l'un

de pénétrer vivement & profondément les conséquences des principes, & c'est-là l'esprit de justesse; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, & c'est-là l'esprit de Géométrie. L'un est force & droiture d'esprit; l'autre est étendue d'esprit. Or l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort & droit, & pouvant être aussi étendu & foible.

Il y a beaucoup de différence entre l'esprit de Géométrie & l'esprit de finesse. En l'un les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun : de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude; mais pour peu qu'on s'y tourne, on voit les principes à plein; & il faudroit avoir tout-à-fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros, qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun, & devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne; car les principes en sont si déliés, & en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mène à l'erreur: ainsi il faut avoir la vue

bien nette pour voir tous les principes; & ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur les principes connus.

Tous les Géomètres seroient donc fins, s'ils avoient la vue bonne ; car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connoissent ; & les esprits fins seroient Géomètres, s'ils pouvoient plier leurs vues vers les principes inaccoutumés de Géométrie.

Ce qui fait donc que certains esprits fins ne sont pas Géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de Géométrie ; mais ce qui fait que des Géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voyent pas ce qui est devant eux ; & qu'étant accoutumés aux principes nets & grossiers de Géométrie, & à ne raisonner qu'après avoir bien vu & manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine : on les sent plutôt qu'on ne les voit : on a de la peine à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes. Ce sont choses tellement délicates & si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat & bien net pour les sentir, & sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en Géo-

métrie, parce qu'on n'en possede pas ainsi les principes, & que ce seroit une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, & non par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les Géomètres soient fins, & que les fins soient Géomètres; à cause que les Géomètres veulent traiter géométriquement les choses fines, & se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions, & ensuite par les principes: ce qui n'est pas la maniere d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse, mais il le fait tacitement, naturellement & sans art; car l'expression en passe tous les hommes, & le sentiment n'en appartient qu'à peu.

Et les esprits fins, au contraire, ayant ainsi accoutumé de juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, & où, pour entrer, il faut passer par des définitions & des principes stériles, & qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent & s'en dégoûtent. Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins, ni Géomètres.

Les Géomètres qui ne sont que Géomètres, ont donc l'esprit droit, mais pour-

vu qu'on leur explique bien toutes choſes par définitions & par principes : autrement ils ſont faux & inſupportables, car ils ne ſont droits que ſur les principes bien éclaircis. Et les fins qui ne ſont que fins, ne peuvent avoir la patience de deſcendre juſqu'aux premiers principes des choſes ſpéculatives & d'imagination, qu'ils n'ont jamais vues dans le monde & dans l'uſage, &c. (a)

Il y a diverſes claſſes de forts, de beaux, de bons eſprits & de pieux, dont chacun doit régner chez ſoi & non ailleurs. Ils ſe rencontrent quelquefois, & le fort & le beau ſe battent ſottement, à qui ſera le maître l'un de l'autre; car leur maîtriſe eſt de divers genres. Ils ne s'entendent pas; & leur faute eſt de vouloir régner par-tout. Rien ne le peut, non pas même la force : elle n'eſt pas faite pour le royaume des Savans : elle n'eſt maîtreſſe que des actions extérieures.

Mais les véritables génies ſont ceux qui, ſans être ni Mathématiciens, ni Poëtes de profeſſion, connoiſſent les principes de toutes choſes, & raiſonnent bien de tout, & de ce qu'ils ſavent, & de ce qu'ils n'ont pas étudié. Ils ne ſont ni Poëtes

(a) *Penſées de M. Paſcal*. A Paris, 1683. pag. 314-316.

ni Geomètres ; mais ils jugent de tous ceux là. On ne les devine point. On ne s'apperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre. Ils savent s'accommoder à tous les besoins de l'homme, à toutes ses connoissances.

La seule chose qui peut embarrasser un homme de génie, c'est de s'assurer s'il raisonne bien sur un objet, que d'autres voyent bien différemment de lui ; car il faut qu'il préfere ses lumieres à celles de tant d'autres ; & cela est hardi & difficile. *Epictete* demandoit pourquoi nous ne nous fâchons pas, si on nous dit que nous sommes boiteux, & que nous avons mal à la tête ; & que nous nous fâchons, si on nous dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal. C'est que nous sommes certains que nous n'avons pas mal à la tête, & que nous ne sommes pas boiteux. Mais nous ne sommes pas si assurés que nous raisonnons bien, & que nous choisissons le vrai. De sorte que n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens & nous étonne ; & notre surprise devient extrême, quand mille autres se moquent & de notre raisonnement, & de notre choix.

Comment

Comment donc être assuré si on dit la vérité? Notre raison & notre sentiment ne forment-ils pas une intelligence vive & lumineuse, & cela ne suffit-il pas pour nous faire connoître les premiers principes? Nous savons que nous ne rêvons point, quelqu'impuissance où nous soyons de le prouver par raison. Cette impuissance ne conclud autre chose que la foiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connoissances. Car la connoissance des premiers principes, comme, par exemple, qu'il y a espace, temps, mouvement, nombre, matiere, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnemens nous donnent: & c'est sur ces connoissances d'intelligence & de sentiment qu'il faut que la raison s'appuie, & qu'elle fonde tout son discours. Les principes se sentent, les propositions se concluent, le tout avec certitude quoique par différentes voies. Et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment & à l'intelligence des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout; mais non pas

à combattre notre certitude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions jamais besoin, & que nous connussions toutes choses par instinct & par sentiment !

Cela n'empêche pas que l'homme ne soit grand, & sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoît misérable. Un arbre ne se connoît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable que de se connoître misérable ; mais c'est aussi être grand que de connoître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses miseres prouvent sa grandeur.

Que l'homme donc s'estime son prix. Qu'il s'aime ; car il a en lui une nature capable de bien ; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette capacité est vuide ; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Il a en lui la capacité de connoître la vérité, & d'être heureux. Toute sa dignité consiste dans la pensée. C'est de-là qu'il faut qu'il se releve, non de l'espace & de la durée.

Travaillons donc à bien penser. Voilà le principe de toute la Morale.

Le fond de cette Morale de PASCAL a été censuré avec peu de ménagement par l'Auteur célebre des *Lettres Philosophi-*

ques (M. de V***), & son suffrage est d'un assez grand poids pour inspirer de la défiance sur sa justesse. Il convient sans doute à l'Histoire de notre Philosophe, & à la vérité, d'examiner sa censure, & de mettre le lecteur en état de porter son jugement à cet égard. Si la doctrine de PASCAL est fausse, j'ai eu tort de la réduire en systême; mais si elle est vraie, il est juste que la critique de M. D. V. tombe.

Cet homme illustre attaque d'abord le fond de l'ouvrage de PASCAL, je veux dire ses *Pensées*, & le but que ce grand homme s'étoit proposé en les écrivant. Il prétend qu'il impute à l'essence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes; & il l'accuse de dire éloquemment des injures au genre humain. Il est même très-persuadé que s'il eût suivi dans le livre qu'il méditoit, le dessein qui paroît dans ses *Pensées*, » il auroit fait un » livre plein de paralogismes éloquens & » de faussetés admirablement déduites ». (*Lett. Phil. p. 137.*) Ce jugement est rigoureux, & vraisemblablement il n'a pas été assez réfléchi; car M. D. V. avoue que PASCAL étoit un grand génie. » C'est assez, » dit-il, d'avoir cru appercevoir quelques » erreurs d'inattention dans ce grand gé- » nie : c'est une consolation pour un esprit

» aussi borné que le mien, d'être bien per-
» suadé que les plus grands hommes se
» trompent comme le vulgaire » (p. 185).
Il faut convenir qu'on ne peut s'exprimer d'une maniere plus modeste. Mais si PASCAL étoit un *grand génie*, comment auroit-il fait un livre plein de paralogismes? Un pareil livre peut-il être l'ouvrage d'un *grand génie*, disons mieux, celui même d'un génie médiocre? Il n'y a qu'un esprit absolument faux qui puisse le produire. Il est bien étonnant qu'un homme aussi éclairé que M. D. V. n'ait pas pris garde à cette contradiction. Notre Philosophe a pu se tromper. Peut-être ses *Pensées* ne sont-elles pas toutes justes, parce qu'un Philosophe, quelque grand qu'il soit, est toujours un homme. Mais quand on reconnoît que ce Philosophe est un grand génie, on doit le supposer judicieux, & y regarder à deux fois avant que de censurer ses productions. Ses idées ne sont pas toujours à la portée de tout le monde, parce qu'elles tiennent de la nature de celui qui les a produites: elles sont fines, subtiles, sublimes même comme leur Auteur; & ces qualités exigent une grande attention de la part de ceux qui en veulent saisir le véritable sens.

Après ce début, M. D. V. examine en

particulier les *Penſées* de PASCAL ; & voici comment il les cenſure.

I. Les foibleſſes les plus apparentes, dit notre Philoſophe, ſont des forces à ceux qui prennent bien les choſes. Par exemple, les deux généalogies (de J. C.) de S. Mathieu & de S. Luc ſe contrarient, & cela prouve que ces deux généalogies n'ont pas été faites de concert. Cette penſée eſt belle & ſimple ; car ſi les travaux de S. Mathieu & de S. Luc euſſent été abſolument ſemblables, on pourroit dire, humainement parlant, que ces deux Evangéliſtes ſe ſont entendus entr'eux ; au lieu que leur contrariété apparente prouve que chacun a écrit ſuivant ſes propres connoiſſances, ſans d'autre intention que de dire ce qu'il a ſu. Cependant l'Auteur des *Lettres Philoſophiques* croit que cette penſée eſt capable de faire tort à la Religion, & il eſt ſurpris que les Editeurs des *Penſées* de *Paſcal* ayent fait imprimer celle-ci.

II. Que chacun examine ſa penſée, il la trouvera toujours occupée au paſſé & à l'avenir. Le préſent n'eſt jamais notre but. Le paſſé & le préſent ſont nos moyens. Le ſeul avenir eſt notre objet. C'eſt une des penſées de PASCAL. Son cenſeur répond à cela, que bien loin de ſe plaindre de cette diſpoſition, il faut remercier l'Au-

teur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous porte sans cesse vers l'avenir. Mais qui est-ce qui se plaint? PASCAL ne se plaint ni ne murmure. Il dit seulement, telle chose se passe dans l'esprit de l'homme. Tel est l'homme. Et cette remarque, que personne n'avoit faite avant lui, est très-fine & très-vraie. Comment donc a-t-on pu avancer que PASCAL *a donné dans un lieu commun très-faux?*

III. PASCAL dit que les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement au-dehors, & que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune cause étrangere d'ennui par le propre état de sa condition. Il n'y a personne qui ne sente cette vérité affligeante. M. D. V. veut néanmoins que cet instinct secret soit un bien, & il prétend » que l'Auteur de la nature a attaché l'en» nui à l'inaction, afin de nous forcer par» là à être utiles au prochain & à nous» mêmes ». Il y a deux méprises dans cette critique. Premierement, il ne s'agit point de savoir si cet instinct secret que l'homme a, peut être utile ou non, mais s'il existe, & cette existence est très-réelle. En second lieu, notre Philosophe ne parle que de divertissement, de dissipation, & non de l'action qui nous fait sortir de nous-mêmes

pour être utiles au prochain; & il est certain qu'il est très-humiliant pour l'homme de trouver son bonheur dans des divertissemens, dans l'oubli de lui-même, dans une sorte d'ivresse.

IV. PASCAL déplore l'état d'un homme qui oublie dans quelque divertissement la perte qu'il vient de faire d'un fils tendrement aimé. Et son censeur dit à cela » que » la dissipation est un remede plus sûr contre la douleur, que le quinquina contre la » fievre ». Mais la question n'est pas de savoir si c'est-là un remede sûr, mais si ce remede convient à la nature d'un être qui sent & qui réfléchit. Il est évident que cet oubli de son affliction, pendant le temps qu'on se dissipe, marque beaucoup de légéreté, peut-être aussi un peu de folie. Car être heureux ou rire dans une grande affliction, c'est-à-dire, éprouver deux sentimens opposés, c'est n'être point affecté, ou n'avoir point de sentiment.

V. De ces vérités, PASCAL conclud que ce n'est pas être heureux, que de pouvoir être réjoui par le divertissement: car il vient d'ailleurs & de dehors; ainsi il est dépendant & sujet à être troublé par mille accidens, qui sont des afflictions inévitables. » Celui-là est véritablement heu» reux, répond M. D. V. qui a du plaisir,

»& ce plaisir ne peut venir que du dehors».
Qu'est-ce que cela signifie ? On ne parle point du bonheur actuel, mais de la félicité propre de l'homme, de sa condition heureuse ou malheureuse. Or une félicité qui peut être troublée par des accidens, & qui peut procurer des afflictions, n'est pas une véritable félicité.

VI. Si notre condition étoit véritablement heureuse, il ne faudroit pas nous divertir d'y penser. C'est une pensée de PASCAL. En voici la critique. » Notre condi-
» tion est de penser aux objets extérieurs
» avec lesquels nous avons un rapport né-
» cessaire. Il est faux qu'on puisse divertir
» un homme de penser à la condition hu-
» maine». Il me semble que dans cette critique on n'a pas saisi la pensée de PASCAL, qui est de la plus grande justesse. On ne peut nier que si notre condition étoit véritablement heureuse, il ne faudroit pas la perdre de vue. Par le mot *condition*, on entend notre état, c'est-à-dire, si nous étions naturellement ou essentiellement heureux par notre propre constitution ; & cela étant, la félicité de l'homme devroit consister dans la contemplation de cet état, dans sa propre jouissance, sans aucune distraction. Toutes les fois qu'on se livre à quelques amusemens,

à la diſſipation, qu'on ſort de ſoi-même, on perd ſa condition de vue; & cela arrive preſque toujours.

VII. La mort eſt plus aiſée à ſupporter, dit PASCAL, ſans y penſer, que la penſée de la mort ſans péril. Réponſe de M. D. V. » On ne peut pas dire qu'un » homme ſupporte la mort aiſément ou » mal-aiſément, quand il n'y penſe point » du tout. Qui ne ſent rien, ne ſupporte » rien ». M. D. V. s'eſt encore trop preſſé dans ſa critique. PASCAL compare ici le mal phyſique, qui eſt la douleur de la mort, au mal moral, qui eſt la penſée de la mort. La douleur phyſique peut être fort conſidérable; mais elle l'eſt moins encore, ſuivant PASCAL, que le mal moral de la mort, c'eſt-à-dire, la ſeule penſée de la mort ſans aucune douleur phyſique.

VIII. Tout notre raiſonnement ſe réduit au ſentiment. Cette penſée de PASCAL eſt très-fine. Nous ne cédons qu'à ce que nous ſentons, parce que nous ne jugeons qu'une choſe eſt vraie ou fauſſe, bonne ou mauvaiſe, que quand nous la connoiſſons, ou nous la ſentons telle ou telle. Tout notre raiſonnement ne conduit qu'à développer notre ſentiment. Quoique cela ſoit de la plus grande évidence, M. D. V. fait cette réponſe ſinguliere: » Notre rai-

» ſonnement ſe réduit à céder au ſentiment » en fait de goût, non en fait de ſcience ».

Le cenſeur entend ici par ſentiment, une affection particuliere que l'homme éprouve à la vue d'un objet quelconque, ſoit agréable, ſoit déſagréable ; de ſorte qu'il juge de la qualité de cet objet par cette unique affection. Au lieu qu'en fait de ſcience, l'ame ne ſent une vérité que quand la raiſon l'a développée, & notre raiſonnement ceſſe lorſque nous éprouvons ce ſentiment. De même que nous n'avons rien à prouver à une perſonne, lorſque nous lui avons fait connoître ou *ſentir* qu'elle a tort ou raiſon. Et voilà ce que tous les Philoſophes entendent par le mot *ſentiment*. Ce que M. D. V. appelle de ce nom, eſt le goût proprement dit.

IX. Une des plus belles penſées de PASCAL eſt celle-ci. Les ſciences ont deux extrémités qui ſe touchent. La premiere eſt la pure ignorance naturelle où ſe trouvent tous les hommes en naiſſant. L'autre eſt celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent ſavoir, trouvent qu'elles ne ſavent rien.

C'eſt une vérité qui faiſoit dire à *Socrate* : Je ſais une ſeule choſe qui eſt que je ne ſais rien : *Unum ſcio quòd nihil ſcio.*

Socrate favoit cependant beaucoup, mais il ignoroit tout ce qu'il lui importoit le plus de connoître fur l'état & la condition propre de l'homme. Les grands génies apprennent bien tout ce que peuvent connoître les hommes; mais quand ils l'ont appris, ils reconnoiffent que ces connoiffances font plutôt des amufemens qu'une fcience véritable. Avec beaucoup de fagacité on peut bien découvrir les principes de toutes les fciences; & quand on a découvert tout cela, on fe trouve fans occupation. L'efprit n'a plus rien où il puiffe s'arrêter. Il eft véritablement oifif; & il fe trouve auffi ignorant fur les chofes qu'il voudroit connoître, qu'il l'étoit en venant au monde, fur les chofes qu'il ne connoiffoit pas.

M. D. V. auroit bien fait de fupprimer la critique qu'il a faite de cette penfée. Il fuffira de l'expofer pour juger s'il a pris la peine de l'entendre. » Cette penfée, dit-il, » eft un pur fophifme; & la fauffeté con» fifte dans le mot d'*ignorance* qu'on prend » en deux fens différens. Celui qui ne fait » ni lire, ni écrire, eft un ignorant; mais » un Mathématicien, pour ignorer les prin» cipes cachés de la nature, n'eft pas au » point d'ignorance dont il étoit parti » quand il commença à apprendre à lire.

» M. Newton ne ſavoit pas pourquoi » l'homme remue ſon bras quand il le » veut ; mais il n'en étoit pas moins ſavant » ſur le reſte. Celui qui ne ſait point l'Hé- » breu & qui ſait le Latin, eſt ſavant par » comparaiſon à celui qui ne ſait que le » François ». Quand on compare cette réponſe avec le texte de PASCAL, on ne peut ſe perſuader qu'elle vienne du plus bel eſprit que la France ait produit. Il n'y a pas un mot dans la critique qu'on puiſſe rapporter à la penſée critiquée. L'Auteur des *Lettres Philoſophiques* parle, on ne ſait pas pourquoi, d'une ignorance particuliere, & il s'agit ici d'une ignorance abſolue & générale. Dans un exemplaire qu'un Savant (M. J**.) m'a prêté de ces Lettres, je trouve cette note au bas de la remarque du Cenſeur : » M. D. V. donne là le nom » de ſcience à des futilités ».

Il ſeroit poſſible de juſtifier preſque toutes les autres *Penſées* critiquées dans les *Lettres Philoſophiques ;* mais c'en eſt aſſez pour effacer peut-être la mauvaiſe impreſſion que cette critique avoit pu faire ſur leur juſteſſe. Si l'Auteur illuſtre auquel on l'attribue, eût pris la peine de lire PASCAL avec attention, il auroit autrement apprécié ſon ouvrage. Sa cenſure ainſi que ſes *Lettres* en général ſentent la précipita-

tion. On y trouve des fautes d'inattention qui ſurprennent. Par exemple, en parlant de *Clarke*, l'Auteur dit que ce grand Métaphyſicien étoit *un moulin à raiſonnement:* deux mots abſolument contradictoires; car le mot *moulin* exclud celui de *raiſonnement*. Un automate qui raiſonne n'eſt plus un automate. Dans l'Hiſtoire de *Clarke*, j'avois négligé de relever ce terme de mépris à l'égard d'un des plus ſubtils Logiciens que l'Angleterre ait produit, parce que je ſais combien on doit ſe défier de ſoi-même, lorſqu'il s'agit d'être d'un ſentiment différent de celui d'un homme qui a autant d'eſprit, de connoiſſances & de modeſtie que M. D. V ***.

Découvertes de PASCAL *ſur la Geométrie.*

Il eſt l'inventeur des nombres *figurés*, proprement dits. Je dis figurés proprement dits; car *Maurolicus & Faulhaber* ont parlé avant lui des nombres poligones (*a*). Ce ſont des nombres qui peuvent repréſenter quelque figure géométrique par rapport à laquelle on les conſidere. Il arrange ces nombres dans un certain ordre, dont il a formé un triangle; & après avoir

(*a*) Voyez *Nombre Poligone* dans le *Dictionnaire Univerſel de Mathématiques & de Phyſique*. Art. *Nombre*.

nommé la premiere bande du triangle, c'est-à-dire celle qui forme la base, les nombres du premier ordre, celle qui suit le nombre du second ordre, &c. il a trouvé ce beau Théorême. » Un nombre de » quelque ordre que ce soit, étant multiplié » par la racine précédente, & divisé par » l'exposant de son ordre, donne pour quo- » tient le nombre suivant, qui précede » cette racine ». Il a découvert encore ces deux-ci. I. » Deux nombres inégaux étant » donnés, trouver en combien de ma- » nieres le petit est contenu dans le grand ». II. » Trouver la somme d'une suite de » nombres naturels, élevés à des expo- » sans quelconques.

Avec ces découvertes PASCAL soumet à des regles invariables le calcul des hasards & celui des combinaisons. On peut même dire qu'on lui doit la naissance de l'arithmétique des infinis; car cette arithmétique que M. *Wallis* a inventée, est fondée sur la propriété des nombres figurés; dont ce Mathématicien fait sur-tout un grand usage pour la quadrature des courbes (*a*).

(*a*) M. *Jean Bernoulli* a encore découvert une très-belle propriété du triangle arithmétique. C'est que les bandes perpendiculaires du triangle expriment les coëficiens des puissances d'un binome. *Joh. Bernoulli Opera omnia*, Tom. II. pag. 60.

Par là considération des élémens des courbes, c'est-à-dire de leurs parties infiniment petites, il a imaginé des méthodes générales pour en trouver la longueur, l'espace qu'elles renferment, les solides que cet espace forme, leur centre de gravité, &c. Et il est ainsi le créateur de la Géométrie de l'infini, par le moyen de laquelle on a fait tant de découvertes.

Découvertes de PASCAL sur la Physique.

1°. La masse qui environne la terre, presse par son poids tous les corps.

2°. La pesanteur de la masse de l'air est la cause de tous les effets qu'on avoit attribués à l'horreur du vuide, comme l'élévation de l'eau dans les pompes, la suspension de l'eau dans les tuyaux bouchés par la partie supérieure, l'ascension de l'eau dans les siphons, l'enflure de la chair dans les ventouses.

3°. Une pompe n'éleve jamais l'eau à Paris plus de trente-deux pieds, & elle ne l'éleve jamais moins de vingt-neuf pieds & demi.

4°. Un siphon dont la jambe la plus courte a trente-deux pieds, ne fait jamais son effet à Paris; & celui dont la courte jambe a vingt-neuf pieds & au-dessous, fait toujours son effet à Paris.

5°. Un siphon qui a dix pieds de haut, fait son effet en tous les lieux du monde, car il n'y a point de montagne assez haute pour l'en empêcher; & un siphon qui a cinquante pieds de haut, ne fait son effet en aucun lieu du monde, car il n'y a point de caverne assez profonde pour que le poids de la colonne d'air soit assez considérable afin de soulever l'eau à cette hauteur.

6°. Au niveau de la mer les pompes aspirantes élevent l'eau à la hauteur de trente & un pieds deux pouces à peu près. Dans les lieux plus élevés que le niveau de la mer de vingt toises, l'eau s'éleve à trente & un pieds seulement, parce que dix toises d'élévation causent un pouce de diminution à la hauteur où l'eau s'éleve. D'où il suit que dans ceux qui sont élevés au-dessus de la mer de cent toises, l'eau monte seulement à trente pieds quatre pouces; de deux cens toises, vingt-neuf pieds six pouces, &c.

7°. La masse entiere de la sphère de l'air qui environne la terre, pèse 8, 283, 889, 440 000 000 000 livres, c'est-à-dire, huit millions de millions de millions, deux cens quatre-vingt-trois mille huit cens quatre-vingt-neuf millions de millions, quatre cens quarante mille millions de livres. 8°.

8°. Les liqueurs pèſent ſuivant leur hauteur.

9°. Les poids inégaux qui ſe trouvent en équilibre par un arrangement quelconque, ſont tellement diſpoſés par cet arrangement, que leur centre commun ne ſauroit jamais deſcendre, quelque ſituation qu'ils priſſent; d'où il ſuit qu'ils doivent demeurer en repos, c'eſt-à-dire en équilibre.

10°. Un vaiſſeau plein d'eau ayant des ouvertures, & des forces à ces ouvertures qui leur ſoient proportionnées, ces forces ſeront en équilibre. C'eſt une conſéquence du principe précédent, & le fondement de l'équilibre des liqueurs.

Fin du troiſiéme Volume.

